ASSATA

AN AUTOBIOGRAPHY



ASSATA SHAKUR

FOREWORDS BY ANGELA DAVIS AND LENNOX S. HINDS

Table des matières

Titre de page

Page de droits d'auteur

Table des matières

Avant-propos

Avant-propos

AFFIRMATION

Chapitre 1

Chapitre 2

chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Postscript

ASSATA SHAKUR AUTOBIBIOGRAPHIE

Données de catalogage avant publication de la Bibliothèque du Congrès

Shakur, Assata ,.

Assata, une autobiographie.

1. Shakur, Assata. 2. Afro-Américains - Biographie. 3. Black Panther Party - Biographie. 4. Nationalisme noir - États-Unis. 5. Racisme - États-Unis. 6. États-Unis - Relations raciales.

I. Titre.
E185.97.S53A3 1987
973 '0496073024

87-23772

ISBN 1-55652-074-3, précédemment 0-88208-222-1.

Conception de la couverture: Joan Sommers Design

Copyright © 1987 par Zed Books Ltd. Avant-propos d'Angela Davis copyright © 2001 par Angela Davis

Tous droits réservés
Publié à l'origine au Royaume-Uni par Zed Books Ltd.
Publié aux États-Unis par Lawrence Hill Books
Une empreinte de Chicago Review Press, Incorporated
814 North Franklin Street
Chicago, Illinois 60610
ISBN 1-55652-074-3

Imprimé aux États-Unis d'Amérique

Avant-propos

Dans les années 1970, alors qu'Assata Shakur attendait son procès pour complicité de meurtre, j'ai participé à une prestation à l'Université Rutgers au Nouveau-Brunswick, New Jersey, afin de recueillir des fonds pour sa défense juridique. À l'époque, Assata était détenu à proximité dans l'établissement correctionnel pour hommes du comté de Middlesex. Lennox Hinds, membre de la faculté de Rutgers, m'avait invité à être l'un des conférenciers invités à cet avantage. Lennox était une dirigeante de la Conférence nationale des avocats noirs et a représenté Assata dans un procès fédéral contestant les conditions effroyables de son incarcération dans la prison du New Jersey. Il avait déjà travaillé sur mon cas, et nous avions tous deux servi à la direction de l'Alliance nationale contre la répression raciste et politique depuis sa fondation en 1973. Des membres du corps professoral de Rutgers, un nombre important de professionnels noirs et des militants locaux étaient présents à l'événement. qui ont été le pilier de nombreuses campagnes pour libérer les prisonniers politiques de cette époque.

C'était un événement optimiste, imprégné de l'optimisme de l'époque. Mon propre acquittement récent des accusations de meurtre, d'enlèvement et de complot est un exemple dramatique de la façon dont nous pourrions réussir à contester les offensives du gouvernement contre les mouvements antiracistes radicaux. Quelle que soit la puissance des forces déployées contre Assata - le programme de contre-espionnage du FBI et les organisations policières de New York et du New Jersey - personne n'aurait pu nous persuader alors que nous n'étions pas capables de construire un mouvement triomphant pour la liberté d'Assata. Cet avantage était un petit pas dans cette direction et, à la sortie de l'événement, nous étions assez satisfaits des trois mille dollars que nous avons amassés cet après-midi.

À ce moment-là, chaque activiste radical avait appris à supposer que nos réunions publiques étaient soumises à une surveillance régulière de la police et / ou du FBI. Pourtant, nous n'étions absolument pas préparés à ce qui semblait être une reconstitution des événements de 1973 pour lesquels Assata était accusé de meurtre. Assata, Zayd Shakur et Sundiata Acoli avaient été arrêtés sur l'autoroute à péage du New Jersey par des soldats de l'État qui prétendaient avoir un feu arrière défectueux. La rencontre a laissé Assata grièvement blessé et deux autres - le soldat d'État Werner Forster et l'ami d'Assata Zayd Shakur - sont morts. Comme un groupe d'entre nous a quitté la prestation et a conduit sur une route de comté en direction de la maison de Lennox Hinds, où nous avions une petite fête après, nous avons été assez surpris lorsque la police locale a fait signe à notre voiture de s'arrêter. Mon amie Charlene Mitchell, alors directrice générale de l'Alliance, a reçu l'ordre de sortir de la voiture avec le chauffeur et l'autre personne qui nous accompagnait. Alors que les policiers nous narguaient en plaçant clairement leurs mains sur leurs fusils étuis, on m'a demandé de rester dans l'automobile autrement vide. Lennox, dont nous suivions la

voiture, a immédiatement fait demi-tour et s'est approché de la police avec la carte d'identité de son avocat en main, expliquant qu'il était notre avocat. Cela a rendu les policiers visiblement plus nerveux, y compris celui qui a sorti un pistolet anti-émeute de sa voiture de police et a visé Lennox de près. Nous avons tous gelé. Nous savions trop bien que tout geste innocent pouvait être interprété comme une arme et que cette confrontation pouvait facilement devenir une récapitulation des événements qui avaient laissé Assata accusé de meurtre.

La fausse explication donnée par la police pour l'embuscade était un mandat d'arrestation (prouvé par la suite faux). Bien qu'ils nous aient permis de partir, ce n'est que peu de temps après notre arrivée chez Lennox que nous avons découvert qu'ils avaient déjà appelé des renforts et ont littéralement encerclé la maison. Avec l'une des premières femmes noires juges du New Jersey et plusieurs autres personnalités communautaires de premier plan à la maison, nous avons néanmoins été obligés de faire appel à des puissances supérieures, sous la forme du membre du Congrès John Conyers à Washington. Nous avons pensé qu'une demande d'escorte fédérale hors de l'état du New Jersey pourrait faire pression sur la police locale. Voilà le genre de mesures - et d'amis - nécessaires dans une période aussi instable.

Je raconte cet incident en détail car il peut aider les lecteurs de l'autobiographie d'Assata non seulement à se concentrer sur le rôle politique de la police dans les années 1970, mais aussi à mieux comprendre les aspects historiques importants du profilage racial de routine associé aux pratiques policières actuelles. Une telle perspective historique est particulièrement importante aujourd'hui lorsque des expressions effrontées de racisme structurel - comme le schéma d'emprisonnement de masse auquel sont soumises les communautés de couleur - sont rendues invisibles par la panique morale dominante face au crime. Et si cela ne suffisait pas, nous constatons qu'en même temps des remèdes tels que les programmes d'action positive et des filets de sécurité tels que la protection sociale sont systématiquement supprimés.

Lorsque Richard Nixon a soulevé le slogan de «la loi et l'ordre» dans les années 1970, il a été utilisé en partie pour discréditer le mouvement de libération des Noirs et pour justifier le déploiement de la police, des tribunaux et des prisons contre des personnalités clés de ce mouvement radical de cette époque. Aujourd'hui, le couplage ironique d'un taux de criminalité en baisse et de la consolidation d'un complexe industriel carcéral qui fait de l'augmentation des taux d'incarcération sa nécessité économique a facilité l'emprisonnement de deux millions de personnes aux États-Unis. Dans ce contexte idéologique, les prisonniers politiques comme Assata Shakur, Mumia Abu-Jamal et Leonard Peltier sont représentés dans le discours politique populaire comme des criminels qui méritent soit d'être exécutés, soit de passer le reste de leur vie derrière les barreaux.

À la fin des années 1990, l'hystérie raciste dirigée contre Assata a été ressuscitée lorsque la police de l'État du New Jersey a supposément convaincu le pape Jean-Paul II d'utiliser l'occasion de son premier voyage à Cuba pour faire pression sur Fidel Castro pour l'extradition d'Assata. Comme si cela ne suffisait pas, la gouverneure du New Jersey, Christine Todd Whitman, a offert une récompense de 50 000 dollars - plus tard doublée - pour le retour d'Assata, et le Congrès a adopté un projet de loi appelant le gouvernement cubain à entamer des procédures d'extradition.

Dans une lettre ouverte au Pape, Assata pose une question qui devrait nous concerner tous: «Pourquoi, je me demande, est-ce que je mérite une telle attention? Qu'est-ce que je représente qui est une telle menace? » Nous ferions tous bien de réfléchir sérieusement à ses questions. Pourquoi, en effet, a-t-elle été construite par le gouvernement et les médias comme un ennemi consommé dans les années 1970, pour réapparaître au tournant du siècle comme une cible singulière des gouverneurs, du Congrès et de l'Ordre fraternel de la police? Qu'est-ce qu'elle a été faite pour représenter? Quel travail idéologique cette représentation a-t-elle effectué?

Dans les années 1970, l'image d'Assata Shakur a été déployée sur des affiches officielles de recherche du FBI et dans les médias populaires comme preuve visuelle des motivations terroristes du mouvement de libération des Noirs. Les militants noirs étaient supposés être des ennemis de l'État et étaient associés aux défis communistes à la démocratie capitaliste. La recherche prolongée d'Assata, au cours de laquelle elle a été diabolisée d'une manière qui est désormais inimaginable, a servi à justifier davantage l'emprisonnement d'un grand nombre de militants politiques, dont beaucoup sont toujours enfermés aujourd'hui.

Vingt-cinq ans plus tard, la vente au détail de l'image d'Assata en tant qu'ennemi est encore plus préjudiciable, omettant le contexte politique d'origine et la représentant comme une criminelle de droit commun - un voleur de banque et un meurtrier. Cette levée de son image du passé à des fins très contemporaines sert à justifier la consolidation d'un vaste complexe industriel carcéral, qu'Assata elle-même a décrit comme «. . . non seulement un mécanisme pour convertir l'argent des impôts publics en bénéfices pour les entreprises privées [mais aussi] un élément essentiel du capitalisme néolibéral moderne. Selon elle, cette nouvelle formation a deux objectifs: «l'un, neutraliser et contenir d'énormes segments de secteurs potentiellement rebelles de la population, et deux, soutenir un système de surexploitation, où principalement des captifs noirs et latinos sont emprisonnés en blanc. communautés rurales, surveillantes. »

Comme le révèle la citation ci-dessus, Assata reste très engagée dans la politique radicale contemporaine propre aux États-Unis, même si elle n'a pas pu visiter ce pays depuis son évasion de prison et sa décision de s'installer à Cuba il y a de nombreuses années. En lisant son extraordinaire autobiographie, vous découvrirez une femme qui n'a rien de commun avec les représentations hostiles qui refusent d'expirer. Je vous exhorte à réfléchir à ce que cela doit signifier pour elle de ne pas avoir pu assister aux funérailles de sa mère ou de rendre visite à son nouveau petit-enfant. En suivant l'histoire de sa vie, vous découvrirez un être humain compatissant avec un engagement sans faille pour la justice qui traverse facilement les frontières raciales et ethniques, à l'intérieur et à l'extérieur de la prison et à travers les océans et le temps. Elle s'adresse à nous tous, et en particulier à ceux d'entre nous qui sont séquestrés dans un réseau mondial croissant de prisons et de prisons. À une époque où l'optimisme s'est éloigné de notre vocabulaire politique, elle offre des cadeaux inestimables - inspiration et espoir. Ses paroles nous rappellent, comme Walter Benjamin l'a fait remarquer un jour, que ce n'est que pour ceux qui sont sans espoir que l'espoir nous est donné.

ANGELA Y. DAVIS
Université de Californie, Santa Cruz
Mars 2000

Avant-propos

La publication de cette extraordinaire autobiographie offre une rare occasion de voir derrière les distorsions soigneusement orchestrées des faits concernant la vie et les motivations d'Assata Shakur. Écrire simplement et vivement sur le racisme qui a imprégné son enfance et sa jeunesse - ces expériences ordinaires des Noirs aux États-Unis qui ont conduit des millions de personnes au désespoir et beaucoup à la rébellion - Assata nous amène tous à mieux comprendre la société dans laquelle nous vivons. De toute évidence, c'est le racisme qui déchire tous les aspects de la première vie de cette enfant sensible, intellectuellement douée et passionnée par la vie, alors qu'elle luttait pour établir sa propre identité, qui l'a amenée à chercher des solutions à l'impact catastrophique du racisme et de l'oppression économique. sur toutes les personnes de couleur aux États-Unis. C'est l'Amérique raciste qui fournit le contexte pour la fabrication de ce révolutionnaire noir.

Les personnes qui luttent pour l'autodétermination sont un phénomène du XXe siècle. Ces luttes sont souvent comprises et soutenues par des personnes de bonne volonté aux États-Unis - lorsque les luttes ont lieu en Afrique du Sud, au Salvador, aux Philippines ou dans des camps de réfugiés palestiniens. Les propres mots d'Assata Shakur, alors qu'elle écrit sur ses luttes pour la croissance et le sens dans les rues de New York et dans le Sud en tant qu'enfant et en tant que femme, présentent un cas aussi clair d'autodétermination et de développement aux États-Unis que le font. la vie de ses frères et sœurs à travers le monde. Car si son livre est intensément personnel, il est aussi absolument politique. Elle écrit sur ses expériences non pas en tant qu'icône historique cherchant à cristalliser la «vie officielle», mais en tant que personne dont les expériences de recherche de changement peuvent fournir une clé à sa propre vie et à tous ces autres qui, comme elle le dit si vivement, " ont été enfermés par des anarchiques. Menotté par les haineux. Bâillonné par les gourmands », et pour qui« un mur n'est qu'un mur et rien de plus. Il peut être décomposé. »

En tant qu'avocat, enseignant et étudiant en histoire, je sais que si l'histoire d'Assata peut être unique par son énergie, sa créativité et sa passion pour la vie et les principes, elle est typique de la façon dont les États-Unis ont historiquement répondu aux individus que le gouvernement voit comme des menaces politiques à la tranquillité intérieure.

Étant donné qu'Assata n'aborde que légèrement les événements qui l'ont amenée à être la cible des tirs de la police sur l'autoroute à péage du New Jersey en 1973 et sur les preuves fragiles sur lesquelles elle a finalement été condamnée en 1977, j'essaierai d'esquisser certains des détails qui ont contribué à l'image effrayante générée par l'État et perpétrée dans les médias.

J'ai rencontré Assata Shakur pour la première fois en 1973, alors qu'elle gisait à l'hôpital, près de la mort, menottée à son lit, tandis que la police d'État, locale et fédérale tentait de l'interroger. En tant que directeur national de la Conférence nationale des avocats noirs, une organisation appelée à défendre les militants politiques de la communauté

noire depuis sa fondation en 1968, je n'étais pas étranger aux campagnes de désinformation soigneusement orchestrées que les autorités fédérales, étatiques et locales les forces de l'ordre s'étaient engagées contre des militants noirs sous la direction du Federal Bureau of Investigation.

Avant de rencontrer Assata, nous avions représenté Angela Davis, avions lancé des enquêtes sur les exécutions policières de 1969 des dirigeants des Black Panther Fred Hampton et Mark Clark et l'attaque policière de 1971 et les mises en accusation des dirigeants de la République de New Afrika, et avions défendu de nombreux autres. Hommes et femmes noirs identifiés comme cibles du FBI. La surveillance systématique et les attaques contre les groupes et les individus noirs par le FBI ont été orchestrées par son programme de contre-espionnage (COINTELPRO), qui était spécifiquement dirigé contre ce que le FBI a appelé «les groupes de haine nationalistes noirs». Les premières cibles de COINTELPRO étaient Martin Luther King et des milliers de militants des droits civiques moins importants. Ailleurs [1] j'ai beaucoup écrit sur COINTELPRO et les perturbations criminelles et la destruction des dirigeants et groupes noirs qui étaient les objectifs spécifiques de ce programme gouvernemental. Les documents pertinents et irréprochables rassemblés dans le rapport du comité de l'Église du Comité spécial du Sénat chargé d'étudier les opérations gouvernementales en ce qui concerne les activités de renseignement ont également été réimprimés dans ce livre. En outre, les conclusions du sous-comité du renseignement intérieur, dirigé par le sénateur Walter Mondale, qui ont été publiées par le Government Printing Office des États-Unis en 1976, ont fourni une documentation incontestable de ce complot parrainé par le gouvernement contre les droits civils et humains de toutes sortes de militants politiques. et, plus particulièrement, les Noirs.

Il est important de se rappeler que la décision d'Assata Shakur de rejoindre les Black Panthers est survenue peu de temps après que J.Edgar Hoover a ordonné aux quarante et un bureaux du FBI d'intensifier leurs efforts «pour dénoncer, perturber, détourner, discréditer et neutraliser autrement» les organisations nationalistes noires et leurs dirigeants. Le Comité de coordination des étudiants non violents (SNCC), la Southern Christian Leadership Conference (SCLC), la Nation of Islam et surtout les Black Panthers ont été spécifiquement visés, tout comme, parmi de nombreux Noirs, Stokely Carmichael, Rap Brown, Elijah Muhammad, Fred Hampton, Mark Clark et, comme nous le verrons, Assata Shakur, également connue sous le nom de JoAnne Chesimard.

Comme il est maintenant clair, [2] une campagne de renseignement et de contre - espionnage soigneusement orchestrée a été menée par le FBI en collaboration avec les organismes d'application État et des lois locales visant à ériger en infraction pénale, diffamer, harceler et intimider en commençant qu'Assata au moins en 1971. Au moment où Assata Shakur était abattue et capturée sur le New Jersey Turnpike le 2 mai 1973, elle était recherchée pour un certain nombre de crimes les plus graves.

Une publicité préjudiciable massive avait été générée par le Federal Bureau of Investigation et le New York City Police Department pour créer une image de dangerosité et la condamner dans tous les aspects des médias de masse avant tout procès. Des ordres avaient été donnés pour l'appréhender, morte ou vivante. Elle exprime la peur et la terreur quand elle écrit:

Partout où j'allais, il me semblait que je ferais demi-tour pour trouver deux détectives derrière moi. Je regardais par ma fenêtre et là, au milieu de Harlem, devant ma maison, il y avait deux hommes blancs assis et lisant le journal. J'étais mort de peur de parler dans ma propre maison.

Assata ne pouvait plus rentrer chez lui. Elle figurait sur la liste des personnes les plus recherchées du FBI, accusée d'être armée, d'être un voleur de banque et, par la suite, d'être un kidnappeur et un meurtrier. Une photographie présumée être Assata Shakur prise sur les lieux d'un vol de banque en août 1971 est apparue dans une publicité pleine page dans le New York Daily News le 10 juillet 1972. C'était le double d'une affiche placée dans chaque banque du ville et état de New York et bureaux de poste et stations de métro. Cette publicité annonçant «Recherché pour vol de banque, récompense de 10 000 $» a été imprimée au-dessus de quatre photographies, l'une d'elles représentant la photo d'une femme qui aurait été prise lors du braquage de banque de 1971. Sous l'image, en majuscules et en gras, se trouvait le nom «JoAnne Deborah Chesimard».

Lors de son procès pour ce vol de banque, qui s'est soldé par un acquittement, un jury a conclu qu'il ne s'agissait pas d'une photo d'Assata Shakur (JoAnne Chesimard). La photographie avait été rendue publique par le FBI et le bureau du procureur américain à la New York Clearing House Association (une association bancaire), qui avait placé l'annonce et les affiches. Même après qu'Assata eut été acquitté de ce vol de banque en janvier 1976, une autre publicité offrant la même récompense pour les braqueurs de banque non appréhendés parut dans le Daily News en mars 1976. Cette fois, cependant, la photographie était une photo reconnaissable d'Assata, avec le mot «APPREHENDED» sur son visage. Cette affiche est apparue deux mois après son acquittement de l'accusation d'août 1971, deux ans après son acquittement de l'accusation de vol de banque de septembre 1972, et alors qu'aucune accusation de vol de banque n'était en suspens contre elle.

Le 12 février 1973, quatre mois avant qu'Assata ne soit appréhendé sur le New Jersey Turnpike, le magazine New York publia un article sous le titre «Target Blue», écrit par Robert Daley, extrait de ce livre du même titre. La couverture du magazine représentait un policier en uniforme. Le sous-titre était «L'histoire derrière les assassinats de la police». L'article prétendait fournir des détails intimes sur l'Armée de libération noire, dont les activités, selon l'article, étaient le meurtre de flics, le vol de banque et les efforts pour renverser le gouvernement américain. Au-dessus d'une photo d'Assata Shakur se trouvaient les mots «Hommes armés de l'Armée noire de libération», et elle a été décrite par l'ancien commissaire adjoint de la police Daley comme «la mère poule qui les gardait ensemble, les faisait bouger, les faisait tirer.» Malgré ce procès par les médias, le seul acte d'accusation contre Assata pour le meurtre d'un policier a été rejeté en octobre 1974 faute de preuves.

Comme le montre le graphique qui suit cet essai, le 2 mai 1973, lors de la fusillade sur l'autoroute à péage du New Jersey, Assata était «recherché» pour tous ces crimes. L'ironie est qu'aucune des accusations n'a abouti à une condamnation. Lorsqu'elle a été appréhendée, abattue sur l'autoroute à péage du New Jersey, conduisant à sa seule condamnation, elle aurait dû bénéficier de la présomption d'innocence que le cinquième amendement de la Constitution américaine est censé accorder à chacun de nous lorsqu'il est accusé.

Le 2 mai 1973, Assata, Sundiata Acoli et Zayd Malik Shakur voyageaient vers le sud sur l'autoroute à péage du New Jersey dans une Pontiac blanche. Ils ont été arrêtés par le soldat de l'État du New Jersey, James Harper, pour des raisons compatibles avec les directives du FBI COINTELPRO, qui ordonnaient que des militants soient arrêtés pour des infractions mineures au code de la route. La Pontiac aurait des feux arrière défectueux. Le témoignage de Harper, cependant, laisse ouverte la suggestion que la Pontiac était simplement une cible.

Harper a témoigné que lorsqu'il a vu la Pontiac pour la première fois, il se trouvait à deux milles au nord du bâtiment administratif de l'autoroute à péage, quartier général des soldats. Il a suivi la voiture pendant trois kilomètres jusqu'à ce qu'elle soit proche du bâtiment administratif avant de la garer parce que «la lumière était meilleure et il y avait plus de sécurité». La Pontiac roulait à vitesse normale dans la voie centrale. Harper l'a d'abord dépassé dans la voie de gauche, a observé le conducteur et «a noté mentalement sa description». Il s'est ensuite déplacé sur la voie de droite et a laissé la Pontiac le dépasser, à ce moment-là, il a «pris note mentalement du sexe et de la race des passagers». Il s'est ensuite approché du Pontiac dans la voie de gauche, a fait signe au chauffeur (Sundiata) de s'arrêter et a appelé le bâtiment administratif pour obtenir de l'aide. Lorsque le soldat Robert Palenchar a été chargé d'aider Harper, il a commenté à la radio: «Rendez-vous au col, partenaire» et s'est précipité vers le bâtiment administratif à 120 milles à l'heure. Le soldat Werner Foerster est également allé aider à cet «arrêt» pour lequel, a déclaré Harper, seule une assignation aurait été émise.

Au fil des ans, j'ai beaucoup appris sur les manières sélectives, arbitraires et féroces dont la loi et ses processus seraient appliqués contre Assata Shakur à partir du moment où je l'ai rencontrée dans cet hôpital en mai 1973, où elle s'est accrochée à la vie.

Je ne peux certainement pas améliorer le récit d'Assata sur ses expériences avant, pendant et après ses nombreux procès, mais je dois souligner qu'elle sous-estime la gravité des conditions dans lesquelles elle a été incarcérée. Comme elle le mentionne, même un agent d'audience nommé par le comté de Middlesex, sur instruction de l'un des juges fédéraux devant qui nous avons plaidé nos poursuites sur l'inhumanité des conditions dans lesquelles elle a été détenue, a trouvé les conditions choquantes.

Dans l'histoire du New Jersey, aucune femme en détention provisoire ou prisonnière n'a jamais été traitée comme elle l'était, continuellement incarcérée dans une prison pour hommes, sous la surveillance de vingt-quatre heures de ses fonctions les plus intimes, sans soutien intellectuel, soins médicaux adéquats, et l'exercice, et sans la compagnie d'autres femmes pendant toutes les années où elle était sous leur garde. Nous avons déposé une plainte pour droits civils après une autre plainte du traitement barbare qui lui a été infligé de manière sélective, avec un succès limité. En lisant son histoire, imaginez l'effet que ces conditions ont dû avoir sur cette femme fière et sensible.

Une autre ironie amère de sa situation est qu'au cours de ces années d'attente de procès dans le New Jersey, les nombreuses autres accusations qui l'ont amenée à devenir fugitive, conduisant à la fusillade sur l'autoroute à péage du New Jersey, ont été abandonnées faute de preuves, ont été abandonnées. licenciée ou acquittée, et pourtant

les conditions physiques dans lesquelles elle a été détenue se sont au mieux aggravées. Une fois de plus, la manipulation des faits par les médias est devenue un substitut à la réalité - aucun des acquittements ou des licenciements n'a été rendu public. Les précautions de sécurité massives pour le procès en cours dans le New Jersey ont été les principaux articles à la une des journaux locaux, jour après jour, dans la communauté dans laquelle le jury a été sélectionné.

Le grand nombre de ces accusations sans fondement appuie l'affirmation de nombreuses personnes selon laquelle les efforts extraordinaires de l'État du New Jersey pour faire condamner Assata Shakur, malgré les preuves fragiles, ont été entrepris pour justifier l'image fabriquée du tueur de chien fou qui avait échoué. , si humiliante, de la faire condamner devant les tribunaux fédéraux et de l'État de New York.

Assata a été condamné dans le New Jersey en tant que complice du meurtre du soldat d'État Werner Foerster et d'agression atroce contre James Harper avec l'intention de tuer. En vertu de la loi du New Jersey, si la présence d'une personne sur les lieux d'un crime peut être interprétée comme «l'aide et l'encouragement» du crime, cette personne peut être déclarée coupable du crime de fond lui-même. L'État du New Jersey a condamné Sundiata Acoli pour ces mêmes meurtres après qu'Assata ait été retirée de la procédure en raison de sa grossesse. Le jury du procès d'Assata pour les mêmes infractions a été autorisé à supposer que sa «simple présence» sur une scène de violence, avec des armes dans le véhicule, était suffisante pour justifier une condamnation - même si trois neurologues ont témoigné au procès que son nerf médian avait été blessée par balle, la rendant incapable d'appuyer sur la détente, et que sa clavicule avait été brisée par un coup de feu qui n'aurait pu être fait que lorsqu'elle était assise dans la voiture, les mains levées. D'autres experts ont témoigné que l'analyse de l'activation des neutrons effectuée par la police juste après la fusillade n'a révélé aucun résidu d'arme sur ses doigts, ce qui signifie qu'elle n'avait pas tiré d'arme. Elle a également été reconnue coupable de possession d'armes - dont aucune n'a pu être identifiée comme ayant été manipulée par elle - et de tentative de meurtre du soldat d'État Harper, qui avait été légèrement blessé lors de la fusillade.

C'était et je pense que c'est le racisme dans le comté de Middlesex, alimenté par une publicité biaisée et incendiaire dans la presse locale avant et tout au long du procès, attisé par l'anarchie documentée du gouvernement, qui a permis au jury blanc de condamner Assata. sur le témoignage non corroboré, contradictoire et généralement incroyable du soldat Harper, le seul autre témoin des événements sur l'autoroute. Le témoignage de Harper ainsi que celui de tous les témoins de l'autre État était criblé d'incohérences et de divergences. Sur trois rapports officiels distincts, y compris son témoignage devant un grand jury, Harper a déclaré qu'il avait vu Assata prendre une arme dans son portefeuille, alors qu'il était dans la voiture, et lui tirer dessus. Il a admis, en contre-interrogatoire pendant le procès de Soundjata et celui d'Assata, qu'il n'avait jamais vu Assata avec une arme à feu et ne l'avait pas vue tirer sur lui - qu'en fait, il avait menti.

En outre, le juge a refusé de permettre à la défense de présenter un quelconque témoignage sur COINTELPRO. La vérité est très simple. Assata Shakur n'a pas bénéficié d'un procès équitable dans le comté de Middlesex, New Jersey. Elle avait été condamnée dans la presse et dans l'esprit du grand public depuis le moment où elle avait été

appréhendée dans le New Jersey et maintes et maintes fois jusqu'au procès. La condamnation au tribunal n'était qu'une formalité.

Chère sœur, merci de nous envoyer votre voix vitale et de partager votre passion et votre engagement avec nous. Pendant ce temps, nous, dans cette société, devons nous rappeler à nouveau comment nous menaçons nos propres intérêts et droits lorsque nous tolérons par notre silence l'utilisation de la surveillance par le gouvernement, les attaques contre la légitimité des militants politiques et l'utilisation du droit pénal pour réprimer et punir les politiques. contestation.

En 1975, le procureur général Edward H.Levi, sous la direction du président Carter et en tenant compte des conclusions du comité de l'Église, a conçu le premier ensemble de directives pour maintenir le FBI dans la Constitution dans ses enquêtes sur des individus et des groupes prétendument dangereux pour la sécurité nationale. . Les lignes directrices de Levi, bien qu'elles n'aient pas été chaleureusement applaudies par les libertaires civils, ont tenté de restreindre l'utilisation effrénée du pouvoir du gouvernement pour pénétrer et perturber les organisations.

En 1983, le procureur général William French Smith, sous la direction du président Reagan, avait annulé les lignes directrices de Levi, et chaque année depuis lors, les protections de la Déclaration des droits ont été encore érodées. Par exemple, le FBI est désormais libre d'enquêter sur des personnes ou des groupes accusés de préconiser des activités criminelles. De toute évidence, le gouvernement fédéral poursuit l'abus de pouvoir effréné par lequel il a tenté de détruire Assata Shakur et d'autres individus et groupes noirs par la surveillance, la rumeur, les insinuations, les écoutes clandestines, les arrestations et les poursuites, l'incarcération et le meurtre tout au long des années soixante et soixante-dix.

Tant que les membres du Congrès, toujours intimidés par l'ABSCAM, ont peur de s'opposer au FBI, et tant que les directives du FBI sont rédigées en interne par le FBI et tant que le ministère de la Justice est soumis aux impératifs politiques du président, surveillés uniquement au sein du système mais sans responsabilité publique, nous sommes tous menacés par les types de répression et de secret gouvernemental qui ont agressé Martin Luther King, Malcolm X, Viola Liuzzo, Medgar Evers, Fred Hampton, Obadele Imari, Assata Shakur et de nombreux autres frères et des sœurs dont les idées et le plaidoyer menacent l’administration. Nous sommes tous des victimes potentielles.

Je vous encourage maintenant à entrer dans le cœur et l'âme d'Assata Shakur qui, malgré tout ce qui lui est arrivé, préserve un idéalisme frais et la confiance dans le pouvoir des personnes de principe d'apporter des changements ensemble pour le bien commun des peuples du monde.

LENNOX S. HINDS
New York City

CHRONOLOGIE D'ESSAI

AFFIRMATION

Je crois à la vie.
Je crois au spectre
des jours Beta et des gens Gamma.

Je crois au soleil.
Dans les moulins à vent et les cascades, les
tricycles et les fauteuils à bascule.
Et je crois que les graines se transforment en pousses.
Et les pousses deviennent des arbres.
Je crois en la magie des mains.
Et dans la sagesse des yeux.
Je crois à la pluie et aux larmes.
Et dans le sang de l'infini.

Je crois en la vie.
Et j'ai vu le défilé de la mort défiler à
travers le torse de la terre,
sculptant des corps de boue sur son passage.
J'ai vu la destruction de la lumière du jour,
et j'ai vu des asticots sanguinaires
prier et saluer.

J'ai vu le genre devenir aveugle
et l'aveugle devenir la contrainte
dans une leçon facile.
J'ai marché sur du verre taillé.
J'ai mangé du pain de corbeau et du pain maladroit
et respiré la puanteur de l'indifférence.

J'ai été enfermé par les anarchiques!
Menotté par les haineux.
Bâillonné par les gourmands.
Et, si je sais quelque chose du tout,
c'est qu'un mur n'est qu'un mur
et rien de plus.
Il peut être décomposé.

Je crois à la vie.
Je crois à la naissance.
Je crois à la sueur de l'amour
et au feu de la vérité.

Et je crois qu'un navire perdu,
conduit par des marins fatigués et mal de mer,

peut encore être ramené
au port.

Chapitre 1

Il y avait des lumières et des sirènes. Zayd était mort. Mon esprit savait que Zayd était mort. L'air était comme du verre froid. D'énormes bulles montaient et éclataient. Chacun a ressenti comme une explosion dans ma poitrine. Ma bouche avait un goût de sang et de saleté. La voiture a tourné autour de moi, puis quelque chose comme le sommeil m'a rattrapé. En arrière-plan, je pouvais entendre ce qui ressemblait à des coups de feu. Mais je m'évanouissais et je rêvais.

Soudain, la porte s'est ouverte et je me suis senti traîné sur le trottoir. Poussé et frappé, un pied dans la tête, un coup de pied dans le ventre. La police était partout. L'un avait une arme sur la tête.

«Par quel chemin sont-ils allés?» il criait. "Salope, tu ferais mieux d'ouvrir ta putain de bouche ou je vais te faire sauter la tête!"

J'ai hoché la tête de l'autre côté de l'autoroute. J'étais sûr que personne n'était allé dans cette direction. Quelques flics étaient partis et couraient.

Un cochon a dit: «Nous devons l'achever.» Mais les autres étaient tous occupés autour de la voiture, à la fouiller. Ils tiraient et poussaient.

«Tu as trouvé l'arme? ils n'arrêtaient pas de se demander. Plus tard, l'un d'eux a demandé à un autre: «Devrions-nous mettre la voiture dans la voiture?»

"Non. Allons gâcher dans le caniveau où elle appartient. Éloignez-vous du chemin. »

Je me sentais traîné par les pieds sur le trottoir. Ma poitrine était en feu. Mon chemisier était violet avec du sang. J'étais convaincu que mon bras avait été abattu et qu'il était accroché à l'intérieur de ma chemise par quelques bandes de chair. Je pouvais le sentir chaud.

Finalement, l'ambulance est arrivée et ils m'ont emmené dedans. Être ému était une agonie, mais les couvertures en valaient la peine. J'avais si froid. Les médecins m'ont examiné. J'ai essayé de parler, mais seules des bulles sont sorties. J'écumais à la bouche.

«Où a-t-elle frappé? ils se sont demandé comme si je n'étais pas là. Ils ont terminé leur examen. J'étais soulagé.

«Allons-y», a dit l'un d'eux.

«OK, mais attendez une minute», dit le chauffeur et il est descendu. «Frappez deux fois», l'ai-je entendu dire. «Nous devons attendre.» Le chauffeur a claqué la porte.

Il a dit autre chose mais je ne l'ai pas compris. Le temps passait. Je flottais à nouveau. C'était si étrange, comme un rêve, un cauchemar. Plus de temps passa. Cela semblait être une éternité. J'étais dedans et dehors, dedans et dehors.

Une voix rauque demanda: «Est-elle encore morte?» Je suis reparti. J'ai entendu une autre voix. «Est-elle encore morte? Je me suis demandé depuis combien de temps l'ambulance était restée là. Les préposés avaient l'air nerveux. Les bulles dans ma poitrine avaient l'impression de grossir. Quand ils ont éclaté, toute ma poitrine s'est brisée. Je me suis évanoui à nouveau et c'était dans le sud en été. J'ai pensé à ma grand-mère. Enfin l'ambulance bougeait. "Si je vis," je me souviens avoir pensé, "je n'aurai qu'un bras."

L'hôpital est d'un blanc éclatant. Tout le monde que je vois est blanc. Tout le monde semble attendre. Tout à coup, ils sont en mouvement. Tension artérielle, pouls, aiguilles, etc. Deux détectives entrent en jeu. Je sais que ce sont des détectives parce qu'ils ressemblent à des détectives. L'un d'eux a un visage de bouledogue, avec des bajoues sur les côtés. Ils surveillent l'infirmière pendant qu'elle me coupe les vêtements. Après un moment, l'un d'eux tamponne mes doigts avec ce qui ressemble à des Q-tips. Plus tard, je découvre qu'il s'agit du test d'activation des neutrons pour déterminer si j'ai tiré une arme ou non. Un autre essaie alors de me faire des empreintes digitales, mais il a du mal parce que ma main est morte.

«Donne-moi le kit du mort.» Il met mes doigts dans des objets qui ressemblent à des cuillères et qui sont utilisés pour marquer les morts. Ils commencent à me poser des questions, mais un groupe de médecins entrent. L'un d'eux, qui semble être le médecin-chef, m'examine. Il pique et pousse, me jetant comme une poupée de chiffon. puis, comme s'il allait me tuer, il me secoue pour que je sois sur le ventre. La douleur est comme un choc électrique. Je gémis.

«Ne pleure pas maintenant, petite fille», dit-il. «Pourquoi avez-vous tiré sur le soldat? Pourquoi as-tu tiré sur le soldat?

Je veux lui donner un coup de pied au visage. Je sais qu'il me tuerait s'il en avait la chance. Je peux voir le scalpel glisser. Un des autres médecins dit quelque chose à propos d'appeler la salle d'opération. "Sûrement pas!" est tout ce que je peux penser. "Sûrement pas!"

Au bout d'un moment, ils partent tous. Puis une infirmière noire entre dans la pièce. Je suis aussi content que possible de la voir. Elle se penche sur moi.

"Quel est ton nom?" elle demande. "Quel est ton nom?"

J'y pense et décide de ne rien dire. Si je leur dis mon nom, ils sauront qui je suis et ils me tueront à coup sûr.

"Quel est ton nom?" elle ne cesse de demander, énonçant chaque syllabe de la manière dont les gens parlent à quelqu'un qui a du mal à entendre ou à comprendre. "Quel est ton nom? Quelle est ton adresse? Où habites-tu?" Sa voix devient de plus en plus forte. «Nous avons besoin de votre signature, mademoiselle», dit-elle en agitant un morceau de papier devant moi. «Nous avons besoin de votre autorisation pour le traitement, au cas où nous devions opérer.» Elle répète la même chose, encore et encore. «Qui devons-nous contacter en cas d'urgence?» (Je pense que c'est assez drôle.) «Comment vous appelez-vous? Où habites-tu?" Je ferme les yeux, souhaitant qu'elle s'en aille. Elle continue de parler.

Je m'éloigne en pensant à mon bras. Il est toujours là.

"Dégâts nerveux. Paralysé », les ai-je entendus dire. Cela ne m'est jamais venu à l'esprit. Ce n'est pas si mal, je me souviens avoir pensé. Je peux vivre avec ça si je le dois.

Plus de voix, d'autres voix, grinçant mes oreilles et ma conscience.

«Elle peut parler», dit l'un d'eux. «Le médecin dit qu'elle peut parler. Ou étais-tu parti? Quel est ton nom? D'où veniez-vous? Qui était dans la voiture avec toi? Combien d'entre vous étaient là? Je sais qu'elle peut m'entendre.

Je garde les yeux fermés. L'un d'eux se penche très près de moi. Je sens son souffle sur ma joue. Et sentez-le.

«Je sais que vous pouvez m'entendre et je sais que vous pouvez parler, et si vous ne vous dépêchez pas et commencez à parler, je vais vous frapper le visage pour vous.

Mes yeux s'ouvrent malgré moi. Immédiatement, ils sont tous devant moi, me lançant question après question. Je ne dis rien. Au bout d'un moment, je ferme à nouveau les yeux.

«Oh, elle ne se sent pas bien», dit l'un d'eux d'une voix douce et moqueuse. "Où est-ce que ça fait mal? Ici? Ici? ICI?"

Avec chacun, il y a un crash. Je regarde autour de moi, mais personne n'est là. Plus de coups et de coups de poing, mais aucun d'entre eux ne fait aussi mal que ma poitrine me fait mal. J'essaye de crier mais je sais tout de suite que c'est une erreur. Ma poitrine éclate et je pense que je vais mourir. Ils continuent encore et encore. Questions et franges. Je pense qu'ils ne s'arrêteront jamais.

Une voix de femme. "Téléphone."

«Merci», dit l'un d'eux, me faisant un sourire affreux. Ils sont partis.

Un autre cochon entre. Un cochon noir. En uniforme. Il s'approche et je vois qu'il n'est pas un flic mais un gardien de sécurité à l'hôpital. Il ne se tient pas trop loin de l'endroit où je mens et je vois qu'il n'est pas du tout hostile. Son visage se brise dans une sorte de sourire réservé et, très discrètement, il serre le poing et me donne le signe de

puissance. Cet homme ne saura jamais à quel point il m'a fait me sentir mieux à ce moment-là.

Les détectives reviennent avec une infirmière. Ils commencent à déplacer la civière. Mon esprit s'emballe. Où m'emmènent-ils? Le seul endroit auquel je pense est la salle d'opération. Quand nous arrivons à la salle de radiographie, je suis reconnaissant. Parce que je dois me déplacer, les radiographies sont douloureuses, mais le technicien est cool. Les rayons X sont terminés et je suis roulé dans le couloir, déterminé à garder les yeux fermés. Tout à coup, des éclairs de lumière. Mes yeux s'ouvrent. Cette fois, ils prennent ma photo.

Le photographe de la police demande: «Tu ne veux pas nous donner un sourire? Allez. Donnez-nous un sourire.

Je ferme à nouveau les yeux. On déménage. La civière s'arrête. L'un des porcs dit à l'infirmière qu'il a mal à la tête. Elle se porte volontaire pour lui apporter quelque chose.

La civière bouge à nouveau. Où diable m'emmènent-ils? Encore une fois, la lumière change et, bien que mes yeux soient fermés, je peux sentir la différence. J'ai l'impression d'être dans le noir. Je n'en peux plus et je regarde. La pièce est sombre, mais il y a de la lumière. Mes yeux s'ajustent lentement. Il y a quelque chose à côté de moi. Je peux voir un aperçu. Quelque chose en plastique. Quelque chose - mon esprit se rend compte lentement que c'est un homme dans un sac en plastique. Et que l'homme est Zayd. Mon corps se raidit. Mon esprit tourne.

L'un des soldats dit: "C'est ce qui va t'arriver avant la fin de la nuit si tu ne nous dis pas ce que nous voulons savoir."

Je ne dis rien, mais à l'intérieur je suis en colère. "Chiens! Porc! Sale cochons! Sale écume visqueuse! Bâtards! Des fils de putes! Je rage encore et encore. «Je ne vous dirais pas le bon moment de la journée», je me souviens avoir pensé. «Je ne vous dirais pas que cette merde pue!»

La nuit avance. Infirmières, médecins et soldats. J'ai toujours peur, mais je suis tout aussi en colère et méchante que j'ai peur. Les détectives entrent et sortent et, quand personne n'est là à part eux, ils entrent dans leurs fouilles et se défoncent. Mais au bout d'un moment, je n'y pense plus trop. Je pense à vivre, à survivre, à penser à ce qui va se passer ensuite. Ils vont faire ce qu'ils vont faire et je ne peux pas faire grand-chose à ce sujet. Je dois juste être moi-même, rester aussi fort que possible et faire de mon mieux. C'est tout. Il n'y a nulle part où courir et je ne suis pas en mesure d'essayer. Je me rends compte à quel point je suis isolé et vulnérable. Et si j'ai vraiment besoin d'une opération? J'ai besoin de l'aide du monde extérieur. Je dois essayer de faire passer le mot à quelqu'un. L'infirmière noire a fait des allers-retours, me posant les mêmes questions. Chaque fois que j'ai fermé les yeux jusqu'à ce qu'elle s'en aille. Je décide de lui demander de contacter mon peuple la prochaine fois qu'elle passe. Peut-être qu'elle sera cool. Elle est ma meilleure photo; le garde est parti depuis longtemps.

Je m'assoupis un petit moment. Quand je me réveille, une infirmière et un prêtre se tiennent au-dessus de moi. Le prêtre marmonne et semble frotter quelque chose sur

mon front. Au début, je ne comprends pas ce qu'il fait. Puis cela me vient à l'esprit. Derniers sacrements. Les derniers rites sont pour les mourants.

«Va-t'en», dis-je à voix haute. Je n'ai pas la force de dire autre chose. Mais je sais que je ne veux pas des derniers rites de personne. Je ne mourrai pas, et même si je meurs, je ne mourrai pas d'hypocrite.

L'infirmière noire revient et recommence ses questions. Avant qu'elle puisse bien commencer, je lui fais signe de se rapprocher. Il n'y a personne d'autre dans les parages. Je lui demande de prendre contact avec mon avocat (qui est aussi ma tante). Je lui donne mon nom et lui demande de passer l'appel elle-même. Elle a du mal à me comprendre et ne cesse de me demander de répéter mon nom. Je peux à peine parler, et chaque fois qu'elle me demande de me répéter, j'ai envie de crier. Puis il me vient à l'esprit qu'Assata est étrangère à ses oreilles. Elle n'a probablement jamais entendu le nom auparavant. Alors je lui donne mon nom d'esclave. Ensuite, je lui donne le numéro et elle part en courant.

Deux minutes plus tard, les détectives sont sur moi comme du blanc sur du riz. Ils menacent et plaident, raisonnent et m'offrent le monde. Ils me lancent question après question, agissant plus fous qu'avant. On joue le gentil flic qui essaie de me sauver du mauvais flic, si seulement je coopère. Je suis fatigué et leur acte est encore plus fatigant. Je peux voir l'épuisement sur leurs visages. Toute la nuit tombe sur moi. Leurs voix commencent à sonner au loin. Je n'en peux plus. Ils peuvent aller en enfer. Je vais dormir. Cette fois, je sors pour de vrai.

Quand je me réveille, la civière bouge. Après un peu de temps, nous arrivons à la partie de soins intensifs de l'hôpital. L'endroit est rempli d'infirmières. Je suis ravi. Tout ce que je veux, c'est dormir. Bientôt, je dérive à nouveau.

Je me réveille et c'est le lendemain. Les médecins font leur tournée. L'un d'eux, un stagiaire je pense, est très gentil avec moi. Ils m'examinent et passent le reste de la matinée à faire des tests sanguins, des radiographies, des électrocardiogrammes, etc., etc.

Bientôt, j'apprends qu'ils vont à nouveau m'émouvoir. Je découvre aussi que je suis à l'hôpital du comté de Middlesex. J'entends les infirmières parler. Ils sont heureux que je sois ému parce que la police les rend fous.

Quand ils viennent me déplacer, cela ressemble à un défilé de la police. Les chambres dans lesquelles je suis transféré s'appellent la suite Johnson. Je ne peux pas y croire. Je n'ai jamais imaginé que les hôpitaux disposent de chambres comme celle-ci. Il y a un salon, une immense chambre équipée d'un hôpital (où je suis gardé), une tanière, une cuisine, une salle de bain complète et une autre petite pièce dont je n'apprendrai jamais le but. Ils me transfèrent sur le lit et menottent une de mes jambes à la barrière latérale.

Je continue de regarder autour de moi. C'est élégant et clairement pour les riches. Je suis probablement la première personne noire qui ait jamais été dans cette pièce. Et la seule raison pour laquelle je suis là-bas est la sécurité. Ils ont fermé les portes et personne ne

peut entrer sauf par le salon voisin où sont postés trois soldats de l'État. Deux réguliers et un sergent.

La radio de la police dans la pièce glousse toute la journée. "Une voiture pleine de couleurs suspectes dans un coupé Ford blanc." «Un nègre à l'air suspect marchant près de l'hôpital dans une veste bleue et des baskets. Aucun Blanc d'apparence suspecte n'est signalé. En écoutant la police parler à côté et à la radio, j'apprends que l'hôpital est saturé de soldats de l'État. Ils semblent avoir l'impression que quelqu'un va essayer de m'évader. Je me sens mieux. Le Demerol me fait voler un peu et me permet de rester plus facilement allongé dans la position tordue dans laquelle je suis forcé à cause du brassard sur ma jambe.

Plus tard dans l'après-midi, ça recommence. Détectives et plus de détectives. Questions et autres questions. Cette fois, les questions sont différentes. Maintenant, ils veulent en savoir plus sur l'Armée de libération noire: quelle est sa taille; dans quelles villes est-il; qui est dedans, etc., etc. Mais l'essentiel de leurs questions est centré sur «le gars qui s'est échappé». Je suis ravi! Je suppose que Soundjata est maintenant dans un endroit sûr, en train de se refroidir.

Ils font plus attention où et comment ils m'ont frappé maintenant. Je suppose qu'ils ne veulent laisser aucune trace. On me colle les doigts dans les yeux. Je ne sais pas ce qu'il a sur le bout des doigts, mais quoi que ce soit brûle comme l'enfer. Je pense que je vais être aveugle pour toujours. Il dit qu'il continuera à le faire jusqu'à ce que je sois complètement aveugle. Je ferme les yeux et les serre aussi fort que possible. Il me frappe encore quelques fois. De toute façon, certaines choses me viennent aux yeux. Des larmes brûlantes coulent sur mon visage et toute ma tête me palpite. Je pense qu'il va continuer, mais il commence à me maudire, m'appelant toutes sortes de chiennes nègres. Finalement, lui et les autres partent.

Un de ces premiers jours, un médecin blanc vient m'examiner. Il agit très gentil, doux comme une tarte. Il m'examine lentement, tout le temps en conversation amicale. Je me demande quel genre de spécialiste il est puisque je ne l'ai jamais vu auparavant et je sais qu'il ne fait pas partie des habitués. Il dit qu'il sait à quel point je dois me sentir terrible et fait beaucoup de protestations en disant que je suis enchaîné au lit. Il continue de parler et, après un moment, tire une chaise près du lit. Puis il commence à poser de petites questions amicales. La conversation ressemble à ceci:

«Ces gars sur l'autoroute à péage sont difficiles. Ils vous donneront un ticket pour n'importe quoi. Je prends l'autoroute à péage tous les jours. Vous habitez à Jersey? J'habite à Newark. Vous y êtes déjà allé? Vous devez vraiment être seul ici. Je parie que vous avez vraiment besoin de quelqu'un à qui parler. Je suis allé à la faculté de médecine de New York. Vous venez de là, n'est-ce pas?

Je me méfie et ne lui dis rien. Je lui dis que je veux m'endormir et il part. Je ne l'ai jamais revu, mais à ce jour, je suis convaincu qu'il était une sorte d'agent de police ou du FBI.

Le troisième ou le quatrième jour, la plupart de mes problèmes ont pris fin. Eh bien, pas vraiment, mais le punch, bang, poke, et une partie de mes problèmes ont pris fin. Une infirmière à l'accent allemand est venue à mon secours. Elle faisait partie des infirmières du matin, très professionnelle et exigeante, au point qu'elle pouvait avoir mal au cou. Mais elle était une bouée de sauvetage. C'était elle qui avait protesté la première contre le serrage de la menotte sur ma jambe. Ma jambe avait commencé à gonfler et elle avait insisté pour qu'ils la desserrent et que le brassard soit recouvert de gaze. Bien sûr, dès qu'elle était partie, ils l'ont resserrée, mais la gaze a quelque peu aidé. Je pouvais dire par les petites choses qu'elle disait et faisait qu'elle savait ce qui se passait. Un matin, elle est arrivée comme d'habitude et, après avoir terminé sa routine normale, elle a tendu la main derrière le lit, a tiré sur quelque chose, puis m'a tendu un bouton d'appel électrique sur un cordon.

«Chaque fois que vous avez besoin de moi ou que vous avez besoin de quoi que ce soit des infirmières, appuyez simplement sur ce bouton», dit-elle. «N'ayez pas peur de l'utiliser», a-t-elle ajouté, me lançant un regard entendu.

J'aurais pu l'embrasser. Plus tard, quand elle est revenue dans la pièce, après que les soldats se sont rendu compte que j'avais le bouton d'appel, l'un d'eux est entré derrière elle.

"Y a-t-il un moyen de déconnecter cette chose?" Il a demandé. «Elle pourrait blesser quelqu'un avec ça ou se blesser elle-même.»

«Non», dit-elle, «il n'y a aucun moyen de l'enlever. Si vous le retirez, il continuera de sonner dans le poste des infirmières. Elle a des difficultés à respirer et elle en a besoin.

«Droit sur!» Je pensais. «Das ist richtig.»

Après cela, chaque fois que la police venait à moins de deux pieds de mon lit, j'appuyais sur le bouton. Finalement, ils ont abandonné l'idée de me battre et se sont contentés de menaces et d'autres types de harcèlement. Un favori était de se tenir dans la porte et de pointer leurs armes sur moi. Chaque jour était mon dernier jour sur terre. Chaque nuit était ma dernière nuit. Après un certain temps, je me suis habitué. Immunitaire. Parfois, ils armaient une arme dont je ne savais pas qu'elle était vide, prononçaient un long discours passionné, puis appuyaient sur la détente. D'autres fois, j'ai été invité à une partie de roulette russe. ils ont tous exprimé une haine amère pour moi. C'étaient des soldats de l'État et j'ai été accusé d'avoir tué l'un d'entre eux.

Chaque jour, il y avait trois équipes de police. Lorsqu'ils changeaient de poste, les deux soldats saluaient le sergent. Certains ont salué un salut de l'armée, mais d'autres ont salué comme les nazis l'ont fait en Allemagne. Ils ont tenu leurs mains devant eux et ont cliqué sur leurs talons. Je ne pouvais pas y croire. Un jour, l'un d'eux est venu et m'a fait un discours sur la façon dont il s'était battu pendant la Seconde Guerre mondiale du mauvais côté. Il a continué encore et encore et il ne faisait aucun doute qu'il croyait tout ce qu'il disait. Il a expliqué à quel point le monde était en désordre. Comment les gens honnêtes ne pouvaient pas marcher dans les rues. Il a dit que si Hitler avait gagné, le

monde ne serait pas dans le pétrin dans lequel il se trouve aujourd'hui, que les nègres comme moi, les mauvais nègres, ne tireraient pas sur les soldats de l'État du New Jersey.

Il a poursuivi en disant que la race blanche avait tout inventé parce qu'elle était intelligente et travaillait dur, que d'autres races voulaient se révolter et utiliser le terrorisme pour prendre tout ce que la race blanche avait travaillé si dur pour obtenir. J'ai eu du mal à garder la bouche fermée. Il a parlé des empires, des Romains, des Grecs, des Espagnols, des Britanniques. Il m'a dit que les Blancs avaient créé des empires parce qu'ils étaient plus civilisés que le reste du monde. Les Blancs ont créé des ballets, des opéras et des symphonies. «Avez-vous déjà entendu parler d'un nègre en train d'écrire une symphonie? Il a demandé. Chaque jour, il me faisait un discours sur le nazisme. Parfois, d'autres nazis se joignaient à moi. Je lui ai demandé s'il y avait beaucoup de nazis parmi les soldats de l'État, mais il a juste ri et a continué à parler.

Quand j'étais dans le Black Panther Party, nous appelions la police des «cochons fascistes», mais je les avais appelés fascistes non pas parce que je pensais qu'ils étaient nazis, mais à cause de la façon dont ils agissaient dans nos communautés. Autant de fois que j'ai qualifié la police de fasciste, cela m'a choqué par la véracité de ma propre rhétorique. J'ai appris plus tard que les soldats d'État du New Jersey avaient été créés par un Allemand, que leurs uniformes étaient calqués sur un type d'uniforme allemand (très similaire aux uniformes de la police sud-africaine), qu'ils sont connus pour arrêter les Noirs, les Hispaniques et les les gens aux cheveux longs sur l'autoroute à péage et les battant, les harcelant et les arrêtant.

Les nazis ont dirigé la campagne de harcèlement contre moi. Ils ont craché dans ma nourriture et ont baissé le thermostat de la pièce jusqu'à ce qu'il gèle. Pendant un certain temps, leur campagne s'est concentrée sur le fait de m'empêcher de dormir. Ils ont piétiné le sol, chanté des chansons toute la nuit, joué avec leurs armes, crié, etc. J'en ai parlé aux infirmières, mais cela ne servait à rien.

Je pourrais faire face à tout ce qu'ils proposaient, mais combien de temps cela durerait-il? Je n'avais rien entendu du monde extérieur et je ne savais même pas si quelqu'un savait où j'étais ou si j'étais mort ou vivant. Ma poitrine se sentait mieux, mais je pouvais toujours à peine respirer. Je pensais que j'avais dépassé le point de devoir subir une opération, mais je ne savais pas si c'était à cause des analgésiques qu'ils m'avaient administrés ou parce que je m'améliorais vraiment.

Chaque jour, je leur ai demandé de contacter mon avocat, et chaque jour, ils ont dit qu'ils avaient essayé mais qu'il n'y avait pas de réponse. Je savais que c'était un mensonge parce qu'Evelyn avait un service de répondeur. Chaque jour, je leur ai demandé de contacter ma famille. La réponse à cela était généralement obscène.

«Oh, tu as une famille, n'est-ce pas? Est-ce que ta mère est une pute nègre comme toi? Nous n'autorisons pas les pickaninnies dans cet hôpital.

Ils ont continué à parler de ma famille jusqu'à ce qu'ils trouvent quelque chose d'autre sur lequel continuer indéfiniment. Celui qui a dit qu'aucune nouvelle n'est une bonne nouvelle devait être fou.

Eh bien, il y avait des nouvelles, mais ce n'était pas une bonne nouvelle. Ils m'ont dit qu'ils avaient arrêté Soundjata. Au début, je ne les croyais pas, mais ils étaient trop désinvoltes et arrogants. Je savais que quelque chose s'était passé.

«Nous avons votre ami», ont-ils dit, «et il chante comme un oiseau. Ouais, il chante comme un oiseau, et il te donne tout le poids. C'est une bonne chose pour vous qu'il ne sache pas de quelle couleur vous portiez des sous-vêtements ou il nous l'aurait dit. Nous savons d'où vous venez. Nous savons où vous alliez. Nous savons que vous vous êtes arrêté chez Howard Johnson. Il nous a même dit ce que vous aviez commandé et que vous adoriez les croustilles.

"Quoi?" Je pensais. «Comment savaient-ils cela? Puis je me suis souvenu que nous avions acheté des croustilles chez un Howard Johnson sur l'autoroute à péage. Peut-être que quelqu'un m'avait vu et s'était souvenu.

«Oui, Clark Squire nous dit que vous avez pris l'arme du soldat et lui avez tiré une balle dans la tête. Maintenant, vous ne feriez pas une chose pareille, n'est-ce pas? Eh bien, JoAnne, vous êtes dans une sacrée solution. Si j'étais toi, je ne le laisserais pas s'en tirer. C'est une chose à faire de bas en haut, donner tout le poids à une femme. Je vais faire un marché avec vous. Vous nous dites tout ce qui s'est passé et je vous promets que nous allons vous éclairer. Je n'aime pas te voir faire une mauvaise pause, c'est tout. Vous savez, vous risquez de passer beaucoup de temps en prison, dans l'état actuel des choses, s'il témoigne contre vous. Vous pourriez avoir la prison à vie ou même la chaise, mais tout ce que vous avez à faire est de nous dire ce qui s'est passé et nous veillerons à ce que vous ne restiez que quelques années et que vous rentriez chez vous. Tu es jeune. Vous ne voulez pas pourrir toute votre vie en prison, n'est-ce pas? Peut-être pensez-vous que vous devez quelque chose à la cause. Tu penses qu'il pense à la cause maintenant? Non, il chante sa tête, essayant de vous donner tout le poids. Ils sont tous pareils. Ils parlent de toute cette merde des Noirs, de l'égalité des droits, des droits civils, mais quand il s'agit du fil, tout ce qui leur importe, c'est leur peau. Il pense à sa peau et tu ferais mieux de penser à la vôtre. Vous pensez que la cause vous en fout? Vos propres gens ne se soucient pas de vous. Pour eux, vous n'êtes qu'un simple criminel. Maintenant, je vous donne cette chance de vous sauver et de vous nettoyer. Si vous ne le prenez pas, vous êtes un imbécile.

Ils pensaient vraiment que les Noirs étaient stupides. Leur ligne devait être la plus ancienne du livre. Il était assis là comme s'il savait que son petit discours ringard avait fait l'affaire. Je n'ai rien dit. Si vous ne leur dites rien, ils n'ont rien à se retourner et à utiliser contre vous. «Diviser pour conquérir» a toujours été leur devise.

Quand ils ont réalisé que je n'allais pas parler, ils ont commencé à partir. Puis un est revenu. "Oh," dit-il, "j'ai presque oublié de vous lire vos droits." Il a sorti cette petite carte et l'a lu. " 'Vous avez le droit de garder le silence. . . . Vous avez le droit de. . . etc.' Je ne voudrais pas que vous disiez que nous ne vous avons pas lu vos droits.

Jeudi après-midi. Ils me laissent passer un coup de fil. Je n'y crois pas. J'appelle ma tante. Elle n'est pas là. Le répondeur répond. Je ne sais pas qui d'autre appeler. Les seuls

avocats dont je connais les noms ont travaillé sur le procès Panther 21. Je les appelle au hasard. Personne n'est là, mais les secrétaires promettent de leur donner des messages. Je suis déçu mais je me sens beaucoup mieux. Les choses s'améliorent.

C'est vendredi. De l'activité dans la pièce voisine, je peux dire que quelque chose se passe. Des voix et des chuchotements. Ils vont et viennent, vont et viennent, arrangent ceci, déplacent cela. La radio de la police saute. Qu'est-ce qui se passe? Quoi qu'il en soit, ça ne peut pas être trop mauvais, je pense. Ils me laissent seul. Peu de temps après, une policière entre. Elle porte un uniforme marron et son insigne dit «Sheriff's Department». Elle est noire ou hispanique. Je ne peux pas dire exactement, sauf qu'elle n'est pas blanche. Puis d'autres policiers sont arrivés, vêtus d'uniformes similaires au sien. Puis plus de police. Ce sont des soldats d'État. L'un d'eux se dirige vers la porte et se tient au garde-à-vous. Puis des hommes en costume entrent. Puis un homme entre avec une machine sténographique.

«L'honorable Joseph F. Bradshaw, État du New Jersey, comté de Middlesex. Tous se lèvent."

Puis ce juge entre avec une robe noire. L'un des hommes en costume lit les accusations portées contre moi:

Nous sommes ici aujourd'hui pour vous adresser des plaintes pour les questions découlant de la fusillade du 2 mai 1973. Je vais vous lire les plaintes, vous laisser des copies des accusations qui seront en suspens contre vous. Le juge vous conseillera alors sur la mise en accusation de tels droits que vous pourriez avoir. . . .

. . . vous êtes accusé sous le numéro de plainte 119977, par le détective Taranto, police de l'État du New Jersey, qui a déclaré le 2 mai 1973, dans les limites du canton d'East Brunswick, comté de Middlesex, que vous avez résisté illégalement et illégalement à une arrestation légale étant faite par le soldat de l'État du New Jersey James Harper en déchargeant un pistolet dangereux et en blessant ledit James Harper et en fuyant les lieux de l'incident, le tout en violation de NJS 2A: 85-1. . . .

Vous êtes également facturé ,. . . sous le numéro de plainte S 119979, par le sergent-détective Taranto de la police de l'État du New Jersey, qui déclare que le 2 mai 1973, dans le canton d'East Brunswick, comté de Middlesex, vous avez commis un assaut et une batterie atroces sur New Jersey. Jersey State Trooper James Harper en tirant, blessant et mutilant ledit James Harper avec une arme de poing puis et là déchargés par l'accusé, le tout en violation de NJS 2A: 90-1.

Dans le deuxième chef d'accusation, vous êtes inculpé par ledit officier qui dit que l'accusé Joanne Deborah Chesimard a commis à la date susmentionnée et a agressé illégalement et illégalement ledit James Harper avec l'intention de le tuer, de l'assassiner et de le tuer en utilisant une arme de poing puis et là tenu par le défendeur, le tout en violation de NJS 2A: 90-2.

Il accuse en outre dans le troisième chef d'accusation que le défendeur susmentionné a commis, au moment et au lieu mentionnés ci-dessus, une agression illégale et illégale contre un agent des forces de l'ordre, à savoir, un James Harper, un soldat dûment

assermenté de la police d'État du New Jersey. , en déchargeant une arme à feu et en blessant ledit James Harper, le tout en violation de NJS 2A: 90-4. . . .

Dans S 119980, vous êtes accusé d'avoir commis illégalement et illégalement le crime de meurtre en tirant, en tuant et en tuant le soldat de l'État du New Jersey Werner Foerster, le tout en violation de NJS 2A: 113-1 et NJS 2A: 85-14 . . . .

Vous êtes en outre inculpé en vertu du S 119981 d'un chef d'accusation, dans lequel le sergent-détective Taranto vous inculpe le 2 mai 1973, dans le canton d'East Brunswick, comté de Middlesex, que vous avez commis illégalement, illégalement et avec malveillance pour cause ou affectent le meurtre de James Coston a / k / a Zayd Shakur, tout en résistant ou en évitant une arrestation légale alors et là étant affecté par le soldat de l'État du New Jersey James Harper, le tout en violation de NJS 2A: 113-2. . . .

Vous êtes accusé de S 119982 par le sergent de police d'État Louis Taranto, que le 2 mai 1973, dans le canton d'East Brunswick, comté de Middlesex, vous avez illégalement et illégalement possédé sur votre personne, sous votre garde et contrôle, un arme illégale, à savoir, un pistolet automatique Browning 9 millimètres, un calibre automatique Browning .380, un pistolet automatique Llama calibre .38, numéro de série 24831, le tout sans avoir obtenu le permis nécessaire pour le porter, en violation de NJS 2A : 151-41 (a). . . .

Vous êtes en outre inculpé dans la plainte S 119983, dans laquelle le sergent-détective Taranto déclare, le 2 mai 1973, dans le canton d'East Brunswick, comté de Middlesex, que vous avez pris illégalement et illégalement et de force la personne de l'État du New Jersey. Trooper Werner Foerster un revolver de calibre .38 par la violence, à savoir, en tirant, tuant et tuant le même Werner Foerster, le tout en violation de NJS 2A: 141-1.

Le deuxième chef d'accusation de cette plainte vous accuse d'avoir commis cet acte en étant armé, en violation de NJS 2A: 151-5. . . .

. . . vous êtes accusé par le sergent-détective Taranto, plainte S 119984, qui déclare le 2 mai 1973, dans le canton d'East Brunswick, comté de Middlesex, que vous avez conspiré illégalement, illégalement avec James Coston, un / k / a Zayd Shakur et un John Doe pour commettre le crime de meurtre dudit soldat Werner Foerster, et dans l'affectation de ladite conspiration ont exécuté les actes manifestes suivants:

1. Que ladite défenderesse Joanne Deborah Chesimard avait en sa possession un pistolet avec lequel affecter les fins de la conspiration à l'heure et. . . à l'endroit susmentionné.

2. La défenderesse nommée ci-dessus, Joanne Deborah Chesimard, de concert avec et selon un plan et un plan communs, a agressé le soldat James Harper et a déchargé son arme contre ledit soldat James Harper avec l'intention d'affecter les fins du complot en blessant, mutilant ou le tuant, le tout en violation de NJS 2A: 98-1 et NJS 2A: 113-1.

Je pense qu'il ne s'arrêtera jamais. La moitié des accusations, je ne comprends même pas. J'interromps les débats. «Je n'ai pas d'avocat ici», je proteste. «J'aimerais avoir un avocat présent.» Ils m'ignorent et continuent à lire.

«Comment plaidez-vous?» me demandent-ils.

«J'aimerais avoir un avocat présent. N'ai-je pas droit à un avocat? »

«Cela ne sera pas nécessaire», dit froidement le juge. "Inscrire un plaidoyer de non-culpabilité pour le défendeur."

Et aussi vite qu'ils sont entrés, le cortège part.

Plus tard, la même policière revient. Elle se tient fermement contre le mur. Son visage est un masque. "Oh non!" je pense. «Cour encore? Que vont-ils faire, me conduire ici et maintenant? Je m'imagine en train d'être jugé dans mon lit sans avocat.

La porte s'ouvre. C'est Evelyn - mon avocat et ma tante. Elle est la plus belle vue du monde. Elle m'embrasse et s'assied à côté de moi. Comme d'habitude, elle est d'abord les affaires.

«Je n'ai que cinq minutes», me dit-elle. «Ils m'ont dit que je ne pouvais pas vous voir. J'ai dû aller au tribunal et obtenir une ordonnance du tribunal pour vous voir. Le juge ne nous accordait que cinq minutes chacun. Ta mère et ta sœur sont dehors. Alors parlez vite.

Nous levons les yeux. La police est pratiquement debout dans nos bouches.

«Je voudrais parler avec mon client en privé», dit Evelyn. «Voudriez-vous revenir en arrière. C'est un outrage. Il s'agit d'une visite avocat-client et nous avons un droit constitutionnel à la vie privée. »

La police recule d'un pouce. Je parle à Evelyn de la cour de kangourou le matin. Ma bouche bouge si vite que c'est comme un de ces films à l'ancienne, mais un talkie-walkie. Je peux voir à l'expression de son visage que je dois avoir l'air horrible.

«Comment vous traitent-ils?» elle demande.

Je n'ai pas le temps de lui raconter toute l'histoire, mais je dois lui dire ce qui se passe. Je ne sais pas ce qu'ils feront ensuite. Je dois essayer de faire pression sur quelqu'un pour qu'il arrête. Je lui en dis une partie, mais je ne peux pas lui dire les pires choses. Son visage a l'air si pitoyable et chaque fois que je lui dis autre chose, ses mains tremblent.

«Essayez de faire ce que vous pouvez», dis-je.

"Le temps est écoulé. Le temps est écoulé, mademoiselle!

Evelyn fait ses vaines protestations. «J'ai besoin de parler avec mon client. Ce n'est tout simplement pas assez de temps. »

"Pardon mademoiselle. Le temps est écoulé!" Ils se dirigent vers elle comme s'ils allaient la battre.

Puis elle est partie. Je me prépare pour ma mère et ma sœur. Cela fait si longtemps que je ne les ai pas vus. Je ne sais pas à quoi m'attendre.

Ma mère entre. Elle a l'air inquiète mais forte. Elle m'embrasse.

«Je suis fière de toi», dit-elle.

Les mots tournent autour de moi, tissant une chaude couverture d'amour. Je suis très heureux. Je peux à peine me contenir. Ma mère est fière de moi. Elle m'aime et elle est fière de moi.

Trop tôt le temps avec ma mère est écoulé. Ma sœur entre. Elle a les cheveux enveloppés dans un turban et elle a l'air si pâle. Dès qu'elle me voit, elle éclate en pleurant. Des larmes coulent sur son visage déjà bouffi. Je peux dire qu'elle a beaucoup pleuré.

«Je t'aime», dit-elle simplement.

Nous ne parlons pas beaucoup, mais je me sens très proche d'elle pendant ces quelques minutes.

"Le temps est écoulé." De nouveau. Et puis elle est partie.

Je suis allongé là plein d'émotion. Tout cela est si dur pour ma famille. Ils ont l'air vulnérables et ébranlés. C'est peut-être plus dur pour eux que pour moi. J'aimerais pouvoir faire quelque chose pour les rendre heureux.

Deux infirmières noires ont été très gentilles avec moi. Quand ils étaient en service, ils faisaient tout leur possible pour s'assurer que tout allait bien. Ils ont fait de fréquents voyages dans ma chambre, ce dont j'ai été particulièrement reconnaissant pendant ces premiers jours.

«Si vous avez besoin de quelque chose, appelez simplement», ont-ils dit sciemment.

Un soir, une des infirmières est arrivée et m'a donné trois livres. Je n'avais même pas pensé à lire. Les livres étaient une aubaine. Ils avaient été soigneusement sélectionnés. L'un était un livre de poésie noire, l'autre était un livre intitulé Black Women in White Amerika et le troisième était un roman, Siddhartha, de Hermann Hesse. Chaque fois que j'en avais marre des insultes verbales de mes ravisseurs, je les noyais en lisant la poésie à haute voix. «Invictus» et «If We Must Die» étaient les poèmes que je lis habituellement. Je les ai lus encore et encore, jusqu'à ce que je sois sûr que les gardes avaient entendu chaque mot. Les poèmes étaient mon message pour eux.

Quand j'ai lu le livre sur les femmes noires, j'ai senti l'esprit de ces sœurs me nourrir, me rendre plus fort. Les femmes noires luttent et s'entraident pour survivre aux coups de la vie depuis la nuit des temps. Et quand j'ai lu Siddhartha, une paix s'est emparée de moi. J'ai ressenti une unité avec toutes les choses vivantes. Le monde, malgré l'oppression, est un endroit magnifique. Je me disais doucement «Om» à moi-même, laissant mes lèvres vibrer. J'ai senti les oiseaux, le soleil et les arbres. J'étais en communion avec toutes les forces de la terre qui aiment vraiment les gens, en communion avec toutes les forces révolutionnaires de la terre.

J'allais définitivement mieux. Ils me déchaînaient même pour que je puisse aller à la salle de bain de temps en temps, avec l'aide de l'infirmière. J'étais encore faible et, à mon retour de la salle de bain, je m'effondrais sur le lit comme si je venais d'accomplir un grand exploit physique. Mais au moins maintenant je savais ce qui n'allait pas avec moi. Pendant ces premiers jours, je pouvais à peine demander, et quand je l'ai fait, ils ont agi comme si mon état était une information top secrète dont je n'étais pas au courant. J'ai eu trois impacts de balles. Il y avait une balle dans ma poitrine (elle est toujours là); un poumon blessé contenant du liquide, une clavicule cassée et un bras paralysé avec des lésions nerveuses indéterminées. Je n'arrêtais pas de me demander si je pourrais à nouveau utiliser ma main. Un ou deux médecins ont dit catégoriquement non. Les autres ont dit: «Peut-être que oui, peut-être non.»

Bref, j'allais vivre.

HISTOIRE

Tu es mort.
J'ai pleuré.
Et j'ai continué à me lever.
Un peu plus lent.
Et bien plus mortel.

Chapitre 2

Le FBI ne trouve aucune preuve que je suis né. Sur mon affiche FBI Wanted, ils indiquent que ma date de naissance est le 16 juillet 1947 et, entre parenthèses, «non étayée par des actes de naissance».

Bref, je suis né. Je suis l'aîné de deux enfants. Ma sœur, Beverly, est née cinq ans plus tard. Le nom que ma maman m'a donné était JoAnne Deborah Byron. On me dit que j'étais un gros bébé heureux et que je parlais en phrases complètes quand j'avais environ neuf mois. Ils disent que j'étais paresseux, cependant, que je parlais bien avant d'apprendre à marcher. Tout le monde dit que j'avais mélangé mes journées avec mes nuits et que tout le monde était éveillé toute la nuit. (Je suis toujours à peu près un oiseau de nuit.) La seule autre histoire dont je me souviens avoir entendu parler de ma petite enfance était que je criais à pleins poumons chaque fois que quelqu'un portant des fourrures ou des plumes s'approchait de moi. (Je n'aime toujours pas trop les fourrures et les plumes.)

Ma mère et mon père ont divorcé peu de temps après ma naissance. J'ai vécu avec ma mère, ma tante (maintenant Evelyn Williams), ma grand-mère (Lulu Hill) et mon grand-père (Frank Hill) dans une maison dans la section Brick-town de la Jamaïque, à New York. La seule chose dont je me souviens à propos de cette maison est la cour, que j'ai adorée, et le chien énorme à côté. Je me souviens bien du chien parce qu'il m'a terrifié. À mes jeunes yeux, il ressemblait à un géant, une version canine de King Kong ou de Mighty Joe Young. (Je ne suis toujours pas trop folle des chiens.) Quand j'avais trois ans,

mes grands-parents ont vendu la maison et ont déménagé dans le sud. J'ai déménagé avec eux.

Nous avons emménagé dans une grande maison en bois sur la septième rue à Wilmington, en Caroline du Nord. C'était la maison dans laquelle mon grand-père avait grandi. Il y avait un porche enveloppant avec une grande balançoire verte et, bien sûr, des rosiers dans la cour avant et un arbre de noix de pécan à l'arrière. Mon grand-père pensait à l'origine que la maison appartenait à mon arrière-grand-père, Pappa Linc (abréviation de Lincoln), mais ils ont découvert qu'il n'avait pu utiliser la maison que pour sa vie. Pappa Linc avait travaillé comme chauffeur pour l'une des familles blanches les plus importantes de Wilmington et, selon l'histoire, était un membre éminent de la communauté noire. Lui et mon arrière-grand-mère, Momma Jessie, avaient travaillé dur toute leur vie, avaient élevé onze enfants dans cette maison et étaient morts sous l'impression que la maison était la leur. Les avocats blancs et en petits caractères ont une façon de voler aux Noirs ce qui leur appartient. Mes grands-parents ont dû racheter la maison.

«Qui est meilleur que toi?»

"Personne."

"Qui?"

"Personne."

«Lève la tête.»

"Oui."

«Oui, qui?

«Oui, grand-mère.

«Je veux que cette tête soit haute, et je ne veux pas que vous ne preniez aucun gâchis à personne, vous comprenez?

«Oui, grand-mère.

«Ne me laissez pas entendre parler de quelqu'un marchant sur mon petit-bébé.»

«Non, grand-mère.

"Je ne veux pas que personne ne profite de toi, tu m'entends?"

"Oui, je vous entends."

«Oui, qui?

«Oui, grand-mère.

Toute ma famille a essayé de me donner un sentiment de dignité personnelle, mais ma grand-mère et mon grand-père en étaient vraiment fanatiques. À maintes reprises, ils me disaient: «Vous êtes aussi bon que n'importe qui d'autre. Ne laissez personne vous dire qu'ils sont meilleurs que vous. Mes grands-parents m'ont strictement interdit de dire «oui madame» et «oui monsieur» ou de baisser les yeux sur mes chaussures ou de faire des gestes asservis lorsque je parle aux blancs. «Vous les regardez dans les yeux quand vous leur parlez», m'a-t-on dit. «Et parlez comme si vous aviez du bon sens.» On m'a dit de parler d'une voix forte et claire et de garder la tête haute, ou de risquer que mes grands-parents me la fassent tomber des épaules.

Mes grands-parents étaient très respectueux. Je devais être poli et respectueux envers les adultes, dire «bonjour» ou «bonsoir» en passant devant les maisons des voisins. Toute sorte de discours en arrière ou de sass était tout simplement hors de question. Mes grands-parents ne m'ont même pas permis de répondre aux questions par un simple «oui» ou «non». Au lieu de cela, j'ai dû dire «oui, grand-mère» ou «non, grand-père». Mais quand il s'agissait de traiter avec les Blancs dans le Sud ségrégué, ma grand-mère me disait, de manière menaçante: «Ne respectez-vous personne qui ne vous respecte pas, vous m'entendez?» «Oui, grand-mère», répondrais-je, ma voix était presque un murmure. «Parlez!» elle me le disait à plusieurs reprises, quelque chose qu'elle semblait déterminée à me faire faire. Elle m'envoyait au magasin avec des instructions claires sur ce qu'il fallait ramener. Je ne devais en aucun cas rentrer chez moi avec des biens de qualité inférieure, ce qui arrivait trop souvent aux Noirs du Sud. «Vous leur dites que vous ne voulez pas de déchets et que vous feriez mieux de ne pas revenir avec», me prévenait-elle. Si le propriétaire du magasin me vendait quelque chose que ma grand-mère n'aimait pas, je devrais retourner au magasin et faire changer la chose ou récupérer mon argent. «Vous parlez haut et fort. Ne me laisse pas aller dans ce magasin. » Effrayée à mort par l'agitation que ferait ma grand-mère si elle devait aller au magasin elle-même, je me dépêcherais de retourner au magasin, prête à soulever l'enfer tout-puissant.

Chaque fois que ma grand-mère entendait parler d'une personne maltraitée, surtout si c'était un homme maltraitant une femme, elle me regardait et me disait: «Ne laissez-vous personne vous maltraiter, entendez-vous? Nous ne vous élevons pas pour être maltraité, vous entendez? Je ne veux pas que tu enlèves aucun gâchis à personne, tu comprends? «Oui, grand-mère», répondais-je, pour ce qui me paraissait être la millionième fois, me demandant pourquoi ma grand-mère aimait se répéter si souvent. Les tactiques utilisées par mes grands-parents étaient grossières et je détestais quand ils répéteraient tout si souvent. Mais les leçons qu'ils m'ont apprises, plus que tout ce que j'ai appris dans la vie, m'ont aidé à faire face aux choses auxquelles je ferais face en grandissant en Amérique.

Mais souvent, pour mes grands-parents, la fierté et la dignité étaient liées à des choses comme la position et l'argent. Pour eux, être «aussi bon» que les Blancs signifiait avoir ce que les Blancs avaient. Ils me disaient d'aller à l'école et d'étudier pour que je puisse avoir une belle maison, de beaux vêtements et une belle voiture. «Les Blancs ne veulent pas nous voir sans rien», me disaient-ils. «C'est pourquoi vous devez obtenir votre éducation pour pouvoir être quelqu'un et avoir quelque chose dans la vie.» Devenir

«quelqu'un» dans la vie ne signifiait tout simplement pas trop pour moi. Je voulais me sentir heureux, me sentir bien. Ma prise de conscience des différences de classe dans la communauté noire est venue à un âge précoce. Bien que ma grand-mère m'ait appris plus à être fier et fort que quiconque que je connais, elle avait beaucoup de Booker T. Washington, tirez-vous vers le haut par les bootstraps, des idées de «dixième talentueux». Elle avait travaillé dur et avait gagné décemment sa vie comme ouvrière à la pièce dans une usine, mais elle avait d'autres idées pour moi. Elle était déterminée à faire partie du dixième talentueux de Wilmington - la classe privilégiée - de la soi-disant bourgeoisie noire.

L'un de ses premiers pas a été de m'interdire sévèrement de jouer avec des «rats de ruelle». Il m'était impossible d'obéir à ses ordres car je n'avais absolument aucune idée de ce qu'était un rat de ruelle. Je suis souvent devenu l'objet involontaire de la fureur de ma grand-mère, accusée du crime de jouer au rat de ruelle. Ma grand-mère, se tordant d'énervement, me menacerait de châtiments incalculables si je continuais mes mauvaises voies. J'ai reçu des ordres stricts pour abandonner mon penchant pour les rats des allées et jouer avec des «enfants honnêtes». Mais nous n'avons jamais pu nous entendre sur qui étaient les «enfants décents». Les enfants décents, pour ma grand-mère, étaient une toute autre histoire.

Les «enfants décents» sont issus de «familles décentes». Comment saviez-vous ce qu'était une famille décente? Une famille décente vivait dans une maison décente. Comment saviez-vous ce qu'était une maison décente? Une maison décente était bien aménagée et avait un trottoir en face. Les familles décentes ne laissaient pas leurs enfants jouer dans la rue sans chaussures et ne laissaient pas leurs enfants dire «non». Ma grand-mère ne savait pas que ce n'était pas mon mot préféré une fois que je me suis éloigné de deux pieds de sa portée auditive. Ma grand-mère avait un petit rat de ruelle juste sous son toit et elle ne le savait même pas. Les rats des ruelles vivaient soi-disant dans des ruelles, dans des cabanes délabrées, mais ma grand-mère appelait souvent l'un de mes amis un rat des ruelles même si l'enfant ne vivait pas dans une ruelle.

Dutly, pour mettre un peu de sens dans ma tête, elle m'emmènerait rendre visite à des «enfants décents». Ces petites âmes décentes étaient invariablement la progéniture des médecins, avocats, prédicateurs et entrepreneurs de pompes funèbres noirs de Wilmington. Les instituteurs, les propriétaires de salon de coiffure et le rédacteur en chef du journal «coloré» étaient également décents. Dans la plupart de ces petites sessions de jeu «décentes», les autres enfants et moi nous regardions maladroitement. Parfois, nous le prenions et nous amusions. Mais le plus souvent, ce serait l'heure de l'éblouissement ou du spectacle (les enfants me montrant leurs jouets et autres pendant que les adultes oohed et aahed). Les pires moments étaient de manger chez le prédicateur, où ils prenaient une heure à dire grâce ou à jouer au ballon avec la fille du croque-mort. Elle a toujours voulu jouer au ballon et j'avais peur de mourir que le ballon allait rouler dans la partie où ils gardaient les morts et se retrouver dans la bouche d'un cadavre. Ma grand-mère aurait pris une merde si elle avait su que l'un des jeux préférés de ses petits enfants décents préférés jouait à l'émission et racontait avec son ding-a-ling et menaçait de faire pipi sur tout le monde.

Après ces visites, ma grand-mère gazouillait pendant une semaine sur la gentillesse de mes petits amis décents et sur la façon dont nous avions joué ensemble, tandis que je gémissais en silence et gardais l'expression sur mon visage à une nuance de l'insolence. Ma grand-mère et moi avons mené une bataille impasse jusqu'à ce que je grandisse. Ce n'était pas que je voulais la défier, c'était que j'aimais juste qui j'aimais. Je ne me souciais pas du genre de maison que mes amis avaient ou s'ils vivaient ou non dans des ruelles. Tout ce qui comptait était de savoir si je les aimais. J'étais alors convaincu, et je suis toujours convaincu, que dans certaines choses, les enfants ont beaucoup plus de sens que les adultes.

Mais, pour mon jeune esprit, la vie à Wilmington était passionnante. Il y avait toujours de nouveaux endroits où aller et de nouveaux cousins, tantes et oncles à rencontrer. Un de mes parents préférés était tante Lou. Elle était la sœur de maman Jessie et elle vivait à travers la ville. Elle était la seule parente de mon grand-père à Wilmington, le reste ayant déménagé dans le Nord ou dans l'Ouest. Tante Lou avait une maison magique, pleine de toutes sortes de saveurs, de textures, d'odeurs et de choses. Il y avait des mondes entiers dans sa maison à explorer. Elle me donnait toujours quelque chose de bon à manger et me laissait ensuite me déchaîner.

Je ne savais pas avant d'être adulte que tante Lou avait un fils. Son nom était Oncle Willie et il est mort avant ma naissance. Oncle Willie était une sorte de légende autour de Wilmington pendant les années vingt, trente et quarante. Chaque fois qu'il venait en ville, disent-ils, tante Lou plaidait, gémissait et s'inquiétait jusqu'à ce qu'il se trouve dans un territoire plus sûr dans le Nord. Ils disent qu'il démolirait les panneaux «colorés» et «blancs seulement» et enfreindrait les lois de Jim Crow à sa guise. Il allait réclamer ses droits et dénoncer l'oppression des Noirs, et il est logique que personne qui l'aimait ne se soit senti le moins à l'aise jusqu'à ce qu'il soit parti depuis longtemps. Ils l'appelaient «Wild Willie» ou «cet Indien fou» (il était censé être Black et Cherokee), mais les gens l'appelaient ainsi à cause de sa nature. Ils disent qu'il avait beaucoup d'amis et qu'il est mort de causes naturelles.

Les autres parents que j'ai rencontrés venaient du côté de ma grand-mère. La famille de ma grand-mère vivait à Seabreeze, à l'extérieur de Wilmington, près de Carolina Beach. Leur nom de famille était Freeman, et ils étaient connus pour être nerveux, colérique et émotif. Ils travaillaient rarement pour qui que ce soit, choisissant plutôt de vivre sur la terre que leur père leur avait laissée. Ils travaillaient comme agriculteurs et pêcheurs et possédaient de petits magasins. J'ai également entendu dire qu'ils travaillaient dans le secteur de la contrebande. Le père de ma grand-mère était un Indien cherokee. Il est mort quand ma grand-mère était très jeune. Personne n'en sait trop sur lui, sauf que, d'une manière ou d'une autre, il a acquis beaucoup de terres et les a léguées à ses enfants. La terre était très précieuse car une grande partie était bordée soit sur le fleuve, soit sur l'océan. Tout le monde avait une théorie différente sur ce que mon arrière-grand-père avait fait pour l'acquérir. Mais c'était à cause de cette terre que mes grands-parents avaient déménagé dans le Sud.

En 1950, l'année où nous avons déménagé à Wilmington, le Sud était complètement isolé. Il était interdit aux Noirs de se rendre dans de nombreux endroits, y compris la plage. Parfois, ils voyageaient jusqu'en Caroline du Sud juste pour voir l'océan. Mes grands-parents ont décidé d'ouvrir une entreprise sur leurs terres. Il se composait d'un

restaurant, de casiers où les gens pouvaient changer de vêtements et d'un espace pour danser et sortir.

Le nom populaire de la plage était Bop City, bien que mes grands-parents aient insisté pour l'appeler Freeman's Beach. Tout au long de mon enfance, le nom Freeman n'a pas eu de signification particulière. C'était un nom comme n'importe quel autre nom. Ce n'est que lorsque j'ai grandi et que j'ai commencé à lire l'histoire des Noirs que j'ai découvert la signification du nom. Après l'esclavage, de nombreux Noirs ont refusé d'utiliser les noms de famille de leurs maîtres. Ils s'appelaient plutôt «Freeman». Le nom a également été utilisé par les Africains qui ont été libérés avant que l'esclavage ne soit «officiellement» aboli, mais c'est principalement après l'abolition de l'esclavage des biens mobiliers que de nombreux Noirs ont changé leur nom pour Freeman. Après avoir appris cela, j'ai vu mes ancêtres sous un nouveau jour.

Pour moi, la plage était un endroit merveilleux, et à ce jour, il n'y a aucun endroit sur cette terre que j'aime plus. Je n'ai jamais vu une plage plus belle qu'elle ne l'était alors, avant qu'ils ne décident de construire un canal à travers la propriété de mes grands-parents. Ce n'est plus qu'une ombre pâle de ce qu'il était, la plupart détruit par l'érosion. Mais à l'époque, il y avait de majestueuses dunes de sable couvertes de hautes herbes marines où mes cousins et moi construisions des forts, des maisons et, parfois, des villes. Lorsque le temps le permettait, nous passions des heures à nous cacher et à nous attaquer sournoisement. Le sable était fin et propre et, au début de l'été, nous pouvions trouver à peu près tous les types de coquillages imaginables. Quand le soleil faisait trop chaud, nous nous asseyions dans la vieille jeep bleue que mon grand-père conduisait et jouions avec des choses à froufrous comme des poupées en papier et des tasses à thé. Après avoir appris à lire, je m'asseyais au soleil, sous les énormes chapeaux que ma grand-mère me faisait toujours porter, et lisais un livre après l'autre.

Toutes les deux semaines, mon grand-père allait à la bibliothèque «colorée» de la rue de la Croix-Rouge et le bibliothécaire m'envoyait une dizaine de livres à lire. Dès que j'aurais fini de les lire, mon grand-père allait chercher un autre lot. Mon imagination était vive. Avec des fragments de pirates et des Bobbsey Twins flottant, je m'assoyais à regarder l'océan et je pensais à tout. J'ai imaginé tous les endroits que j'avais lus de l'autre côté de l'océan et je me suis demandé si je les verrais un jour. Et, bien sûr, je rêvais de toutes sortes de choses, la plupart idiotes.

Mais mes journées ne se sont pas simplement passées à rêver. Mes grands-parents croyaient fermement au travail. Ils avaient travaillé toute leur vie et il n'y avait aucun moyen qu'ils tolèrent des «paresseux-bons-pour-rien» autour d'eux. Chaque jour, il y avait des tâches à accomplir et il n'y avait pas de jeu jusqu'à ce qu'elles soient terminées. J'ai fait des choses comme mettre les croustilles sur les étagères, mettre les sodas dans la glacière, essuyer les tables, etc. Quand les clients étaient là, je vendais de petites choses comme des croustilles, des nabs, des cornichons et des pieds de porc marinés. Je mettrais également les tables et apporterais aux clients les choses dont ils avaient besoin. Mais mon travail principal consistait à collecter cinquante cents pour le stationnement. Comme il n'y avait pas de route menant à notre plage (la route goudronnée se terminait par la section blanche), mes grands-parents ont dû payer pour un chemin de terre et un parking à poser sur le sable. Des camions de terre ont été amenés et un rouleau compresseur l'a écrasé pour qu'il soit assez difficile de

rouler. C'était un processus coûteux, alors mes grands-parents ont décidé de facturer cinquante cents pour le stationnement. Je pouvais compter et apporter de la monnaie à un très jeune âge, c'était donc mon travail de collecter les cinquante cents. Pendant la semaine, cela ne prenait pas trop de temps, mais le week-end, s'il faisait beau, c'était un travail d'une journée entière.

Des voitures et des bus de personnes venaient de partout en Caroline du Nord, en Caroline du Sud et en Virginie. Il y avait des groupes confessionnels, des groupes scolaires, des clubs sociaux, des clubs de femmes, des scouts et des éclaireuses. Toutes sortes de gens venaient à la plage, certains avec un peu d'argent et d'autres dont on pouvait dire qu'ils étaient vraiment pauvres. Pendant toutes les années que j'ai passées sur cette plage, seulement une ou deux personnes m'ont harcelé. La plupart d'entre eux m'ont traité avec beaucoup de gentillesse, tout comme j'étais leur enfant.

Les gens qui venaient à la plage m'ont fasciné. J'ai adoré les voir aller et venir. Après un certain temps, je reconnaissais les habitués et il ne m'a pas fallu trop de temps pour apprendre leurs noms. Certains d'entre eux m'ont donné des pourboires, que je passais habituellement sur le picolo (juke-box). Il y avait beaucoup d'amoureux et j'ai passé une partie de mon temps à les espionner dans le parking, mais ils n'étaient pas trop intéressants. Tout ce qu'ils ont fait, c'est beaucoup se tortiller. La vérification des plaques d'immatriculation (je pouvais reconnaître presque toutes les plaques d'immatriculation des États à vue) et la collecte de bogues (j'avais une énorme collection) étaient beaucoup plus intéressantes. Mais regarder les familles était mieux, lors de leurs pique-niques avec leur poulet frit, leurs salades de pommes de terre et leurs pastèques. Certains d'entre eux avaient l'air si heureux qu'on pouvait dire qu'ils n'avaient pas eu la chance d'aller à de nombreux pique-niques. Et j'étais toujours à l'affût des enfants avec qui jouer quand je n'étais pas occupé.

Ensuite, il y avait les goodtimers. Leurs voitures sentaient le whisky. Ils dansaient beaucoup, mangeaient beaucoup, dépensaient beaucoup pour le picolo et je me demandais souvent s'ils étaient bien rentrés chez eux.

Beaucoup de pauvres sont venus à la plage. Parfois, le sol de leurs vieilles voitures ou camions en lambeaux était à moitié pourri. Habituellement, beaucoup de petits enfants étaient avec eux et ils n'avaient pas de maillot de bain. Ils allaient nager dans les vêtements qu'ils avaient portés à la plage, et la moitié du temps, les petits enfants ne portaient rien. Ensuite, il y avait ceux qui venaient prendre des airs, généralement le soir, tout habillés, pour dîner.

Beaucoup diraient: «Je ne supporte pas le soleil», «Je suis déjà trop noir, je ne sors pas sans soleil.» C'était incroyable le nombre de personnes qui se disaient déjà trop noires. Nous les avons regardés comme s'ils étaient fous parce que nous aimions le soleil. Mais les parapluies à louer allaient comme des petits pains. Certaines personnes ont drapé des vêtements et des couvertures autour des parapluies pour qu'aucune lumière ne pénètre. Une dame mettait toujours un sac en papier sur sa tête et y faisait des trous pour ses yeux. Certaines des femmes ont refusé de s'approcher de l'eau parce qu'elles craignaient que leurs cheveux «se détériorent».

L'une des choses les plus émouvantes pour moi, c'est quand quelqu'un a vu l'océan pour la première fois. C'était incroyable à regarder. Ils se tiendraient là, émerveillés, accablés et accablés, comme s'ils s'étaient retrouvés face à face avec Dieu ou avec l'immensité de l'univers. Je me souviens qu'une fois, un prédicateur a amené une vieille dame à la plage. C'était la personne la plus âgée que j'aie jamais vue. Elle a dit qu'elle voulait juste voir l'océan avant de mourir. Elle est restée là au même endroit pendant si longtemps qu'elle avait l'air d'être en transe. Puis, avec l'aide du prédicateur, elle boitilla, ramassa les coquilles banales et les mit dans son mouchoir comme si c'étaient les choses les plus précieuses du monde.

J'ai adoré manger (c'est toujours le cas) et la plage était juste dans ma ruelle. En ce moment, quand je pense aux dîners de poulet frit et de poisson, j'ai l'eau à la bouche. Mais ce qui m'excite vraiment, c'est de me souvenir de ces plateaux de fruits de mer avec du poisson, des crevettes, des huîtres, du crabe diabolique, des beignets de palourdes et des frites avec de la laitue et des tomates en accompagnement. Si ma mémoire est bonne, je pense qu'ils se sont vendus 1,50 $.

À côté de la nourriture, la musique était mon amour. Fats Domino, Nat King Cole, Chuck Berry, Little Richard, the Platters, Brook Benton, Bobby «Blue» Bland, James Brown, Dinah Washington, Maxine Brown, Big Maybelle faisaient partie des personnes que j'ai écoutées pendant ces années à la plage. J'adorais danser. Ils joueraient cette musique et je danserais mon cœur naturel. C'était une autre façon de recueillir des pourboires. Les gens me poussaient à dire: «Vas-y, fille, vas-y. Garçon, regarde cette petite fille danser. Mais j'aimais aussi voir les gens danser. Plusieurs fois, ma grand-mère ou mon grand-père a dû m'appeler pour sortir de la transe où j'étais en train de regarder quelqu'un danser au lieu de faire mes corvées.

La nuit, mes cousins, qui venaient parfois travailler sur la plage, racontaient des histoires de fantômes. Ils adoraient me les dire parce que j'aurais peur de mon esprit. Ils me parlaient des gens qui revenaient d'entre les morts, des serpents qui pouvaient ramper à cent milles à l'heure et vous battre à mort avec leur queue, et des fantômes et des cheveux rouges et toutes sortes d'autres choses horribles. Mon imagination était vivante, et avant que la nuit ne soit finie, les herbes marines se sont transformées en monstres et le vent faisait hurler des fantômes.

Parfois, même ma grand-mère et mon grand-père participaient aux sessions d'histoire de fantômes. Le préféré de mon grand-père est le suivant: il rentrait chez lui dans une terrible tempête une nuit. C'était la foudre et le tonnerre comme un fou. Il a vu la foudre frapper un arbre devant lui et a vu l'arbre tomber de l'autre côté de la route. Il a essayé de s'arrêter, mais il était trop tard. Il se prépara pour frapper l'arbre, mais rien ne se passa. La voiture l'a traversée sans heurts comme si elle n'était pas là. Il se retourna et, bien sûr, l'arbre gisait toujours de l'autre côté de la route. Il jure que l'histoire est vraie et je suis convaincu qu'il le croit fermement.

Cependant, nous avons été visités par de vrais fantômes vivants. C'étaient les fantômes du parking. Il semble que les citoyens blancs de Wilmington et de Carolina Beach n'étaient pas du tout heureux que mes grands-parents aient osé construire sur le terrain et démarrer une entreprise «colorée». Nous étions trop proches pour leur confort. Alors ils nous rendaient visite de temps en temps pour exprimer leur désapprobation. Je ne

sais pas avec certitude qu'ils étaient des membres porteurs de cartes du Klan, mais, à en juger par leur comportement, je pense qu'ils l'étaient. Mais ensuite, bien sûr, ils ne portaient pas leurs draps. Ils auraient pu être juste des garçons américains au sang-rouge pour un bon amusement propre. Le parking était en terre battue et les voitures qui tournaient dessus à une vitesse vertigineuse le ruineraient en un rien de temps. Deux ou trois d'entre eux faisaient le tour du parking, tournaient et dérapaient, tout en criant des jurons et des insultes racistes. Une fois, ils ont tiré des armes en l'air. Je me souviens de les avoir vus et entendus là-bas et je me suis demandé ce qu'ils allaient faire ensuite. Plus d'une fois, j'ai vu mon grand-père aller là où il gardait son arme et la porter tranquillement là où il était assis. D'une manière ou d'une autre, cela m'a fait plus peur, car je savais que lui aussi pensait qu'ils étaient effrayants.

Finalement, mon grand-père a mis une grosse grosse chaîne, presque aussi grosse que celle utilisée pour ancrer les navires, de l'autre côté de la route à l'entrée du parking. Cela a rapidement éliminé nos visiteurs nocturnes.

Un soir, alors que ma grand-mère et moi étions en train d'attacher la chaîne et de la verrouiller, un homme blanc s'est rendu sur le parking et, d'un ton arrogant, a ordonné à ma grand-mère d'ouvrir la porte pour qu'il puisse faire demi-tour. . Ma grand-mère, l'air très digne, a dit: "Non, je ne peux pas vous laisser faire ça." Puis, d'une voix plus gentille, il a de nouveau demandé à ma grand-mère d'ouvrir le portail. «Non», dit-elle à nouveau. «Allez, ma tante, j'ai une maman chez moi. Maintenant, ouvrez la porte et laissez-moi faire demi-tour. «Qu'est-ce que tu as dit? a demandé ma grand-mère. «J'ai dit que j'avais une maman chez moi, maintenant viens, ouvre-toi. Ma grand-mère se pencha devant le visage de l'homme. «Peu m'importe le nombre de mamans que vous avez chez vous. Je m'en fiche si vous avez cent mamans chez vous, vous allez rentrer d'ici ce soir. Et je veux que tu quittes ma propriété maintenant! À l'heure actuelle!"

Cet homme est devenu aussi rouge qu'un redneck peut tourner et a commencé à reculer sa voiture. La route était très étroite, à peine assez large pour une voiture, et il était impossible qu'il puisse faire demi-tour sans rester coincé dans le sable. Il a reculé pendant plus d'un quart de mille. Alors que nous le regardions reculer, ma grand-mère et moi avons ri si fort que des larmes sont tombées de nos yeux.

Chaque jour, lorsque nous allions de la maison de la septième rue à la plage, nous passions devant un magnifique parc avec un zoo. Et chaque jour, je suppliais, implorais, pleurais et harcelais ma grand-mère pour qu'elle m'emmène au zoo. C'était presque une obsession. Elle disait toujours qu '«un jour» elle m'emmènerait, mais «un jour» n'est jamais venu. Je m'asseyais dans la voiture en faisant la moue, pensant à quel point elle était méchante. Je pensais qu'elle devait être la femme la plus méchante du monde. Finalement, avec le regard le plus étrange sur son visage, elle m'a dit que nous n'étions pas autorisés dans le zoo. Parce que nous étions noirs.

Quand nous étions sur la plage, nous avons magasiné à Carolina Beach. Il y avait un parc d'attractions, mais bien sûr, les Noirs n'étaient pas autorisés à y entrer. Chaque fois que nous le passions, je regardais le manège, la grande roue et les petites voitures et les avions et mon cœur ne voulait que rouler eux. Mais ma promenade interdite préférée avait de petits bateaux dans une piscine d'eau, et chaque fois que je les dépassais, je me sentais frustré et privé. Bien sûr, créature périlleuse que je suis, j'ai toujours demandé à

être emmenée sur les manèges, sachant très bien quelle serait la réponse. Un été, ma mère, ma sœur et moi marchions sur la promenade. Ma mère passait une partie de son été à aider mes grands-parents dans l'entreprise. Dès que nous avons approché les manèges, je suis entré dans mon acte habituel. J'ai continué, ad nauseam, jusqu'à ce que ma mère, souriant, dise. «Très bien maintenant, je vais essayer de nous faire entrer. Quand nous serons là-bas, je ne veux pas entendre un mot de l'un ou l'autre de vous. Laissez-moi parler. Et s'ils vous demandent quelque chose, ne répondez pas. D'accord? D'accord!"

Ma mère est allée à la billetterie et a commencé à parler. Je n'ai pas compris un mot qu'elle disait. La dame au guichet n'arrêtait pas de dire à ma mère qu'elle ne pouvait pas lui vendre de billets. Ma mère a continué à parler, très vite, et à agiter ses mains. Le directeur est venu et a dit à ma mère qu'elle ne pouvait pas acheter de billets et que nous ne pouvions pas entrer dans le parc. Ma mère a continué à parler et à agiter ses mains et bientôt elle a crié cette langue étrangère. Je ne savais pas si elle parlait une langue de jeu ou une vraie. Plusieurs autres hommes sont venus. Ils ont parlé à ma mère. Elle a continué. Après que les hommes se soient écartés et aient eu une conférence, ils sont revenus et ont dit au vendeur de billets de donner les billets à ma mère.

Je ne pouvais pas y croire. Tout à coup, nous rions et rigolions et chevauchions les manèges. Tous les blancs nous regardaient, mais nous nous en moquions. Nous étions occupés à nous amuser. Quand je suis monté dans l'un de ces petits bateaux, ma mère a pratiquement dû me traîner. J'étais dans ma gloire. Quand nous avons fini les manèges, nous sommes allés au Dairy Queen pour la crème glacée. Nous avons chanté et ri pendant tout le chemin du retour.

Quand nous sommes rentrés à la maison, ma mère a expliqué qu'elle parlait espagnol et avait dit aux responsables qu'elle venait d'un pays espagnol et que s'il ne nous laissait pas entrer, elle appellerait l'ambassade et les Nations Unies et je ne sais pas. qui tout le reste. Nous avons ri et en avons parlé pendant des jours. Mais c'était une leçon que je n'ai jamais oubliée. N'importe qui, peu importe qui il était, pouvait sortir du bateau et obtenir plus de droits et de respect que les Noirs nés en Amérique.

Ma première expérience scolaire a été l'école de Mme Perkins à Wilmington. C'était une petite école de deux pièces sur la rue de la Croix-Rouge où j'ai appris les rudiments de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique. J'avais quatre ans. L'école de Mme Perkins était la chose la plus proche de l'école maternelle que les Noirs de Wilmington avaient, mais elle ne jouait pas à ce jeu de bébé. Nous étions là pour apprendre. J'étais sujette au rhume, cependant, et je suppose que le poêle à ventre de l'école ne dégageait pas assez de chaleur. J'étais plus malade qu'à l'école. Mais j'ai suffisamment appris pour que quand je suis allé en première année, tout était facile. Je pouvais déjà lire.

J'ai passé la majeure partie de la première année à New York avec ma mère, le reste de la première et la totalité de la deuxième dans le sud avec mes grands-parents. Je suis allé à l'école élémentaire Gregory à Wilmington. Mes professeurs connaissaient bien mes grands-parents et leur donnaient des rapports quotidiens de mes progrès. Les

professeurs étaient stricts et croyaient solennellement à la pagaie, mais nous avons appris.

Bien sûr, notre école était isolée, mais les enseignants s'intéressaient davantage à nos vies parce qu'ils vivaient dans notre monde, dans les mêmes quartiers. Ils savaient à quoi nous nous heurtions et à quoi nous ferions face en tant qu'adultes, et ils ont essayé de nous protéger autant qu'ils le pouvaient. Plus d'une fois, nous avons été punis parce que certains enfants s'étaient moqués d'un élève pauvre et mal habillé. Je ne dis pas que la ségrégation était un bon système. Nos écoles étaient inférieures. Les livres ont été utilisés et déchirés, transmis par les écoles blanches. Nous n'avons reçu qu'une fraction de l'argent de l'État alloué aux écoles blanches, et les conditions dans lesquelles de nombreux enfants noirs ont reçu une éducation ne peuvent être décrites que comme horribles. Mais les enfants noirs ont rencontré le soutien, la compréhension et l'encouragement au lieu de l'indifférence hostile qu'ils rencontraient souvent dans les écoles «intégrées».

Il y avait une grande cour de terre à côté de l'école où nous jouions et nous combattions. Nous avons grandi en combattant; c'était vraiment difficile de terminer l'école sans quelques combats, juste pour survivre. Mais je me suis toujours demandé ce qui poussait les gens à se battre. Surtout après avoir appris les guerres. J'avais l'habitude de regarder les restes du navire coulé qui s'inclinait devant notre plage et je me demandais comment des gens y étaient morts. Il était recouvert de mousse verte et j'imaginais des squelettes flottant à l'intérieur. Le navire avait été coulé pendant la guerre civile et je me suis toujours demandé s'il transportait des nordistes ou des sudistes. À l'époque, je pensais que les gens du Nord étaient les gentils.

Mais je n'ai jamais pu donner beaucoup de sens à la guerre. Je me souviens avoir appris que la Première Guerre mondiale était la guerre pour mettre fin à toutes les guerres. Eh bien, nous savons que c'était un mensonge parce qu'il y a eu la Seconde Guerre mondiale. Je me souviens d'un enseignant nous disant que la Première Guerre mondiale avait commencé parce que le prince Ferdinand, quelque part en Autriche, avait été tué. (Quand nous avons appris l'histoire, on ne nous a jamais appris les vraies raisons des choses. On nous a juste appris des anecdotes inutiles, des faits simplistes, des phrases clés et des dates diverses et sans signification.) Je ne pouvais pas comprendre. Que faisaient les gens tout au long de l'Amérique dans une guerre parce qu'un prince a été tué en Autriche? Je pourrais juste imaginer rentrer à la maison et dire à ma grand-mère que je me suis battu parce qu'un mec en Europe a été tué.

Ils ont rendu la guerre si glorieuse à l'école, si héroïque. Mais les guerres que nous avons eues sur le chemin du retour de l'école et dans la cour de récréation étaient tout sauf glorieuses. Outre les coupures et les égratignures que nous avons reçues sur notre champ de bataille, nous risquions de recevoir une fessée pour avoir combattu ou pour avoir sali nos vêtements. J'ai eu beaucoup de chance à cet égard. Quand ma grand-mère découvrait que j'étais tout en un, elle ne ferait pas trop d'histoires. Je suppose que j'avais l'air à peu près le même après une bagarre que n'importe quel autre jour quand je suis rentré de l'école. J'étais un garçon manqué naturel et un slob naturel. Mon chemisier pendait toujours hors de ma jupe, une de mes chaussettes tombait toujours dans ma chaussure et mes cheveux volaient toujours comme des fous autour de ma tête. J'ai

toujours réussi à avoir quelque chose de déchiré et de sale et, parce que j'étais maladroit et maladroit, j'ai toujours ressemblé à une victime d'une cinquantaine de guerres.

La plupart de nos combats ont commencé sur des disputes insignifiantes comme des chaussures piétinées, des boules de broche volantes et la propriété contestée de stylos et de crayons. Mais derrière nos combats, la haine de soi était clairement visible.

«Tête de couche, tête de couche, je t'attrape le cul, tu vas être mort.»

«Vous pensez que vous êtes noir et laid maintenant; Je vais te battre jusqu'à ce que tu sois violette.

«Tu es juste un autre négro pour moi. Je vais te montrer ce que je fais avec des négros comme toi.

"Tu ferais mieux de fermer tes grosses lèvres de graisse."

Nous nous appelions «lapins de la jungle» et «boogies de brousse». Nous parlions de la laideur, des grosses lèvres et du nez plat de l'autre. Nous nous appelions pickaninnies et untel aux cheveux en couches.

«Agissez selon votre âge, pas votre couleur», nous nous disions-nous.

"Tu vas me remercier quand j'en aurai fini avec toi, je t'ai battu si mal, je vais battre le noir de toi."

Le noir a aggravé toute insulte. Quand vous traitiez quelqu'un de «bâtard», c'était mauvais. Mais quand vous appeliez quelqu'un de «bâtard noir», c'était terrible. En fait, quand je grandissais, être appelé «Black», point final, était un terrain de combat.

"Qui vous appelez Black?" nous dirions. Nous n'avions jamais entendu les mots «Black is beautiful» et l'idée ne nous était jamais venue à l'esprit.

Je détestais que ma grand-mère me peigne les cheveux. Et elle détestait le peigner. Mes cheveux ont toujours été épais et longs et épais et cela donnerait un enfer à ma grand-mère. Elle a les cheveux raides, donc elle était impatiente avec les miens. Quand elle me peignait les cheveux, elle se souvenait toujours de quelque chose que j'avais mal fait la veille ou plus tôt ce jour-là et me faisait sauter la tête avec le peigne. Elle me disait toujours pendant ces séances: «Maintenant, quand tu seras grande, je veux que tu épouses un homme avec de« bons cheveux »pour que tes enfants aient de beaux cheveux. Tu m'entends?" «Oui, grand-mère. Je me demandais pourquoi elle n'avait pas suivi ses propres conseils puisque les cheveux de mon grand-père sont loin d'être raides, mais je n'ai jamais osé demander. Ma grand-mère a juste dit ce que tout le monde savait être un fait commun: de bons cheveux étaient meilleurs que de mauvais cheveux, ce qui signifie que les cheveux raides étaient meilleurs que les cheveux en couches.

Quand ma sœur Beverly était petite, je me souviens de l'avoir taquinée sur ses lèvres. Elle a de grandes et belles lèvres, mais à l'époque, nous les considérions comme un handicap. Je n'ai jamais pensé qu'elles étaient laides - ma sœur m'a toujours paru très jolie - mais ses lèvres étaient quelque chose de bon pour la taquiner. Je lui ai dit une fois:

«Avec ces grandes lèvres, la seule chose que vous avez pour vous, ce sont vos cheveux longs; tu ferais mieux de ne jamais le couper. Je ne saurai jamais à quel point toutes mes «taquineries» ont fait des dégâts à ma sœur. Mais je disais seulement ce que tout le monde savait: de petites lèvres fines valaient mieux que de grandes lèvres épaisses. Tout le monde le savait.

Il y avait une fille dans notre école dont la mère lui a fait porter une pince à linge sur le nez pour l'amincir. Il y avait pas mal de filles qui ont essayé de blanchir leur peau blanche avec de la crème décolorante et qui ont eu des boutons à la place. Et, bien sûr, nous sommes allés au salon de beauté et avons fait lisser nos cheveux. J'avais hâte d'aller au salon de beauté et de me faire frire les cheveux. Je voulais des boucles Shirley Temple tout comme Shirley Temple. Je détestais l'odeur des cheveux frits et avoir les oreilles brûlées, mais on nous a appris que les femmes devaient faire de grands sacrifices pour être belles. Et tout le monde savait qu'il fallait être fou pour marcher dans les rues avec les cheveux en couches qui dépassaient. Et bien sûr, les cheveux longs étaient meilleurs que les cheveux courts. Nous le savions tous.

Nous avions subi un lavage de cerveau complet et nous ne le savions même pas. Nous avons accepté les systèmes de valeurs blancs et les normes blanches de beauté et, parfois, nous avons accepté la vision de l'homme blanc de nous-mêmes. Nous n'avions jamais été exposés à aucun autre point de vue ni à aucune autre norme de beauté. Depuis que j'étais enfant, je me souviens que les Noirs disaient: "Niggas est pas de la merde." "Vous savez à quel point les négros sont paresseux." «Donnez un pouce à un négro et il prendra un kilomètre. Tout le monde savait ce que les «niggas» aiment faire après avoir mangé: dormir. Tout le monde savait que les «négros» ne pouvaient pas être à l'heure; c'est pourquoi il y avait cpt (temps des gens de couleur). «Les négros ne s'occupent de rien.» «Les négros ne restent pas ensemble.» La liste pourrait s'allonger indéfiniment. À des degrés divers, nous avons accepté ces déclarations comme vraies. Et, à des degrés divers, nous les avons tous rendus vrais en nous-mêmes parce que nous les avons crus.

Je suis entré en troisième année au PS 154 dans le Queens. L'école était presque entièrement blanche et j'étais le seul enfant noir de ma classe. Tout le monde dans ma famille était content que j'aille à l'école à New York. «Les écoles sont meilleures», ont-ils dit. «Vous obtiendrez une meilleure éducation dans le Nord que dans cette école ségréguée du Sud.»

L'école dans le Nord était très différente pour moi de l'école dans le Sud. D'une part, les professeurs (ils étaient tous blancs - je ne me souviens pas d'avoir eu des professeurs noirs avant d'être au lycée) me souriaient toujours. Et plus je vieillissais, moins j'aimais ces sourires. Je n'avais pas de nom pour eux à l'époque, mais maintenant je les appelle les «petits nigga sourires».

Mon professeur de troisième année était jeune, blonde, très chiante et de classe moyenne. Chaque fois que j'entrais dans la pièce, elle me montrait ses trente-deux dents, mais il n'y avait rien de sincère dans son sourire. Cela ne m'a jamais fait du bien. Il y avait toujours quelque chose d'anormal et d'exagéré dans son comportement avec

moi. Lors de mon premier ou deuxième jour de classe, elle nous enseignait la calligraphie. "Est-ce que quelqu'un sait comment créer un L majuscule dans un script?" elle a demandé. Personne n'a levé la main. Timidement, je l'ai fait. "Vous savez comment le faire?" demanda-t-elle incrédule. «Oui», lui ai-je dit, «nous l'avons eu l'année dernière dans le Sud.» «Eh bien, viens l'écrire au tableau, alors», m'a-t-elle dit. J'ai écrit mon pitoyable petit L de deuxième année au tableau. Après m'avoir regardé et hoché la tête, elle a fait un grand L fantaisie à côté du mien.

«C'est ce que tu essaies de faire, JoAnne? Son expression était suffisante. Toute la classe a éclaté de rire. Je voulais aller quelque part et me cacher. Après cela, il semblait que chaque fois que je mentionnais quelque chose que j'avais appris dans le Sud, elle se mettait en colère. Elle n'a jamais vu ma main levée. Quand elle ne pouvait pas l'ignorer, comme quand personne d'autre ne soulevait le leur, elle disait quelque chose comme "Oh, tu connais la réponse, JoAnne?"

Chaque jour férié, une classe était assignée à une pièce de théâtre. Il y avait des pièces pour Columbus Day, Halloween, Thanksgiving, Noël. Notre classe fêtait l'anniversaire de George Washington, et notre pièce parlait de son abattage de ce cerisier quand il était petit garçon. J'ai été sélectionné pour participer à la pièce. J'étais rose chatouillé et si fier. J'ai été jeté comme l'un des cerisiers. Le professeur a mis du papier crépon vert sur ma tête et m'a dit de me tenir au fond de la scène où je devais rester jusqu'à la fin de la pièce. Ensuite, les cerisiers étaient censés se balancer d'un côté à l'autre et chanter: «George Washington n'a jamais dit de mensonge, n'a jamais dit de mensonge, il n'a jamais dit de mensonge. George Washington n'a jamais dit de mensonge, et la vérité continue. »

Je ne savais pas à quel point ils avaient fait de moi un imbécile jusqu'à ce que je grandisse et que je commence à lire la vraie histoire. Non seulement George Washington était probablement un grand menteur, mais il avait déjà vendu un esclave pour un baril de rhum. Ici, ils avaient ce vieux maître esclavagiste de craka, qui se fichait complètement des Noirs, et ils m'avaient fait, un petit enfant noir involontaire, faire une pièce en son honneur. Lorsque George Washington se battait pour la liberté pendant la guerre d'indépendance, il se battait pour la liberté des «blancs seulement». Des blancs riches, en plus. Après la soi-disant Révolution, vous ne pouviez voter que si vous étiez un homme blanc et que vous possédiez un terrain. La guerre révolutionnaire a été menée par de riches garçons blancs qui en ont assez de payer de lourdes taxes au roi. Cela n'avait rien à voir avec la liberté, la justice et l'égalité pour tous.

Encore une fois, en quatrième année, j'étais le seul enfant noir de ma classe. Mon professeur, M. Trobawitz, était cool, cependant, et un très bon professeur. Il avait des idées modernes sur l'enseignement, et au lieu de nous faire lire ces vieux lecteurs ennuyeux, il nous a fait lire de vrais livres et rédiger des rapports à leur sujet. Son cours était toujours intéressant. Il nous a raconté toutes sortes de blagues et d'histoires et il semblait sincèrement préoccupé par nous. Cette année-là, nous apprenions la guerre civile et la libération des esclaves par Lincoln. Comme tous les autres professeurs, M. Trobawitz nous a enseigné «l'histoire des contes de fées», mais au moins il l'a rendue intéressante. Cette année-là, j'étais fou de Lincoln. J'ai mémorisé le «Ô capitaine! Mon capitaine!" par Walt Whitman et l'a récité à la classe.

Je ne savais pas que Lincoln était un archraciste qui avait ouvertement exprimé son mépris pour les Noirs. Il était d'avis que les Noirs devraient être expulsés de force vers l'Afrique ou ailleurs. On nous avait appris que la guerre civile avait été menée pour libérer les esclaves, et ce n'est que lorsque j'étais à l'université que j'ai appris que la guerre civile était menée pour des raisons économiques. Le fait que l'esclavage «officiel» ait été aboli n'est que fortuit. Les industriels du Nord se battaient pour contrôler l'économie. Avant la guerre civile, l'économie industrielle du nord était largement dépendante du coton du sud. L'économie esclavagiste du Sud était une menace pour le capitalisme du Nord. Et si les esclavagistes du Sud décidaient de créer des usines et de transformer eux-mêmes le coton? Les capitalistes du Nord ne pourraient pas rivaliser avec le travail des esclaves, et leur économie capitaliste serait détruite. Pour s'assurer que cela ne se produise pas, le Nord est entré en guerre.

Quand j'étais encore en quatrième année, je suis tombé d'une balançoire et je me suis cassé la jambe. M. Trobawitz est venu chez moi et m'a donné des leçons et des devoirs. Quand je suis retourné à l'école, M. Trobawitz était parti enseigner à l'université. Tout le monde dans la classe était triste. Un enseignant à bec d'oiseau, fidèle au livre et enseignant par cœur l'a remplacé. Elle nous a fait recommencer à lire dans les lecteurs et a changé les bureaux pour que nous soyons à nouveau assis en rangées. Je ne l'aimais pas et elle m'ennuyait à mort.

Une fois, notre classe a eu une danse. C'était un grand événement pour moi car j'adorais danser. Les enfants blancs ne pouvaient pas danser pour rien. Ils ressemblaient à une bande de kangourous ivres, sautillant partout, hors du temps avec la musique. Je m'assis là, la main sur la bouche, essayant de réprimer mon rire. J'avais envie de sortir et de leur montrer comment le faire. Mais personne ne m'a demandé de danser. Je ne pense pas que cela leur soit jamais venu à l'esprit, et si c'était le cas, ils savaient mieux. Danser avec un «nègre» était sûrement bon pour une semaine ou deux de taquineries. Mais ces Blancs n'étaient pas du tout dénoncés avec leur racisme. C'était sous couverture, comme le racisme de leurs parents. Quoi qu'il en soit, je me suis juste assis là, à les regarder s'effondrer jusqu'à ce que ce gamin (je n'oublierai jamais son nom: Richard Kennedy; c'était un pauvre gamin irlandais aux cheveux roux) vienne là où j'étais assis et dit: «Si tu me donnes un sou, je danserai avec toi. La partie triste de l'histoire est que je lui ai presque donné le sou.

En cinquième, j'ai été placée dans la classe de la hache de combat la plus célèbre de l'école, Mme Hoffler. Je savais dès le premier jour que ça allait être une longue et chaude année. La seule bonne chose était qu'il y avait un autre enfant noir dans la classe. Le professeur nous a mis à l'arrière, l'un à côté de l'autre. Son nom était quelque chose de David, mais je l'ai appelé David Peacan. L'enseignante était l'un de ces types militaires et ses cours ressemblaient à un camp d'entraînement. On nous a dit où s'asseoir, comment s'asseoir et quel genre de cahiers, stylos, crayons, etc., utiliser. Elle ne permettait pas de parler et donnait des tonnes de devoirs. Sa punition pour tout était des devoirs supplémentaires. Chaque fois que quelqu'un était surpris en train de parler ou de faire quelque chose qu'elle désapprouvait, elle donnait des devoirs supplémentaires. Quand vous n'aviez pas vos devoirs, elle a donné des devoirs supplémentaires. Et chaque fois qu'elle vous a donné des devoirs supplémentaires, elle a écrit votre nom sur le tableau noir et a refusé de l'enlever jusqu'à ce que vous ayez rendu la «punition». Au moment où j'ai quitté sa classe, mon nom couvrait pratiquement tout le tableau.

David et moi étions ses cibles préférées. Toute la classe serait dans un tollé, mais nous étions les seuls qu'elle voyait la bouche ouverte. Plus elle nous montait sur le dos, plus je devenais rebelle. Je m'asseyais à l'arrière de la classe et faisais des blagues à son sujet.

Un jour, alors que nous parlions et ricanions, elle s'approcha et tira David de son siège près de l'oreille, le tordant jusqu'à ce que tout le côté de son visage soit rouge et tordu par la douleur. J'ai décidé sur-le-champ qu'elle n'allait pas me le faire. Quelques jours plus tard, elle est venue après moi. Quand elle a mis ses mains sur moi, je lui ai donné des coups de pied ou je l'ai frappée. Je ne me souviens plus lequel. Quoi qu'il en soit, la prochaine chose que je savais que j'étais dans le bureau du directeur a été renvoyé à la maison avec une note. J'avais peur de mourir que ma mère le découvrirait, alors j'ai signé la note moi-même et je l'ai apportée à l'école le lendemain. Ma signature n'a trompé personne. Pour faire une histoire courte, quand ma mère a découvert, j'ai tout avoué et je lui ai parlé de Mme Hoffler. Je pense qu'elle avait une idée de ce qui se passait parce qu'elle avait vu un changement en moi. J'avais toujours été très calme et obéissant à l'école. Ma mère est allée à l'école, a parlé au professeur et au directeur et a demandé que je sois transféré dans une autre classe. C'est une bonne chose qu'elle ne fasse pas partie de ces parents qui croient que l'enseignant a toujours raison parce que je ne sais pas ce qui se serait passé. Je suppose que le fait qu'elle soit enseignante et qu'elle soit parfaitement consciente du racisme et de l'hostilité auxquels les enfants noirs sont exposés depuis le moment où ils entrent à l'école y est pour quelque chose.

Je ne me souviens pas du nom de mon autre professeur de cinquième, sauf qu'il faisait un mile de long et commençait par un Z, mais elle était très gentille et une très bonne enseignante. Elle nous a fait découvrir l'art, la littérature et la philosophie. Je me souviens avoir étudié la Révolution française dans sa classe. Elle a fait prendre vie à des noms comme Marie-Antoinette, Charlotte Corday et Robespierre. Elle a parlé de philosophes comme Rousseau qui ont influencé la pensée de l'époque et de la façon dont la Révolution française a été influencée par la Révolution américaine. Elle nous a même montré des photos de l'art et de l'architecture de l'époque. Elle a été la première enseignante (l'une des très rares) à enseigner des matières comme si elles étaient liées les unes aux autres.

Avant d'être dans sa classe, je n'aurais jamais imaginé que l'histoire était liée à l'art, que la philosophie était liée à la science, etc. La manière habituelle dont les gens apprennent à penser en amerika est que chaque sujet est dans un petit compartiment et n'a aucun rapport avec un autre sujet. Pour la plupart, nous recevons des fragments de connaissances sans rapport, et notre éducation ne suit aucun format ou modèle logique. C'est exactement ce type d'éducation qui produit des gens qui n'ont pas la capacité de penser par eux-mêmes et qui sont facilement manipulables.

En vieillissant, les différences entre les Noirs et les Blancs, les étudiants pauvres et riches devenaient de plus en plus grandes. Une fois, un nouvel enseignant nous a dit de faire des mobiles comme devoirs. La plupart d'entre nous ont apporté des mobiles en carton, en bois ou en papier. Un enfant a apporté un mobile fait de métaux - pas seulement un type de métal, mais des métaux de différentes couleurs. J'étais impressionné par ce gamin qui avait les ressources pour découper toutes ces formes géométriques différentes et parfaitement formées. Calder aurait remarqué.

L'école était située dans un quartier majoritairement juif de classe moyenne. Il y avait une petite île de Noirs au milieu, et c'est là que j'habitais. Il était presque complètement séparé de la section blanche. L'école était en plein milieu. Dans la plupart des familles noires, la mère et le père travaillaient tous les deux, et beaucoup travaillaient deux ou trois emplois et ne pouvaient pas passer beaucoup de temps à l'école. Mais certains des parents blancs étaient là pour tout, des voyages à la vente de biscuits. Et parlez de parents arrogants! À ce jour, je crois que certains d'entre eux ont fait la plupart des devoirs de leurs enfants. Les enfants noirs ont écrit une composition ou un rapport de livre sur du papier ligné ordinaire et l'ont remis. Certains des enfants blancs ont présenté leurs rapports reliés dans des classeurs coûteux, certains ont été dactylographiés et chaque page était recouverte de plastique. Je pourrais imaginer demander à ma mère de taper mes devoirs pour moi ou de me donner de l'argent pour acheter des classeurs et des feuilles de plastique. Elle aurait sûrement pensé que j'étais devenu fou. Les enfants blancs sont venus à l'école avec toutes sortes de déchets: des stylos et crayons coûteux, des boussoles, et un enfant avait même une règle à calcul, dont je doute qu'il ait la moindre idée de la façon de l'utiliser.

Plus ils grandissaient, plus les enfants blancs devenaient snob. Ils parlaient toujours de ce qu'ils avaient et de ce que leurs parents leur avaient acheté. Une fille, Marsha, horriblement laide pour moi, était toujours habillée comme un gamin au cinéma ou à la télé. Elle était l'une des super snobs de la classe. Un jour, elle est venue à l'école avec des mitaines à l'aspect bizarre. Elle a dit qu'ils étaient faits de chinchilla et que c'était la fourrure la plus chère au monde. J'ai couru à la maison pour demander à ma mère. Je savais juste qu'elle devait mentir parce que je n'avais même jamais entendu parler de chinchilla et tout le monde que je connaissais pensait que le vison était la fourrure la plus chère du marché. J'ai été vraiment choquée quand ma mère m'a dit qu'elle disait la vérité.

Chaque année, à notre retour à l'école, on nous demandait inévitablement d'écrire une composition intitulée «Mes vacances d'été». Habituellement, nous nous tenions devant la salle et lisions nos compositions à haute voix. J'ai toujours été fasciné par certains des endroits où ces enfants étaient allés pendant l'été: des endroits comme l'Espagne, l'Angleterre, le Brésil et les Bermudes. Certains d'entre eux ont même apporté des diapositives et des films de leurs voyages. Une fois qu'ils ont fini de parler, je ne voudrais même pas lire ma composition sur le fait d'être dans le Sud avec mes grands-parents.

Une des choses qui m'avait été percutée depuis la naissance était que nous étions aussi bons que les Blancs. «Vous montrez à ces Blancs que vous êtes aussi bons qu'eux», m'a-t-on dit. Cela signifiait que je devais obtenir de bonnes notes à l'école, que je devais toujours être propre et propre quand j'allais à l'école, que je devais parler aussi «correctement» qu'eux et que je leur montrais quand je le pouvais. Les Noirs (nous nous appelions alors Nègres) pouvaient faire tout ce que les Blancs pouvaient faire et que nous pouvions apprécier ce que les Blancs appréciaient.

J'étais censé être une version enfantine d'un ambassadeur de bonne volonté, pour prouver que les Noirs n'étaient ni stupides, ni sales, ni puants, ni incultes. J'ai effectué cette mission du mieux que j'ai pu pour montrer que j'étais aussi bon qu'eux. Je n'ai jamais remis en question les choses qu'ils pensaient bonnes. Les Blancs ont dit que la musique classique était la forme la plus élevée de musique; les blancs ont dit que le

ballet était la forme la plus élevée de danse; et j'ai accepté ces choses comme vraies. Après tout, n'étais-je pas aussi cultivé qu'eux? Et tout ce qu'ils voulaient, je voulais. S'ils voulaient des vestes de caniche, je voulais une veste de caniche. S'ils voulaient un collier étoile de David, je voulais un collier étoile de David. S'ils voulaient une poupée Revlon, je voulais une poupée Revlon. S'ils pouvaient agir snob, alors je pourrais agir snob. J'ai gardé ma culture, ma musique, ma danse, la richesse du discours noir pour l'époque où j'étais avec mon propre peuple. Je me souviens comment ces enfants parlaient du poisson gefilte et des matzos. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de parler de pois et de riz aux yeux noirs ou de chou vert et de jarrets de jambon. Je ne leur aurais jamais donné l'occasion de me ridiculiser. Quoi qu'il en soit, la moitié des Blancs pensaient que tout ce que nous mangions était du gruau et de la pastèque. À bien des égards, je vivais une double existence.

Je me suis intéressé à la télévision en cinquième ou sixième année. Ou plutôt, je devrais dire que c'était à peu près au moment où la télévision a commencé à corroder mon cerveau. Vous nommez n'importe quelle émission stupide qui existait à l'époque et c'était probablement l'une de mes préférées. «Ozzie et Harriet», «Laissez-le à Beaver», «Donna Reed», «Father Knows Best», «Bachelor Father», «Lassie», etc. Après un certain temps, je voulais être comme ces gens à la télévision. Après tout, ils étaient ce que les familles étaient censées être.

Pourquoi ma mère n'a-t-elle pas préparé de biscuits fraîchement préparés quand je suis rentré de l'école? Pourquoi ne vivions-nous pas dans une maison avec une cour arrière et une cour avant au lieu d'un ancien appartement? Je me souviens avoir regardé ma mère pendant qu'elle nettoyait la maison dans sa vieille robe de chambre en lambeaux avec ses cheveux en bigoudis. «Comme c'est dégoûtant», pensais-je. Pourquoi n'a-t-elle pas nettoyé la maison avec des talons hauts et des robes à la taille comme à la télévision? J'ai commencé à ressentir mes tâches. Les enfants à la télévision n'ont jamais eu de travail à faire. Tout ce qu'ils ont fait, c'était leurs devoirs, puis ils sont sortis pour jouer. Ils ne sont jamais allés à la laverie ou ont fait les courses. Ils n'ont jamais eu à faire la vaisselle, à frotter le sol ou à vider les ordures. Ils n'avaient même pas besoin de faire leur propre lit. Et les enfants à la télévision ont tout ce qu'ils voulaient. Leurs parents n'ont jamais dit: «Je n'ai pas l'argent, je ne peux pas me le permettre.» J'avais très peu de sympathie pour ma mère. Il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'elle travaillait toute la journée, allait à l'école le soir, cuisinait, nettoyait, lavait et repassait, élevait deux enfants et, pendant son temps «libre», notait des tests et des papiers et rédigeait sa thèse. J'étais furieux contre elle parce qu'elle n'était pas comme Donna Reed.

Et, bien sûr, les commerciaux ont eu un autre péage. Je voulais tout ce que je voyais. Ma mère achetait toujours la marque X. J'étais tellement exaspérée quand nous allions faire du shopping. Je voulais qu'elle achète du pain blanc Hostess Twinkies et Silvercup. Au lieu de cela, elle a acheté du pain de blé entier et des pommes. Elle n'obtiendrait jamais de bonnes céréales comme les Sugar Crunchies et les Coco Puffs. Elle achetait toujours des trucs censés être bons pour nous. Je pensais qu'elle était folle. Si l'hôtesse Twinkies était assez bien pour les enfants à la télévision, alors pourquoi n'étaient-elles pas assez bonnes pour moi? Mais ma mère est restée impassible. Et je suis resté dégoûté. J'étais une marionnette et je ne savais même pas qui tirait les ficelles.

Un an, tout le monde portait des boutons sur leurs manteaux. Certains avaient écrit dessus et d'autres avaient des photos de stars de cinéma. Je suis allé quelque part avec ma mère et ma tante, et ils m'ont demandé si je voulais un bouton. J'en ai choisi un avec Elvis Presley dessus. Tous les enfants de l'école pensaient qu'Elvis Presley était cool. J'ai porté ce bouton religieusement, tout l'hiver, et cet été-là, quand je suis allé dans le Sud, je suis allé voir l'un des films d'Elvis Presley.

À Wilmington, à cette époque, il n'y avait qu'un seul cinéma où les Noirs étaient autorisés à se rendre. Il s'appelait le Bailey Theatre. Une fois votre billet acheté, vous montez un long escalier du côté du théâtre jusqu'au deuxième balcon, la partie «colorée». Honte à vous si vous étiez myope. Le film était comme tous les autres films d'Elvis - oubliable! Quand ce fut fini, je descendis. Tous les enfants blancs partaient avec des photos d'Elvis Presley qu'ils avaient achetées. J'ai commencé à marcher jusqu'au restaurant de mes grands-parents sur la rue de la Croix-Rouge, puis je me suis retourné et je suis rentré. Si les enfants blancs pouvaient avoir une photo d'Elvis, je le pourrais aussi. Au moins j'allais essayer. Je savais que ce ne serait absolument pas utile d'aller à la billetterie et de demander quoi que ce soit à la femme. Elle dirait certainement non. Alors je suis passé devant elle, directement dans la partie blanche du théâtre. Quelle surprise! C'était comme les films à New York. Ils avaient des machines à soda, une machine à pop-corn au beurre et toutes sortes de bonbons, de chips et autres. À l'étage, dans la section «colorée», il y avait du pop-corn ordinaire vieux et rassis et quelques barres chocolatées et c'était tout.

Au moment où je suis entré, toute l'action s'est arrêtée. Les yeux de tout le monde étaient sur moi. Je me suis dirigé vers le comptoir où ils vendaient les photos. Avant que je puisse ouvrir la bouche, la vendeuse m'a dit: «Vous êtes dans la mauvaise section; il suffit de sortir et de monter les escaliers sur le côté.

«Je veux acheter une photo d'Elvis Presley», ai-je dit.

"Qu'avez-vous dit, encore une fois?" dit-elle d'une voix traînante.

«Je veux acheter une photo d'Elvis Presley», ai-je répété. «Ils n'en ont pas à l'étage.»

«Eh bien, je ne sais pas», dit-elle. «Je vais devoir trouver le directeur.» Elle a dit quelque chose à l'autre femme derrière le comptoir, puis est partie. À ce moment-là, une foule s'était rassemblée autour de moi.

«Qu'est-ce qu'elle fait ici?» ils n'arrêtaient pas de se demander. «Maintenant, elle sait mieux», disait quelqu'un. «Regarde, maman, une fille de couleur. «Tu te perds, chérie? «Qu'est-ce qu'elle veut? «N'ont-ils pas de photos dans la section colorée?» «De quoi a-t-elle besoin avec une photo de toute façon?»

La foule était tout autour de moi, bouche bée. Il semblait que le directeur ne viendrait jamais.

«Elle ne peut pas lire? Ne sait-elle pas que nous n'autorisons aucun colorant ici? «Je ne sais pas de quoi il s'agit. Quelque chose à propos d'une image. " "Je suis entré ici en pleine forme audacieuse comme le jour."

Finalement, la vendeuse est revenue. Un homme était avec elle. Tous les yeux étaient fixés sur le directeur. Il a jeté un regard sur moi et un autre sur la foule qui se formait autour de moi.

«Donnez-lui la photo et sortez d'ici», dit-il à la vendeuse. À la hâte, elle m'a vendu la photo.

«Très bien, les gars, c'est fini maintenant. Continuez vos affaires. »

J'ai pris ma photo et je suis allé caracoler dans la lumière du jour. Je me sentais bien. Cela me paraissait drôle quand j'y pensais. Les regards sur les visages de ces crakas, tous gonflés comme des ballons. J'ai passé un bon moment en riant jusqu'au restaurant de mes grands-parents. Et bien sûr, à la minute où je suis arrivé, j'ai dit à tout le monde ce qui s'était passé. J'étais tellement fier. J'ai pris ma photo et l'ai mise sur le comptoir arrière juste à côté du calendrier du salon funéraire. La photo est restée là quelques jours jusqu'à ce que Johnnie, du stand de taxi de l'autre côté de la rue, vienne me dire qu'Elvis avait dit que la seule chose qu'un Noir pouvait faire pour lui était d'acheter ses disques et de faire cirer ses chaussures. Tranquillement, j'ai glissé l'image dans l'obscurité, puis dans l'oubli. (Plus tard, j'ai lu qu'Elvis avait donné à Spiro Agnew un Magnum .357 plaqué or et s'était porté volontaire pour travailler pour le FBI.)

Evelyn, ma tante, était l'héroïne de mon enfance. Elle m'emmenait toujours à des endroits et «m'exposait à des choses», comme elle l'appelait. Elle m'a emmené dans des musées - je pense que nous avons visité à peu près tous les musées de la ville de New York. Elle a fait de moi un véritable amateur d'art. Avant l'âge de dix ans, je pouvais reconnaître un Van Gogh à vue, et je savais ce qu'étaient le cubisme, le surréalisme et l'expressionnisme abstrait. Picasso, Gauguin, Van Gogh et Modigliani étaient mes artistes préférés. Je ne connaissais pas le nom d'un artiste noir à l'époque. Très peu de musées, voire aucun, exposaient le travail d'artistes noirs, alors j'ai simplement supposé que les Noirs n'étaient pas très bons en peinture. Mais j'ai appris l'art africain de ma mère. Depuis le moment où je me souviens, ma mère a toujours eu des sculptures africaines dans la maison. C'était le seul genre qu'elle avait. J'ai toujours aimé ces pièces et cela m'a vraiment ennuyé quand j'ai pris l'histoire de l'art à l'école et que le professeur a qualifié l'art africain de primitif. En fait, si l'art était l'œuvre de quelqu'un d'autre que d'une personne blanche, cela s'appelait l'art primitif.

En plus des musées, Evelyn m'emmenait voir des pièces de théâtre et des films, et nous expérimentions toutes sortes de restaurants. Nous allions dans les parcs, faisions du vélo, et c'est Evelyn qui m'a donné ma première leçon de barque. Elle était très sophistiquée et savait toutes sortes de choses. Elle était juste dans mon couloir parce que je posais toujours toutes sortes de questions. Je voulais tout savoir. Elle me donnait un livre et disait: «Lisez ceci», et je mangeais ce livre comme si c'était de la glace.

C'est Evelyn qui m'a emmené voir mon premier spectacle à l'Apollo. Nous avons vu Frankie Lymon et les adolescents. Je marchais sur les nuages. Après cela, dès que j'ai

appris à prendre le métro par moi-même, je suis allé aux spectacles de jour. Si ma mère et ma tante avaient su, elles auraient eu une crise. Je suppose que les gens se demandaient ce que faisait cette petite fille dans l'Apollo toute seule, mais personne ne m'a jamais dérangé. J'ai toujours été assez chanceux de cette façon.

Barbara était une petite fille qui vivait à côté de nous dans le Queens. Elle a été ma principale amie et ennemie pendant un bon moment. Un jour, je l'ai vue quitter sa maison vêtue d'une robe blanche et d'un petit voile blanc comme une mariée en porte. Tout ce qu'elle portait était blanc, jusque dans ses chaussures. Elle avait même une petite Bible blanche dans ses mains. Je pensais qu'elle allait être à un mariage avec Tom Thumb comme ils l'ont fait dans le sud. Alors je suis allé vers elle et lui ai demandé qui elle épousait. Elle a dit qu'elle faisait sa première communion, qu'elle était catholique.

Eh bien, je suis devenu un converti instantané. Je voulais aussi porter une robe blanche et m'habiller comme une mariée. Et les catholiques sont même sortis tôt de l'école le mercredi. J'ai couru à la maison pour le dire à ma mère. Ma mère était très permissive en ce qui concerne la religion. Elle nous a donné carte blanche pour être catholiques, baptistes, méthodistes ou autre. J'ai donc commencé à aller à la messe et aux cours de catéchisme mercredi.

L'Église catholique ne ressemblait à aucune autre église où je n'avais jamais été. Dans le sud, je suis toujours allé à l'église. Mais ces services étaient riches en musique et en émotions. Je m'asseyais pris dans la musique et regardais ces gens qui «étaient heureux» ou «avaient l'esprit» sauter partout. Je n'ai jamais été saint-saint, mais j'avais aimé aller à l'église. Dans les églises noires où j'avais été, l'air était chargé. La musique a basculé et le prédicateur a prêché et chanté en même temps. Les gens se sentaient libres de faire ce dont ils avaient besoin. S'ils avaient envie de danser, ils dansaient; s'ils avaient envie de prier, ils priaient; s'ils avaient envie de crier, ils criaient; et s'ils avaient envie de pleurer, ils pleuraient. L'église était là pour leur donner de la force et pour les aider à traverser la longue semaine qui les attendait. Là où nous vivions dans le Queens, il n'y avait pas d'église noire.

L'Église catholique était différente. C'était silencieux et froid. La musique était horrible et on ne pouvait pas comprendre les neuf dixièmes du service. Mais ce qui m'a fasciné, c'est son caractère effrayant. Ils avaient tellement de trucs bizarres attachés à leur religion. Lorsque vous avez franchi la porte, vous avez dû vous croiser avec de l'eau bénite; puis, avant de pouvoir vous asseoir, vous deviez faire une génuflexion. Et tout au long de la messe, vous étiez à jamais de haut en bas, assis, debout et à genoux. Et il y avait tellement de choses à apprendre. Les stations de croix, chapelet, allumer des bougies, aller à la confession. C'était tellement effrayant que je savais juste que c'était le vrai dieu. Les religieuses m'ont vraiment fait trébucher. Ils se promenaient avec des anneaux aux doigts en disant qu'ils étaient mariés à Dieu. C'était vraiment bizarre. Et ils ne pourraient jamais avoir d'enfants ou «le faire», et les gens ont dit qu'ils avaient la tête chauve sous leurs habitudes. J'étais tout simplement dépassé.

Le cours de catéchisme ne ressemblait en rien à l'école du dimanche. Ils n'ont jamais raconté de bonnes histoires sur Jésus et nous n'avons jamais chanté «Oui, Jésus m'aime». Au cours de catéchisme, nous avons tout appris sur les saints - il semblait qu'ils en avaient un million. Et puis il y a eu la Vierge Marie. Ils en ont fait un gros problème. Ils nous ont même fait prier. Je le ferais, mais cette histoire était toujours un peu difficile pour moi à avaler. Rien chez les catholiques n'était simple; ils avaient même différents types d'enfer. Ils en avaient un spécial pour les bébés, puis ils en avaient un entre les deux, puis ils avaient le sho nuff, sho nuff hell.

Ils avaient même deux sortes de péchés. J'entends encore cette religieuse, comme si c'était hier. Or, un péché véniel est un péché qui n'est pas si grave; c'est un péché blanc. Mais un péché mortel est terrible; c'est un péché noir.

La veille de ma première communion, j'ai dû courir à l'église avec mon certificat de baptême. Ils en avaient besoin pour prouver que j'avais été baptisé. Ma mère avait eu beaucoup de mal à le trouver. J'ai été chatouillé d'y aller parce qu'ils m'ont dit de l'apporter au couvent où vivaient les religieuses. Je mourais d'envie de voir à quoi ça ressemblait à l'intérieur. C'était tout aussi froid et sans vie que l'église. Quand j'ai donné à la religieuse mon certificat de baptême, elle l'a regardé et a failli sauter de sa chaise. «Oh, non, ça ne va pas», dit-elle. «Ce n'est pas un certificat de baptême catholique. Tu n'as pas vraiment été baptisé.

"Quoi?" J'ai dit. «J'étais trop baptisé.»

«Non, tu ne l'étais pas», dit-elle. «Ce n'est pas un baptême catholique, donc ça ne compte pas. Vous devrez être baptisé ce soir ou vous ne pourrez pas faire votre première communion demain.

Je n'étais pas prêt pour celui-là. J'ai attrapé une attitude instantanée. Elle parlait de mes parrains et marraines comme s'ils étaient de la saleté sous ses pieds. Ils ont appelé ma mère et lui ont dit qu'elle devait venir à l'église. Ensuite, ils ont obtenu ces inconnus de quelque part et m'ont dit qu'ils étaient censés être mes parrains et marraines et ils m'ont baptisé. Je n'ai jamais revu ces personnes, et si vous me demandez leurs noms, je ne pourrais pas vous le dire. J'avais eu une marraine toute ma vie et ici ils me disaient qu'elle n'était pas ma marraine parce qu'elle n'était pas catholique. Ils m'ont vraiment rendu fou ce jour-là, mais je n'en ai pas trop dit. Je voulais vraiment faire ma première communion. Je l'ai fait et, plus tard, ma confirmation, mais je ne les ai jamais regardées de la même manière.

La sixième année s'est déroulée sans encombre. Il y avait un autre Black dans ma classe, Gail. Nous sommes devenus amicaux, mais mes relations avec les enfants blancs se sont encore plus détériorées. Ils ont montré assez clairement qu'ils ne se souciaient pas trop de moi, et j'ai dit clairement que je ne me souciais pas d'eux. Ce que je n'aimais pas le plus chez eux, c'était leurs hypothèses sur moi. D'une part, ils ont automatiquement supposé que j'étais stupide, et ils agiraient vraiment surpris quand je montrerais que j'avais un cerveau. L'un des plus gros combats que j'ai eu a été lorsque cet enfant de ma classe n'a pas pu trouver un stylo que son père lui avait donné et m'a accusé de l'avoir volé. Je l'ai attendu à l'extérieur de la salle de classe et dès qu'il est sorti, j'ai sauté sur lui comme un fou. Certains professeurs nous ont séparés. «Je suis surpris de vous»,

répétaient-ils. "Je n'ai jamais pensé que tu agirais de cette façon." J'étais généralement très calme et bien comporté. Ils ont agi comme si j'avais sauté sur ce garçon pour rien, et ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi j'étais si en colère. En fait, même moi, je n'ai pas compris. Puis.

En dehors de l'école, c'était une autre affaire. Quand je ne faisais pas de devoirs ou de tâches ménagères, j'allais «explorer». Mon vélo a été l'un des grands amours de ma vie. Je sauterais dessus et roulais partout dans le Queens. Parfois, le samedi ou le dimanche, je roulais toute la journée, partant tôt le matin et revenant aussi tard que je le pouvais. Et si je n'étais pas sur mon vélo, j'étais quelque part en train de jouer avec mes amis. Nous avons tout joué de la maison au handball. J'ai joué avec les garçons plus qu'avec les filles parce que les garçons avaient de meilleurs jeux. J'adorais le punchball et le handball, tout ce qui impliquait de courir. Le terrain de jeu était juste en face de chez moi et j'ai profité pleinement de tout ce qui s'y trouvait. J'ai joué à la marelle, aux billes, aux cow-boys et aux Indiens. J'ai toujours voulu être un Indien et je me cachais sur ou sous quelque chose et sautais en hurlant à pleins poumons. Je suppose que j'étais inhabituel à cet égard, car la plupart des enfants voulaient être des cow-boys.

J'étais toujours rude et maladroit et j'ai tout joué comme si ma vie en dépendait. Certaines filles n'aimaient pas jouer avec moi parce qu'elles disaient que j'étais trop dure. Et j'ai toujours été exclu des sessions de saut à la corde. J'étais trop maladroit pour sauter en double néerlandais et ils n'aimaient même pas que je tourne parce qu'ils disaient que j'étais «inégal».

Mais j'ai toujours eu une meilleure amie et elle a toujours été une fille. J'avais d'autres amis avec qui jouer et sortir, mais j'avais toujours un ami spécial à qui je pouvais vraiment parler. Nous allions au magasin de bonbons et au cinéma et dans des endroits comme ça et nous nous asseyions et parlions pendant des heures de n'importe quoi. Au moment où j'ai atteint la sixième année, j'ai commencé à idolâtrer et à imiter les grands enfants qui allaient au lycée. J'avais hâte de grandir. Le monde des adultes était tellement excitant, et une fois adulte, vous pouviez faire tout ce que vous vouliez. De plus, je commençais à me sentir différent. Je commençais à m'intéresser aux garçons.

CRACKERJACKS

Je pourrais vous dire,
autrefois,
dans le parc
ou en descendant une colline de
quoi il s'agissait.

Je pourrais m'asseoir à côté de toi
sur un escalier
et te donner la moitié de mon chewing-gum ,
et, entre les bulles

et les rires,
je pourrais te le dire.

Mais nous avons grandi maintenant.
Et c'est tellement compliqué
quand on creuse quelqu'un.

Maintenant, quand j'ouvre mes crackerjacks,
je ne trouve pas d'anneau en forme de cœur.
Seulement un puzzle
que je ne veux pas résoudre.

chapitre 3

Cela ressemblait au milieu de la nuit. Quelqu'un m'appelait. Me réveiller. Que voulaient-ils? Soudain, j'ai pris conscience de toutes sortes d'activités. Police, le crépitement des talkies-walkies. L'endroit était très animé.

«Tiens, mets ça», dit l'un d'eux en me tendant un peignoir.

"Qu'est-ce qui se passe?" J'ai demandé.

«Vous êtes ému.»

«Où suis-je transféré?»

"Vous le saurez quand vous y serez."

Un fauteuil roulant attendait. J'ai pensé qu'ils m'emmenaient en prison. Il y avait une caravane de voitures de police devant l'hôpital. On aurait dit que j'allais de nouveau participer à un défilé.

La balade était agréable. Le simple fait de regarder les maisons, les arbres et les gens qui passaient en voiture était bien. Nous sommes arrivés à la prison au lever du soleil, au milieu de nulle part. C'était un immeuble en briques moche de deux étages. Ils m'ont poussé dans les escaliers jusqu'au deuxième étage.

J'ai été mis dans une cellule à deux portes. Une porte de barreaux se trouvait à l'intérieur, et juste à l'extérieur de celle-ci se trouvait une lourde porte en métal avec un minuscule judas que je pouvais à peine voir à travers. La cellule contenait un berceau avec une couverture verte rugueuse et un banc en bois blanc sale avec une centaine de noms griffés dessus. Adjacent à la cellule se trouvait la salle de bain, avec un lavabo, des toilettes et une douche. Le fond d'une casserole ou d'une casserole était suspendu au-dessus de l'évier. Il était censé servir de miroir, mais je pouvais à peine me voir

dedans. Il y avait une fenêtre couverte par trois épais écrans métalliques donnant sur un parking, un champ et, au loin, une zone boisée.

J'ai fait le tour de la cellule, vers le bain, vers la fenêtre, vers la porte. D'allers-retours jusqu'à ce que je me fatigue. J'étais encore assez faible. Puis je me suis allongé sur le lit et je me suis demandé à quoi allait ressembler cet endroit. J'étais là, mon premier jour en prison.

Dans environ une heure, un garde a déverrouillé la porte extérieure et m'a demandé si je voulais le petit-déjeuner. J'ai dit: «Oui», et au bout de quelques minutes, elle est revenue avec des œufs et du pain dans un bol en plastique et une tasse en métal contenant quelque chose qui était censé être du café.

Les œufs n'avaient pas trop mauvais goût. «Peut-être que la nourriture en prison n'est pas aussi mauvaise qu'on le dit», je me souviens avoir pensé.

J'ai entendu des voix et il était clair que ce n'étaient pas des voix de la police. Puis la radio s'est allumée. Musique noire. Cela sonnait si bien. J'ai regardé à travers le judas et j'ai vu des visages, bizarres et déformés à cause du verre concave, mais des visages noirs pour correspondre aux voix noires que j'avais entendues.

«Comment allez-vous?» J'ai demandé.

Pas de réponse. Puis j'ai réalisé à quel point la porte en métal était épaisse, alors j'ai crié cette fois: "Comment allez-vous?" Un chœur de «Fine» étouffées est revenu. Je me sentais bien. Les vraies personnes étaient juste de l'autre côté du mur.

Le garde a ouvert la porte en métal et m'a remis des uniformes, des uniformes de femme de chambre - boutons, cols et poignets bleus royaux et blancs.

J'ai continué à les essayer jusqu'à ce que deux d'entre eux correspondent. Puis elle m'a donné un énorme slip en coton qui ressemblait à une robe de tente et une chemise de nuit qui ressemblait exactement au slip.

«Vous avez droit à un uniforme propre une fois par semaine.»

"Une fois par semaine?" j'ai presque hurlé. Ils devaient être fous. Derrière le garde, à travers la porte ouverte, je pouvais voir quelques-unes des femmes debout. Ils étaient tous, semblait-il, noirs. Ils ont souri et m'ont fait signe. C'était si bon de les voir, c'était comme un morceau de chez soi.

«Quand vas-tu me déverrouiller et me laisser aller là-bas?» ai-je demandé, faisant signe aux autres femmes. Le garde eut l'air surpris.

"Je ne sais pas. Vous devrez demander au directeur.

«Eh bien, quand puis-je voir le directeur?» J'ai poussé.

"Je ne sais pas."

«Eh bien, pourquoi suis-je enfermé ici? Pourquoi est-ce que je ne peux pas sortir avec les autres femmes? "

"Je ne sais pas."

«Alors pourquoi tu ne peux pas me laisser sortir?»

«On nous a dit que vous deviez rester dans votre chambre.

"Eh bien, combien de temps suis-je censé rester ici enfermé comme ça?"

"Je ne sais pas."

J'ai vu que c'était inutile. «Pourriez-vous s'il vous plaît dire au directeur ou au shérif que j'aimerais le voir? j'ai demandé.

Le garde a verrouillé la porte et est parti.

La porte métallique a de nouveau été déverrouillée. Une femme blanche laide et ratatinée se tenait devant les barreaux. «Je m'appelle Mme Butterworth et je suis la directrice de la section des femmes de la maison de travail. Elle m'a rappelé un cheval délabré. «Eh bien, JoAnne, est-ce que je peux faire quelque chose pour toi?

Je n'aimais ni son apparence ni le ton de sa voix, mais j'ai décidé de l'ignorer pour le moment et de passer à l'affaire en cours.

«Quand puis-je être déverrouillé de cette cellule et sortir dans la grande salle avec les autres femmes?»

«Eh bien, je ne sais pas, JoAnne. Pourquoi veux-tu y aller? »

«Eh bien, je ne veux pas rester ici toute la journée, enfermé par moi-même.

«Pourquoi, JoAnne, tu n'aimes pas ta chambre? C'est une très belle chambre. Nous l'avons fait peindre juste pour vous.

«Ce n'est pas le but», ai-je dit. «Je voudrais savoir quand je pourrai être avec les autres femmes.»

«Eh bien, JoAnne, je ne sais pas quand tu pourras sortir. Vous voyez, nous devons vous garder ici pour votre propre sécurité car il y a des menaces sur votre vie. Vous savez, JoAnne, »dit-elle, baissant la voix comme si elle parlait confidentiellement,« les tueurs de flics ne sont pas très populaires dans les établissements correctionnels.

«Est-ce que l'une des femmes ici m'a menacé?»

"Eh bien, je ne sais pas, mais je suis sûr qu'ils l'ont fait."

«Je parie», me suis-je dit. «Personne n'a menacé ma vie. Ils ne veulent tout simplement pas me laisser sortir d'ici.

«Eh bien, JoAnne, l'important est que vous vous comportiez et que vous coopériez avec nous afin que nous puissions envoyer un bon rapport au juge. Il est important que nos filles se comportent comme des femmes.

Cette femme me rendait malade. Pensait-elle que j'étais assez stupide pour croire qu'elle ou le juge allait m'aider d'une manière ou d'une autre? Mais c'est la teinte supérieure de sa voix qui m'a vraiment déconcerté.

«Butterworth, n'est-ce pas? J'ai demandé. "Quel est votre prénom?"

«Eh bien, je ne dis jamais mon prénom à mes filles.»

«Je ne suis pas une de vos filles. Je suis une femme adulte. Pourquoi ne dites-vous pas votre prénom aux gens? En avez-vous honte?

«Non, JoAnne, je n'ai pas honte de mon nom. C'est une question de respect. Je suis le directeur ici. Mes filles m'appellent Mme Butterworth et je les appelle par leurs prénoms.

«Eh bien, vous n'avez rien fait pour que je vous respecte. Je ne respecte les gens que lorsqu'ils le méritent. Puisque vous ne me dites pas votre prénom, alors je veux que vous m'appeliez par mon nom de famille. Vous pouvez m'appeler Mme Shakur ou Mme Chesimard.

«Je ne vais pas vous appeler par votre nom de famille. Je vais continuer à t'appeler JoAnne.

«Eh bien, ça me va, si tu peux me supporter de t'appeler Miss Bitch chaque fois que je te vois. Je ne respecte personne quand il ne me respecte pas.

«Verrouillez la porte», dit-elle au garde avant de s'éloigner.

Les jours passèrent. Evelyn a appelé le shérif, le directeur (il y avait deux gardiens dans cette prison: Butterworth et un homme nommé Cahill. Cahill avait tout le pouvoir, cependant. Butterworth n'était qu'une figure de proue) et tout le monde. Rien de plus ne pouvait être fait en dehors d'aller à Kourt.

J'avais peu ou pas de sensation dans mon bras droit. Je savais que j'avais besoin d'une thérapie physique si je devais l'utiliser à nouveau. J'avais appris à écrire avec ma main gauche, mais ce n'était pas un substitut. J'avais besoin d'un diagnostic plus précis de ce qui avait été endommagé avant de savoir si je l'emploierais à nouveau ou non, même avec une thérapie physique.

L'isolement me poussait sur les murs. J'avais besoin de matériel pour écrire et dessiner, peindre ou esquisser. Toutes mes demandes sont restées lettre morte. Je n'avais rien

permis, y compris l'huile d'arachide et une petite balle pour faciliter le mouvement de mon bras.

Lorsque le médecin de la prison m'a examiné, je lui ai posé des questions sur mon bras.

«Eh bien, nous, les médecins, ne sommes pas des dieux, vous savez. Personne ne peut rien faire quand quelqu'un est paralysé.

«Mais ils ont dit que je pourrais aller mieux», protestai-je. "Oh, oui, et le physiothérapeute de l'hôpital Roosevelt a dit que de l'huile d'arachide pourrait aider."

"Huile d'arachide?" demanda-t-il en riant. "C'en est une bonne. Je ne peux pas rédiger d'ordonnance pour ça maintenant, n'est-ce pas? Mon conseil est d'oublier tout cela. Vous n'en avez pas besoin. Parfois, dans la vie, nous devons simplement accepter des choses qui sont désagréables. Tu as encore un bon bras.

J'ai continué à parler mais je pouvais voir que je perdais mon temps. Il n'avait même pas l'intention d'essayer de m'aider. «Eh bien, pourriez-vous au moins prescrire de la vitamine B?»

"Très bien, mais vous n'en avez vraiment pas besoin."

Chaque fois qu'ils m'ont appelé pour voir le médecin après cela, j'y suis allé à contrecœur. Il sortait mon bras de la bretelle et le déplaçait d'avant en arrière d'environ deux pouces. «Oh, oui, tu vas mieux», disait-il. J'ai toujours posé des questions sur la physiothérapie et il a toujours dit qu'il ne pouvait rien faire.

Finalement, Evelyn est allée au tribunal. Certains des articles que nous avons réclamés étaient ridicules. En plus de la physiothérapie et des tests nerveux, nous avons demandé de l'huile d'arachide, une balle en caoutchouc, une poignée en caoutchouc, des livres et des trucs pour dessiner ou peindre. Le kourt a finalement accordé un physiothérapeute si nous voulions en trouver un et payer la facture, mais je n'en ai jamais eu. Il semble qu'aucun physiothérapeute du comté de Middlesex n'était disposé à venir à la prison pour me soigner, et seul un physiothérapeute du comté de Middlesex était autorisé.

Mais j'ai eu l'huile d'arachide et l'adhérence. Et en peu de temps, j'ai mis au point tout un programme de physiothérapie.

Je recevais beaucoup de courrier de partout au pays. La plupart provenaient de personnes que je ne connaissais pas, principalement des Noirs militants, que ce soit dans la rue ou en prison. J'ai cependant reçu des courriers haineux et des lettres de religieux qui essayaient de sauver mon âme. Je n'ai pas pu répondre à toutes ces lettres parce que la prison ne nous permettait d'écrire que deux lettres par semaine, sous réserve d'inspection et de censure par les autorités pénitentiaires. C'était difficile pour moi d'écrire de toute façon. J'étais aussi très paranoïaque à propos des lettres. Je ne pouvais pas supporter la pensée de la police, du FBI, des gardes, de qui que ce soit, lisant mes lettres et ayant un aperçu quotidien de ce que je ressentais et pensais. Mais je voudrais présenter mes plus sincères excuses à ceux qui ont eu la gentillesse de m'écrire au fil des ans et qui n'ont reçu aucune réponse.

J'ai passé mon premier mois à écrire dans la maison de travail du comté de Middlesex. Evelyn avait apporté des coupures de journaux et il était évident que la presse essayait de me trafiquer, de me faire passer pour un monstre. Selon eux, j'étais un criminel ordinaire, je me contentais d'abattre des flics pour le diable. Je devais faire une déclaration. Je devais parler à mes gens et leur dire de quoi j'étais, d'où je venais vraiment. La déclaration a semblé prendre une éternité à écrire. J'ai voulu en faire une cassette et j'ai demandé l'aide d'Evelyn. En tant qu'avocate, elle était fermement opposée à cela et m'a conseillé de ne pas faire la bande. Mais en tant que femme noire vivant en Amérique, Evelyn a compris pourquoi c'était important et nécessaire. Lorsque le procureur a découvert la cassette, il a essayé de la faire rejeter. Le tribunal lui a ordonné de ne plus jamais ramener de magnétophone lorsqu'elle m'a rendu visite.

J'ai fait la cassette de «To My People» le 4 juillet 1973, et elle a été diffusée sur de nombreuses stations de radio. Voici ce que j'ai dit:

Frères noirs, sœurs noires, je veux que vous sachiez que je vous aime et j'espère que quelque part dans vos cœurs vous avez de l'amour pour moi. Je m'appelle Assata Shakur (nom d'esclave joanne chesimard), et je suis un révolutionnaire. Un révolutionnaire noir. J'entends par là que j'ai déclaré la guerre à toutes les forces qui ont violé nos femmes, castré nos hommes et maintenu nos bébés le ventre vide.

J'ai déclaré la guerre aux riches qui prospèrent grâce à notre pauvreté, aux politiciens qui nous mentent avec des visages souriants, et à tous les robots stupides et sans cœur qui les protègent, eux et leurs biens.

Je suis un révolutionnaire noir et, en tant que tel, je suis victime de toute la colère, la haine et la calomnie dont l'amérika est capable. Comme tous les autres révolutionnaires noirs, amerika essaie de me lyncher.

Je suis une femme révolutionnaire noire, et à cause de cela, j'ai été inculpée et accusée de chaque crime présumé auquel une femme aurait participé. Les crimes allégués dans lesquels seuls des hommes auraient été impliqués, j'ai été accusé de planification. Ils ont plâtré des images qui me seraient apparues dans les bureaux de poste, les aéroports, les hôtels, les voitures de police, les métros, les banques, la télévision et les journaux. Ils ont offert plus de cinquante mille dollars de récompenses pour ma capture et ils ont donné l'ordre de tirer à vue et de tirer pour tuer.

Je suis un révolutionnaire noir et, par définition, cela fait de moi un membre de l'Armée de libération noire. Les porcs ont utilisé leurs journaux et téléviseurs pour dépeindre l'Armée de libération noire comme des criminels vicieux, brutaux et fous. Ils nous ont appelés gangsters et gun molls et nous ont comparés à des personnages tels que John Dillinger et Ma Barker. Il doit être clair, il doit être clair pour quiconque peut penser, voir ou entendre que nous sommes les victimes. Les victimes et non les criminels.

Il devrait également nous être clair maintenant qui sont les vrais criminels. Nixon et ses partenaires criminels ont assassiné des centaines de frères et sœurs du tiers monde au Vietnam, au Cambodge, au Mozambique, en Angola et en Afrique du Sud. Comme l'a prouvé Watergate, les plus hauts responsables de l'application de la loi dans ce pays sont un groupe de criminels menteurs. Le président, deux procureurs généraux, le chef du fbi,

le chef de la cia et la moitié du personnel de la maison blanche ont été impliqués dans les crimes du Watergate.

Ils nous traitent de meurtriers, mais nous n'avons pas tué plus de deux cent cinquante hommes, femmes et enfants noirs non armés, ni blessé des milliers d'autres dans les émeutes qu'ils ont provoquées pendant les années soixante. Les dirigeants de ce pays ont toujours considéré leurs biens plus importants que nos vies. Ils nous traitent de meurtriers, mais nous n'étions pas responsables des vingt-huit frères détenus et des neuf otages assassinés dans l'attique. Ils nous traitent de meurtriers, mais nous n'avons pas tué et blessé plus de trente étudiants noirs non armés à Jackson State - ou dans Southern State non plus.

Ils nous traitent de meurtriers, mais nous n'avons pas assassiné Martin Luther King, Jr., Emmett Till, Medgar Evers, Malcolm X, George Jackson, Nat Turner, James Chaney et d'innombrables autres. Nous n'avons pas assassiné, en tirant dans le dos, Rita Lloyd, 16 ans, Rickie Bodden, 11 ans, ou Clifford Glover, 10 ans. Ils nous traitent de meurtriers, mais nous ne contrôlons ni n'appliquons un système de racisme et d'oppression qui assassine systématiquement les Noirs et les Tiers-Monde. Bien que les Noirs représentent censément environ quinze pour cent de la population américaine totale, au moins soixante pour cent des victimes de meurtre sont des Noirs. Pour chaque porc tué dans le soi-disant devoir, il y a au moins cinquante Noirs assassinés par la police.

L'espérance de vie des Noirs est bien inférieure à celle des Blancs et ils font de leur mieux pour nous tuer avant même notre naissance. Nous sommes brûlés vifs dans des immeubles pièges à feu. Nos frères et sœurs OD quotidiennement de l'héroïne et de la méthadone. Nos bébés meurent d'un empoisonnement au plomb. Des millions de Noirs sont morts des suites de soins médicaux indécents. C'est un meurtre. Mais ils ont le culot de nous traiter de meurtriers.

Ils nous appellent des kidnappeurs, mais frère Clark Squire (qui est accusé, avec moi, d'avoir assassiné un soldat de l'État du New Jersey) a été kidnappé le 2 avril 1969 dans notre communauté noire et détenu avec une rançon d'un million de dollars à New York. Affaire de complot Panther 21. Il a été acquitté le 13 mai 1971, avec tous les autres, de 156 chefs d'accusation de complot par un jury qui a mis moins de deux heures à délibérer. Frère Squire était innocent. Pourtant, il a été kidnappé dans sa communauté et sa famille. Plus de deux ans de sa vie ont été volés, mais ils nous appellent des ravisseurs. Nous n'avons pas enlevé les milliers de Frères et Sœurs détenus dans les camps de concentration d'Amérique. Quatre-vingt-dix pour cent de la population carcérale de ce pays sont des Noirs et du tiers monde qui ne peuvent se permettre ni caution ni avocat.

Ils nous traitent de voleurs et de bandits. Ils disent que nous volons. Mais ce n'est pas nous qui avons volé des millions de Noirs du continent africain. Nous avons été privés de notre langue, de nos dieux, de notre culture, de notre dignité humaine, de notre travail et de nos vies. Ils nous traitent de voleurs, mais ce n'est pas nous qui volons des milliards de dollars chaque année par des évasions fiscales, des prix illégaux, des détournements de fonds, des fraudes à la consommation, des pots-de-vin, des pots-de-vin et des escroqueries. Ils nous traitent de bandits, mais chaque fois que la plupart des Noirs prennent notre chèque de paie, nous nous faisons voler. Chaque fois que nous entrons

dans un magasin de notre quartier, nous sommes retenus. Et chaque fois que nous payons notre loyer, le propriétaire met un pistolet dans nos côtes.

Ils nous traitent de voleurs, mais nous n'avons pas volé et assassiné des millions d'Indiens en arrachant leur patrie, puis nous nous sommes qualifiés de pionniers. Ils nous traitent de bandits, mais ce n'est pas nous qui volons l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine de leurs ressources naturelles et de leur liberté alors que les gens qui y vivent sont malades et affamés. Les dirigeants de ce pays et leurs flunkies ont commis certains des crimes les plus brutaux et les plus vicieux de l'histoire. Ce sont les bandits. Ce sont les meurtriers. Et ils devraient être traités comme tels. Ces maniaques ne sont pas aptes à me juger, Clark ou toute autre personne noire jugée en Amérique. Les Noirs devraient et, inévitablement, doivent déterminer notre destin.

Chaque révolution de l'histoire a été accomplie par des actions, bien que les mots soient nécessaires. Nous devons créer des boucliers qui nous protègent et des lances qui pénètrent nos ennemis. Les Noirs doivent apprendre à lutter en luttant. Nous devons apprendre par nos erreurs.

Je tiens à vous présenter mes excuses, mes frères et sœurs noirs, d'être sur l'autoroute du New Jersey. J'aurais du être mieux informé. L'autoroute est un point de contrôle où les Noirs sont arrêtés, fouillés, harcelés et agressés. Les révolutionnaires ne doivent jamais être trop pressés ou prendre des décisions imprudentes. Celui qui court quand le soleil dort trébuchera plusieurs fois.

Chaque fois qu'un combattant de la liberté noire est assassiné ou capturé, les porcs essaient de donner l'impression qu'ils ont annulé le mouvement, détruit nos forces et réprimé la Révolution noire. Les porcs essaient également de donner l'impression que cinq ou dix guérilleros sont responsables de chaque action révolutionnaire menée en amerika. C'est absurde. C'est absurde. Les révolutionnaires noirs ne tombent pas de la lune. Nous sommes créés par nos conditions. Façonné par notre oppression. Nous sommes fabriqués en masse dans les rues du ghetto, dans des endroits comme Attica, San Quentin, Bedford Hills, Leavenworth, et chanter chanter. Ils produisent des milliers d'entre nous. De nombreux anciens combattants noirs et mères de bien-être sans emploi rejoignent nos rangs. Des frères et sœurs de tous horizons, fatigués de souffrir passivement, composent le BLA.

Il y a, et il y en aura toujours, jusqu'à ce que chaque homme, femme et enfant noirs soit libre, une armée de libération noire. La fonction principale de l'Armée de libération des Noirs en ce moment est de créer de bons exemples, de lutter pour la liberté des Noirs et de préparer l'avenir. Nous devons nous défendre et ne laisser personne nous manquer de respect. Nous devons gagner notre libération par tous les moyens nécessaires.

Il est de notre devoir de lutter pour notre liberté.

Il est de notre devoir de gagner.

Nous devons nous aimer et nous soutenir les uns les autres.

Nous n'avons rien à perdre à part nos chaînes:

Dans l'esprit de:

Ronald Carter
William Noël
Mark Clark
Mark Essex
Frank Champs «lourds»
Woodie Changa Olugbala Green
Fred Hampton
Lil 'Bobby Hutton
George Jackson
Jonathan Jackson
James McClain
Harold Russell
Zayd Malik Shakur
Anthony Kumu Olugbala Blanc

Nous devons continuer à nous battre.

L'atelier avait tout un tas de règles, la plupart stupides. Aucun journal ou magazine n'était autorisé. Quand j'ai demandé pourquoi nous ne pouvions pas lire les journaux, ils m'ont dit que les journaux étaient «incendiaires». De toute évidence, si une personne lisait dans le journal que sa sœur avait été violée, elle attendrait que le violeur vienne en prison et lui infligerait des lésions corporelles.

«Mais,» ai-je protesté, «les autres détenus regardent la télévision et écoutent la radio (je n'ai pas non plus le droit). Ils pourraient recevoir les mêmes informations de cette façon ou d'une visite de chez eux. »

«Dans ce cas», m'a dit le directeur, «nous ne vous laissons pas lire les journaux parce qu'ils présentent un risque d'incendie.»

L'une des règles les plus tristes interdisait aux enfants de rendre visite à leur mère en prison. Je pouvais voir les enfants qui attendaient dehors, regardant ce vieil immeuble laid avec des visages tristes et frustrés. Leurs mères couraient vers la seule fenêtre qui donnait sur le parking juste pour avoir un aperçu de leurs enfants. Crier par la fenêtre était un non-non, mais de temps en temps, quelqu'un s'emballait. Parfois, leurs cris effrénés ne sont pas entendus.

Petit à petit, j'ai commencé à connaître les femmes. Ils ont tous été très gentils avec moi et m'ont traité comme une sœur. Ils ont ri comme un diable quand je leur ai dit que j'étais censé être protégé d'eux. Ces premiers jours, avant que j'aie vraiment appris à manœuvrer d'une seule main, ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour me faciliter la tâche. Ils se sont portés volontaires pour repasser mes uniformes et les mettre furtivement dans la buanderie pour être lavés plus d'une fois par semaine. Quand ils m'ont dit leurs accusations et le temps qu'ils faisaient, je ne pouvais pas le croire. Un bon nombre d'entre eux faisaient du temps pour les chiffres, soit six mois ou un an. À New

York, faire du temps pour la course à pied était pratiquement inconnu, et cela n'a certainement pas duré six mois ou un an. Tout le monde dans le monde sait que les chiffres d'affaires font que les flics sont gros. Ces femmes n'avaient blessé personne ou volé quoi que ce soit, pourtant elles étaient en prison, probablement arrêtées par les mêmes flics qu'elles avaient payé. Leur seul crime était de concurrencer la loterie d'État. La plupart d'entre eux avaient déjà été condamnés. Si la peine était inférieure à un an, la peine était purgée dans la prison du comté plutôt que dans le pénitencier de l'État.

Si je m'attendais à trouver de soi-disant criminels endurcis ou des gangsters féminins de grande envergure ou des molls d'armes à feu dans l'atelier, j'aurais été tristement déçu. Le reste des femmes qui ne faisaient pas de temps pour les chiffres étaient dans une forme de vol mineur, comme le vol à l'étalage ou la passation de chèques sans provision. La plupart de ces sœurs bénéficiaient de l'aide sociale et toutes avaient à peine réussi à joindre les deux bouts. Les tribunaux ne leur ont montré aucune pitié. Ils ont amené cette sœur peu de temps après mon arrivée, qui était enceinte de huit mois et qui avait été condamnée à un mois pour vol à l'étalage, quelque chose qui coûtait moins de vingt dollars.

Plus tard, une sœur d'âge moyen a commencé à venir à l'atelier le week-end. Elle a travaillé pendant la semaine et a purgé sa peine de six mois pour conduite en état d'ébriété le week-end. Sachant que les femmes blanches avec les mêmes accusations n'auraient jamais reçu une telle condamnation, j'ai pensé que c'était sévère. Mais je n'ai pas réalisé à quel point elle était dure jusqu'à ce qu'elle me dise qu'elle avait été arrêtée pour conduite en état d'ébriété dans l'allée de sa propre maison. Elle n'avait même pas été sur une voie publique. Elle m'a aussi dit que les flics l'avaient arrêtée parce qu'ils n'aimaient pas la façon dont elle leur parlait.

Dans cette prison, ce n'était rien de voir une femme ramenée à tabac. Dans certains cas, la seule accusation était de «résister à l'arrestation». Une sœur portoricaine a été amenée une nuit. Elle avait été si violemment battue par la police que la matrone de service ne voulait pas l'admettre. «Je ne veux pas qu'elle meure pendant mon quart de travail», répétait-elle. Il fallut des jours avant que cette sœur ne puisse sortir du lit.

Malgré tout, ces sœurs ont fait en sorte que l'endroit saute. Ils ont raconté toutes sortes d'histoires amusantes sur leur vie, des choses qu'ils avaient vues et expérimentées. Certains avaient un talent naturel pour la comédie. Ce qui m'a étonné, c'est la façon dont ils ont raconté les histoires les plus tristes du monde et ont fait rire tout le monde à leur sujet.

Fille, ce négro était toujours dans mon portefeuille en train de voler mon argent. Et tout ce qu'il en a fait était de le faire exploser sur les circuits. Fille, cet homme a dépensé tellement d'argent sur les circuits, il m'a fait souhaiter que je sois un cheval. Un jour, j'ai réparé son cul, cependant. J'étais malade et fatigué de son désordre. Je parie qu'il n'ira pas bientôt dans le portefeuille de personne. J'ai mis une souricière dans cette ventouse. Fille, tu aurais dû entendre ce mec hurler.

Mon mari et moi, nous nous battions comme des chats et des chiens. Et il était jaloux car la journée est longue. Chili, nous sommes allés au bar ce soir et le nigga s'est défoncé, et a commencé à penser que j'étais en train de déconner avec un mec au bar. Dès que nous sommes sortis, mon garçon, il m'a sauté dessus comme un gorille saute sur une banane. Tu ne sais pas que cet homme m'a frappé si fort qu'il m'a frappé les dents tout droit de ma bouche. «Maintenant, attendez une minute!» J'ai dit à cet imbécile. «Nous pouvons nous battre plus tard. Je n'ai pas plus de quatre cents dollars à dépenser pour ne pas avoir de fausses dents. Chili, nous étions ivres comme des mouffettes, à genoux pendant environ une heure à la recherche de ces dents. Et quand cet imbécile les a trouvés, il a dit que les dents ont bondi et ont essayé de le mordre. Seigneur, Chili, cet homme est un imbécile.

Je ne pouvais écouter ces histoires que lorsque la porte extérieure était ouverte. Pendant la journée, une femme «officier du shérif» était postée à l'extérieur de ma cellule. Quand elle était là, la porte restait généralement ouverte.

Pendant tout mon séjour dans cette prison, j'ai vu très peu de femmes blanches. Les rares personnes qui sont venues ne sont restées là que quelques heures ou un jour environ avant d'être renflouées. Il y avait une femme blanche qui a été arrêtée sur l'autoroute à péage avec cinquante livres de reefer. Tout le monde attendait de voir ce que serait sa caution. Ensuite, nous avons découvert qu'elle avait été libérée de sa propre initiative (c'est-à-dire sans caution). Pour être libéré sur engagement dans l'état du New Jersey, l'une des conditions est la résidence de Jersey. La femme vivait au Vermont. Mais personne n'a été vraiment choqué. Elle était blanche.

Je devenais fou dans cette petite cellule. La seule fois où ils m'ont laissé sortir, c'était pour des visites et pour voir le soi-disant médecin. J'ai toujours été une personne active et agitée, et être enfermée dans cette petite cage toute la journée m'a rendu fou. J'avais besoin de me dégourdir les jambes. J'ai commencé à courir dans la cellule. Je courrais dans ce petit cercle jusqu'à ce que je sois épuisé. Deux ou trois jours après mon départ, la directrice, Mlle Bitch, accompagnée de quelques gardes masculins, m'a rendu visite.

«Nous entendons dire que vous courez dans votre cellule», dit-elle. "Vous devrez arrêter cette activité immédiatement."

"Quoi? Pourquoi?"

«Parce que vous dérangez les gens en bas.»

«Quelles personnes?»

«Il y a un bureau sous vous et vous dérangez les travailleurs.»

"Êtes-vous fou? Ils devront juste être dérangés. Je ne cours pas aussi longtemps de toute façon Si vous me laissez sortir dans la cour pour faire de l'exercice avec les autres femmes, je vais arrêter de courir dans ma cellule.

"Je vous ordonne d'arrêter de courir dans votre chambre."

«Je ne me souviens pas avoir rejoint votre armée», ai-je dit. «Lorsque je rejoins votre armée, vous pouvez m'ordonner.»

Elle est partie en haletant et j'ai continué à courir. C'était la fin de cela. Je dois cependant la remercier. Si elle n'était pas venue me harceler, j'aurais probablement renoncé à courir dans ce petit espace dans quelques jours.

La nourriture dans l'atelier était horrible. En fait, c'était dégoûtant. La nourriture y est pire que la nourriture dans n'importe quelle prison où je suis allé depuis, et c'est tout un exploit. Je m'assoyais et attendais le déjeuner ou le dîner, affamé comme l'enfer, et ils m'apportaient des morceaux irisés brun verdâtre flottant dans un liquide aqueux (ragoût de foie, ils l'appelaient) ou de la graisse d'agneau flottant dans de l'eau qui était censé être un ragoût d'agneau. Et ce truc désagréable et nauséabond avait un goût bien pire qu'il n'y paraissait. L'endroit était infesté de mouches, tout comme la nourriture. La seule chose comestible était les œufs, quand ils en avaient, et la purée de pommes de terre. Je vivais des noix et des bonbons que j'avais achetés au commissaire et des fruits que ma famille avait apportés lors des visites.

Chaque jour pendant une semaine entière, ils nous ont apporté ce truc désagréable qui était censé être des raviolis. Eh bien, c'était la dernière goutte. Nous avons tous décidé de faire une grève de la nourriture. J'ai écrit une pétition que tout le monde a signée et nous l'avons envoyée au bureau du directeur. Plus tard, le directeur a accepté de discuter de rendre la nourriture plus comestible, mais il a refusé de me parler. Il a dit que le fait que j'avais qualifié la nourriture de «slop» montrait que j'étais déraisonnable. La nourriture était meilleure pendant quelques jours, puis elle est revenue au même vieux slop méchant.

La femme officier du shérif qui me gardait devait être la plus vieille blonde «idiote» du monde. Elle a joué le rôle d'un buste. Elle était curieuse et était le plus gros potin du monde. Chaque fois qu'elle me voyait, elle souriait et faisait semblant d'être si amicale. Un jour, des ouvriers creusaient un grand trou dans le mur pour installer de nouveaux circuits électriques. Bien sûr, dès qu'elle est entrée, l'officier du shérif curieux a commencé ses questions.

«Que construisent-ils?»

J'ai dit: «N'avez-vous pas entendu? Eh bien, vous savez, ils ont adopté une loi spéciale et ils vont m'exécuter. Ils construisent la chambre à gaz maintenant.

"Bien!" dit-elle avec indignation: «Eh bien! Personne ne m'en a parlé. Et elle s'est précipitée pour savoir pourquoi personne ne l'avait informée.

Les lumières étaient éteintes tous les soirs à dix heures. J'ai eu de la chance car il y avait un interrupteur de nuit que je contrôlais dans la salle de bain adjacente à ma cellule. Je déplaçais le lit bébé pour que je sois le plus éclairé possible et que je lisais jusque tard dans la nuit. Quand j'en avais assez de lire, j'éteignais la lumière et je regardais par la fenêtre. Dehors, la police a patrouillé dans la zone. Souvent, il y avait deux policiers à pied qui semblaient se tenir près du parking. Ils portaient des carabines et des fusils de

chasse. Une nuit, dans mon état habituel d'ennui, alors que je me tenais à la fenêtre et que je me sentais malicieux, j'ai crié un son semblable à un oiseau de la voix la plus aiguë que je pouvais entendre: «Eeeeenk, eeeenk, eeeeenk, eeeeeeeeeeeeeeeeenk. Les porcs ont commencé à regarder comme des fous. Ils ont secoué de cette façon et de cette façon comme s'ils pensaient que quelqu'un était derrière eux. Encore une fois j'ai pleuré, "Eeeeeeenk, eeeeeeeeenk, eeeeeeeeewa, eeeeeeeeeeewa." Cette fois, ils ont vraiment sauté. Vous auriez pensé que c'était la Seconde Guerre mondiale et que les Japonais étaient à deux mètres. J'ai attendu un moment. Quand ils se sont calmés, d'une voix encore plus aiguë qu'avant, j'ai pleuré: «Naaaaaaeeeeee, naaaaeeeeeee, naaaaaaeeeeeeeeeeee. Ils pointèrent leurs armes et marchaient en arrière, prêts à tirer sur tout ce qui bougeait. Puis, tout à fait par accident, ma coupe en métal est tombée au sol. Eh bien, en une seconde, ils étaient à terre, rampant, tenant leurs fusils. Quand j'ai vu ces imbéciles ramper sur le sol comme ça, je n'en pouvais plus. J'ai ri jusqu'à ce que je sois malade. Super, gros, mauvais policiers, rampant dans tous les sens, effrayés par leurs propres ombres. De temps en temps, je l'ai essayé à nouveau avec des policiers différents et généralement les résultats étaient similaires, mais ce n'était jamais aussi bon que la première nuit.

Parce que j'avais une clavicule cassée, je devais porter une attelle en huit autour de mes épaules. Il était fait de mousse et de coton avec une petite boucle de ceinture à l'arrière, d'environ un demi-pouce de large. Un matin, alors que je mangeais, le gardien est entré dans ma cellule et l'a pris.

"Vous ne pouvez pas avoir ça."

"Pourquoi?"

«Parce qu'il contient du métal», répondit-elle. "Vous ne pouvez rien avoir avec du métal dessus." Maintenant, j'étais là, assis sur un lit en métal, buvant dans une tasse en métal, mangeant dans un bol en métal, et cette policière se tenait face à moi en me disant que je ne pouvais pas avoir mon appareil dentaire à cause de cette petite boucle en métal. J'ai élevé tout ce que j'ai pu, mais j'ai vu qu'elle était, comme elle l'a dit, comme ils le disent tous, «ne suivant que les ordres».

«Si le médecin de la prison dit que vous en avez besoin, vous pouvez le récupérer.»

Dès que le Dr Miller est entré dans l'atelier, j'ai demandé à le voir. Sans le corset, mon épaule était faible et fragile. Je pouvais à peine me tenir droit.

«Ne vous inquiétez pas pour cette vieille orthèse», m'a dit Herr médecin. "Tu n'as pas besoin de cette chose de toute façon"

C'était tout ce que je pouvais faire pour ne pas lui donner un coup de pied dans l'aine. Heureusement, plus tard dans la semaine, le spécialiste des os est sorti de l'hôpital pour me voir. C'était un très bon médecin et un homme très gentil. Il a dit au directeur en termes clairs que j'avais besoin de mon appareil dentaire et que sans cela, je pourrais être défiguré. Il m'a donné beaucoup d'encouragements pour ma main afin que je puisse en reprendre pleinement l'usage. Finalement, ils ont rendu l'accolade.

C'est à peu près à cette époque que les miracles ont commencé. J'étais sûr maintenant que ma main revenait à la vie. Je commençais à être capable de lui dire de faire des choses et il répondrait réellement. Chaque petit progrès était un miracle. Être capable de toucher mon petit doigt avec mon pouce, de prendre une tasse, de tenir un crayon, de me pincer étaient des exploits qui prenaient des jours de pratique et d'exercice. Et puis le jour est venu où j'ai su que j'étais presque là. Après des mois d'essais, j'ai enfin pu claquer des doigts. Chaque fois que quelqu'un venait me voir, je lui montrais mes nouveaux talents. Je me sentais comme un petit enfant qui disait: «Regarde, maman, vois ce que je peux faire.»

Finalement, une conférence conjointe a été organisée entre Soundjata et moi avec Evelyn présente. Cela a eu lieu à l'atelier. Soundjata a été amenée de la prison du Nouveau-Brunswick. Je n'ai jamais été aussi heureux de voir qui que ce soit de ma vie. C'était difficile de parler car les gardes étaient pratiquement assis sur nos genoux. Je ne peux pas chuchoter pour rien et Evelyn n'arrêtait pas de me dire de baisser la voix. Nous avons parlé de l'affaire et avons décidé qu'il était politiquement correct d'être jugé ensemble. Le simple fait de voir Soundjata m'a tout de suite refroidi. Je me sentais mal et j'étais vraiment conscient de mon apparence. J'avais éclaté dans une horrible éruption cutanée du savon de la prison et je ressemblais à un épouvantail déséquilibré avec des bosses. Il y a quelque chose à propos de Soundjata qui respire le calme. De chaque partie de son être, vous pouvez sentir la présence de l'esprit et de la ferveur révolutionnaires. Et son amour pour les Noirs est si intense que vous pouvez presque le toucher et le tenir dans votre main. Il n'y a rien de mis sur lui. C'est une personne vraiment folklorique. Chaque fois que je le vois, il a l'air d'être sur un porche quelque part dans le sud, respirant l'air d'été et faisant rebondir les bébés sur ses genoux. La vérité est que Soundjata est un pays. Il le nierait jusqu'au bout, mais c'est un pays sho nuff. Et quand il rit de son rire gloussant, c'est comme un voyage au Texas dans les bois. À la fin de la conférence, j'étais une personne différente. Je me sentais beaucoup plus fort et je ne me sentais pas seul.

Je ne sais pas quand, mais quelque part en cours de route, j'ai commencé à ramasser les tasses en métal qu'on nous a données à boire. Au début, je pense que c'est simplement ma façon lente de boire qui a fait s'accumuler les tasses. Je n'étais pas trop populaire auprès des gardes, en particulier des hommes. La plupart d'entre eux ne m'avaient pas dit hué et vice versa, mais ils détestaient mes tripes. Pour eux, j'étais un tueur de flics et c'étaient des flics. Quelque chose m'a dit de faire très attention. Ils m'avaient donné une petite table pour manger et écrire, et le soir, avant de m'endormir, je poussais la table à côté des bars et empilais précairement les tasses dessus. Les barreaux s'ouvraient dans la cellule, et le moindre mouvement ferait retentir toute la pile de tasses sur le sol. Je poussais le banc en bois derrière la table. De cette façon, quiconque tenterait d'entrer devrait exercer une réelle pression. Je suis passé par cette routine tous les soirs, me sentant un peu stupide mais obligé.

Une nuit, au milieu de la nuit, les tasses se sont écroulées. Je me suis immédiatement réveillé pour trouver quatre ou cinq gardes masculins debout à la porte de ma cellule.

J'ai crié: «Qu'est-ce que tu veux? Que fais-tu dans ma cellule? » assez fort pour que quelqu'un m'entende. Les gardes se tenaient dans l'embrasure de la porte comme s'ils ne savaient pas quoi faire. Finalement, l'un d'eux a verrouillé la porte et a dit: «Nous

avons entendu un bruit et nous sommes venus enquêter. Nous étions juste en train de le vérifier. Ils n'étaient même pas censés être dans la section des femmes. La gardienne de garde cette nuit-là, la plus mince de la prison, n'était nulle part en vue. Après cela, quelle que soit la prison dans laquelle je me trouvais, j'ai toujours trouvé un moyen de barricader ma cellule. Dans les prisons, il n'est pas du tout rare de trouver un prisonnier pendu ou brûlé vif dans sa cellule. Aussi suspectes que soient les circonstances, ces décès sont toujours considérés comme des «suicides». Ce sont généralement des détenus noirs, considérés comme «une menace pour le bon fonctionnement de la prison». Ils sont généralement parmi les détenus les plus conscients politiquement et socialement de la prison.

Quand Eva est arrivée à l'atelier, c'était en quelque sorte un événement. Habituellement, elle occupait la cellule dans laquelle j'étais. (Les autres femmes étaient logées dans deux dortoirs ouverts.) Les gardiens ne savaient pas quoi faire d'elle. Elle avait été dans cette prison plusieurs fois auparavant et elle était connue comme une éleveuse d'enfer. Tout le monde a dit qu'elle était folle.

Ma première rencontre avec Eva a eu lieu lorsqu'elle est venue dans les bars et s'est assise à l'extérieur de ma cellule et m'a dit qu'elle pouvait voyager en astro. Elle l'a appelé quelque chose comme la projection astrospatiale.

«Je peux aller où je veux, quand je veux», m'a-t-elle dit. «Je viens de Jupiter.»

"Comment était-ce?" je lui ai demandé.

«Oh, c'était bien. Ils avaient ces jolies petites personnes. Ils étaient violets avec une peau de crocodile et des cheveux bleus. Tu peux aller où tu veux », m'a-t-elle dit. «Il suffit de se projeter.»

«Pouvez-vous me montrer comment me projeter hors d'ici?»

«Oh, c'est facile», dit-elle, «je fais ça tout le temps. En fait, je ne suis pas ici maintenant.

«Non, ai-je dit, ce n'est pas suffisant. Je veux projeter mon esprit et mon corps hors d'ici.

«Vous serez en prison où que vous alliez», a déclaré Eva.

«Vous avez raison, lui ai-je dit, mais je préfère être dans une prison à sécurité minimale ou dans la rue que dans la prison à sécurité maximale ici. La seule différence entre ici et les rues est que l'un est la sécurité maximale et l'autre est la sécurité minimale. La police patrouille dans nos communautés, tout comme les gardes patrouillent ici. Je n'ai pas la moindre idée de ce que ça fait d'être libre.

Eva m'a dit qu'elle savait ce que je ressentais. Elle devait savoir. Toute personne noire en Amérique, si elle est honnête avec elle-même, doit en venir à la conclusion qu'elle ne sait pas ce que c'est que d'être libre. Nous ne sommes pas libres politiquement, économiquement ou socialement. Nous avons très peu de pouvoir sur ce qui se passe dans nos vies. En fait, une personne noire en Amérique n'est même pas libre de marcher

dans la rue. Marchez dans la mauvaise rue, dans le mauvais quartier la nuit, et vous savez ce qui se passe.

Eva et moi nous sommes bien entendus. Souvent, je ne comprenais pas de quoi elle parlait. Mais parfois, elle avait tellement de sens que je me demandais si c'était vraiment le monde qui était fou. Elle m'a beaucoup appris sur la prison et elle a toujours raconté une histoire drôle sur sa vie.

Eva était une grande sœur; elle pesait environ 300 livres. Elle avait la peau très foncée et ses cheveux étaient coupés courts à côté de son cuir chevelu. Les gens qui ont accepté les normes de beauté blanches et européennes la trouveraient peu attrayante. Mais pour moi, il y avait quelque chose de beau chez elle et j'adorais la regarder. Elle est l'une des rares personnes que j'ai rencontrées dans la vie à avoir le courage d'être presque totalement honnête.

Au total, Eva avait passé environ dix ans dans l'établissement correctionnel de Clinton pour femmes du New Jersey. Elle y était autrefois lorsque les femmes travaillaient à la ferme. Elle m'a dit comment les femmes étaient traitées, que les soldats de l'État seraient appelés pour le moindre trouble. Elle était là pendant une émeute à Clinton et avait vu des soldats de l'État battre les femmes sans pitié; une fois qu'ils avaient battu une femme enceinte si violemment, elle a perdu son bébé.

À cette époque, j'ai commencé à faire mes petites promenades. Rester enfermé dans cette cage toute la journée me poussait à grimper le mur. Alors, quand les gardes m'apportaient ma nourriture, je passais devant eux dans ce qu'on appelait la salle de repos, où les femmes mangeaient et regardaient la télévision. Je marchais d'abord dans un dortoir, puis dans l'autre, puis je retournais dans ma cellule. Il n'y avait aucun endroit où je pouvais courir car il y avait deux ou trois portes verrouillées entre moi et l'extérieur. La plupart des gardes m'incitaient à rentrer dans ma cellule et, après un court laps de temps, je le ferais. Mais aucun d'entre eux n'est devenu trop fou à ce sujet jusqu'au jour où un garde m'a crié: «Reviens ici! M'as-tu entendu? Reviens ici! »

S'il y a une chose que je ne supporte pas, c'est qu'on l'ordonne, et s'il y a une autre chose qui me rend fou, c'est à une personne blanche de me parler sur ce ton de voix. «Tu me fais venir ici», lui ai-je dit. «Tu es si grand et si méchant, je veux te voir me faire revenir là-dedans.» Elle a fait un geste comme si elle allait m'attraper. «Vous mettez vos mains sur moi et ce sera vous et moi. Tu mets la main sur moi et je vais t'éclabousser la cervelle partout sur ces murs. C'est une bonne chose qu'elle ne m'ait pas essayé, car elle me dépassait d'au moins cinquante livres et j'étais toujours à peu près le bandit manchot. Mais je lui aurais donné un sacré combat. J'étais en colère et frustré et j'avais déjà emmagasiné environ deux ou trois mois de colère. Quoi qu'il en soit, je suis finalement retourné dans la cellule, quand j'étais prêt. Mais son attitude m'a rendu provocant. Chaque fois qu'elle ouvrait ma cellule pour quoi que ce soit, je la dépassais et je me promenais pendant une minute. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte comme si elle était une porte ou quelque chose comme ça et je me reculais et la poussais à l'écart. Elle était aussi grande qu'une maison, mais elle n'avait pas un peu de force. Finalement, elle a appelé les gardes masculins. J'étais dans l'un des dortoirs en

train de parler aux femmes, me demandant pourquoi elle ne me dérangeait pas, quand une dizaine de gardiens sont entrés dans la pièce.

«Qui est JoAnne Chesimard?» demanda le garde-chef. Personne n'a rien dit. «Laquelle d'entre vous est JoAnne Chesimard? Ils avaient l'air d'être prêts à sauter sur quelqu'un. Encore une fois, personne n'a répondu. «Très bien, je vais vous demander à nouveau, laquelle de vous est JoAnne Chesimard?

«Je suis JoAnne Chesimard», a déclaré Eva. Eh bien, quand les gardes ont jeté un coup d'œil à Eva et ont vu à quel point elle était grande, leur ton a immédiatement changé.

«Mademoiselle Chesimard, pourriez-vous retourner dans votre cellule?»

L'un des gardes est venu de l'arrière et a tapoté l'épaule du sergent.

«Je la connais», dit-il. «Ce n'est pas Chesimard.

«Je suis celui que vous recherchez», ai-je dit. Je ne voulais pas qu'Eva soit trop impliquée dans ma folie. «Je vous verrai plus tard, mes sœurs. J'ai eu assez d'excitation pour le moment. Je suis passé devant eux, je suis allé dans ma cellule et j'ai ouvert un livre.

Le lendemain, ce même garde a réussi à me repousser.

«Je ne veux plus de problèmes avec toi», dit-elle. «Je ne veux plus avoir à appeler les hommes à nouveau.

«Vous pouvez appeler la garde nationale, la milice, le FBI et n'importe qui d'autre pour tout ce que j'aime. Tu peux appeler ta mère si tu veux », lui ai-je dit. Dès qu'elle a ouvert la porte pour le déjeuner, je l'ai poussée juste devant elle. J'ai pris mon plateau, je me suis assis avec les autres femmes et j'ai commencé à manger mon déjeuner. Je ne savais pas ce qui allait se passer mais je voulais voir ce qu'ils allaient faire. Il me restait environ trois bouchées de nourriture dans mon assiette lorsque l'équipe de goon est arrivée.

"Très bien, levez-vous et entrez dans votre cellule."

«Dès que j'ai fini ce que j'ai dans mon assiette.»

"À présent!" ils ont commandé.

"Il ne me reste plus que deux cuillerées."

"À présent!" Ils ont fait signe à la gardienne. «Emmenez la prisonnière dans sa cellule.» Elle s'est approchée de moi les mains tendues.

«Ne me mets pas la main», lui ai-je dit. «Je vais marcher jusqu'à ma cellule.»

«Emmenez la prisonnière dans sa cellule», ont-ils ordonné. Elle est allée me saisir le bras et tout à coup la salle s'est mise en mouvement. Des chaises, des tables, des tasses, des plateaux volaient dans les airs. Tout le monde courait pour se mettre à l'écart ou se battait. La gardienne se précipita vers la porte. Les gardes mâles m'ont sauté dessus. Je frappais, donnais des coups de pied, griffais, frappais, mordais et je ne sais pas quoi

d'autre. Ils ont finalement réussi à me faire entrer dans ma cellule et les autres femmes enfermées dans leurs dortoirs. Aucune des femmes n'a été gravement blessée. J'avais quelques entailles et égratignures, mais sinon, tout allait bien. Et je me sentais bien. Une partie de cette colère refoulée en moi avait été libérée. L'un des gardiens a été blessé. D'une manière ou d'une autre, son visage avait été coupé. C'était le même petit canard qui s'était assis en face de moi à l'hôpital, pointant un fusil de chasse sur moi et activant et désactivant la sécurité, parlant de la façon dont il aimait tuer les animaux. Personne ne sait comment il a été coupé ou qui l'a coupé. Mais tout le monde sait que le chasseur a été chassé.

Plus tard dans la journée, ils ont amené un photographe pour photographier les preuves. Le journal local a par la suite rapporté une «émeute» au workhouse. Des policiers et le shérif sont venus et ont fouillé la prison. Ils ont dit qu'ils cherchaient l'arme qui avait coupé la garde. Ils n'ont rien trouvé. Cette nuit-là, ils sont venus chercher Eva. Ils l'ont emmenée au Vroom Building, «l'hôpital» du New Jersey pour les aliénés criminels. Elle y a passé environ trois semaines avant de revenir. La nuit où elle est partie, je me suis sentie triste et coupable. Ici, je l'avais prise dans ma folie. J'étais assis et je pensais à elle. Alors je me suis assis et j'ai écrit ce poème:

Femme rhinocère
Qui personne ne veut
et que tout le monde utilise.
Ils disent que vous êtes fou
parce que vous n'êtes pas assez fou pour
vous agenouiller lorsqu'on vous dit de vous agenouiller.

Hé, grande femme -
avec des cicatrices sur la tête
et des cicatrices sur le cœur
qui ne semblent jamais guérir -
j'ai vu ta lumière
Et elle brillait.

Vous leur avez donné de l'amour.
Ils t'ont donné de la merde.
Vous vous les avez donnés.
Ils vous ont donné Hollywood.
Ils ronronnent à vous
parce que vous savez comment rugir
et le sauvegarder avec réalité.

Femme rhinocère.
Grande maman dans un petit monde.

Tu as fermé les yeux
et le néon a tourné à l'intérieur de ta tête
parce qu'il faisait sombre dehors.

Vous avez lu votre Bible
mais Dieu n'est jamais venu.

Ton papa t'aurait aimé
mais que diraient les voisins.

Ils te détestent maman
parce que tu exposes leur folie.
Et leur cruauté.
Ils peuvent voir dans vos yeux
mille cauchemars
qu'ils ont réalisés.

Femme noire. Femme Baad.
Portez votre taille sur votre poitrine comme un badge
car vous l'avez bien mérité.

Femme forte. Amazone.
Portez vos cicatrices comme des bijoux
car elles ont été achetées avec du sang.

Ils vous appellent fou.
Et tu as failli
croire cette merde.

Ils vous ont traité de laid.
Et tu t'es caché
derrière toi et tu t'es
vautré dans leur honte.

Femme rhinocère -
Ce monde est aveugle
et léger d'esprit
et ne peut pas voir à
quel point vous êtes belle.

J'ai vu ta lumière.
Et ça brillait.

La plupart des femmes ont cependant profité de «l'émeute». Au cours des jours suivants, presque tout le monde a été libéré ou envoyé à une sorte de programme. La prison était pratiquement vide. C'est étrange comment les choses fonctionnent. Lorsque cela convient aux intérêts du gouvernement, ils mettent des gens en prison pour émeute. Et quand cela convient à leurs intérêts, ils les laissent sortir de prison pour la même chose. Ensuite, la porte extérieure de ma cage est restée fermée à tout moment. Ce n'était pas une grande privation puisqu'elle était restée fermée la plupart du temps avant de toute façon.

Un jour, ils m'ont apporté un gros boisseau de haricots verts. (Ils ont fait pousser une grande partie de leur nourriture à l'atelier. Les hommes travaillaient dans le champ.) «Ici, nous voulons que vous cassiez ces haricots verts.»

«Combien allez-vous me payer?» J'ai demandé.

«Nous ne payons rien aux détenus, mais si vous cassez ces haricots, nous laisserons votre porte rester ouverte pendant que vous les cassez.

«Je ne travaille pas pour rien. Je ne serai pas l'esclave de personne. Ne savez-vous pas que l'esclavage était interdit?

«Non», dit le garde, «vous vous trompez. L'esclavage était interdit à l'exception des prisons. L'esclavage est légal dans les prisons. »

J'ai cherché et bien sûr, elle avait raison. Le treizième amendement à la Constitution dit:

Ni l'esclavage ni la servitude involontaire, sauf à titre de punition pour un crime dont la partie aura été dûment condamnée, n'existeront ni aux États-Unis ni dans tout lieu soumis à leur juridiction.

Eh bien, cela expliquait beaucoup de choses. Cela explique pourquoi les prisons et les prisons de tout le pays sont remplies à ras bord de Noirs et de Tiers-Monde, pourquoi tant de Noirs ne peuvent pas trouver d'emploi dans la rue et sont forcés de survivre de la meilleure façon qu'ils savent. Une fois que vous êtes en prison, il y a plein d'emplois et, si vous ne voulez pas travailler, ils vous battent et vous jettent dans le trou. Si chaque État devait payer des travailleurs pour faire le travail que les prisonniers sont obligés d'accomplir, les salaires s'élèveraient à des milliards. Les plaques d'immatriculation à elles seules représenteraient des millions. Lorsque Jimmy Carter était gouverneur de Géorgie, il a amené une femme noire de prison pour nettoyer la maison d'État et garder

les enfants pour Amy. Les prisons sont une entreprise rentable. Ils sont un moyen de perpétuer légalement l'esclavage. Dans chaque État, de plus en plus de prisons sont construites et encore plus sont sur la planche à dessin. Qui sont-ils pour? Ils ne prévoient certainement pas d'y mettre des Blancs. Les prisons font partie de la guerre génocidaire de ce gouvernement contre les Noirs et les peuples du tiers monde.

Le 19 juillet 1973, j'ai été emmené à New York pour être mis en accusation pour vol de banque dans le Queens devant le tribunal fédéral de Brooklyn. Le voyage était comme un dessin animé surréaliste. Il devait y avoir au moins douze voitures dans le cortège, et la voiture d'un soldat de l'État du New Jersey était stationnée à chaque sortie de l'autoroute. Toutes les voitures avaient des lumières allumées et des sirènes allumées. Un hélicoptère nous a suivis. Et les cochons dans la voiture dans laquelle j'étais étaient comiques. À chaque moment, ils ont dit quelque chose comme «Au moins, nous sommes arrivés à l'autoroute à péage.» «Au moins, nous sommes arrivés au pont. «Au moins, nous sommes arrivés à New York.» «Au moins, nous sommes arrivés au tribunal.»

Chaque fois qu'ils passaient devant une voiture de police, ils faisaient signe de la main et levaient parfois les poings. Lorsque la police de maillot a été remplacée par la police de New York au pont de Staten Island, ils se sont serrés la main et se sont donné le signe d'alimentation. Ils se sont même appelés «frère». «Voici mon frère officier, untel.» Ils ont agi comme s'ils étaient en mission dangereuse en Russie. Ils avaient en fait peur. La peur des Blancs à l'égard des Noirs armés ne cessera de m'étonner. C'est probablement parce qu'ils pensent à ce qu'ils feraient s'ils étaient à notre place. Surtout la police, qui a tellement sali les Noirs - leur mauvaise conscience leur dit d'avoir peur. Lorsque les Noirs s'organiseront sérieusement et prendront les armes pour lutter pour notre libération, il y aura beaucoup de Blancs qui tomberont morts pour aucune autre raison que leur propre culpabilité et peur.

En septembre, j'ai été déplacé de la maison de travail et enterré dans le sous-sol de la prison du comté de Middlesex, prétendument en raison de la proximité de la prison avec le palais de justice du comté de Middlesex où le procès du New Jersey devait commencer le 1er octobre. J'étais le premier, et dernier, femme jamais emprisonnée là-bas. Cela a toujours été une prison pour hommes.

Quand je suis arrivé, on m'a donné une couverture de cheval sale et irritée et un drap. Pensant qu'ils avaient fait une erreur, j'ai demandé une autre feuille. «C'est tout ce que vous obtenez», m'ont-ils dit.

«Je ne peux pas dormir avec ce truc sale sur moi. J'ai besoin d'une autre feuille.

"Pardon."

"Pourquoi n'ai-je droit qu'à une seule feuille?"

«C'est tout ce que les hommes ont. Nous n'en donnons qu'un parce qu'ils pourraient se pendre. »

«Ils peuvent se suspendre aussi facilement avec une feuille qu'ils le peuvent avec deux», ai-je raisonné.

"Pardon."

Il était hors de question que je dorme sur ce truc sale avec un seul drap. J'ai encerclé, crié, exigé qu'ils appellent mon avocat et j'ai dit au garde que la prochaine fois qu'elle entrerait dans ma cage, j'allais enrouler le drap autour de son cou. Finalement, elle m'a donné une autre feuille.

Si j'écrivais une centaine de pages décrivant le sous-sol de la prison du comté de Middlesex, il vous serait impossible de le visualiser. C'était une grande cellule grisâtre, puke-verdâtre. Le plafond était couvert de toutes sortes de tuyaux, certains petits, certains énormes, certains secs, d'autres qui fuyaient. Il n'y avait pas de lumière naturelle et les geôliers ont refusé d'ouvrir les petites fenêtres situées près du plafond. La température moyenne était de 95 degrés. Il était infesté de fourmis et de mille-pattes. Je n'avais jamais vu de mille-pattes auparavant et ils m'ont fait peur. C'étaient d'énormes monstres albinos et ils rampaient partout sur moi. [3]

Des gardiennes étaient postées à la porte de ma cellule vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Leur travail consistait à rester assis là et à me regarder dans la cellule. Ils pouvaient voir chaque mouvement que je faisais. Le premier jour, j'ai déplacé le lit contre le mur, loin de la surveillance du gardien afin de pouvoir avoir un peu d'intimité pendant que je dormais. Les gardiens m'ont ordonné de déplacer le lit au milieu du sol. J'ai refusé. Le lendemain, des ouvriers clouèrent le lit au sol au centre de la cellule. Ils ont même jeté un coup d'œil par la fenêtre de la salle de bain quand j'étais aux toilettes ou que je prenais une douche. Quand j'ai couvert le judas avec une serviette ou un uniforme, ils m'ont ordonné de l'enlever et ont menacé de prendre toutes les serviettes et les uniformes si je continuais à couvrir la fenêtre. Je n'ai pas refusé, je les ai simplement ignorés. Au bout d'un moment, ils ont abandonné. Un mois plus tard, un des sergents m'a dit que j'étais autorisé à couvrir la fenêtre lorsque j'utilisais la salle de bain. Mais seulement pour trois minutes.

Il y avait douze ampoules fluorescentes de quatre pieds de long dans la cage qui aveuglaient. Quand je me suis préparé à m'endormir la première nuit, j'ai demandé au gardien d'éteindre les lumières. Elle a refusé. "Je ne peux pas vous voir si la lumière n'est pas allumée."

«Comment diable peux-tu me manquer? Vous pouvez tout voir dans la cellule. »

"Pardon."

Ils m'ont gardé sous ces lumières aveuglantes pendant des jours. J'avais l'impression de devenir aveugle. Je voyais tout en double et en triple. Quand Evelyn, mon avocate, est venue me voir, je me suis plaint. Finalement, après qu'Evelyn les a accusés de torture, ils ont éteint les lumières à onze heures. Mais toutes les dix ou quinze minutes, ils projetaient un énorme projecteur dans la cellule.

Puis le procès a commencé. Premièrement, des motions ont été débattues. Pratiquement toutes nos requêtes ont été rejetées. Toutes les poursuites ont été accordées. Ensuite, la sélection du jury a commencé avant le juge John E. Bachman.

Quand ils ont amené le premier jury, j'ai pensé que j'allais avoir une crise cardiaque. Il n'y avait que quelques Noirs mouchetés ici et là, et le panneau ressemblait plus à un lynchage qu'à un jury. La plupart des jurés nous ont ouvertement regardés, comme s'ils voulaient nous tuer s'ils le pouvaient. La moitié ont dit qu'ils pensaient que nous étions coupables. L'autre moitié, bien qu'elle ne l'ait pas dit tout de suite, a répondu aux questions comme si elle croyait plus ou moins que nous étions probablement coupables. J'étais convaincu que certains d'entre eux avaient délibérément menti juste pour faire partie du jury et nous condamner. La plupart des quelques Noirs se sont excusés pour cause de difficultés. Ils avaient des enfants, des familles, des emplois et n'avaient tout simplement pas les moyens de participer à un long procès devant jury. Si jamais il y avait un cas de blues, je l'avais.

«Faites quelque chose», je n'arrêtais pas de dire aux avocats. "Faire quelque chose!"

"Que pouvons-nous faire?" les avocats répondraient. «Nous faisons de notre mieux.»

C'était vrai, mais je ne pouvais tout simplement pas l'accepter. C'était ma vie dont ils parlaient. J'ai dû mettre les avocats sur écoute à mort.

«Objection à cela, objection à cela», leur disais-je.

"Notre objection est déjà enregistrée."

«Eh bien, objectez encore une fois.» J'étais indigné, piégé et impuissant. Chaque fois qu'un juré disait quelque chose qui révélait un préjugé absolu, le juge tentait de le nettoyer. Le pauvre Ray Brown, l'un des avocats de la défense, a attrapé la plupart de mes coups de feu.

"Je veux que vous vous opposiez."

"Sur quelle base?" demandait-il.

«Vous ne le voyez pas? Le juge pose des questions suggestives.

"Mais le juge est légalement autorisé à poser des questions suggestives lors de la sélection du jury."

«Eh bien, objectez de toute façon. Je ne savais rien du droit à l'époque. Je n'avais même jamais vu de procès. Je ne pouvais tout simplement pas comprendre comment le juge pouvait avoir des préjugés aussi flagrants en faveur de la poursuite et nous ne pouvions rien y faire.

«Pourquoi ne pouvez-vous pas tous être comme Perry Mason? ai-je demandé aux avocats en plaisantant.

«Avez-vous déjà vu Perry Mason défendre un accusé noir?» Ray Brown a répondu.

Soundjata était une bouée de sauvetage. Il essayait de me calmer et m'expliquait à quoi s'attendre. Logiquement, j'ai accepté ce qu'il a dit, mais j'étais toujours frénétique.

«Nous ne pouvons tout simplement pas nous laisser traîner», dis-je, en proposant une idée folle après l'autre. Soundjata expliquerait patiemment pourquoi aucune de mes idées fantastiques ne fonctionnerait. Après un certain temps à participer à mon propre lynchage juridique, je suis devenu convaincu que Soundjata et moi devrions renvoyer les avocats et nous défendre. De cette façon, nous ne serions pas liés à ces règles stupides et nous pourrions dire tout ce que nous voulions.

«Ce n'est pas vrai», m'a dit Soundjata. «Même si vous vous défendez, vous êtes toujours lié par leurs règles.»

«Comment suis-je censé connaître ces règles? Je ne suis pas avocat. Et j'ai toujours le droit constitutionnel de me défendre. »

«C'est vrai, mais vous devez toujours jouer selon leurs règles ou ils peuvent vous lier et vous bâillonner. Regardez ce qu'ils ont fait à Bobby Seale.

Chaque fois que je regardais la tribune des jurés, je soutenais à nouveau ce point. Mais je savais aussi que je ne savais rien de la loi et qu'il était difficile de m'imaginer me défendre. Evelyn répétait toujours le vieux cliché selon lequel une personne qui se défend a un imbécile pour un avocat.

Alors que nous nous rapprochions de plus en plus de la sélection du jury, je devenais de plus en plus bouleversé. Puis, un jour, un enfant qui ne pouvait pas avoir plus de vingt ans a été examiné en tant que juré potentiel. Il a renversé les haricots. Le juge lui a demandé s'il avait une opinion sur l'affaire et il a répondu: «Ils disent qu'elle est coupable.» Le juge l'a interrogé davantage et il a tout laissé échapper. Les futurs jurés dans la salle des jurés parlaient de l'affaire, bien qu'on leur ait ordonné de ne pas en discuter. Le juge a demandé ce qu'ils disaient.

«Ils disent qu'elle est coupable.»

«Seulement Mme Chesimard? a demandé le juge.

«Ils disent qu'ils sont noirs, ils sont coupables.»

À ce moment-là, les avocats étaient tous debout, parlant à un kilomètre à la minute. Ils ont exigé une enquête complète sur ce qui se passait dans la salle des jurés. Ils voulaient que le juré pose plus de questions. Ils voulaient que les jurés à qui il parlait soient interrogés.

Le juge s'est immédiatement rendu compte que le garçon avait ouvert une boîte de vers. Il fit tout ce qu'il pouvait pour éviter d'ouvrir davantage la boîte, mais elle était devenue incontrôlable. Il a finalement accepté de mener une enquête impartiale. Cette fois, lorsqu'il a interrogé les jurés, il a pris soin de minimiser la gravité de ce qui se passait dans la salle des jurés. Mais les autres jurés ont confirmé ce que le garçon avait

dit. Nos avocats ont déposé une requête demandant que le jury soit choisi dans un autre comté parce que nous n'avons pas pu obtenir un procès équitable à Middlesex. Le juge d'affectation, et non le juge Bachman, devait statuer sur la requête. Pendant ce temps, le procès a été arrêté.

Evelyn m'a dit la décision. Le juge d'affectation avait déterminé qu'il était en fait vrai que nous ne pouvions pas obtenir un procès équitable dans le comté de Middlesex. Le jury devait être choisi dans le comté de Morris. "Où est ce?" ai-je demandé à Evelyn. Elle a dit qu'elle n'avait pas la moindre idée. Puis Ray Brown est entré.

«Où dans le monde se trouve le comté de Morris?» je lui ai demandé.

"Eh bien," dit-il, "je vais vous dire." Le comté de Morris était presque entièrement blanc avec très peu de Noirs et encore moins d'Hispaniques et d'Asiatiques.

"Qu'est-ce que ça veut dire? Y a-t-il dix pour cent de Noirs? Cinq pour cent? Ou quoi?"

«Beaucoup moins.»

«Un jury composé de vos pairs», dit amèrement Evelyn.

"Que pouvons-nous faire?" J'ai demandé.

«Nous devrons simplement attendre et voir.»

«Ne pouvons-nous pas déplacer le procès ailleurs où il y a plus de Noirs?»

«Nous pouvons essayer, mais n'espérez pas trop.»

Je revenais sur terre, et vite.

Le procès avait été reporté d'environ un mois, jusqu'en janvier, car ils avaient besoin de temps pour sécuriser la prison de Morristown, dans le comté de Morris.

«Peut-être, pensai-je, que les avocats trouveront quelque chose d'ici là. Je ne m'attendais vraiment pas à trop, mais cela semblait être une astuce si évidente, un stratagème si évident, pour s'assurer que nous ne recevions pas un procès équitable par un jury composé de nos pairs que je pensais que peut-être quelque chose pouvait être fait . J'étais naïf à l'époque. Je le savais en théorie, mais je n'en avais pas assez vu pour accepter le fait qu'il n'y avait absolument aucune justice pour les Noirs en Amérique. J'avais encore un peu d'espoir. Mais ils avaient pris quelque chose qui était censé nous aider et l'ont retourné contre nous. Ils avaient utilisé la loi pour abuser de la loi.

"Maintenant, tout ce que nous avons à faire", ai-je pensé, "c'est obtenir les faits et les chiffres et prouver qu'ils essaient de nous refuser un procès équitable." Comme je savais peu!

Chapitre 4

Le collège avait ses avantages et ses inconvénients. C'était plus impersonnel et beaucoup plus déroutant que l'école primaire, mais cela m'a donné la chance de bouger et de changer de classe, ce que j'ai aimé. En général, mes sujets m'ennuyaient, à l'exception de l'anglais, de l'histoire et d'un nouvel amour de la céramique. Parsons Junior High School dans le Queens était principalement blanc. Beaucoup d'enfants noirs avaient été placés dans des cours de rattrapage ou ce que nous appelions des cours «stupides». Cela n'a jamais cessé de m'étonner que les enfants qui étaient si intelligents dans la rue soient toujours dans les classes stupides.

Au collège, tout le monde allait avec quelqu'un. Quand les filles se réunissaient pour parler, le sujet était toujours des garçons: qui était mignon, qui allait avec qui, qui était frais, etc., etc. Un garçon mignon était grand, mince mais bien bâti et avait généralement la peau claire. Un garçon était considéré comme super fin si, en plus de sa peau claire, il avait des yeux de couleur amusante. Les yeux noisette et verts étaient les meilleurs. Si un garçon était populaire ou doué pour le sport, il avait généralement une pièce de théâtre, mais en général, les garçons dont nous parlions étaient grands, pas trop sombres et beaux.

L'un de mes premiers admirateurs était ce garçon nommé Joe. Il était nouveau dans notre quartier, du sud ou d'ailleurs, parce que tout le monde disait qu'il était campagnard. Il était vraiment sombre et avait un corps long avec de petites jambes courtes. Il m'aimait et, au début, je pense que je l'aimais un peu aussi. Puis tout le monde a commencé à me taquiner, en disant qu'il était mon petit ami et en disant qu'il ressemblait à une grenouille noire parce que ses jambes étaient si courtes. À cet âge, je m'inquiétais à mort de ce que tout le monde pensait de moi. Je voulais désespérément faire partie de la meute et je ne voulais pas que quiconque se moque de moi. Donc, chaque fois que quelqu'un disait que j'aimais Joe, je le nierais jusqu'au bout et parlerais de lui pire que tout le monde. Mais Joe était très gentil avec moi. Chaque fois qu'il me voyait, il souriait et disait quelque chose de gentil. Le jour de la Saint-Valentin, il m'a offert une belle grande Saint-Valentin et des bonbons. Un jour, au printemps, j'ai entendu quelqu'un m'appeler devant la fenêtre de ma chambre. C'était Joe. Rapidement, il a mis une fleur sur le rebord et s'est enfui. Chaque jour après, il a fait la même chose. Quand je le voyais dans la rue, je souriais. J'ai été vraiment touché par les fleurs. Puis un jour ma mère l'a vu à la fenêtre mettre une fleur sur le rebord.

«Vous dites à ce garçon de rester loin de cette fenêtre», dit-elle. «Maintenant, il met des fleurs dans la fenêtre, la prochaine chose que vous savez dans laquelle il essaiera de grimper. Mais elle pensait toujours que c'était plutôt mignon. La prochaine chose que je savais qu'elle en parlait à tous ses amis. Même si j'étais gêné, cela m'a aussi fait penser que j'étais mignon. Aucun garçon ne m'avait accordé autant d'attention auparavant et j'ai adoré.

Un jour, je venais du magasin et j'ai vu Joe. Il a commencé à marcher à côté de moi. Il était un peu timide et il ne m'avait jamais rien dit sauf «Tu es jolie» ou «Tu es jolie». Ce jour-là, nous avons essayé de faire la conversation au fur et à mesure. Puis, tout à coup, il a dit: «Veux-tu venir avec moi? Je veux que tu sois ma copine." J'ai été choqué d'une

manière ou d'une autre. Pensait-il vraiment que j'irais avec lui et que je ruinerais ma réputation pour toujours?

«Non», ai-je répondu.

«Non», répéta-t-il. "Pourquoi pas?"

Je ne savais pas quoi dire. Ma langue est devenue lourde et tordue, j'ai commencé à bégayer. Rien n'est sorti de ma bouche. "Pourquoi pas?" demanda-t-il à nouveau. J'ai bégayé et bégayé puis, avec une franchise glaciale, j'ai dit: «Parce que tu es trop noire et laide. Je n'oublierai jamais le regard sur son visage. Il m'a regardé avec une haine si froide que j'ai été abasourdi. J'ai été immédiatement désolé pour ce que j'avais dit, mais il n'y avait pas moyen de le reprendre. Il m'a regardé comme s'il me méprisait plus que quiconque sur la surface de la terre. Je me sentais si moche, sale et dépravée. J'ai été secoué jusqu'aux os. Pendant des semaines, peut-être des mois, après, j'ai été hanté par ce qui s'est passé ce jour-là, par les serpents qui avaient rampé hors de ma bouche. La haine ricanante sur son visage chaque fois que je l'ai vu après cela m'a fait savoir que je ne pouvais rien faire pour me rattraper. Je ne pouvais rien faire d'autre que me changer. Pas pour lui, mais pour moi. Et j'ai changé. Après cela, je n'ai jamais dit «noir» et «laid» dans la même phrase et je ne l'ai jamais pensé. Bien sûr, je n'ai pas pu annuler toutes ces années de haine de soi et de lavage de cerveau en peu de temps, mais c'était un début. Et même si je me souciais encore trop de ce que les gens pensaient de moi, j'ai toujours essayé après cela de rester autonome, de rester fidèle à ce que je ressentais et pensais et pas seulement à être un robot. Je n'ai pas toujours réussi, mais j'ai toujours essayé comme l'enfer.

Surtout, quand j'étais jeune, les nouvelles ne semblaient pas réelles. En fait, ma vision du monde était comme une bande dessinée: en Chine, ils mangeaient des biscuits de fortune et les hommes portaient des tresses; en Afrique, ils vivaient dans des huttes, portaient des os au nez et étaient des cannibales; en Amérique du Sud, ils portaient de grands chapeaux, dormaient au milieu de la journée, buvaient beaucoup de rhum et dansaient le cha-cha. Le seul endroit, à part les États-Unis, dont je pourrais parler avec quelque chose qui ressemble au réalisme était l'Europe. Et ma perception de l'Europe était presque aussi irréelle. Le premier président dont je me souviens était Eisenhower et même lui ne semblait pas réel. Ma mère a dit que tout ce qu'il faisait était de jouer au golf. Lorsqu'il a prononcé un discours à la télévision, nous avons tourné la chaîne et, s'il était sur toutes les chaînes, nous avons éteint la télévision.

Seules les nouvelles concernant les Noirs ont eu un impact sur moi. Et il semblait que chaque année les nouvelles empiraient. La première des très mauvaises nouvelles dont je me souviens était Montgomery, Alabama. C'est à ce moment-là que j'ai entendu parler de Martin Luther King pour la première fois. Rosa Parks avait été arrêtée pour avoir refusé de céder sa place à une femme blanche. Les Noirs ont boycotté les bus. C'était une lutte désagréable. Les Noirs ont été harcelés et attaqués et, si je me souviens bien, la maison de Martin Luther King a été bombardée. Puis vint Little Rock. Je me souviens encore de ces foules blanches laides et terrifiantes qui attaquaient ces petits enfants qui étaient proches de mon âge. Quand les nouvelles de Little Rock sont arrivées, vous pouviez entendre une épingle tomber chez moi. Nous serions tous assis là horrifiés. Parfois, après, quelqu'un disait quelque chose, mais d'habitude, nous restions

simplement assis là, perdus dans nos propres pensées. Je suppose qu'il n'y avait rien à dire. Et chaque année, je m'asseyais devant cette boîte, regardant mon peuple attaqué par des foules blanches, mordu par des chiens, battu et arrosé par la police, arrêté et assassiné. Puis les nouvelles semblaient trop réelles.

Plus je vieillissais, plus je semblais devenir moi-même. Ma mère et mon beau-père avaient toutes sortes de problèmes. Ils s'affairaient et se battaient comme des chats et des chiens. Ils étaient comme beaucoup d'autres Noirs à cet égard. Ils attrapaient l'enfer tous les jours sur leur travail, dans la société, et ils se sont débarrassés de leurs frustrations. Pour aggraver les choses, elle était enseignante et il travaillait à la poste: elle avait été à l'université et lui ne l'avait pas fait. En ce qui me concerne, si un homme et une femme noirs font un mariage en Amérique, ils ont accompli un miracle. Parce que tout est contre eux. Le simple fait d'être pauvre est l'un de leurs plus grands obstacles. La plupart des arguments portent sur l'argent. Il est difficile d'être aimant et attentionné lorsque vous ne pouvez pas payer les factures et que vous ne savez pas d'où vient le prochain dollar. Et la façon dont nous sommes amenés à penser ajoute l'insulte à la blessure. Cela change un peu maintenant, mais quand je grandissais, chaque homme blanc à la télévision était capable de subvenir aux besoins de sa famille sans contrainte particulière. Il n'était pas nécessaire que sa femme travaille. Son travail consistait à rester à la maison et à s'occuper des enfants. Les Noirs ont accepté ces modèles pour eux-mêmes même s'ils n'avaient que très peu à voir avec la réalité de leur propre existence et survie.

Pendant que mes parents vivaient leurs changements, je vivais les miens. J'avais l'âge où je remettais tout en question. Le monde commençait à avoir de plus en plus d'impact sur moi. J'étais curieux et je voulais tout expérimenter. Le week-end, chaque fois que je le pouvais, je décollerais. Je suis allé au cinéma ou à la bibliothèque, mais mon activité préférée était le métro et les bus. Je montais dans n'importe quel métro ou bus, je roulais jusqu'à ce que je sois fatigué, puis je descendais à n'importe quel arrêt et je me promenais. Parfois, je parlais à des gens ou jouais au handball avec des enfants de mon âge. D'autres fois, je viens de marcher et j'ai regardé. Je suis allé dans toutes sortes de quartiers - blancs, noirs, portoricains, Chinatown aussi. Mais Harlem était mon endroit préféré. J'étais fasciné par la vie de la rue. J'essayais toujours de comprendre ce qui se passait. Tout était tellement coloré et occupé. Des hommes debout au coin en train de boire, des garçons jouant au basket, des arnaqueurs qui bourdonnaient dans les rues se blottissant et faisant des affaires. C'était le pays des livres de rêves, des kitchenettes et de Johnnie Walker Red. J'ai adoré les magasins. Du marché sur Park Avenue aux joints de poisson gras, aux magasins de bonbons qui vendaient des bonbons à un sou et des cigarettes à un sou et Dieu sait quoi d'autre. Je marcherais et regarderais et penserais. Le monde pour moi était alors un grand point d'interrogation, et la plus grande question était de savoir où je me situais.

J'étais toujours en retard à la maison et j'avais des ennuis. C'était comme si j'avais une sorte de maladie. Je ne pourrais jamais rentrer à la maison à l'heure. Je partirais avec les meilleures intentions, mais dès que je suis sorti dans la rue, c'était comme si j'étais en transe. J'oublierais tout le temps jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Et la moitié du temps, quand j'ai réalisé qu'il faisait noir, je ne savais même pas où j'étais, encore moins comment rentrer à la maison. Ma mère me parlait, me giflait, me secouait, me punissait, mais rien ne fonctionnait. J'étais une cause perdue. Je fuyais la maison et je ne le savais

même pas. Et une chose en entraînait toujours une autre. Je devenais un menteur fantastique. Dès que je suis arrivé près de chez moi, j'ai commencé à inventer des mensonges. Quand j'y repense maintenant, je sais que ma mère a dû vouloir m'étrangler quand elle a entendu ces créations farfelues, mais à l'époque je les trouvais géniales. Alors que les problèmes dans ma famille s'intensifiaient, je me suis enfui consciemment plutôt qu'inconsciemment.

La première fois que je me suis enfui, je suis allée chez Evelyn. Elle n'était pas à la maison alors je me suis endormie dans l'escalier. Quand elle est revenue à la maison, elle a pensé que j'étais une sorte de clochard ivre, alors elle est passée à côté de moi et est allée à son appartement. Je suis revenue le lendemain et elle m'a parlé, a joué le psy et la conseillère familiale et m'a renvoyée à la maison. Cela a fonctionné pendant un certain temps, mais les choses étaient en désordre. Ma mère et moi ne pouvions nous entendre sur rien, et j'étais aussi têtue et volontaire qu'elle l'était. Et même quand j'essayais de bien faire, il me semblait que je ne pouvais rien faire qui la rende heureuse. Et quand ma mère et mon beau-père étaient à la gorge l'un l'autre, cela m'a rendu fou. Je prenais simplement mon manteau et sortais. Certains jours, je ne suis tout simplement pas revenu.

Parfois, fuir était amusant et excitant. À d'autres moments, c'était misérable, froid et solitaire. La partie que j'ai creusée à ce sujet, cependant, a survécu. Être là-bas, face à face avec le côté le plus torride de la vie, c'était comme vivre sur des montagnes russes, tout se précipitant sur vous à une vitesse vertigineuse. C'était une sacrée éducation et, quand j'y pense, j'étais un chili chanceux. Tant de choses auraient pu m'arriver, et l'ont presque fait.

La première fois que je me suis enfui, j'avais juste les vêtements sur le dos et très peu d'argent. J'ai pris le métro et j'ai dormi dans les couloirs jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Puis j'ai commencé à parler aux gens. L'une des premières personnes que j'ai rencontrées était ce garçon nommé David. Je lui ai dit que ma mère était à l'hôpital et que je n'avais pas d'autre famille à New York et que j'avais peur de rester seule à la maison. Il m'a ramené chez sa mère et nous avons raconté la même histoire à sa mère. Elle a dit que ce serait bien pour moi de passer la nuit. Ils vivaient dans les projets Farragut à Brooklyn. David m'a fait sortir et m'a présenté à tous ses amis. Nous nous sommes bien entendus jusqu'à la nuit. Puis ce fut la guerre - un match de lutte qui dura toute la nuit. Quand il ne m'attaquait pas, il suppliait, plaidait et pensait à mille arguments pour lesquels je devrais lui en donner. Je lui ai dit que j'avais peur de tomber enceinte. Il est allé chercher ce gros pot de vaseline et m'a dit que si vous utilisiez de la vaseline, vous ne pouviez pas tomber enceinte. J'étais stupide, mais pas si stupide. Je lui ai dit d'aller en enfer et le match de lutte a continué. Après un jour ou deux chez David, j'étais prêt à passer à autre chose. De plus, sa mère commençait à se méfier.

Mon prochain nouvel ami était une fille. Je ne pouvais plus accepter Davids. Tina vivait dans la section de Fort Greene à Brooklyn avec sa mère et son frère dans une maison en pierre brune. C'était une vieille maison branlante et la moitié semblait condamnée. Il n'y avait rien du tout dans cette maison qui était en ordre. Il y avait des pièces avec toutes sortes de déchets, empilés presque jusqu'au plafond: tables, chaises, tourne-disques, vieilles radios. J'ai raconté la même vieille histoire à la mère de Tina et elle était douce comme de la tarte. Je pourrais y rester aussi longtemps que je le voulais, dit-elle. En fait,

dit-elle, elle «adorait juste avoir des jeunes autour d'elle». Et elle ne mentait pas non plus. Toute la journée, il y avait une procession de gens qui entraient et sortaient de cette maison, et la plupart d'entre eux étaient jeunes. Quand la mère de Tina a vu que je n'avais pas de vêtements, elle a dit: «Nous devrons juste t'emmener faire les courses.» Je me souviens avoir pensé à quel point elle était gentille, d'être prête à dépenser de l'argent pour moi, une étrangère. Le lendemain matin, nous sommes descendus sur Fulton Street.

«Très bien», m'a-t-elle dit, «maintenant je veux que tu ailles avec Tina à A&S et que tu choisisses ce que tu veux; Je serai ici au soda. Rappelez-vous simplement où tout est.

Nous sommes partis, Tina et moi. J'étais heureux comme un geai; mes vêtements étaient plutôt funky. Quand nous sommes entrés dans le magasin, j'ai commencé à ramasser des choses et je me suis préparé à les essayer.

«Soyez cool», dit Tina. «Tu ne sais pas quelle taille tu portes?»

"Ouais," dis-je. "Pourquoi?"

«Prenons juste le truc et sortons d'ici. Si vous aimez quelque chose, dites-le simplement. N'allez pas le ramasser, le mettre et continuer.

«OK», dis-je, pensant qu'elle était étrange. J'ai aimé un kilt à carreaux avec une grosse épingle de sûreté et un chemisier et un pull assortis.

"Cela ira avec lui aussi," dit Tina, désignant un chemisier blanc. «Maintenant, faites simplement ce que je vous dis. Entrez dans le coup. "

«Entrez dans quoi?» dis-je en baissant les yeux.

«Soyez cool, imbécile!» Chuchota Tina. «Continuez simplement à regarder vers l'avenir et aidez-moi à tirer cette chose.» Elle avait déjà la moitié de la jupe autour de mes cuisses. Finalement, nous avons remonté la jupe et l'avons attachée sous ma propre jupe. «OK, sortons d'ici», dit Tina. "Attendez une minute. Enroulez cette jupe, elle pend, et ne regardez pas en bas! J'avais peur de mes esprits, mais j'ai commencé à rouler.

"Pas ta jupe, imbécile," chuchota Tina, "celle en dessous."

Eh bien, je marchais et roulais et essayais d'avoir l'air cool et, si quelqu'un m'avait vu, je sais que je devais ressembler à une comédie burlesque. Mais d'une manière ou d'une autre, nous avons réussi à sortir de là. Je m'attendais à ce que la police se jette sur nous à tout moment. La mère de Tina était toujours assise au même endroit, sirotant un soda.

"Comment cela s'est-il passé?" demanda-t-elle à Tina.

«Elle va bien», dit Tina. «Elle ne sait rien, mais elle était cool. J'avais envie de m'évanouir. Je savais que la mère de tous les autres vous assommerait s'ils pensaient que vous voliez. C'était sûrement quelque chose de nouveau. J'ai juste continué à regarder la mère de Tina. Elle a dû me voir la regarder aussi, parce qu'elle m'a dit: «C'est vrai, je vole et mes enfants volent aussi. Ils essaient de me prendre ma maison. Essayer

de prendre tout ce que j'ai. Je dois survivre de la meilleure façon que je connaisse. Mais ce n'est pas vraiment du vol; c'est juste une remise. Vous avez besoin d'une réduction, aussi élevée que soient ces magasins. Nous l'appelons le «rabais à cinq doigts». »Elle s'est mise à rire.

Quand nous sommes arrivés à la maison, elle a dit: "Très bien, voyons tous les jolis vêtements que vous avez." Tina a pris les chemisiers et le pull quelque part et j'ai pris la jupe sous ma jupe. «C'est tout ce que vous avez?

«Ouais,» dit Tina. «Elle ne sait rien faire, et nous prenions trop de temps.»

«Vous n'avez pas eu de sous-vêtements? A demandé la mère de Tina.

"Non."

«Eh bien, ici», dit-elle en nous donnant de l'argent. «Allez aux cinq dix sous et achetez-en. Et je ne veux pas que vous ne preniez rien, entendez-vous? Je n'ai pas élevé d'enfants dans les magasins de nickel et de dix cents, compris? »

"Oui." Et nous étions partis.

«Nous allons vous apprendre à gérer», dit Tina en quittant le magasin. Je l'ai juste regardé. Mon esprit tournait. Puis j'ai commencé à m'en réjouir. Nous nous étions remis. Nous avions surmonté des difficultés. L'idée de rabais à cinq doigts commençait à me séduire. Et c'était facile comme l'enfer.

Cette nuit-là, je me suis habillé avec mes nouveaux vêtements et suis allé avec Tina et son frère pour sortir. Il était du côté calme et maléfique, mais il s'est avéré être gentil. Nous allions à une fête au Fort Greene Projects. Nous nous sommes arrêtés et avons acheté des frites et Thunderbird. Lors de la fête, Tina m'a présenté Tyrone. C'était un coup de foudre. Je pensais qu'il était le garçon le plus mignon que j'aie jamais vu. Tyrone était le chef de guerre des Chaplins de Fort Greene, et je pensais que c'était tellement romantique, comme West Side Story. Nous nous sommes assis dans le couloir, buvant du vin et fumant des cigarettes. J'avais déjà fumé, mais je n'avais jamais bu de vin. La musique jouait et les lumières étaient basses et je me sentais gooooooddd. Ils jouaient ces vieux côtés lents comme «Wind», «Gloria», «In the Still of the Night», «Sunday Kind of Love». Nous sommes allés à l'intérieur et avons commencé à danser. J'étais amoureux et je dansais sur les nuages, tourbillonnant sur la piste de danse. Je tournais et tournais, et tout à coup j'étais dehors, accroché à un banc pour ma chère vie, ivre comme une moufette et malade comme un chien. Quand j'ai enfin pu me lever, Tyrone m'a raccompagné chez Tina. Nous nous sommes tenus la main pendant tout le trajet et il a fait un gros problème en m'embrassant pour une bonne nuit, même si je ne comprendrai jamais comment il pouvait supporter ma bouche au goût de vomi.

Je me suis réveillé le lendemain matin avec l'impression que les éléphants faisaient le Watusi sur mon front et que je marchais sur mes paupières. La mère de Tina voulait que j'aille quelque part avec elle. Je me suis levé, lavé et habillé. «Quel genre de bijoux aimez-vous?» elle me demanda.

«Je ne sais pas», ai-je dit. «Je suppose que j'aime les rubis parce qu'ils sont ma pierre de naissance.»

"Oh non! Tu ressembles à une fille faite uniquement pour les diamants.

"Vraiment?" ai-je demandé, flatté.

«Oh oui, les diamants sont le meilleur ami d'une fille. Et je vais vous montrer comment en obtenir. Elle a passé la matinée et la majeure partie de l'après-midi à me montrer comment faire exactement cela. «Tu n'as rien à craindre», me répétait-elle. «Même s'ils vous attrapent, ils ne peuvent rien vous faire, vous êtes un enfant. J'étais censé aller dans un magasin et parler très correctement. Je devais demander le prix de tout et dire au greffier que mon père m'avait donné 80 $ à dépenser, mais que j'avais de l'argent à moi. Tina et son frère venaient créer une diversion et, pendant que tout le monde les regardait, je devais mettre les plus grosses boucles d'oreilles que je pouvais mettre dans ma bouche sous ma langue. Je devais dire quelque chose au vendeur et sortir calmement du magasin. Il y avait encore quelques parties au plan, mais je ne m'en souviens pas. Elle m'a fait pratiquer à parler avec des choses sous ma langue.

Quand nous sommes arrivés au magasin, j'ai pensé que j'allais mourir de peur. J'ai agi comme si je ne connaissais pas Tina et son frère et je suis entré comme prévu. Le magasin était assez bondé et je suis entré dans mon numéro. J'avais tellement peur, j'avais l'impression d'avoir des bouffées de chaleur. Au début, le vendeur a agi comme s'il ne voulait rien me montrer, mais quand je lui ai parlé des 80 $ et de mon argent supplémentaire, il s'est dépêché et a sorti des plateaux. Je les ai levés en disant: «Pensez-vous qu'elle aimera ça? Pensez-vous qu'elle les aimera mieux? Puis, tout à coup, Tina et son frère sont entrés en courant dans le magasin. Ils riaient très fort et se poursuivaient et se saisissaient. J'ai presque oublié ce que j'étais censé faire parce que j'étais tellement occupé à les regarder. Puis je me suis souvenu et, quand j'ai vu que personne ne regardait, j'ai pris les plus grosses boucles d'oreilles que j'ai vues et je les ai mises dans ma bouche. «Je ne vois rien que maman aimerait vraiment», ai-je dit. «Peut-être que je reviendrai plus tard.» J'ai commencé à marcher vers la porte. Je savais juste que cet homme allait me rappeler.

«Mademoiselle», a appelé quelqu'un. J'avais envie de tomber à travers le sol. J'ai regardé du coin de l'œil et j'ai vu que c'était un autre vendeur qui appelait quelqu'un d'autre. Je suis sorti du magasin, j'ai tourné un coin et j'ai couru. J'étais à mi-chemin de la maison de Tina avant qu'ils ne me rattrapent. Les boucles d'oreilles étaient toujours dans ma bouche.

«Avez-vous fini?» M'a demandé Tina. Je la regardai presque comme si je ne la connaissais pas. «Avez-vous flic ou pas?» demanda-t-elle encore, avec impatience. Enfin, je crache les boucles d'oreilles dans ma main.

"Merde," dit la mère de Tina, "il y a de jolis chiffres là-bas, je les aime moi-même." Il s'est avéré que les boucles d'oreilles étaient pour des oreilles percées et mes oreilles n'étaient pas percées. «Vendez-les-moi», dit la mère de Tina. «Je vais vous donner 20 $ pour eux.»

«C'est un marché», lui ai-je dit. J'étais ravi d'avoir 20 $. Je ne me souciais pas des boucles d'oreilles en diamant et j'avais besoin d'un peu d'argent pour partir et essayer de trouver un emploi. J'étais convaincu que je n'étais pas fait pour n'être pas un voleur.

Cette nuit-là, nous sommes sortis pour fêter ça. La mère de Tina m'avait donné 20 $ plus 2 $ de plus pour du bon travail et elle m'avait également offert une jolie robe dorée et de jolies chaussures noires. J'étais habillé propre en tant que conseil de santé et nous avions tous de l'argent dans nos poches et étions prêts à «le faire». Nous avons cherché Tyrone mais il n'était pas à la maison. Nous avons parcouru les projets jusqu'à ce que nous le trouvions. Il était chez ces jumeaux Jessie et James, ou quelque chose comme ça. Ils sont tous descendus pour une sorte de réunion. Tout le monde a dit qu'ils allaient se battre. Ils étaient en guerre avec un autre gang, les évêques, et l'un de leurs membres s'était fait foirer par les évêques. Finalement, la réunion était terminée et Tyrone est venu et a passé du temps avec nous. Mais ce n'était pas pareil. Il a passé toute la nuit à parler de ce qu'il allait faire aux évêques. Et s'il ne parlait pas de ça, il parlait des combats qu'il avait eu avant, des combats de gangs, des combats à l'école, des combats de combat, etc. Il semblait que toute sa vie se battait.

"Pourquoi?" J'ai continué à réfléchir. «Pourquoi aimait-il tant se battre? La question était sur le bout de ma langue, mais je ne pouvais tout simplement pas me résoudre à la poser. J'ai essayé d'imaginer l'avenir, Mme Tyrone quel que soit son nom, et les enfants. Moi, emballant son déjeuner alors qu'il partait combattre les évêques. D'une manière ou d'une autre, l'image n'a pas fonctionné. J'étais fatigué de cette aventure. J'étais prêt à rentrer à la maison. Quelles qu'en soient les conséquences!

Chapitre 5

Très bien, Chesimard, fais tes affaires. Vous êtes ému. "

"Déplacé? Où?"

"Vous le saurez quand vous y serez."

«Alors j'aimerais appeler mon avocat.»

«Vous pouvez appeler votre avocat lorsque vous arrivez là où vous allez.»

J'ai continué à essayer de savoir où ils m'emmenaient. La poursuite du procès du maillot, après le changement de lieu à Morristown, était encore dans un mois. Peut-être qu'ils me faisaient juste avancer. Peut-être qu'ils me ramenaient à l'atelier. Je n'étais pas trop inquiet, cependant. N'importe où était mieux que ce sous-sol de la prison du comté de Middlesex. Le shérif est descendu avec un morceau de papier à la main.

"Où vais-je?" je lui ai demandé.

«J'ai un ordre fédéral pour te produire», dit-il en agitant le papier. «Vous êtes confié à la garde du gouvernement fédéral.»

"Pourquoi?"

"Je ne sais pas. Vous devrez demander au gouvernement fédéral.

Mon transfert brusque d'une prison à une autre, sans préavis ni explication à mes avocats, était un scénario qui se répéterait encore et encore au cours des prochaines années.

Après que notre requête pour un changement de lieu du comté de Middlesex ait été accordée en octobre 1973, j'ai été renvoyée au sous-sol de la prison du comté de Middlesex, où je pensais rester jusqu'à la reprise du procès dans le comté de Morris le 4 janvier 1974. Evelyn a immédiatement passa à l'action, contactant le projet national du jury pour explorer le niveau de racisme dans le comté de Morris et préparant un certain nombre de motions qu'elle prévoyait devoir être présentées devant le comté de morris kourt. En outre, elle travaillait sur le mouvement continu pour me retirer de l'isolement cellulaire dans la prison du comté de Middlesex qui était alors avant le district fédéral du New Jersey Kourt. L'argument sous-jacent de la requête - que ce genre de confinement a détruit ma capacité de participer adéquatement à la préparation de mon procès - devait être étayé par des données psychologiques et les opinions d'experts. Evelyn essayait de trouver des psychologues et des sociologues prêts à fournir leurs évaluations professionnelles à l'appui de la motion. Elle essayait également de localiser un médecin légiste, un expert en balistique, un chimiste médico-légal et d'autres spécialistes dont nous avions besoin pour le procès, et essayait de collecter des fonds pour les payer.

Je savais que deux actes d'accusation étaient en cours contre moi pour des vols de banque présumés. Evelyn avait été informée que les procès pour ces accusations suivraient le procès en maillot. L'un des actes d'accusation concernait un vol de banque dans le Bronx survenu en septembre 1972. J'avais été inculpé pour ce crime avec Kamau, Avon White et d'autres dans le Federal Kourt, district sud de New York, situé à Foley Square dans le sud de Manhattan. .

Je savais qu'Evelyn avait présenté une requête devant le juge du district sud, gagliardi, pour que le procès soit reporté après la fin du procès du maillot. Ayant appris que la requête avait été accordée, je n'ai pas fait le lien entre le déménagement à New York et le procès pour vol de banque. J'ai eu tort.

Le voyage était le cortège sans fin habituel de voitures de haute sécurité. Et, comme d'habitude, j'ai apprécié la balade. Le simple fait de marcher de la porte de la prison à la voiture me fit du bien - cela faisait si longtemps que je n'avais pas vu la lumière du jour ou respiré de l'air frais. J'ai regardé les arbres, l'herbe et le ciel comme si je ne les avais jamais vus auparavant. C'était une journée merveilleusement belle.

Lorsque les autorités m'ont dit qu'ils m'emmenaient à New York pour un procès, je ne savais pas ce qui se passait dans le monde, mais j'étais sûre qu'Evelyn réglerait les choses. Il n'y avait aucun moyen au diable que je puisse aller au procès dans le kourt fédéral. Sauf s'ils nous ont donné le temps de nous y préparer et d'annuler le procès du maillot. Il n'y avait aucun moyen pour Evelyn de gérer les deux procès en même temps. Elle travaillait si dur que je ne pouvais pas suivre tout ce qu'elle faisait.

Je savais que nous étions arrivés quelque part dans le Queens, mais je ne savais pas où. Il n'y avait pas de palais de justice dans la direction où nous étions allés. La voiture est

arrivée à un pont où des cochons étaient stationnés, pointant des carabines et des fusils de chasse. De l'autre côté du pont, il y avait plus de policiers.

"Où sommes-nous? Où est cet endroit?"

«Vous êtes maintenant sur Rikers Island. Ce sera votre nouvelle maison pendant un certain temps », m'a dit le maréchal.

«Ce ne sera jamais ma maison.»

J'ai regardé autour de moi pendant qu'ils attendaient l'autorisation de passer la porte. Il y avait d'énormes bâtiments laids devant nous, pas vieux ou délabrés comme je l'avais imaginé quand j'ai imaginé Rikers Island, mais d'apparence institutionnelle quand même.

«Est-ce que tous ces bâtiments sont des prisons?» J'ai demandé.

«Ouais», dit le maréchal. «Ce sont tous des prisons. Il y a beaucoup de criminels dans le monde. »

«Tout le monde en prison n'est pas un criminel», lui ai-je dit. «Et il y a beaucoup de criminels enfermant des gens. Ils ont une bande de criminels à la Maison Blanche.

Le maréchal a juste grogné. La voiture s'est transformée en un bâtiment moderne en brique. Il n'y avait pas de bars à l'ancienne, juste des combinaisons fenêtre-barre jalousies. J'ai été amené dans une grande salle de réception et enfermé dans l'une des petites pièces qui bordaient les côtés, vide à l'exception de quelques bancs et d'une salle de bain sale. Après une longue attente, j'ai été emmené pour être imprimé et photographié. J'ai été ramené dans la salle, puis appelé à nouveau pour remplir des formulaires. J'ai tout de suite eu des soucis concernant les formulaires: j'avais laissé la ligne «adresse» vide.

"Où habites-tu?"

«Je n'habite nulle part. Je suis en prison. Et je suis en prison depuis six mois.

«Eh bien, où habitiez-vous avant cela?»

«Je ne me souviens pas.» Et ce n'était pas un mensonge. Je me suis souvenu de l'endroit, mais je ne pouvais même pas commencer à donner l'adresse à qui que ce soit. Pendant que j'étais dans la clandestinité, j'avais pris l'habitude de ne jamais me souvenir des adresses. J'ai utilisé des points de repère pour me souvenir d'un endroit et je n'ai jamais eu de difficulté à localiser un endroit où j'étais allé une fois, mais même si je l'ai visité cent fois, je n'ai jamais regardé l'adresse.

«Eh bien, où habite ta mère?»

"Pourquoi?"

«Nous avons besoin d'une adresse.»

«Je n'ai pas vécu avec ma mère depuis des années.»

"Eh bien, donne-moi l'adresse quand même."

«Je ne sais pas si ma mère voudrait que vous ayez son adresse. Je vais devoir lui demander.

Le garde a insisté, mais cette ligne est restée vierge. Le garde était une femme noire avec un Afro. Et il y en avait une autre, à côté d'elle, avec une perruque asymétrique. Elle était également noire. En fait, la plupart des gardes que j'avais vus jusqu'ici étaient des Noirs. J'ai rapidement découvert que l'écrasante majorité des gardiens de la prison pour femmes de Rikers sont des Noirs. Mais quand ils ont ouvert la bouche et exprimé leurs opinions, vous vous êtes demandé. Mais c'est une autre histoire.

Après avoir attendu ce qui semblait être des heures, ils ont amené tout un tas de femmes. C'était merveilleux. C'étaient des gens réels, vivants, qui parlaient et riaient. Cela faisait si longtemps que j'avais même entendu une conversation. Je me suis juste assis là à les regarder. Je sais que je devais avoir l'air d'être fou, regarder comme si j'étais, mais je ne pouvais tout simplement pas m'en empêcher. J'étais dépassé. Je pouvais à peine parler, cependant. Quand quelqu'un m'a demandé mon nom, j'ai bégayé et bégayé. Ma voix était si basse que tout le monde me demandait constamment de me répéter. C'était l'une des choses qui m'arrivaient toujours après de longues périodes d'isolement: j'oublierais comment parler.

La phase suivante était le dépouillement et la fouille. Il y avait deux groupes de femmes: celles qui revenaient de kourt et celles qui, comme moi, étaient de nouvelles admissions. On nous a demandé de nous tenir dans de petites cabines et d'enlever tous nos vêtements. Ensuite, on nous a dit de faire demi-tour, de nous accroupir, de passer nos doigts dans nos cheveux, de lever nos pieds et d'ouvrir la bouche. C'était pour tout le monde. La prochaine étape concernait uniquement les nouvelles admissions. Ils nous ont mis dans des cabines de douche sans rideaux, on nous a dit de prendre une douche, puis on nous a donné ce truc qu'ils nous ont dit de le mettre dans nos cheveux et sur nos poils pubiens et de nous laver avec.

"À quoi ça sert?" J'ai demandé.

«C'est pour les poux et les crabes», a déclaré le garde. C'était humiliant. La dernière étape était la «recherche». Chaque femme qui est entrée dans le bâtiment a dû passer par ce processus, même si elle n'avait été nulle part mais à Kourt. Joan Bird et Afeni Shakur m'en avaient parlé après avoir été libérés lors du procès Panther 21. Quand ils m'ont dit, j'ai été horrifié.

«Vous voulez dire qu'ils ont vraiment mis leurs mains en vous, pour vous fouiller?» j'avais demandé.

«Euh-huh», avaient-ils répondu. Toutes les femmes qui ont déjà été sur le rocher ou dans l'ancienne maison de détention peuvent vous en parler. Les femmes appellent cela «se faire doigter» ou, plus vulgairement, «se faire doigter».

«Que se passe-t-il si vous refusez?» j'avais demandé à Afeni.

"Ils vous enferment dans le trou et ils ne vous laissent pas sortir tant que vous n'avez pas consenti à être fouillé en interne."

J'ai pensé refuser, mais je ne voulais certainement pas être dans le trou. J'en avais assez de la solitaire. La «fouille interne» était aussi humiliante et dégoûtante qu'elle en avait l'air. Vous vous asseyez sur le bord de cette table et l'infirmière tient vos jambes ouvertes et enfonce un doigt dans votre vagin et le déplace. Elle porte un gant en plastique. Certains d'entre eux essaient de mettre un doigt dans votre vagin et un autre dans votre rectum en même temps. Quoi qu'il en soit, j'ai eu une attitude instantanée, longue d'un kilomètre. Je voulais mettre cette infirmière dans l'oubli. Par la suite, les gardiens ont eu le culot de me dire qu'une erreur avait été commise et qu'un médecin devrait faire un examen complet. J'étais trop dégoûté. C'était un homme dégoûtant qui ressemblait plus à un clochard de Bowery qu'à un médecin. Il toussait partout sur moi sans même se couvrir la bouche, et ses ongles avaient l'air d'avoir passé les cinq dernières années dans une mine de charbon. La seule bonne chose à son sujet était qu'il était rapide. Il a évacué les maladies comme s'il était commissaire-priseur et m'a demandé si je les avais eues. Puis il m'a fait un examen d'une minute, a pris mon sang, et c'est tout.

Je suis resté dans la salle de réception longtemps après le départ de tout le monde. Puis un garde assez agréable, avec une cicatrice sur le nez et la bouche, m'a emmené dans ma cellule. Nous sommes allés dans un couloir qui semblait être un mile de long vers un couloir où un garde était assis à l'intérieur d'une cage de verre. Des boutons, des boutons et des lumières décoraient la cage. Cela ressemblait à l'intérieur d'une sorte de vaisseau spatial.

«Ouvrez cinq», dit le garde qui m'avait amené.

Il y eut un bruit sourd, puis un bourdonnement et puis rien.

"Tu peux aller dans ta chambre maintenant."

"Aller où?" J'ai demandé.

«Il suffit de marcher dans le couloir et la porte sera ouverte. Vous le verrez. "

Le couloir était long. Quand je suis arrivé dans la cellule, la lumière s'est allumée. Quand je suis entré, la porte s'est refermée derrière moi. C'était quelque chose d'un film de science-fiction. Les longs couloirs, la porte coulissante, le panneau de commande. «Prison spatiale», me suis-je dit. À l'intérieur, il y avait un lit bébé, un lavabo sale, des toilettes sans siège et un rouleau de papier toilette. J'étais fatigué et je voulais m'endormir.

«J'éteins la lumière maintenant», dit une voix dans le micro.

La lumière s'est éteinte, mais une lumière jaune est restée allumée.

«Éteignez la petite lumière, s'il vous plaît», ai-je appelé le garde.

Encore une fois, une voix est venue sur un microphone. «La lumière doit rester allumée. Il est là pour votre propre protection. »

La lumière est restée allumée et je me suis endormie.

Matin! Les portes se sont ouvertes.

«Petit déjeuner, mesdames! est venu sur le microphone. Il était tôt, mais j'avais hâte de m'habiller et de regarder autour de moi. La première chose qui m'a frappé était l'odeur. Je me fiche de la prison dans laquelle j'ai été, ils puent tous. Ils ont une odeur qui ne ressemble à aucune odeur sur terre. Comme le sang et la sueur et les pieds et les plaies ouvertes et, si la misère a une odeur, comme la misère. Les murs de la cellule étaient couverts d'obscénités et de déclarations d'amour. «Apache aime Carmen;» «Linda et Lil bit;» «L'Inde et Rosa - le véritable amour, toujours.» De la fenêtre, je pouvais voir une petite cour pavée avec de l'herbe poussant entre les fissures du trottoir, puis un autre long bâtiment.

Quelques femmes étaient dans la salle de séjour, mais la plupart restaient dans leurs cellules, qui étaient stériles à l'exception de l'écriture de dentifrice qui recouvrait les murs. En prison, le dentifrice remplit de nombreuses fonctions, dont la colle pour accrocher des photos. Quelques cellules ont été «réparées» avec des images de magazines accrochées aux murs et un afghan tricoté ou crocheté sur le lit. Des vêtements, dans des cartons, étaient par terre. Les femmes avaient l'air méchantes et cendrées. Ils me regardèrent avec un intérêt vague et vaquaient à leurs occupations. Ils étaient tous noirs ou hispaniques.

J'ai pris une douche et j'ai passé le reste de la matinée à faire des allers-retours. Certaines femmes étaient gonflées, les mains et les pieds enflés. Quelques-uns avaient un regard vraiment étrange à leur sujet. L'une était assise sur une chaise, les yeux couverts de sommeil, gloussant doucement pour elle-même. Un groupe de femmes était assis à une table en train de jouer à la pique. Ils m'ont demandé si je voulais jouer, et comme je n'avais jamais entendu parler du jeu, ils se sont portés volontaires pour m'apprendre. Il s'est avéré être comme du whist, seuls les piques sont toujours des atouts. Puis ce fut à nouveau le moment de la fermeture, le deuxième de la journée. Le premier était venu après le petit déjeuner.

Il y avait deux femmes de chaque côté de moi qui avaient été enfermées dans leur cellule toute la journée. "Tu ne veux pas sortir?" ai-je demandé bêtement. Ils ont éclaté de rire.

"Non", a dit l'un d'eux, "je l'aime ici." Quand elle a cessé de rire, elle m'a dit qu'elle était «enfermée». Cela signifiait qu'elle était enfermée dans sa cellule jusqu'à ce qu'elle soit vue par le Conseil.

«Quel est le conseil?» J'ai demandé.

«C'est le conseil de discipline. Lorsque vous obtenez une infraction, ils vous enferment jusqu'à ce que vous voyiez le Conseil. »

«Alors ils vous ont laissé sortir?

«Parfois, mais nous allons au PSA.»

"Qu'est-ce que c'est?"

«C'est le trou, le bing. C'est 2 Main, où vous allez avant qu'ils ne vous emmènent au Conseil; puis, après cela, s'ils pensent que vous n'avez pas passé assez de temps ici, ils vous envoient à PSA. (PSA signifie zone d'isolement punitif: solitaire.)

"Vous voulez dire que vous ne restez pas dans cette partie tout le temps?"

"Non. Nous sommes du côté des phrases. Nous n'avons dû venir ici que parce que nous avons volé les médicaments. Nous avons volé presque tout sur le camion de médicaments et l'avons bu. Coca presque OD'd. C'est pourquoi nous sommes ici. Cette partie est destinée aux personnes qui ont des infractions ou aux fous.

"Fous?"

"Oui!" répondit celui nommé Coke. «Ils ont de vrais bugs ici. Comment es-tu venu ici?

"Je ne sais pas. Je suis arrivé hier et c'est là qu'ils m'ont mis.

«Vous avez un homicide?»

«Un homicide?»

«Ouais, un homicide. Vous êtes ici pour meurtre?

«J'ai une affaire d'homicide au New Jersey, mais je suis ici pour un procès pour vol de banque.»

«C'est probablement pourquoi ils vous ont fait descendre ici», ont-ils spéculé. "Ils vont probablement vous déplacer bientôt." Ils ont posé un million de questions.

«Qui avez-vous tué?

«Je n'ai tué personne.»

«Eh bien, qui ont-ils dit que vous aviez tué?

"Un flic, un soldat de l'état du New Jersey."

"Oh merde. Vous allez avoir un chemin difficile à parcourir. Vous ne l'avez pas vraiment fait?

"Non."

«Vous avez aussi un vol de banque. Avez-vous volé la banque? Combien d'argent avez-vous reçu? »

«Je n'ai pas reçu d'argent parce que je n'ai pas volé la banque.»

"Oui? Alors ton petit ami l'a fait et t'a rejeté la faute?

"Non, je n'ai pas de petit ami."

"Oh, alors tu aimes les filles drôles?" Ils rigolent. «Tu es plutôt mignon. Tu veux venir avec moi? l'un d'eux a plaisanté. «Vous avez déjà fait du temps avant?

"Non jamais."

"Vous avez d'autres cas?"

«Ouais, j'ai un autre vol de banque.»

«Avez-vous fait celui-là?»

"Non!"

«Eh bien, putain, ils vous ont tous branchés!» dit celui qui s'appelle Delores. "Comment se fait-il qu'ils essaient de vous encadrer comme ça?"

«Parce que je suis un révolutionnaire. Ils disent que je fais partie de l'Armée de libération noire.

«Oh, oh, je te connais. Toi cette fille que j'ai lu dans les journaux. Ouais, quel est ton nom?

«Assata, Assata Shakur, mais mon nom d'esclave est JoAnne Chesimard.

«Ouais, c'est toi. Je n'ai jamais pensé te rencontrer. Comment vas tu'?"

"Ouais," a dit Coke, "j'ai vu ta photo à la télé, mais tu as l'air différent maintenant."

"Comment?" J'ai demandé.

«Quand j'ai vu ta photo, je pensais que tu étais beaucoup plus grande. Et beaucoup plus noir aussi.

"Vraiment?" J'ai ri. C'était une déclaration que j'entendais encore et encore. Tout le monde m'a dit qu'ils pensaient que j'étais plus gros, plus noir et plus laid. Quand je demandais aux gens à quoi ils pensaient que je ressemblais, ils décriraient quelqu'un d'environ 1,80 mètre de haut, de deux cents livres et très sombre et d'apparence sauvage.

«Mauvais comme les journaux disaient que tu l'étais, je savais juste que tu devais avoir l'air mauvais. Et vous voilà, juste une petite chose.

Je leur ai demandé pourquoi ils étaient en prison. Au cours de ces prochains jours, je devais apprendre un tout nouveau vocabulaire. La bousculade était le vol à la tire; la relance était le vol à l'étalage; jongler le papier écrivait de mauvais chèques et traîner ou jouer de la drague était une escroquerie.

Plus tard dans la soirée, une femme qui venait de venir de Kourt m'a dit que Phyllis voulait que je vienne au gymnase à 8h30. J'étais ravi. J'avais entendu dire que Simba était sur le rocher, mais je pensais qu'ils pourraient la déplacer pour s'assurer que nous n'avions aucune chance d'être ensemble. La salle de gym était grande. Les femmes jouaient au handball et au basket-ball, dansaient, étaient assises sur les gradins et parlaient. Enfin, derrière un groupe de femmes, j'ai vu Simba. Nous nous sommes embrassés et nous nous sommes assis tous les deux là, essayant de faire sortir tous les mots qui étaient dans nos cœurs. Tant de choses s'étaient passées depuis que nous nous étions vus. Nous étions proches lorsque nous étions tous les deux membres du Black Panther Party. Pendant un certain temps, nous avions vécu ensemble. Elle a toujours été une vraie sœur terrestre avec un cœur en or. Elle m'a parlé de son cas, des autres camarades avec qui elle était en contact et, ensuite, qu'elle était enceinte. Homey était son surnom pour son amant, le père du bébé, Kakuyan Olugbala. C'était un beau frère révolutionnaire, et il a été assassiné par la police de New York. Kakuyan et moi avions appris à nous connaître assez bien pendant que nous étions tous les deux à la succursale de Harlem du Black Panther Party. Il était l'un des frères qui, à l'époque de l'idéologie lumpen du Panther Party, s'appelaient lumpen. Il a grandi à Harlem autour de la 116e rue et de la 8e avenue, une sorte de personne détendue et facile, mais un combattant au cœur. Il aimait les armes et était un génie avec elles.

J'étais heureuse de sa grossesse et triste à la fois: elle faisait face à vingt-cinq ans. Bien que j'aie essayé d'être joyeux, je suppose qu'elle pouvait voir l'expression inquiète sur mon visage.

«Ne t'inquiète pas», m'a-t-elle dit. «Ces gens peuvent nous enfermer, mais ils ne peuvent pas arrêter la vie, tout comme ils ne peuvent pas arrêter la liberté. Ce bébé était destiné à naître, à continuer. Ils ont assassiné Homey, et donc ce bébé, comme tous nos enfants, sera notre espoir pour l'avenir. Je pensais à ses paroles plusieurs fois plus tard.

Il est tôt le matin. Je me sens comme un quart à zéro et je veux dormir. J'entends vaguement mon nom au micro. Quelque chose à propos de Kourt. Ils m'appellent pour kourt. Je me hâte de sortir du lit, de me doucher, de m'habiller, de me coiffer et je suis prêt à partir. Ils apportent le petit déjeuner sur le camion de nourriture. Je ne peux même pas supporter l'apparence de la nourriture, encore moins manger quoi que ce soit.

«Très bien, mesdames de la cour, il est temps d'aller dans la salle de réception», hurle le micro. Il est trop tôt le matin pour ça. Je veux l'arracher du plafond. Je trébuche dans la salle de réception, toujours pas complètement réveillée. Il est 7h20. Je suis assis dans la salle de réception pendant trois heures. Enfin, les maréchaux arrivent. Maintenant, ils veulent que je me dépêche. L'un d'eux m'enchaîne. D'abord, il me serre les pieds; puis il met une chaîne autour de ma taille, attache les menottes à la chaîne et les menottes aux mains. Je peux à peine marcher. Ou mélanger.

Kourt, terne, gris, vert terne. Ils me mettent dans l'enclos des taureaux. Je ne sais pas pourquoi ils appellent cela un enclos à taureaux, même si j'ai souvent spéculé.

«Visite d'un avocat», appelle l'un des maréchaux en ouvrant les barreaux pour me laisser sortir.

Nous allons au bout de la salle. Evelyn souffle et souffle. Elle souffle et souffle toujours quand elle est en colère. Dans quelques minutes, je sais qu'elle commencera à faire les cent pas et à se taper du pied.

«Ils essaient de nous forcer à aller en justice tout de suite», me dit-elle. "Vous savez que j'ai été occupé à rédiger des requêtes pour la Cour fédérale."

«Que voulez-vous dire, kourt fédéral? Ne sommes-nous pas dans le kourt fédéral?

«Oui, mais si le juge rejette notre requête en report, je veux être prêt à entrer directement dans la cour de circuit.»

«Quel est le circuit kourt?» Tout cela était grec pour moi.

«C'est là que nous faisons appel si le juge émet un avis défavorable.»

Nous continuons à parler. Evelyn essaie de m'expliquer et j'essaie de lui expliquer que nous ne pouvons pas aller au procès. «Il n'y a aucun moyen au monde que vous puissiez être prêt à passer en jugement maintenant.» Je suis en train de déclamer.

«Je sais, je sais», répond Evelyn.

Je déchaîne et délire avec indignation pendant qu'Evelyn essaie de m'expliquer la loi. Ils nous appellent au tribunal. Le juge est gagliardi. Il ressemble à ce qu'il est: un chien raciste. Kamau entre dans la salle d'audience. Je suis ravi de le voir. Il a vieilli. Il sourit, mais sous le sourire, son visage a faim. Je me demande ce qu'il pense. Bob Bloom, l'avocat de Kamau, est debout en train de parler. Il demande un report. Tout ce qu'il dit est logique et logique. Evelyn se lève et commence à rapper. Elle parle de pure vérité et logique absolues. Le juge regarde le plafond. Je prédis l'issue de l'audience et je continue de me retourner pour regarder le public. Des visages amicaux et familiers qui me sourient. Je ne veux pas qu'ils s'arrêtent jamais. Le juge rejette notre requête en report. Le juge rejette toutes nos requêtes. Je veux crier: «Chien sale, cochon visqueux, tu n'es pas un juge. Vous êtes juste un autre procureur.

Je regarde le procureur. Il est suffisant. Son visage est irréel - comme une affiche. Il ressemble à une affiche de guerre de 1940. John Q. Public. Je continue de le regarder. Personne ne pouvait avoir l'air aussi ringard. Il est comme un fantôme du passé. Je suis convaincu qu'il ne sait pas que nous sommes en 1973. Les avocats demandent une réunion conjointe et le juge dit oui, mais soyez bref. Les avocats décrivent la stratégie des appels.

«Quelles sont nos chances sur cet appel?» je demande.

«Il y a une chance», dit Evelyn. «Slim, peut-être, mais une chance. Si les tribunaux s'intéressent à la justice, eh bien, bien sûr, ils appuieront notre position. Nous savons tous à quel point c'est un «si».

La prochaine fois que nous sommes allés à Kourt cinq jours plus tard, il avait neigé. Les arbres étaient nus et couverts de glace et, même si je n'aime pas l'hiver, c'était une belle vue. Dès mon arrivée au kourthouse, Evelyn était là pour me dire que la cour de circuit avait rejeté tous nos appels et que gagliardi parlait d'aller au procès ce jour-là.

«Je veux juste que vous compreniez qu'il n'y a aucun moyen que je puisse vous défendre adéquatement sur ce court préavis. Je n'ai pas eu le temps de préparer des requêtes préliminaires, je n'ai reçu aucun élément d'information préalable et je n'ai même pas eu le temps de réfléchir à une défense appropriée parce que je n'ai pas été en mesure de connaître les faits de base de l'affaire. Je veux juste que tu saches."

«Je sais», lui ai-je dit, «et je sais que vous faites de votre mieux.»

«En tout cas», a déclaré Evelyn, «si le pire vient au pire, vous aurez un solide problème d'appel.»

C'était une image déprimante. Nous étions clairement en train d'être transportés par chemin de fer. Nous sommes allés devant le juge. Encore une fois, il était arrogant et belliqueux, déterminé à nous forcer à aller immédiatement en justice. Encore une fois, elle a demandé au juge un report, mais ses arguments sont tombés dans l'oreille d'un sourd. Il a décidé que nous pourrions avoir une conférence conjointe plus tard, mais le procès commencerait immédiatement.

Alors que nous quittions la salle d'audience, Akilah se tenait dans le couloir avec Ksissay, la fille de Kamau, âgée de deux ans. Alors qu'il s'approchait d'elle, elle lui tendit les bras. Kamau a fait environ deux pas vers elle et les maréchaux lui ont sauté dessus et ont commencé à le battre. J'ai sauté sur les maréchaux et j'ai essayé de les retirer. En un instant, il y eut une sacrée bagarre dans le couloir. Finalement, les maréchaux ont dégainé leurs fusils et nous ont forcés à nous allonger sur le sol, les bras écartés. Nous nous sommes allongés là pendant qu'ils nous piétinaient le dos et nous donnaient des coups de pied en nous menottant les mains derrière le dos. Akilah a couru pour dire à tout le monde ce qui se passait alors que Ksissay criait hystériquement. Je n'oublierai jamais le cri obsédant de cette enfant alors qu'elle regardait son père être brutalement battu.

Après le combat, les maréchaux étaient vicieux et vindicatifs. Ils ont tout fait pour nous provoquer et nous harceler. Les journaux ont rapporté que nous avions attaqué les maréchaux.

Kamau et moi avons décidé que nous n'allions pas simplement nous laisser traîner tranquillement. Ce soi-disant procès était une erreur judiciaire si flagrante que nous n'allions même pas y participer. Et nous ne voulions pas non plus qu'Evelyn et Bob Bloom y participent.

«Asseyez-vous simplement là et ne dites rien», leur avons-nous dit. «Nous allons parler.» Et faites la conversation que nous avons faite.

Lors de la prochaine session de kourt, Gagliardi a demandé aux avocats s'ils étaient prêts à commencer à choisir le jury. Tous deux ont fait des déclarations selon lesquelles, comme il leur était impossible de nous représenter de manière adéquate, nous leur avions demandé de rester «muets».

«Très bien, alors, nous procéderons avec vous ou sans vous», a hurlé le juge. «Apportez le panneau.»

Dès que le jury est entré dans le kourtroom, Kamau et moi avons commencé à leur dire ce qui se passait. Nous avons dit au jury qu'il avait été nommé par Nixon et qu'il nous persécutait à cause de nos convictions politiques, qu'il était le même juge qui venait de donner à Mitchell et Stans, les accusés du Watergate, qui n'avaient pas une fraction des les raisons d'un ajournement que nous avons eu, un report prolongé. Après un certain temps, le juge nous a ordonné de quitter la salle d'audience. La sélection du jury s'est poursuivie avec la participation uniquement du juge et du procureur. De temps en temps, le juge renvoyait les maréchaux pour nous demander si nous allions «nous comporter».

«Bien sûr», dirions-nous aux maréchaux.

Une fois revenus dans la salle d'audience, nous nous sommes «comportés». Encore une fois, nous avons dit au jury ce qui se passait et que le juge essayait de nous trafiquer. Dès que nous avons commencé à parler, le juge nous a ordonné de quitter le kourt. Chaque fois que nous étions sur le point d'être expulsés, les maréchaux se disputaient les positions les plus proches de nous et l'opportunité de nous saisir, de nous tordre les mains derrière le dos et de se faire lécher. Pour éviter d'être malmenés, dès que le juge a dit: «Enlevez l'accusé de la salle d'audience», je dirais, «l'accusé se retirera.» La plupart du temps, cela a fonctionné, mais un jour, les maréchaux étaient tellement enthousiastes qu'ils ont sauté sur moi et ont commencé à me brutaliser en plein kourt. Evelyn sursauta comme si elle était prête à se battre et se tint entre eux et moi, les retenant avec un bras tendu.

Elle s'est plainte au juge. Mon bras et ma main n'étaient pas encore complètement rétablis et j'étais encore partiellement paralysé. Les remarques d'Evelyn rendirent les maréchaux plus vicieux. Ils sont devenus si brutaux que tous les spectateurs ont commencé à crier. Tandis que les maréchaux m'emportaient hors du kourtroom, les spectateurs scandaient: «Chemin de fer, chemin de fer». Le juge a ordonné leur retrait. Alors que j'étais emmené en bas, je pouvais entendre l'agitation. Les gens chantaient, criaient et hurlaient. Les maréchaux, j'ai découvert plus tard, avaient battu certains d'entre eux. Je me suis assis dans l'enclos des taureaux, perdu dans mes pensées, quand ils ont amené une femme et un homme blancs dans le couloir et ont mis la femme dans la cellule avec moi. Je la regardai sans grand intérêt.

«Assata,» dit-elle, «je suis si contente de t'avoir enfin rencontré. Mais je n'ai jamais pensé que ce serait de cette façon.

Je la regardai d'un air vide.

«Je m'appelle Natalie Rosenstein. J'étais à l'étage. J'étais l'un des spectateurs dans la salle d'audience lorsqu'ils ont commencé à pousser, bousculer et battre les gens.

"Quoi?" J'ai dit. "Vous plaisantez!"

"Non. Nous n'avons pas bougé assez vite, alors ils nous ont arrêtés », a-t-elle dit, se référant à elle-même et à l'homme blanc.

«De quoi vous ont-ils accusé?»

«Obstruction à la justice.»

Après cela, Kamau et moi avons été bannis du kourtroom. Nous avons été placés dans une pièce glacée à côté du kourtroom où un haut-parleur avait été installé pour que nous puissions écouter le procès. Au début, ils ont claqué la porte. Au début, nous voulions que la porte soit ouverte car il faisait très froid et la chaleur du reste du bâtiment aidait. Ensuite, nous avons commencé à profiter de l'intimité. C'était bien de pouvoir se parler sans que quelqu'un nous regarde dans la gorge. Parce que nous savions que tôt ou tard ils ouvriraient la porte et nous regarderaient, nous l'ouvririons.

"Laissez un peu de chaleur entrer. Il gèle ici."

«La porte reste fermée.» Au bout d'un moment, ils l'ont verrouillé.

L'une des premières choses dont Kamau et moi avions discuté était l'Islam. Il était musulman depuis un certain temps et y était profondément attaché. Il essayait sérieusement de me convaincre de me convertir et de devenir un musulman pratiquant et actif. J'avais toujours dit que si j'avais une religion, c'était l'islam, mais je ne l'avais jamais pratiqué. À cause d'Elijah Muhammad et de Malcolm X, l'influence musulmane sur notre lutte a été très forte, mais il avait toujours été difficile pour moi d'accepter l'idée d'un dieu tout-puissant, omniscient et omniscient. Et, me suis-je dit, comment pourrais-je attendre de moi que j'aime et adore un dieu dont le «plan directeur» incluait l'esclavage, la torture et le meurtre des Noirs?

Kamau a soutenu que l'islam était une religion juste, opposée à l'oppression. «L'oppression est pire que le massacre», a-t-il cité dans le Saint Coran. «Un vrai musulman est un vrai révolutionnaire. Il n'y a pas de contradiction entre être musulman et être révolutionnaire. Je ne savais pas grand-chose à ce sujet, mais j'ai accepté de le vérifier sérieusement. Des services musulmans ont eu lieu régulièrement sur Rikers Island, et Simba et moi avons commencé à y assister.

Parler à Kamau était si bon pour moi. Le solitaire m'avait vraiment affecté. J'avais renfermé en moi-même et j'avais oublié comment communiquer de manière ouverte avec les gens. Nous avons passé des journées entières à rire, à parler et à écouter la folie du kourtroom entre les deux. Chaque jour, nous nous sommes rapprochés jusqu'à ce qu'un jour, il soit clair pour nous deux que notre relation était en train de

changer. C'était de plus en plus physique. Nous avons commencé à nous toucher et à nous tenir l'un l'autre et chacun de nous était comme une oasis pour l'autre. Pendant quelques jours, la question du sexe était là. Puis, un jour, nous en avons parlé. C'était sûrement possible. Mais, j'ai pensé, les conséquences! La grossesse était certainement une possibilité. J'étais confronté à la prison à vie. Kamau serait également en prison pendant longtemps. L'enfant n'aurait ni mère ni père.

Kamau a déclaré: «Si vous tombez enceinte et que vous avez un enfant, l'enfant sera pris en charge. Notre peuple ne laissera pas l'enfant grandir comme une mauvaise herbe. » J'y ai pensé. C'était vrai, mais l'enfant souffrirait. «Tous nos enfants souffrent», a déclaré Kamau. «Nous ne pouvons garantir à nos enfants un avenir dans un monde comme celui-ci. La lutte est la seule garantie que nos enfants auront jamais pour un avenir. Vous n'aurez peut-être jamais une autre chance d'avoir un enfant. »

«Je dois réfléchir», lui ai-je dit. Mon esprit criait. Qui prendrait soin de mon bébé? J'ai pensé à ce que Simba avait dit à propos de nos enfants comme étant notre espoir pour l'avenir. Je n'avais jamais voulu d'enfant. Depuis que j'étais adolescent, j'avais toujours dit que le monde était trop horrible pour accueillir un autre être humain. Et un enfant noir. Nous voyons nos enfants au mieux frustrés. Le nez pressé contre les fenêtres, regardant à l'intérieur. Et, au pire, nous les voyons mourir de drogue ou d'oppression, abattus par la police ou gaspillés en prison. Ma tête nageait. Qu'avaient pensé ma mère, ma grand-mère et mon arrière-grand-mère quand ils ont amené leurs bébés dans ce monde? Qu'est-ce que mes ancêtres avaient pensé lorsqu'ils ont amené leurs bébés dans ce monde, seulement pour les voir fouettés et violés, achetés et vendus. J'ai pensé et pensé. Combien d'enfants noirs sont séparés de leurs parents? Combien grandissent avec leurs grands-mères et leurs grands-pères? Ne suis-je pas resté avec mes grands-parents jusqu'à ce que ma mère ait fini l'école et soit debout? Je me suis souvenu de toutes les discussions que j'avais eues. «Je suis un révolutionnaire», avais-je dit. «Je n'ai pas le temps de rester à la maison et de ne pas faire de bébé.»

«Pensez-vous que vous êtes une machine?» un frère m'avait demandé. "Pensez-vous que vous avez été mis sur cette terre pour combattre et rien d'autre?"

J'ai pensé à ce que Zayd m'avait toujours dit. «Tant que tu es en vie, ma fille, tu vis.»

«Je parle de la vie», me suis-je dit. «Je vais vivre aussi dur que possible et aussi plein que je peux jusqu'à ce que je meure. Et je ne laisse pas ces parasites, ces oppresseurs, ces porcs racistes avides me faire tuer mes enfants dans mon esprit, avant même qu'ils ne naissent. Je vais vivre et je vais aimer Kamau, et si un enfant vient de cette union, je vais me réjouir. Parce que nos enfants sont notre avenir et je crois en l'avenir et en la force et la justesse de notre lutte. J'étais prêt à tout ce qui se passait. Je me suis détendu et j'ai laissé la nature suivre son cours.

Quand quelque chose d'important se passait dans le kourtroom, nous écoutions. Mais, généralement, tout ce qui se passait résonnait en bavardages ennuyeux qui ne revenaient à rien. Les avocats ont l'habitude de transformer dix mots en cent et de ne rien dire de plus dans le processus. Le procès était comme quelque chose qui sortait de l'imagination d'un dramaturge. Nous l'avons appelé le «spectacle de vaudeville». Evelyn et Bob, après avoir enregistré leurs protestations quotidiennes, restèrent muets. Le juge

a déliré et déclamé. Les cochons aboyaient comme des chiens vicieux. Les «témoins» ont menti comme des fous. Les jurés (qui avaient été choisis uniquement par l'accusation) regardaient et écoutaient sans expression.Il y avait quelques jurés noirs, et bien que nous ayons peu d'espoir d'être acquittés, nous avons placé l'espoir microscopique que nous avions dans les jurés noirs. Même si nous n'avions présenté aucune défense, n'avions pas participé au procès, nous pensions qu'il y avait peu de chances qu'ils ne suivent pas le programme. Les Noirs ne sont généralement pas aussi soumis au lavage de cerveau que les Blancs en ce qui concerne le soi-disant système de justice.

L'ensemble du processus kourt a commencé à me faire des ravages. La moitié du temps, je ne mangeais pas parce qu'ils servaient généralement du porc pour le déjeuner et, parfois, ils avaient du porc pour le dîner. Le petit déjeuner était hors de question. Je n'ai jamais pu comprendre ce qu'ils nous ont donné. Je l'ai appelé «ragoût de monstre». J'étais toujours gelé et je n'avais pas de manteau. Ma mère m'en avait apporté un, mais je l'avais donné à Simba. Elle était enceinte et en avait plus besoin que moi. Une nuit, quand je suis rentré de Kourt, j'ai commencé à me sentir mal, comme si un couteau me poignardait dans le côté. Je pouvais à peine respirer. Je suis allé chez le médecin de la prison et le diagnostic était plueurisy. Quand le juge a appris que j'étais malade et incapable de venir à Kourt, il a eu une crise. Il a agi comme si j'étais tombé malade juste pour retarder le procès. La prochaine fois que j'ai vu le médecin de la prison, il était nerveux et a tremblé.

«Ils n'arrêtent pas de m'appeler à propos de vous», dit-il. «Ils veulent que vous reveniez au tribunal tout de suite. Ils veulent savoir à quelle vitesse je peux vous ramener dans la salle d'audience.

«Qui continue de vous appeler?» J'ai demandé.

"Tout le monde. Gens. Je dois vous ramener au tribunal dès que possible.

Et c'est exactement ce qu'il a fait.

Chaque jour, ils nous ont amenés dans le kourtroom. Et, chaque jour, dès que le jury est entré, nous avons commencé à leur dire ce qui se passait, que nous étions obligés de comparaître sans avoir le temps de préparer une défense. Et chaque jour, le juge nous a ordonné de nous éloigner du kourtroom et nous a cité pour outrage. C'était comique.

"Qu'est-ce que tu vas faire?" je lui demanderais, après avoir été cité pour outrage pour la centième fois. «Mettez-moi en prison? Enferme-moi?"

Un jour, alors que le juge avait été particulièrement fou et que les commissaires avaient été particulièrement brutaux, Evelyn n'en pouvait plus.

«Je ne vais pas m'asseoir ici et regarder ce spectacle», a-t-elle déclaré. «Si vous ne me permettez pas de défendre mon client, il n'y a aucun but à ce que je sois ici.» Et avec ça, elle s'est levée et a commencé à partir.

«Revenez ici», a crié le juge. "Je vous ordonne de revenir ici et de vous asseoir."

Evelyn a continué à marcher.

"Si vous ne revenez pas vous asseoir, je vous cite pour mépris."

Evelyn sortit du kourtroom. Le juge l'a citée pour outrage. (En 1975, après que tous les appels, y compris le tribunal suprême des États-Unis, ont été rejetés, elle a purgé la peine de dix jours en sécurité maximale à la prison du comté de Westchester pour femmes.)

Le procès s'est bientôt terminé et nous avons attendu patiemment le verdict. Evelyn et Bob nous ont donné des conférences. «N'attendez rien d'autre que le pire. Il y a une chance, mais c'est mince. Kamau et moi avons attendu la condamnation. Un jour de délibération du jury passa. Deux jours se sont écoulés. Le jury semblait prendre une éternité. Nous nous sommes demandé ce qui leur prenait tant de temps. C'était une affaire ouverte et fermée. Nous n'avons contre-interrogé aucun témoin, nous n'avons présenté aucune défense. Kamau et moi avons passé le temps tendrement, savourant nos derniers moments ensemble.

Le lendemain matin, Evelyn et Bob sont entrés en souriant. «C'est un jury accroché», ont-ils gloussé. «Gagliardi est apte à être lié. Ils vont nous appeler au tribunal dans quelques minutes. Nous pensions juste que nous allions vous annoncer la bonne nouvelle. Dix minutes plus tard, nous étions dans le kourtroom. Le juge remerciait et congédiait le jury. Les maréchaux avaient l'air de vouloir se battre. Le procureur avait l'air de vouloir pleurer. Nous avons découvert plus tard qu'un seul juré noir avait refusé de nous condamner. Il nous avait entendus. Le regard sur le visage de Gagliardi m'a fait grand plaisir. Je l'ai regardé et lui ai donné mon sourire le plus significatif. Son visage est devenu rouge et il a détourné le regard.

Ensuite, nous avons rencontré les avocats. Nous étions encore étourdis et en état de choc. "Qu'est-ce que ça veut dire? Vont-ils nous réessayer? »

«Ils vont vous réessayer, et tout de suite», nous a dit Evelyn. «Le nouveau procès débutera lundi.»

Kamau et moi nous sommes regardés. Nous en avions assez de cette affaire, mais nous étions ravis de pouvoir passer plus de temps ensemble.

«Allons-nous avoir le même juge?»

"Non," dit Bob. «Ils doivent désigner un nouveau juge.»

Evelyn était prise dans notre humeur joyeuse, mais, comme d'habitude, elle était d'abord les affaires. «Nous devons mettre au point une stratégie d'essai.» Assis dans cette salle d'audience jour après jour et regarder ce fiasco nous a permis de faire une chose. Nous avons pu voir et analyser leur cas. «Je sens que maintenant nous sommes prêts à passer au procès.»

«Ils n'ont pas de cas», a déclaré Bob. «Je ne sais même pas comment ils ont été mis en accusation.»

«Nous savons,» Kamau et moi avons dit.

«Leur cas est tout à fait absurde», a déclaré Evelyn.

«Nous savons», bourdonnèrent à nouveau Kamau et moi.

«Leurs témoins sont aussi faux que des billets de trois dollars», a déclaré Evelyn.

"Nous savons."

«Ils n'ont pas une seule preuve physique», a déclaré Evelyn. «Pas de photographies, pas d'empreintes digitales, pas de témoins, pas de rien.»

«Nous savons», avons scandé Kamau et moi à l'unisson.

«Ils ne pouvaient pas avoir de preuves», ai-je dit. «Nous n'étions pas là.»

"Eh bien, je le sais," dit Evelyn avec indignation. "Ce n'est pas le propos."

Bob et Kamau semblaient perplexes. Evelyn et moi nous sommes juste regardés et avons souri sciemment. Nous avions découvert au New Jersey comment des «preuves» pouvaient apparaître de nulle part et d'autres preuves disparaissent.

Evelyn et moi avons une relation très étroite. Nous nous aimons intensément et nous nous entendons à merveille. D'habitude! Mais quand nous discutons ou ne sommes pas d'accord, c'est affreux. Nous sommes tous les deux indignés que l'autre ne soit pas d'accord ou ne voit pas notre point et nous nous sentons trahis et furieux. Et aucun de nous n'a le tempérament le plus doux du monde. Ajoutez à cela l'énorme pression sous laquelle nous étions tous les deux, et vous avez la recette des feux d'artifice.

Lors d'une de nos réunions de stratégie, Evelyn et moi avons verrouillé les cornes. Si nous essayons de faire, nous ne pouvons parvenir à aucun accord. Au bout d'un moment, nous ne communiquions même plus. Il s'agissait de savoir qui avait le dernier mot et la décision finale.

«Je suis l'avocate», a-t-elle crié. "Je sais ce que je fais! Si vous ne m'écoutez pas, alors quel est l'intérêt de me faire vous défendre?

«Je suis le client», ai-je crié en retour. «C'est moi qui vais faire les vingt-cinq ans de prison si vous vous trompez.

"Ce que vous dites, c'est que vous ne me faites pas confiance ni en mon jugement." Dit Evelyn. Notre argument est allé de mal en pis. Au bout d'un moment, nous nous disions toutes sortes de choses que nous ne voulions pas dire.

«Je n'ai pas besoin de cette merde,» a pris d'assaut Evelyn. «Pourquoi diable ai-je besoin de vous défendre? Vous n'avez pas une once de sens.

«Tu n'as pas à me défendre si tu ne veux pas», ai-je répondu. «Ne me rendez pas service.»

«Vous avez besoin de toutes les faveurs que vous pouvez obtenir,» répliqua Evelyn.

«Eh bien, je n'ai pas besoin d'eux de votre part. Je peux me défendre aussi bien que vous le pouvez.

«J'aimerais vous voir l'essayer. Je n'ai pas besoin de ce désordre.

"Je vais. Je n'ai pas besoin de toi non plus.

"Eh bien, allez-y et défendez votre moi stupide alors." Hurla Evelyn.

"Je vais."

Après la dispute, j'étais fatigué et vide. Toute la tension avait été évacuée de mon corps. J'étais toujours en colère, mais j'étais désolé aussi. Evelyn avait probablement raison, et j'étais probablement fou. C'est tellement dur de travailler avec quelqu'un qui est si proche de vous. C'est comme avoir votre mère, votre femme ou votre mari comme avocat. C'est vraiment difficile d'être objectif. Des trucs personnels gênent parfois. Je ne savais pas si j'étais un adulte sain d'esprit ou un enfant rebelle.

La prochaine fois que nous sommes venus à Kourt, j'ai pu voir tout de suite qu'Evelyn était toujours en colère contre moi. J'avais bien l'intention d'essayer de me réconcilier, mais sa manière froide m'a fait reculer et me mettre à nouveau en colère.

«Votre décision est-elle toujours la même?» elle a demandé froidement.

«Oui», répondis-je glacialement.

«Juge», a-t-elle dit au nouveau juge, «je souhaite être relevée de l'affaire. Mme Shakur souhaite retenir les services d'un autre avocat. »

"Est-ce vrai?" le juge m'a demandé.

"Oui. Je veux me défendre. » Un peu plus tard, elle était hors de l'affaire.

Alors que je me sentais stupide et têtu dans le enclos à taureaux, le garde a fait appel à un défenseur public. Gagliardi l'avait désigné parce qu'il n'aimait pas la façon dont Evelyn se comportait. Je lui ai dit que je ne voulais pas qu'il me représente, que je me représentais moi-même, le juge l'avait assigné à mon cas.

«Qu'as-tu fait avant d'être défenseur public?»

Il m'a dit qu '«il était une fois» il avait été procureur. C'était la fin de la conversation. J'aurais préféré avoir un alligator pour un avocat. Je ne me souviens même pas de son nom, mais il a participé aux deux procès en tant que mon supposé avocat, même si j'ai même refusé de lui parler.

Puisque je me défendais maintenant, j'avais droit à un avocat comme conseiller. Tout le monde a suggéré des avocats, mais la plupart étaient des gauchistes blancs. Je voulais, si

possible, une femme noire. Pas n'importe quelle avocate noire, mais quelqu'un qui était en phase avec la politique de la lutte de libération des Noirs.

L'un des noms qui m'a été donné était Flo (Florence) Kennedy. Elle était une avocate noire très active dans le mouvement des femmes, bien connue sur le circuit de la parole d'un océan à l'autre et plus reconnue comme militante féministe et politique que comme avocate. Elle correspondait parfaitement à la facture. Elle était exactement ce que je voulais.

Certains se sont disputés contre elle.

«Mais, Assata,» ont-ils dit, «ce n'est pas une avocate de première instance. Flo n'est pas un criminaliste. Vous avez besoin des deux, de quelqu'un qui peut vous donner de bons conseils. » Je n'ai pas été ému par leurs arguments. «Elle est sauvage; elle est flamboyante et excentrique; elle pourrait effrayer le jury.

«Elle ne peut pas être plus folle que cette affaire», ai-je répliqué. «De plus, je n'ai pas besoin d'un avocat pénaliste car ce n'est pas une affaire pénale. J'ai besoin d'un avocat politique.

J'étais de mauvaise humeur et j'étais déterminé à gérer l'affaire comme je l'entendais. Je ne m'attendais à rien de tel que justice! Cette affaire ressemblait à quelque chose de The Twilight Zone et j'étais convaincu qu'elle ne pouvait pas être traitée comme un procès criminel normal et ordinaire. J'étais déterminé à utiliser cette affaire pour dénoncer la tromperie et la malhonnêteté du gouvernement. Une rencontre entre Flo et moi a été organisée. Flo m'a averti à maintes reprises de son manque d'expérience en matière de procès.

«Tu sais, chérie, que je n'ai pas été dans une salle d'audience pour juger une affaire depuis des années.

«Je m'en fiche», ai-je dit. «Vous avez été dans le monde; vous savez ce qu'est la réalité et cela suffit.

Flo a accepté d'être mon conseiller juridique. Et j'étais prêt à passer au procès.

Chapitre 6

Ma mère et mon beau-père se sont séparés et ma mère, ma sœur et moi avons déménagé dans un nouvel appartement dans un complexe résidentiel du sud de la Jamaïque près de New York Boulevard et Foch. Un côté était les projets et l'autre était la coopérative où nous vivions, mais ils me paraissaient à peu près identiques. Comparé à la Jamaïque, Parsons Gardens, où nous avions vécu, était un petit point noir. Le sud de la Jamaïque, la Jamaïque, Hollis, Bricktown, St. Albans, Springfield Gardens, South Ozone, etc., ont tous été réunis pour former une ville noire. Vous pourriez vivre toute votre vie en Jamaïque

et la seule fois où vous voyez un visage blanc, c'est lorsque vous magasinez sur Jamaica Avenue ou lorsque l'assureur est venu. À une certaine époque, la Jamaïque était toute blanche. Les Noirs s'étaient installés sur l'île pour échapper aux ghettos de Harlem et de Brooklyn. Ils ont acheté de vieilles maisons à des prix exorbitants, pour se rendre compte qu'en quelques années, leurs «beaux» quartiers s'étaient transformés en lieux de crime, de drogue et de pauvreté d'où ils s'étaient enfuis.

J'adorais la Jamaïque, et je commençais tout juste à entrer dans le rythme et à connaître mon chemin lorsque ma mère et moi avons eu l'un de nos terribles disputes. Je ne me souviens même pas de quoi il s'agissait, mais j'étais intransigeant, têtu et sous l'impression qu'une grave injustice m'avait été faite. Le lendemain, je me suis levé, j'ai emballé mes vêtements et je me suis dirigé directement vers le village. Greenwich Village était l'endroit où les artistes, les musiciens et toutes sortes de gens étranges étaient censés vivre. J'étais fasciné par l'idée des beatniks et des bohèmes, même si je n'en avais jamais rencontré. J'ai pensé que si j'appartenais à n'importe quel endroit, ce devait être le village.

Je me suis promené avec ma valise jusqu'à ce que je sois épuisé. Je me souviens avoir pensé que les gens ici n'étaient pas si différents des autres. J'ai trouvé un endroit pour vérifier ma valise et j'ai passé le reste de la journée à faire du porte-à-porte pour demander aux gens s'ils avaient des emplois disponibles. La plupart ne m'ont même pas regardé, ils ont simplement refusé. À la fin de la journée, j'étais fatigué, dégoûté et affamé. Je n'avais nulle part où vivre et pas la moindre idée de ce que j'allais faire ensuite. Je suis retourné chercher ma valise, mais l'endroit était fermé. Après cela, j'ai marché sans but jusqu'à ce que j'atteigne un petit parc. Je m'assis sur un banc, fatigué comme l'enfer et incapable de faire un autre pas. Au bout d'un moment, un petit homme blanc avec des bosses sur le visage s'est assis à côté de moi et a commencé à parler. Je n'ai pas compris la moitié des choses qu'il disait, mais il semblait assez gentil. Quand il m'a demandé si je voulais aller dans un restaurant de l'autre côté de la rue avec lui, j'ai accepté avec plaisir. J'étais affamé. C'était un restaurant italien et le parfum dans l'air était divin. J'ai commandé assez pour nourrir un mulet. Le gars a parlé de toutes ces personnes que je ne connaissais pas et de son travail. Il n'arrêtait pas de dire que les gens de son travail conspiraient pour le faire virer.

«J'y ai travaillé pendant huit ans et ils ne m'ont même pas donné de préavis.» Il m'a répété à maintes reprises que l'entreprise pour laquelle il avait travaillé avait volé deux de ses inventions et les avait brevetées et que lorsqu'il a essayé de se faire payer pour elles et d'obtenir du crédit pour ses idées, l'entreprise a essayé de se débarrasser de lui.

"Qu'ont-ils fait?" J'ai demandé.

«Ils ont tout fait. Ils ont volé mes fichiers et mes papiers et ont ensuite répandu des rumeurs à mon sujet. Il a dit qu'il était une sorte d'ingénieur. «Je n'aurais jamais dû leur faire confiance», répétait-il. «Vous ne pouvez faire confiance à personne.»

Quand la nourriture est arrivée, j'ai mangé comme si j'avais passé ma vie à mourir de faim. "Cette nourriture n'a-t-elle pas un goût drôle pour vous?" demanda le gars. J'en ai goûté plus et c'était bon.

«Il n'y a rien de mal avec le mien», lui ai-je dit.

«Il y a quelque chose qui ne va pas avec cette nourriture», dit-il à voix haute. «Qu'ont-ils fait à ma nourriture?»

Le serveur est venu et a essayé de calmer le gars. "Je ne comprends pas," dit le serveur, "mais si tu veux, je t'apporterai une autre assiette." Bien que le gars ait dit que c'était mieux, il pensait toujours que c'était un peu drôle. Pour changer de sujet, je lui ai raconté une triste histoire sur le fait que ma mère était à l'hôpital et que je n'avais nulle part où loger.

«Oh, tu peux rester chez moi», dit-il. Puis, voyant comment je le regardais, il a ajouté: «J'ai un lit d'appoint.

"Pas de drôles d'affaires?"

«Pas de drôles d'affaires», a-t-il promis. Il a payé le chèque et nous sommes partis.

Son appartement était une petite unité d'une chambre avec une cuisine sale et un tapis vert moisi. Le salon était propre et stérile. Il y avait un canapé brun uni qui s'est transformé en lit. Je lui ai demandé quelque chose pour dormir et je me suis laissée tomber dans le lit. Il a continué à parler, mais j'ai fermé les yeux et j'ai fait semblant de dormir. Au bout d'un moment, il entra dans sa chambre et éteignit la lumière. Je me suis réveillé pendant la nuit pour aller aux toilettes, trébuchant désorienté jusqu'à ce que je le trouve enfin. Quand je suis sorti de la salle de bain, je suis allé chercher de l'eau dans la cuisine. Pendant que j'étais là-bas, le gars est entré. Son visage était tout gonflé et rouge.

"Qu'est-ce que tu cherches?"

"De l'eau."

«Oh, non, tu ne l'es pas», hurla-t-il. «Vous avez rampé dans cette maison à la recherche de quelque chose.

"Quoi?" J'ai demandé. "Tu es fou."

«Oh, non, ma chère, c'est ce qu'ils veulent que je pense. Je ne suis pas du tout fou. Qu'étais-tu en train de chercher? Qui t'a envoyé? Vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas? Eh bien, vous pouvez leur dire que je n'ai rien inventé d'autre à voler. »

«Je ne sais pas de quoi vous parlez. Personne ne m'a envoyé aucune place et je ne cherchais rien.

"Oh non! Vous alliez juste pour une petite promenade au clair de lune. Pensez-vous que je suis une sorte d'idiot? Je t'ai fait sortir de la rue, par gentillesse, et ici tu essaies de me tromper. Ils m'ont vraiment trompé cette fois. Je n'ai jamais pensé qu'ils enverraient un nègre. Un espion nègre.

«Ta maman est un nègre», lui ai-je dit, «et tu es un fils de pute fou. J'ai jeté mes vêtements pendant que je le maudissais.

"Espionner. Spy », répétait-il.

«Votre mère est une espionne, et vous pouvez tomber mort en ce qui me concerne.

J'ai claqué la porte et suis sorti tôt le matin. Le soleil commençait à se lever. J'ai marché jusqu'à ce que je trouve une pharmacie ouverte et commandé du thé et un muffin anglais. J'ai acheté une brosse à dents, du dentifrice et du maquillage pour avoir l'air plus vieux. J'allais trouver un emploi si ça me tuait. J'ai récupéré ma valise, trouvé une salle de bain pour me laver, changé de vêtements et vérifié à nouveau la valise. J'ai acheté quelques journaux. Cette fois, j'allais être systématique à ce sujet.

J'ai vu une annonce pour une serveuse et une fille au comptoir. C'était quelque chose que je savais que je pouvais faire. L'endroit était au centre-ville de Brooklyn. J'ai sauté dans le premier train dans cette direction et je suis arrivé vers 8h30 du matin. La cafétéria se trouvait dans un bâtiment d'usine et était réservée aux ouvriers de l'usine. Le directeur avait les cheveux noirs et blancs et était gros, gras et négligé. Il n'était pas si impatient de m'embaucher au début, alors je lui ai raconté une histoire sanglante sur le fait que je venais du Sud pour aider ma mère qui était à l'hôpital et que j'avais besoin d'un emploi le plus tôt possible. Finalement, après m'avoir regardé de haut en bas, il m'a embauché et m'a dit que je pouvais commencer tout de suite et là. Je souris d'une oreille à l'autre.

J'étais censé passer la matinée à faire des salades, des sandwichs et d'autres choses pour le déjeuner. Mais vers dix heures, tous ces hommes ont commencé à venir pour la pause-café. Le directeur m'a fait courir comme un fou, griller du pain, beurrer les petits pains et faire passer leurs commandes aux hommes.

«Avancez plus vite, avancez plus vite», me répétait-il. Chaque fois qu'il me disait d'aller plus vite, j'essayais jusqu'à ce qu'il me paraisse qu'il n'était pas humainement possible pour quiconque de bouger plus vite. Puis j'ai remarqué qu'il me frôlait toujours. Ses mains touchaient toujours «accidentellement» mon derrière. J'éloignais sa main mais cela ne faisait que le rendre plus audacieux. Chaque fois que je me penchais pour sortir quelque chose du congélateur ou des étagères, il essayait de glisser ses mains sur ma robe. Au bout d'un moment, j'ai commencé à lui gifler les mains. Cela aussi semblait le rendre plus audacieux. Finalement, je lui ai dit d'une voix douce et agréable: «Voudriez-vous s'il vous plaît garder vos mains loin de moi? Voulez-vous les garder pour vous?

«De quoi parle-t-il?» dit-il, paraissant surpris. "Je ne t'ai rien fait."

Au fur et à mesure que la journée avançait, il accéléra ses cris contre moi. «Tu ne peux pas aller plus vite?» il hurlerait. «Sortez cette piste de votre cul.» Il a cessé de me poser la main pendant un moment, mais au bout d'une heure environ, il était revenu à ses vieilles astuces. Il a agi comme si c'était une sorte de blague ou quelque chose comme

ça. Je ne pensais pas que ça valait vraiment la peine. L'heure du déjeuner était très chargée et je bougeais très vite. Après le déjeuner, nous avons commencé à nous préparer pour la pause-café de l'après-midi et après cela, nous avons commencé à nous préparer pour le dîner. Le dîner était de 16h30 à 18h30 et 7h00 était l'heure de quitter. À l'heure du dîner, j'étais fatigué et misérable. J'avais désespérément besoin du travail, mais le manager me rendait fou en me mettant les mains partout. Quand je lui disais d'arrêter, il souriait, lançait ses mains en l'air et disait: «Qu'est-ce que je fais? Que suis-je en train de faire?" Puis il a commencé une nouvelle astuce. Il tirait l'élastique de ma culotte à travers l'uniforme et le laissait ressortir comme un élastique.

"Arrête ça!" J'ai crié. "Arrêtez-le!"

"Arrête quoi? Qu'est-ce que je fais?

À la fin du dîner, je savais que je n'en pouvais plus. Dommage car j'avais besoin du travail, je ne pouvais pas prendre les mains de ce gros cochon partout sur moi. Juste avant d'être prêt à rentrer à la maison, je lui ai dit.

«Ecoute, si tu ne peux pas garder tes mains pour toi, je vais arrêter. Je n'en peux plus.

«Qu'est-ce que ça veut dire, tu vas démissionner? Vous êtes viré. Vous avez du plomb dans le cul et vous ne savez pas comment traiter votre patron. Maintenant, foutez le camp d'ici.

«Donnez-moi juste mon argent et je le ferai.»

"Je ne vais pas te donner de la merde," dit-il, "parce que tu n'as pas fait de la merde."

«Écoutez, monsieur, vous allez me payer mon argent. J'ai travaillé dur et je veux mon argent.

«Revenez à la fin de la semaine.»

«Non, je veux mon argent maintenant. J'en ai besoin maintenant."

«Tu n'obtiens rien maintenant, je te l'ai dit. Revenez à la fin de la semaine. »

«Non, vous me donnez mon argent maintenant; Je veux mon argent!"

"Eh bien, vous ne l'avez pas."

«Je vais appeler les flics sur toi», ai-je bluffé.

«Je vais appeler les flics pour vous,» dit-il, «si vous ne sortez pas votre cul d'ici.

«Tu ferais mieux de me donner mon argent», répétai-je, l'air sauvage et prêt à sauter un vrai sac.

Des gens de l'usine sont entrés et se sont tenus à l'arrière de la cafétéria pour regarder.

«Gardez votre voix basse», dit-il, agissant comme s'il allait être coopératif et me payer. "Je vais vous dire ce que. Tu viens avec moi maintenant et je te paierai pour une journée supplémentaire. Je te laisserai même garder ton travail et, si tu es bon, je te donnerai même un peu de monnaie supplémentaire.

«Je ne vais pas n'importe où avec toi. Donnez-moi juste mon argent!

«Maintenant, pourquoi veux-tu être comme ça?» demanda-t-il en posant ses mains sur mon épaule. J'étais chaud et apte à être attaché.

«Lâchez-moi la main», hurlai-je. «Vous ne voulez pas que personne sache quel genre de chien vous êtes. Eh bien, je vais le dire à tout le monde. Si vous ne me donnez pas mon argent, je vous ferai souhaiter. Je vais dire à tout le monde ce que vous êtes. J'ai commencé à marcher jusqu'à l'endroit où les gens travaillaient dans la partie usine.

«Très bien, très bien», dit-il. «Voici votre putain d'argent. Sortez d'ici. "

Les gens qui se tenaient à l'arrière se sont rapprochés pour voir ce qui se passait. L'homme est allé au registre et a compté mon argent. J'étais mort de fatigue et me sentais comme un imbécile, mais en même temps je me sentais plutôt bien à l'intérieur. J'étais toujours dans le même bateau, mais j'étais plus riche de treize dollars et j'avais assez de respect pour moi-même pour ne laisser aucun vieil homme blanc lubrique monter et descendre mon corps.

J'avais assez d'argent pour louer une chambre d'hôtel bon marché. J'ai récupéré ma valise et je suis entré dans un hôtel. Je pense que c'était l'hôtel Albert. Après avoir raccroché mes vêtements et pris une douche, j'ai décidé de manger quelque chose. En bas, dans le hall, il y avait cette grande et grande femme noire, habillée pour tuer. Elle avait des cheveux noirs avec des stries argentées, de longs faux cils et beaucoup de maquillage.

«Eh bien, regardez le bébé!» dit-elle en me regardant droit. «Pa-bail, dis-moi comment tu t'es retrouvé dans ce joint? Êtes-vous directement de l'Alabama, chérie? Où vas-tu, chérie?

Je l'ai juste regardé.

«Parlez-vous, chérie? Peux tu parler? Où vas-tu, chérie?

«Je sors pour manger», dis-je, un peu méfiant.

«Où vas-tu manger, mon amour?»

"Je ne sais pas."

«Eh bien, viens avec moi, chérie. On peut manger ensemble. J'ai une attaque de famine.

Je suis juste resté là à la regarder.

«Eh bien, allez, mon amour. Vous ne voulez pas que je meure de malnutrition, n'est-ce pas? Aimes-tu la nourriture chinoise?"

«Oui,» lui dis-je, me demandant pourquoi elle s'intéressait à moi et comment elle savait que j'étais nouveau à l'hôtel. Nous nous sommes promenés jusqu'à ce que nous arrivions dans un restaurant chinois. Tout le temps, elle a parlé sans arrêt. Soudain, je me suis souvenu du peu d'argent que j'avais. J'avais l'intention de manger un hot-dog ou quelque chose comme ça.

«Écoutez, lui ai-je dit, je n'ai pas assez d'argent pour y aller. Cet endroit a l'air cher et je suis un peu cassé. Peut-être qu'une autre fois je viendrai manger avec toi.

«Écoute, mon amour,» dit-elle, «je ne t'ai pas traîné tout ce chemin pour manger seul. Je déteste manger seul alors tu es juste coincé avec ma compagnie. On dirait que je vais devoir traiter ton cul cassé pour dîner.

J'étais extrêmement reconnaissant. Mlle Shirley (c'est ce qu'elle s'appelait elle-même) était une putain de causeuse. Elle avait l'air sophistiquée et country à la fois. Elle était de Géorgie, mais elle était à New York depuis longtemps. Elle vivait également dans le village depuis longtemps, même si elle disait qu'elle était gitane. J'ai commandé quelque chose comme chop suey, la chose la moins chère du menu.

"Qu'est-ce que tu essaies de faire, chérie?" elle a dit. "Me rendre malade? Regardez, vous vous asseyez là avec vos oreilles ouvertes et laissez-moi faire la commande. " Elle a commandé tout ce truc et, quand c'est venu, nous nous sommes régalés. Il y avait tellement de choses que nous pouvions à peine le terminer.

«C'est mieux, chérie. Maintenant, maman peut rejoindre les vivants.

Le serveur est venu et a demandé si nous voulions autre chose.

"Si je ne peux pas vous avoir," dit Mlle Shirley avec un clin d'œil, "j'aimerais le chèque."

Le serveur, un Chinois grand et mince, rougit et se précipita. C'est une fille audacieuse, je me souviens avoir pensé.

«Combien de temps votre logement est-il loué?» Demanda Mlle Shirley.

"Jusqu'à demain."

«Qu'allez-vous faire après cela?»

«Je vais trouver un autre travail», lui ai-je dit. Puis je lui ai parlé de mon travail à la cafétéria. Elle a ri de la tête.

"Eh bien, chérie," m'a-t-elle demandé, "de quoi diable fuis-tu ou vers quoi diable vas-tu?"

Je lui ai raconté la triste histoire de ma mère à l'hôpital.

«Tu t'attends vraiment à ce que je croie ce bordel?»

J'ai juré de haut en bas que c'était vrai.

«Je ne suis pas un imbécile, chérie, et je suis resté assez longtemps dans ces rues pour savoir que tu fuis quelque chose, et si tu ne veux pas me le dire, c'est ton affaire. Mais je t'aime bien et j'essaierai de t'aider si je peux. J'étais reconnaissant et je ne savais pas quoi dire, donc je n'ai rien dit.

«Écoutez, j'ai cet ami qui travaille sur Bleecker Street. Il veut prendre du temps pour passer du temps avec son ami, mais il ne veut pas perdre son emploi. Tu pourrais travailler à sa place jusqu'à ce qu'il revienne.

«Très bien», ai-je dit. J'étais partant pour n'importe quoi - enfin, presque. Nous sommes allés au café et un mec blanc maigre est venu vers nous.

«Asseyez-vous et reposez-vous. Je reviens dans une minute."

Nous nous sommes assis à une petite table ronde.

«Tu veux un expresso?» demanda le gars.

«Bien sûr», dit Mlle Shirley. Il a apporté deux petites tasses de trucs noirs. J'ai pris une gorgée et j'ai pensé que j'allais m'étouffer. Mlle Shirley a craqué. «Eh bien, je peux voir que vous n'êtes pas initié. Je vais devoir faire quelque chose pour ton éducation. "

Je me suis arrangé pour prendre le travail du gars pendant quatre jours et il m'a montré ce que je devais faire. «Si vous oubliez quelque chose ou si vous avez des questions, posez la question au marin», dit-il en désignant un homme tatoué dans les bras. Je devais commencer le travail le lendemain après-midi à quatre heures. Je ne savais toujours pas comment j'allais payer mon loyer à l'hôtel pour les prochains jours parce que je ne serais pas payé pour mon travail au café jusqu'à ce que le gars revienne de ses vacances. J'ai dit à Miss Shirley ce que je pensais.

«Je vais parler à Freddie,» dit-elle, «et voir s'il laisse mon bon ami avoir un peu de crédit. Sinon, vous pouvez venir chez moi et dormir par terre. Nous sommes retournés à l'hôtel et avons trouvé Freddie. Il ne voulait pas me donner de crédit. Mlle Shirley a continué à marchander.

"Combien d'argent as tu?" elle me demanda.

"Quinze dollars."

«Eh bien, donnez-moi dix et je vous prêterai le reste pour que vous puissiez louer une chambre pendant une semaine.

Je lui ai donné l'argent et Freddie m'a dit que je devais déménager dans une autre chambre, ce qui me convenait. La chambre était minuscule, mais au moins il y avait une salle de bain et j'avais un endroit où séjourner pour le reste de la semaine. J'étais très reconnaissant envers Miss Shirley.

«Eh bien,» m'a-t-elle dit, «vous dormez bien. La mère doit aller travailler.

"Où travaillez-vous?"

«Partout où je dois», dit-elle. «Partout où je peux.»

J'étais fatiguée par les chiens et le lit était comme une oasis. Je me suis réveillé l'après-midi suivant. Il était presque une heure. J'ai pris une douche, je me suis habillé et je suis allé chercher quelque chose à manger. Puis je suis retourné à l'hôtel et j'ai frappé à la porte de Miss Shirley. Elle ouvrit la porte avec un rasoir à la main. Je me suis presque évanoui. Elle se rasait le visage. Mlle Shirley était un homme. Quand elle a vu ma réaction, elle est tombée de rire.

«Tu as beaucoup à apprendre, mon sucre. Tu as beaucoup à apprendre. Nous étions tous les deux assis là à rire d'une tempête. D'une manière ou d'une autre, c'était drôle comme l'enfer.

Je suis allé travailler tôt cet après-midi. Le travail n'était pas mal et je pouvais manger tout ce que je voulais, ce qui signifiait que je n'avais pas à acheter de dîner. Les pourboires n'étaient pas tant que ça, mais je pourrais vivre d'eux jusqu'à ce que le gars revienne.

N'importe quelle femme noire, pratiquement n'importe où en Amérique, peut vous dire qu'elle a été approchée, proposée et harcelée par des hommes blancs. Beaucoup considèrent toutes les femmes noires comme des prostituées potentielles. Dans le village, ce phénomène était dix fois pire qu'ailleurs. Il était presque impossible de passer d'un coin à l'autre sans qu'un homme blanc ne vous siffle dessus, ne vous suive ou ne remette l'argent dans ses poches. Un matin dans le parc, j'ai rencontré un couple, à peu près de mon âge, de Harlem, qui s'était enfui de chez lui et vivait maintenant dans une pièce du village. Je leur ai dit que je m'étais aussi enfui et que nous sommes devenus des camarades instantanés. Nous avons discuté de la façon dont les hommes blancs abordent toujours les femmes noires.

"Ouais," rigolèrent-ils, "mais nous avons quelque chose pour leur cul."

"Oui?" J'ai demandé.

"Oui. Nous les réparons tout de suite.

"Comment?" J'ai demandé. Puis ils me l'ont dit. Le jeu Murphy était leur jeu. Ils m'ont dit comment cela fonctionnait et je suis tombé de rire. Je pensais que c'était un plan brillant.

«Tu veux l'essayer? Je sais qu'ils te creuseront souvent.

J'avais hâte d'essayer ce nouveau programme parce que c'était de «gros» argent et que je pourrais rembourser Mlle Shirley et avoir une vraie place à moi. Le premier soir, après la fin de mon travail, j'ai rencontré Pat et Ronnie dans le parc. Pat et moi étions l'appât et Ronnie était la protection. Nous devions tous marcher séparément de différents côtés de la rue pour nous voir. Je m'étais habillé et maquillé pour paraître plus vieux. Environ cinq minutes après avoir commencé à marcher, un homme blanc est venu vers moi. Il a dit qu'il aimait ma façon de marcher et qu'il voulait m'emmener quelque part.

«Je suis en route pour une fête», lui ai-je dit. «Ça va être une vraie fête chaude.»

"Oui? Quel genre de fête va-t-il être?

«Quel genre de fête aimeriez-vous que ce soit?»

«Une fête pour deux», dit-il.

«Je connais un endroit où ils ont de très belles chambres privées et elles ne sont pas trop chères. C'est un club privé. Vous devez d'abord vous inscrire. »

"Combien ça coûte?"

«Quinze pour la salle, quinze pour rejoindre le club et quinze pour la baby-sitter.»

«Vous n'avez pas l'air assez vieux pour avoir un enfant.»

«La baby-sitter est pour ma petite sœur.»

Nous nous sommes disputés sur le prix. Il pensait que c'était trop élevé. Je n'arrêtais pas de lui dire comment il obtenait un accord et qu'une fois qu'il serait devenu membre, il serait membre pendant un an et pourrait y aller quand il le voudrait et obtenir de l'action. Finalement, il a accepté de payer. Quand nous sommes arrivés au bâtiment, je lui ai dit de me donner l'argent pour que je puisse monter et payer les gens.

«Au fait, ai-je dit, pourriez-vous me dire quel genre de travail vous faites? Ces personnes sont très particulières quant à savoir qui rejoint leur club. »

«Je travaille pour une banque.» Je pouvais voir sur son visage qu'il mentait.

"Je reviens tout de suite. N'allez nulle part.

J'ai couru dans les escaliers et j'ai ouvert la porte du toit. Soigneusement, je l'ai refermé derrière moi. Puis j'ai parcouru une dizaine de toits jusqu'à ce que j'arrive à celui d'où je devais descendre. J'ai essayé la porte. Ça ne bougerait pas. Quelqu'un l'avait verrouillé. Je suis allé au toit suivant. Heureusement, la porte s'est ouverte. J'ai descendu les escaliers en courant et suis sorti au coin de là où se tenait l'homme. En toute hâte, j'ai marché jusqu'à l'endroit où je devais rencontrer Pat et Ronnie.

"Comment cela s'est-il passé?" ils ont demandé.

«Facile comme bonjour», ai-je répondu.

"D'accord, faisons un autre." J'avais peur d'en essayer un autre parce que j'avais peur de rencontrer à nouveau l'homme.

«Nous pouvons monter autour de la 14e rue. Nous avons un autre bâtiment jalonné là-bas.

«D'accord», leur ai-je dit, «mais vérifions-le d'abord.» J'ai expliqué la porte qui ne s'ouvrait pas. Nous sommes arrivés au nouvel endroit, l'avons vérifié, puis sommes allés dans la 14e rue. En vingt minutes, Pat et moi avions chacun attrapé un poisson. J'avais peur de mourir que nous nous heurtions l'un à l'autre. J'ai précipité mon homme dans le

bâtiment, j'ai obtenu l'argent et je me suis précipité vers le lieu de réunion. J'ai attendu et attendu. Cela semblait être une éternité jusqu'à ce qu'ils arrivent. Pat m'avait vu avec mon homme et avait eu le bon sens d'aller dans un bâtiment différent de celui où j'avais emmené mon homme. Nous étions tous de bonne humeur.

"Regarde comme c'est facile?" M'a demandé Pat.

"Oui. C'est un jeu d'enfant.

Nous avons partagé l'argent. Nous avions chacun gagné 45 $. Je suis retourné à l'hôtel. Miss Shirley était là et nous sommes montés dans sa chambre pour boire un verre. Je me sentais millionnaire. J'avais l'argent que j'avais gagné en travaillant dans le café plus les 45 $. J'ai sorti ma bankroll et j'ai remboursé Miss Shirley.

«Maintenant, ma fille, je sais que tu n'as pas d'oncle riche. Comment as-tu obtenu tout cet argent?

Je lui ai tout dit. Je pensais que j'étais si habile.

«Fille, tu es folle? Savez-vous ce que l'un de ces hommes vous fera s'il vous trouve dans la rue? Fille, ces gens dans cette rue se foutent de toi. Cette rue va te dévorer le cul vivant. Chérie, je sais de quoi je parle. Tu as fini de t'enfuir, n'est-ce pas?

«Ouais», lui ai-je dit. "Je me suis enfui."

«Je le savais tout le temps. Eh bien, chérie, je ne peux pas te faire rentrer à la maison. Si j'essayais, vous fuiriez à nouveau, mais vous perdez votre temps et votre vie ici. Ces gens ne se soucient pas de vous. Tout ce qu'ils veulent, c'est sucer votre sang. Tu es une fille intelligente. Ce que vous devez faire, c'est rentrer chez vous et terminer vos études. »

«Je ne rentre jamais à la maison.»

«Eh bien, si vous insistez pour rester ici dans ces rues, vous feriez mieux de commencer à agir comme si vous aviez du sens. Ne laissez jamais personne vous utiliser et vous ridiculiser. Et si l'un de ces hommes avait été un fou et vous suivait à l'étage? Et si l'autre porte avait été verrouillée et que vous n'aviez pas pu sortir? Où était votre soi-disant protection? Tu veux me dire que tu vas risquer ta vie pour quinze dollars? Fille, ce village n'est pas de quoi jouer. Ils ont des hommes fous ici qui tuent des jeunes filles comme vous et l'un d'eux leur coupe les seins. Fille, pour autant que je puisse voir, ce jeune garçon Ronnie ne veut être rien d'autre qu'un proxénète. Il n'a rien fait pour gagner cet argent. Tu ferais mieux de commencer à utiliser ta tête.

Je pouvais voir que Miss Shirley savait de quoi elle parlait. «Mais que vais-je faire, Miss Shirley? Vous savez combien il est difficile de trouver un emploi. »

«Ne t'inquiète pas, chérie, je vais trouver quelque chose.

Le lendemain, quand je suis descendu dans le hall, Freddie était derrière le bureau. «J'entends que vous cherchez un emploi», dit-il.

«Euh-huh.»

«Vous savez quelque chose sur le fait d'être une serveuse de bar?

«Non», lui ai-je répondu.

«Eh bien, allez à cet endroit, Tony's, sur la 3e rue et demandez un type nommé Chuck. Dites-lui que je vous ai envoyé.

"Merci. Merci beaucoup." Je suis allé chez Tony et j'ai parlé à Chuck. «Avez-vous des ouvertures?» je lui ai demandé.

«Bien sûr, nous avons toujours des ouvertures pour les renards comme vous.» Il rit. «Connaissez-vous la configuration?»

"Non."

"Quinze dollars par nuit et vous obtenez un quart pour chaque boisson et un dollar pour chaque bouteille de champagne."

Je le regardai d'un air vide.

«Votre travail consiste à vous asseoir et à paraître jolie et à garder les clients heureux et à acheter. Vous travaillez de huit heures du soir à quatre heures du matin lorsque la place ferme. Ce que vous faites ensuite, c'est votre affaire. Ne faites aucune affaire sur place. »

«Oui,» répondis-je avec méfiance.

"Eh bien, alors, à ce soir."

De retour à l'hôtel, j'ai parlé à Mlle Shirley de mon nouvel emploi. «Très bien, chérie, mais fais très attention. Il y a beaucoup de gens fous ici. Et vous continuez à chercher un vrai travail pour pouvoir aller à l'école le soir. Maintenant, montez à l'étage et laissez-moi vous montrer comment mettre votre visage. Vous ressemblez à une houe à deux bits.

De dix à huit ans, j'étais chez Tony. Chuck était là et m'a présenté à la serveuse. Son nom était Joyce. «Viens ici une minute, chérie», me dit-elle en se dirigeant vers le bout du bar. Je l'ai suivie.

«Vous aimez les sours de whisky?»

"Je crois que oui. Je n'en ai jamais eu.

«Quoi que vous fassiez, ne vous enivrez pas. Je vais faire vos boissons sans le whisky. Si un client entre et que je sais qu'il est du genre suspect, je vais vous en faire un vrai. Si vous voulez boire un verre avec le whisky, commandez simplement les mains jointes. Je

ne peux pas faire grand-chose avec le champagne. J'essaierai de continuer à le verser dans le verre de l'homme. Mais ce n'est pas trop mal et les bouteilles sont petites.

"D'accord. Merci."

Je suis allé au bar et je me suis assis. Au bout de quelques minutes, deux hommes blancs sont entrés. Ils se sont assis à deux sièges de moi et ont continué à regarder dans ma direction.

"Aimeriez-vous prendre un verre?" dit-on.

«D'accord», ai-je répondu.

"Que bois-tu?"

«Un whisky aigre.» C'est ainsi qu'a commencé ce qui semblait être un défilé interminable de sours de whisky sans whisky. Il est arrivé que même l'odeur de la substance me rende malade. De temps en temps, je demandais à la barmaid de mettre du whisky dans un, mais je n'ai jamais été un grand buveur.

La plupart des clients étaient des hommes blancs qui cherchaient une action. J'ai trouvé la plupart d'entre eux grossiers, ennuyeux et effrayants. Je m'asseyais là, inventant différentes histoires pour leur raconter juste pour m'amuser. Un autre objectif de ces histoires était de les amener à dépenser le plus d'argent possible. Si je pensais que l'homme irait pour une histoire sanglante et lui donnerait de l'argent, je lui dirais un vrai larmoyeur. D'autres fois, j'ai fait semblant d'être une étudiante qui allait à NYU. Cela les a rendus moins susceptibles d'être audacieux. Quand je jouais à une étudiante, je disais généralement que j'étais une majeure en mathématiques parce que les gens ne savent jamais la première chose des mathématiques. Un soir, cependant, après avoir raconté à ce gars mon histoire majeure en mathématiques, il m'a posé des questions sur les intégrales et les nombres imaginaires. Je n'avais pas la moindre idée de ce dont parlait le gars. Il s'est avéré qu'il enseignait les mathématiques à NYU.

«Je sais que vous mentez», m'a-t-il dit.

"Bien sur que je le suis. Qui diable va s'intéresser à la vie de serveuse? »

Le gars a éclaté de rire. «Cela mérite un verre», dit-il. «Apportez un autre verre à la dame.» Après cela, le gars (je l'ai appelé M. Math) est venu de temps en temps pour sortir. Il achetait des boissons et nous restions assis là à faire des blagues.

«Comment va ta thèse?» demandait-il.

«Très bien», répondrais-je. «Je fais une étude chronologique sur la signification sociale de deux et deux égal à quatre.»

J'avais quelques autres habitués. La plupart d'entre eux sont venus me raconter leurs ennuis. Ils avaient soit des problèmes de femme, soit des problèmes de travail. Certains

étaient des ivrognes qui voulaient juste quelqu'un avec qui boire, et d'autres aimaient juste le défi d'essayer de séduire une jeune fille.

Beaucoup d'autres filles étaient des prostituées. Les rares qui ne l'étaient pas étaient soit simplement pour gagner un peu plus d'argent, soit étaient alcooliques. La plupart des femmes étaient très gentilles et protectrices envers moi. Les prostituées m'aimaient car je leur envoyais toujours des affaires et j'étais toujours discrète à ce sujet. Bientôt, je me suis lié d'amitié avec les gars du quatuor de jazz qui y travaillaient régulièrement. J'ai toujours aimé le jazz et j'applaudissais et criais et leur disais que j'aimais la musique. Le pianiste et moi sommes devenus particulièrement serrés. Je l'ai appelé mon grand frère et il était très protecteur envers moi. Quand le lieu fermait, lui et peut-être un ou deux membres du groupe me raccompagnaient à la maison. S'il pleuvait, il me renvoyait chez moi dans un taxi. L'heure de la fermeture a été la plus difficile de toutes. Certains hommes pensaient qu'acheter des boissons leur donnait plus qu'une simple conversation. Mais Chuck était un bon videur et pouvait repérer un problème avant qu'il ne devienne grave. Si un gars devenait incontrôlable, Chuck l'approcherait, lui disait que j'étais la sœur d'un des gars du groupe et que s'il ne me traitait pas avec respect, il le lui laisserait.

Parfois, de vrais monstres et des bizarres traînaient là-bas. Il y avait un gars qui avait acheté la culotte de presque toutes les femmes qui travaillaient chez Tony, les payant chaque 15 $. Je lui ai demandé ce qu'il en faisait. Il a ri et m'a dit qu'il les avait accrochés aux murs de son appartement. Quand j'en ai parlé à l'une des autres filles, elle a ri.

«Fille, tu crois ça? Ce type les ramène à la maison et les tient sur son nez. C'est un maniaque du sniff.

Mais toute femme chez Tony devait être prudente. Certains des hommes qui sont venus dans le coin étaient vraiment dangereux. Les nuits où les choses étaient lentes et où il n'y avait pas de clients, les femmes racontaient des histoires d'horreur sur tous les hommes fous qu'elles avaient rencontrés.

J'étais grande pour mon âge et bien bâtie et, avec tout le maquillage que je portais, je pouvais généralement passer pour dix-huit ans. J'ai dit à tout le monde que j'avais dix-neuf ans. Les Blancs n'ont jamais remis en question mon âge, mais les Noirs comprendraient tôt ou tard que j'étais plus jeune que je ne le pensais. Certains d'entre eux ont même deviné que je m'étais enfui et m'emmènerait sur le côté et m'encouragerait à rentrer chez moi. Au bout d'un moment, toutes les femmes qui travaillaient sur place m'ont taquiné de ne pas avoir de petit ami.

«Cette fille n'aime pas les hommes et elle n'aime pas les femmes. Voici une fille qui laisse ses doigts faire la marche!

Quand ils m'ont taquiné, je voulais ramper dans une fissure quelque part et me cacher. Plus je devenais gêné, plus ils riaient. Un nouveau bassiste est venu travailler pour le groupe et j'ai développé un coup de cœur pour lui. J'étais convaincu que j'étais amoureux. En peu de temps, tout le monde était au courant de mon béguin. Mais le

bassiste ne m'a pas du tout prêté attention. J'ai fait tout ce que je pouvais pour attirer son attention, mais il m'a simplement ignoré. Près de l'heure de fermeture, sa petite amie blanche viendrait et ils partiraient ensemble. Je la détestais. Elle avait l'air si suffisante. Un soir de semaine, il pleuvait dehors et l'endroit était vide. Le bassiste m'a dit: «J'écris une chanson pour toi. Tu veux l'entendre? J'aurais pu m'évanouir. Je souris d'une oreille à l'autre.

«Oui, j'aimerais l'entendre.»

Da da da ta ta da da de de.
Da da da ta ta da da de de de Jailbait!
Da da da ta ta da da de de,
Da da da ta ta da da de de de Jailbait! »

Le reste du groupe a sonné, «Jailbait, jailbait», et tout l'endroit a craqué. J'aurais pu mourir sur-le-champ. C'était la fin de mon béguin. Mais quand j'y ai pensé plus tard, c'était drôle.

Beaucoup d'hommes noirs que j'ai rencontrés dans le village étaient accrochés à des femmes blanches. Certains d'entre eux venaient tout de suite et vous disaient: «Mec, je ne peux pas creuser de poussin de pelle. Donnez-moi une ofay tous les jours. " Quand je leur ai demandé pourquoi, ils ont dit que les femmes blanches sont plus douces, les femmes noires sont mauvaises; les femmes blanches sont plus compréhensives, les femmes noires sont plus exigeantes. Une des choses qui m'a vraiment exaspéré, c'est quand ils ont appelé les femmes noires saphir. "Vous savez comment vous êtes les négros, saphir, méchantes." Beaucoup de ces gars m'auraient piétiné le visage juste pour arriver à une femme blanche.

Parfois, j'en ai vraiment eu marre de côtoyer autant de personnes adultes. Je retournerais furtivement dans mon ancien quartier ou passerais du temps avec Pat et Ronnie. Un soir, ils allaient à une fête dans le centre-ville. Je mourais d'envie d'être avec des enfants de mon âge, alors j'ai dit à Chuck que je prenais la nuit. Quand nous sommes arrivés à la fête, c'était ennuyeux et fatigué, alors Pat et Ronnie sont partis chercher un reefer. Ils ont adoré le truc, mais j'en avais peur. J'ai attendu et attendu qu'ils reviennent. J'ai commencé à parler à un garçon, qui semblait vraiment gentil, de la morosité de la fête. Il a dit qu'il était au courant d'une fête patronale qui allait avoir lieu plus tard. J'ai attendu que Pat et Ronnie reviennent, mais ils ne l'ont jamais fait.

«Pourquoi ne viens-tu pas à la fête avec moi?» demanda le garçon. «C'est chez moi et je suis sûr que vous passerez un bon moment.»

Finalement, j'ai dit que j'irais. Il avait l'air si gentil. Il a vécu dans certains projets près de Spanish Harlem. Quand nous sommes arrivés chez lui, personne n'était là. J'ai commencé à partir, mais il a dit que ses amis étaient tous à un match de balle et qu'ils seraient là après. Peu de temps après, la sonnette a sonné et, bien sûr, tous ces gens sont entrés. Au bout d'une minute, j'ai remarqué qu'ils étaient tous des garçons.

«Excusez-moi», dit le garçon. Puis ils sont tous allés dans une autre pièce pendant une minute. À leur retour, ils chuchotaient et parlaient à voix basse et je pouvais dire qu'ils préparaient quelque chose.

"Où sont les filles?" J'ai demandé. "Oh, ils arrivent." L'un est venu et s'est assis à côté de moi. Il a posé sa main sur ma jambe. Je l'ai éloigné.

«Allez, bébé, pourquoi tu veux agir comme ça?»

«Viens ici, mec,» dit l'un d'eux. Je pouvais sentir que quelque chose n'allait pas. Je ne savais pas ce qu'ils faisaient, mais je savais qu'ils préparaient quelque chose. J'ai pris mon portefeuille et mon pull.

«Je vais devoir y aller.»

"Non, bébé, tu ne vas nulle part."

"Je dois partir." J'ai commencé à marcher vers la porte. L'un d'eux a attrapé mon bras et m'a éloigné de la porte.

«Assieds-toi le cul, salope. Nous avons des plans pour vous.

Je le savais maintenant. Ils allaient me violer. J'avais entendu des gens parler de «trains», mais je n'avais jamais pensé que cela m'arriverait. Je me suis assis immobile pendant une minute. Puis j'ai fait une pause folle pour la porte. Ils ont essayé de m'attraper et je me suis battu comme un diable. Le combat n'a pas duré trop longtemps, car en une minute, ils m'ont maintenu au sol. Ils remontaient ma jupe et enlevaient mon chemisier. J'ai pleuré et crié.

«La ferme, salope,» dit l'un d'eux en me giflant le visage. Je les ai suppliés d'avoir pitié. Je leur ai dit que j'étais vierge.

"Il y a toujours une première fois, bébé," ricana quelqu'un. J'ai supplié et plaidé. J'ai pleuré et pleuré. Je ne pouvais pas croire qu'ils pouvaient être si cruels. Mais ils l'étaient. Le garçon qui m'a amené là-bas se disputait avec un autre garçon pour savoir qui serait le premier. Je ne pouvais pas y croire. C'était un cauchemar. Ils se disputaient et continuaient comme si je n'étais même pas humain, comme si j'étais une sorte de chose. Je me sentais tellement effrayé et trahi. J'avais fait confiance à ce garçon. L'argument entre eux était passionné. J'espérais qu'ils se battraient et s'entre-tueraient. Je n'arrêtais pas de demander grâce, les suppliant. Ils ne m'ont prêté aucune attention. L'un d'eux est venu vers moi comme s'il se sentait désolé pour moi.

«Ne t'inquiète pas, bébé, ça ne fera pas de mal. Tu verras. Tu aimeras."

«D'accord», j'ai entendu le garçon qui m'avait amené là-bas dire: «Tu peux y aller en premier, mec», et l'autre garçon s'est dirigé vers moi. J'ai sauté et essayé de courir, mais j'ai été acculé. L'un a essayé de m'attraper et, dans le processus, il a renversé un cendrier.

«Fais attention, mec,» dit le garçon dont c'était la maison. «Ma mère me tuera si la maison est en désordre.»

C'était mon signal. J'ai pris un vase et je l'ai jeté contre le mur. J'ai pris une lampe et autre chose, pleurant et hurlant en même temps.

«Vous pourriez me comprendre, mais je vais gâcher la maison de votre mère avant vous.

Le garçon qui était censé partir en premier a fait un saut pour moi et l'a raté. J'ai donné un coup de pied sur la table et renversé une plante qui était sur le stand.

"Revenir! Revenir!" j'ai crié.

Le garçon dont c'était la maison a attrapé le garçon qui devait passer en premier.

«Allez, mec, ma mère va me tuer.»

"Revenir! Revenir!" j'ai crié. «Je vais jeter cette lampe directement dans ce miroir.» Il y avait un grand miroir accroché derrière le canapé. «Faites-les sortir d'ici. Faites-les sortir d'ici ou je vais foutre en l'air cette maison. Je tremblais et pleurais, mais j'étais sérieux comme l'enfer. J'allais gâcher la maison de ce garçon si mal que personne ne le reconnaîtrait. «Sortez-les d'ici», dis-je en renversant la table.

"Allez," dit le garçon. «Vous devez tous sortir d'ici. Ma mère va avoir une crise.

«Espèce de salope folle», m'a dit l'un d'eux. "Allez, sautons sur elle, mec, elle ne peut pas faire autant de dégâts."

«C'est la maison de l'homme», a déclaré l'un des autres. "Allons-y."

«Sortez-les d'ici», hurlai-je à pleins poumons.

«Ce n'est pas grave», a déclaré l'un d'eux. «Nous t'attendrons dehors, bébé.

Lentement, dans ce qui semblait éternel, ils sont partis. Seul le garçon qui m'avait amené est resté. Je pouvais voir qu'il essayait de trouver un moyen de me sauter.

«Ne t'approche pas de moi. Tu ferais mieux de rester en arrière. Je ne savais pas ce que j'allais faire ensuite. Ils m'attendaient tous dehors. Je ne pouvais pas appeler la police parce que la police me recherchait.

«Reviens», ai-je dit au garçon qui avait l'air d'essayer de se calmer près de moi. "Très bien, éloignez-vous de la porte." J'avais toujours la lampe et autre chose entre mes mains. «Revenez là-bas», lui ai-je dit en indiquant l'arrière de l'appartement, «ou je vais démolir votre maison.» Quand il a reculé, j'ai regardé à travers le judas. Il n'y avait personne dans le couloir. «Ils doivent attendre en bas», ai-je pensé. "Très bien," ai-je crié, "passe par la porte." Il se dirigea vers la porte. «Maintenant, sortez dans le couloir et frappez à l'une des portes de votre voisin et ramenez un adulte ici.

"Quoi?"

«Vous m'avez entendu, meunier. Maintenant bouge. »

«Ce n'était pas mon idée. Je ne voulais pas le faire. J'ai dû."

«Je ne veux pas entendre cette merde. Sors juste ton cul dans cette salle ou je vais gâcher ta maison si mal que ta mère ne pensera même pas que c'est sa maison.

«S'il vous plaît,» dit le garçon.

«S'il te plait, mon cul», criai-je. «Si vous ne sortez pas et ne frappez pas à l'une de ces portes, vous pouvez oublier la maison de votre mère.

Il sortit dans le couloir. J'ai claqué la porte derrière lui et j'ai regardé à travers le judas alors qu'il frappait à une porte. Une dame a répondu, j'ai ouvert la porte et j'ai commencé à la supplier de m'aider.

«S'il vous plaît, mademoiselle, aidez-moi. Ils essaient de m'attraper », criai-je, pleurant à nouveau. J'avais toujours la lampe à la main. «S'il vous plaît, descendez-moi dans le métro ou dans un taxi.»

"Que s'est-il passé chéri?" elle a demandé.

«Ils ont essayé de me le faire», ai-je pleuré.

La femme m'a regardé puis au garçon. «Attends là une minute, chérie,» dit-elle. Puis elle et son mari sont sortis. «Ne t'inquiète pas, il ne t'arrivera plus rien maintenant. Ils m'ont fait descendre et m'ont mis dans un taxi.

J'ai beaucoup pensé à ces garçons après cette nuit. Je les détestais, mais ce que je ne comprenais pas, c'est pourquoi ils me détestaient tant. Tout le monde disait toujours quel monde de chien mange-chien c'était. Il y avait toutes sortes de gens dans le monde et la plupart d'entre eux semblaient malheureux. Tout le monde semblait être dans son propre sac et peu semblaient se soucier de quelqu'un d'autre. J'avais lu cette pièce de Sartre. La pièce s'est terminée par la conclusion que l'enfer, ce sont les autres et, pendant un moment, j'ai accepté.

À l'époque, quand je grandissais, les garçons violaient ou violaient une fille était une chose assez courante. Ils l'appelaient tirer un train. Cela n'est arrivé à aucun type de fille en particulier. C'est arrivé à des filles qui étaient au mauvais endroit au mauvais moment. Les garçons en parlaient comme si c'était une blague ou un jeu, comme s'ils étaient «seulement» dehors pour «s'amuser». Si une fille était prise du mauvais côté d'un parc ou dans le mauvais territoire ou dans la mauvaise rue, elle était une cible. C'était une chose courante à l'époque pour les garçons de déclasser les filles et de les insulter dans la rue. Il était courant pour eux d'aller au lit avec des filles et d'en parler comme des chiens le lendemain. Il était courant pour les garçons de nier qu'ils étaient les pères de leurs bébés. Et il était courant que les garçons battent les filles et les assomment. Et puis les filles deviendraient aussi dures.

"Si le nigga n'a pas d'argent, je ne veux pas être dérangé."

"Si le nigga n'a pas de voiture, alors plus tard pour lui."

Plus je regardais comment se comportaient les garçons et les filles, plus je lisais et plus j'y pensais, plus je devenais convaincu que ce comportement pouvait être retracé directement dans la plantation, lorsque les esclaves étaient encouragés à prendre la misère de leur vie les uns sur les autres plutôt que sur le maître. Les maîtres des esclaves nous ont appris que nous étions laids, moins qu'humains, inintelligents, et beaucoup d'entre nous le croyaient. Les Noirs sont devenus des animaux reproducteurs: des étalons et des juments. Une femme noire était un jeu juste pour n'importe qui à tout moment: le maître ou un invité en visite ou tout redneck qui la désirait. Le maître d'esclaves lui ordonnerait d'en avoir six avec ce haras, sept avec ce haras, dans le but d'augmenter son stock. Elle était considérée comme moins qu'une femme. Elle était un croisement entre une pute et une bête de somme. Les hommes noirs ont intériorisé l'opinion des hommes blancs sur les femmes noires. Et, si vous me demandez, beaucoup d'entre nous agissent encore comme si nous étions de retour dans la plantation avec massa tirant les ficelles.

Après mon appel rapproché dans la ville, je suis devenu plus sceptique à l'égard de tout le monde. J'étais beaucoup plus prudent sur les situations dans lesquelles je me laissais tomber. Je parlais aux hommes de Tony's mais, de plus en plus, je devenais «vraiment des affaires». Plus je voyais la vie de la rue, plus c'était moche.

Un jour, alors que je marchais dans la 8e rue, j'ai vu l'un des amis de ma tante. Son nom était Abbie ou Addie ou quelque chose comme ça et elle était aussi grosse qu'un camion. J'ai tourné la tête en espérant qu'elle ne me reconnaîtrait pas.

«Joey, Joey!» Je l'ai entendue crier. J'ai continué à marcher. Elle n'arrêtait pas d'appeler. J'ai continué à marcher. Puis je l'ai sentie attraper mon bras.

«Je te connais», dit-elle. «Vous êtes Joey. Ta tante et ta mère s'inquiètent à mort pour toi.

«Je ne sais pas de quoi vous parlez», ai-je dit. «Je m'appelle Joyce et je ne vous connais ni vous ni personne d'autre dont vous parlez.»

«Arrête, Joey,» dit-elle. «Vous ne me trompez pas. Viens avec moi pendant que j'appelle ta tante. Elle tenait mon bras dans une poigne de fer. J'ai pensé faire une course, mais elle était trop grosse pour jouer. Elle m'a emmené dans un bar et m'a dit de m'asseoir au comptoir pendant qu'elle passait l'appel. Dès qu'elle a commencé à composer, je me suis dirigée vers la porte. Elle était juste au-dessus de moi, me saisissant avec cette poignée de fer. «Tu n'iras nulle part tant que ta tante ne descendra pas ici.» En une demi-heure, Evelyn était sur les lieux en me posant des questions à gauche et à droite.

"Où étais-tu? Qu'avez-vous fait? Où êtes-vous resté? Qu'avez-vous fait pour de l'argent? Comment as-tu mangé? elle a demandé - et un million de questions de plus. Quand Evelyn m'a interrogé, elle ressemblait à une avocate qui contre-interrogeait un témoin. En une heure environ, je suis tombé en panne et je lui ai tout raconté. Elle a

exigé que je l'emmène à l'hôtel où je logeais. Après avoir fait mes valises, elle a dit au gars derrière le bureau: «Savez-vous que vous avez eu une fille de 13 ans qui restait ici? J'aurais pu vous faire poursuivre pour avoir contribué à la délinquance d'un mineur. Le gars m'a regardé comme s'il n'arrivait pas à y croire. J'aurais pu ramper sous le sol. Puis elle a appelé Tony et lui a dit la même chose. Je mourais d'embarras, mais d'une certaine manière j'étais content que ce soit fini. J'étais fatigué des rues. J'étais fatigué d'être grand et je voulais redevenir un enfant.

Chapitre 7

amau et moi avons été acquittés lors du procès pour vol de banque dans le district sud de New York le 28 janvier 1973, et le jour suivant, j'ai été renvoyé au New Jersey. Quand je suis arrivé à la prison de Morristown, il y avait un groupe de journalistes et de photographes qui se tenaient autour. Morristown ressemblait à Smalltown, aux États-Unis. La prison était un bâtiment affreux attaché au kourthouse. Il y avait quelques autres femmes dans la prison et j'étais tenue à l'écart d'elles. La seule fois où je les ai vus, c'est quand on m'a emmené vers ou depuis ma cellule. Ils semblaient tous blancs, même si j'ai découvert plus tard que l'un d'entre eux était noir. Les gardiens étaient toutes des femmes, aussi vieilles que les collines, et elles travaillaient à la prison depuis une éternité.

Il y avait une télévision et une radio dans la cellule, et cela faisait si longtemps que je n'avais pas pu regarder les informations à la télévision ou écouter une station de radio sans électricité statique que je suis devenu fou. Et j'étais devenu un démon du crochet. Ma pauvre mère a été la malheureuse destinataire de mes premières «créations». Personne courageuse et dévouée qu'elle était, elle pensait qu'ils étaient un pur génie.

Nous avons appris qu'il y avait peu de jurés noirs, voire aucun, sur le panel pour le nouveau procès. La nouvelle était déprimante. Le panel a été sélectionné à partir des listes de vote et, comme les candidats aux élections représentent rarement les intérêts des Noirs et des pauvres, les Noirs et les pauvres ne votent pas. Mais ne pas voter signifie qu'ils ne siègent pas à des jurys. Toute chance que nous recevions quelque chose ressemblant même de loin à un procès équitable était mince. Nous avons décidé d'essayer de renvoyer le procès devant la Cour fédérale. Les chances que le gouvernement fédéral prenne le relais étaient minces, mais cela en valait la peine. Si le procès se tenait dans la cour fédérale de Newark, au moins nous serions assurés d'avoir quelques jurés noirs de plus dans le jury.

Il y a eu d'innombrables réunions juridiques conjointes, d'innombrables séances de stratégie et d'innombrables apparitions de kourt. Mon premier regard sur le jury du comté de Morris m'a plongé dans une terrible dépression. Il n'y avait que deux ou trois jurés noirs sur chaque panneau et ils ressemblaient à des figurants dans un feuilleton. En fait, l'ensemble du jury ressemblait à des évadés d'un feuilleton. Ils s'habillaient différemment et avaient un tout autre air à leur sujet que les New-Yorkais. Morristown était censé être l'un des dix comtés les plus riches du pays et, en

regardant ces gens, j'y croyais. Je pourrais juste voir essayer de leur expliquer ce que vivent les pauvres Noirs dans les grandes villes. Comment pourraient-ils comprendre que quelqu'un devienne un révolutionnaire noir? Ils avaient si peu de raisons de se révolter. Ils avaient acheté la serrure de rêve américaine, le stock et le canon et semblaient ignorer que, pour la majorité des Noirs et du Tiers-Monde, le rêve américain est le cauchemar américain.

Evelyn et moi avions résolu nos différends et elle était de retour sur l'affaire. Elle, Ray Brown et Charles McKinney, l'avocat de Soundjata, ont travaillé dur sur la requête visant à renvoyer le procès au tribunal fédéral. Mais après une audience, le juge fédéral a renvoyé l'affaire devant l'Etat kourt. Il n'avait même pas écouté nos arguments. Nous étions donc de retour là où nous avions commencé: choisir un jury dans le comté de Morris.

La sélection du jury a bourdonné de façon fastidieuse. Soundjata et moi nous avons empêché de nous endormir ou d'avoir des dépressions nerveuses en riant et en parlant. Le simple fait de voir Soundjata tous les jours était un tel réconfort pour moi. Nous avons inventé toutes sortes de petits jeux et de blagues, surtout en devinant les réponses que les jurés donneraient aux questions du juge du procès. Nous devons être assez bons dans ce domaine. Nous pourrions regarder une personne et savoir à peu près ce qu'elle allait dire. Certains nous ont regardés avec haine pendant qu'ils attendaient d'être appelés, comme s'ils avaient hâte de donner leur avis que nous étions coupables. Ils étaient si sûrs de ce qui s'était passé exactement. Ils ont récité détail après détail dans les journaux et à la télévision.

«Où étiez-vous caché cette nuit-là sur l'autoroute à péage?» je voulais leur crier dessus. «Je ne t'ai pas vu!»

D'autres nous ont fait des sourires tordus dans l'espoir que nous penserions qu'ils sympathisaient avec nous et les laisseraient sur le jury. Mais il n'y avait pas un fanatique dans le kourtroom. Aucun d'entre eux n'a dit qu'il avait des préjugés contre les Noirs.

«Avez-vous des amis noirs?» a demandé le juge.

"Bien sûr." Mais lorsqu'on leur a demandé s'ils avaient déjà invité une personne noire chez eux ou si elle était allée chez une personne noire, la réponse était, invariablement, non. Sur un panel, le juge a demandé à tout le monde s'ils avaient déjà traité un Noir de nègre. Ils ont tous dit non, à l'exception d'une femme, qui a dit: «Eh bien, quand j'étais enfant, nous disions 'Eeny, meeny, miny, mo, attrape un nègre par l'orteil.' «Après cela, un grand nombre d'entre eux ont dit la même chose. Parfois, leurs réponses étaient si fausses qu'elles étaient une blague. Sauf que la blague était sur nous.

Un jour, un homme interrogé a raconté au juge ce qu'il avait lu sur l'affaire dans les journaux et ce qu'il avait entendu à la radio et à la télévision. Il essaya de faire croire qu'il venait de tomber par hasard sur les reportages et qu'il n'avait pas vraiment suivi l'affaire ou n'y avait pas prêté beaucoup d'attention. De plus, il a nié avoir été affecté par rien de tout cela.

"Avez-vous déjà lu un livre intitulé Target Blue?"

À peine un jour ou deux auparavant, l'équipe de la défense avait demandé que cette question soit incluse dans le voir-dire. Robert Daley, qui était à une époque le directeur des relations publiques et de la publicité du service de police de New York, avait écrit le livre Target Blue. Un extrait du livre a été «par coïncidence» imprimé dans le magazine New York presque le jour exact où notre procès devait commencer. Un ou deux chapitres traitaient de l'Armée de libération noire. Le livre était une collection de sensationnalisme, d'accusations sans fondement et de mensonges purs et simples. Les quelques faits qui figuraient dans ces deux chapitres étaient déformés au-delà de toute reconnaissance. J'ai été désigné par mon nom. Daley a laissé entendre que j'étais responsable de la mort de nombreux policiers. Il m'a appelé «l'âme» de l'Armée de libération noire, la «mère poule» qui «les a poussés à se battre et à les faire avancer». Selon le livre, j'avais également volé de nombreuses banques et fait exploser une voiture de police avec une grenade à main lors d'une poursuite policière.

«Avez-vous déjà lu Target Blue?» a demandé le juge.

«Euh, euh, oui.»

Immédiatement, l'équipe de la défense a demandé au juge de poser des questions supplémentaires.

«Quand avez-vous lu ce livre?»

«En fait, je le lis maintenant.» Non seulement il avait lu le livre, mais il l'avait à l'étage dans la salle des jurés. Bien que l'équipe de la défense ait demandé une enquête, le juge a refusé. Il était évident que l'homme avait apporté le livre au tribunal pour le montrer aux autres jurés et qu'ils en avaient discuté. Après de nombreux arguments avancés par nos avocats, le juge a accepté de renvoyer ce juré et les autres membres du panel avec lesquels il avait été proche.

Un jour, j'ai été informé que le parti nazi manifestait à l'extérieur du tribunal, marchant de haut en bas, avec des croix gammées, des uniformes bruns et des casques. Ils portaient des pancartes «Pouvoir blanc», «Sauvez notre police» et «Peine de mort». D'autres signes ont été imprimés avec des déclarations racistes. La rumeur s'est répandue qu'une croix avait été brûlée devant la maison d'un de nos partisans. À la fin de la journée, les nazis ont failli se battre avec certains des rares habitants noirs de Morristown.

Beaucoup de gens ne le savent pas, mais ils ont plus de nazis et de Ku Klux Klan en maillot qu'un petit peu. Certains de mes amis l'appellent «dans le Sud». Lou Myers, qui fut plus tard l'un de mes avocats dans cette affaire, est originaire du Mississippi. Un jour, en toute sincérité, il m'a dit qu'il préférait essayer une affaire au Mississippi n'importe quel jour que d'en essayer une en maillot.

Je ne pouvais pas, le comprendre. Je devenais de plus en plus faible. Mon énergie semblait s'être évaporée. Tout ce que je voulais, c'était dormir. Je me suis réprimandé pour essayer d'échapper à la réalité au lieu d'y faire face. J'avais vu des femmes en prison dormir pendant tout leur temps. J'avais peur que cela m'arrive. J'étais si

facilement contrarié et j'ai réagi à tout de manière exagérée. Mes nerfs étaient terribles. Chaque petite chose m'a affecté. Tout ce que j'ai fait, toute la journée, quand il n'y avait pas de kourt, c'était dormir, manger, regarder la télévision et écouter la radio. Je mangeais comme si la nourriture se démodait. Cela m'a également convaincu que mes nerfs allaient mal. J'ai vu des gens en prison gagner vingt, trente, quarante, cinquante livres en mangeant de nerfs et d'ennui. Il arrive au point où tout ce que vous avez à attendre, ce sont les repas. Et cela en soi est pitoyable, car quiconque a déjà été en prison sait à quel point la nourriture est terrible. Pourtant, je avalais ce truc comme si c'était la cuisine maison de maman.

Ce n'est que lorsque je me suis assis un jour pour faire mes exercices que j'ai vraiment soupçonné ce qui pouvait ne pas aller. Je pouvais à peine passer dix redressements assis. Tout s'est ajouté. Je n'osais pas espérer, mais en même temps, au plus profond de moi, je savais. Aussi sûr que je connaissais mon propre nom, je savais que j'étais enceinte. Mais que devais-je faire ensuite? Je savais que je devais voir le médecin, mais qu'allais-je dire? J'étais en prison depuis huit mois et ce serait vraiment bizarre de dire: "Hé, je pense que je suis enceinte." Je voulais savoir avec certitude si je l'étais ou non, mais si je ne l'étais pas, je ne voulais pas que le médecin connaisse mon entreprise. Parce que si je l'étais, ce ne serait qu'une question de temps avant que le monde entier ne le sache.

Première chose le lendemain matin, j'ai vu le médecin de la prison. Je lui ai dit tous mes symptômes, laissant tomber indice après indice. Il m'a dit qu'il n'y avait rien à craindre, que j'étais juste constipé.

Avec le temps, il est devenu de plus en plus difficile de se réveiller le matin. Quand les gardes venaient me réveiller pour Kourt, je me retournais simplement et continuais à dormir. Ils ont tout fait pour me sortir du lit. Ils ont appelé. Ils ont menacé. Ils ont frappé sur les barreaux et tout ce à quoi ils pouvaient penser.

«Ne viens pas dans cette cellule», leur disais-je, me sentant mal car la journée est longue. «Vous venez ici et vous mettez vos mains sur moi et je vais prendre votre tête juste de vos épaules.» Ils ont dû savoir que je le pensais parce qu'ils ont gardé leurs distances jusqu'à ce que je sois réveillé. Je me fichais de ce qu'ils pensaient ou disaient tant qu'ils ne mettaient pas la main sur moi. Je voulais qu'ils me laissent tranquille. Tout ce que je voulais, c'était dormir.

Je suis entré dans kourt chaque fois que je me levais, quelle que soit l'heure. Le juge parlait encore et encore de mon retard et réprimandait mes avocats de ne pas m'avoir à Kourt à l'heure, mais c'était sans espoir. Je me fiche de ce que le juge a dit, de ce que les gardes ont dit ou de ce que quiconque a dit. Tout ce que je voulais, c'était dormir.

J'ai dit à Soundjata et à un ou deux avocats que je pensais être enceinte. Ils m'ont regardé d'un air perplexe, perplexe, comme si j'avais une imagination débordante. Chaque jour, je me sentais de plus en plus bizarre. Je me sentais fragile et malade. Je suis retourné chez le médecin de la prison, laissant de plus en plus d'indices. J'ai répété mes symptômes. Estomac mal à l'aise, estomac qui grossit, malade le matin, dormir tout le temps, etc. Je ne savais pas quoi faire ensuite.

Un jour, je me suis réveillé et je pouvais à peine bouger. J'étais malade comme un chien et étourdi pour démarrer. Je me suis levé pendant une minute, puis je me suis retombé sur le lit, le tenant pour la vie. Ils ont appelé le médecin de la prison. J'ai répété les symptômes à nouveau, et cette fois il a ordonné des tests. Il a demandé un échantillon d'urine. J'étais sûr qu'il avait envoyé un test de grossesse. J'ai attendu quelques jours sans rien entendre. Puis l'infirmière est venue et m'a demandé plus d'urine. J'étais certain que cela signifiait que le test de grossesse était positif et qu'ils recommençaient juste pour être sûr. Je lui ai donné l'échantillon d'urine et j'ai attendu.

Lorsque le médecin m'a appelé à son cabinet, je savais qu'il allait me dire que j'étais enceinte. Au lieu de cela, il était suffisant et agissait vraiment du côté stupide. Il n'arrêtait pas de faire de petites remarques sarcastiques et je pouvais dire qu'il essayait de se moquer de moi. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas avec moi et il a répété les mêmes vieux trucs sur un trouble intestinal. Puis il m'a posé quelques questions sur ma vie sexuelle.

«Interroge ta maman sur sa vie sexuelle», ai-je dit et je suis sortie de son bureau en claquant la porte. Plus tard dans la journée, Ray Brown et Evelyn sont venus me voir. Ray était d'humeur joviale, riant de la tête.

«Eh bien, vous l'avez vraiment fait cette fois. Je ne sais pas ce que nous allons faire de toi. Son honneur va vous réprimander fermement pour être tombée enceinte pendant son procès.

«Tu veux dire que je suis vraiment enceinte?»

«C'était dans le rapport du médecin au juge. Tu ne savais pas?

«Non», lui ai-je répondu. «J'étais juste dans le bureau de ce salaud gluant ce matin et il m'a dit que j'avais quelque chose qui ne va pas avec mes intestins.

«Il te tire la jambe», dit Ray. «Ils ont fait deux ou trois tests de grossesse sur vous et ils sont tous revenus positifs. Vous êtes enceinte, d'accord. Je ne peux pas y croire.

Evelyn était en état de choc. «C'est quelque chose», dit-elle. Puis elle a longtemps regardé dans l'espace. "C'est quelque chose."

«Le juge Bachman a une crise», a déclaré Ray. «J'ai entendu dire que le FBI allait mener une enquête pour déterminer comment vous êtes tombée enceinte.»

«Eh bien, ils feraient mieux de ne pas essayer de venir autour de moi sans me poser de questions», leur ai-je dit. «Je leur dirai que ce bébé a été envoyé par le créateur noir pour libérer les Noirs. Je leur dirai que ce bébé est le nouveau messie noir, conçu de manière sainte, venu pour conduire notre peuple à la liberté et à la justice et pour créer une nouvelle nation noire.

Soundjata et McKinney nous avaient rejoints. Soundjata était ravie. Il ne pouvait pas s'en remettre. Il était assis là en souriant et en frappant son genou. «Je pense que c'est beau», répétait-il. «Je pense que c'est absolument magnifique.» Tout le monde était d'humeur jubilatoire. J'étais heureux. Je ne savais pas comment ils réagiraient.

«C'est incroyable», a déclaré Evelyn. «De toute cette misère, une nouvelle vie est conçue.»

J'étais prise dans l'ambiance, mais j'avais hâte de sortir seule dans ma cellule pour y réfléchir. Ce qui avait semblé être un rêve lointain se réalisait. Un bébé. Mon esprit sautait et dansait.

J'ai passé les quelques jours suivants dans une stupéfaction virtuelle. Une joyeuse stupéfaction. Une personne était à l'intérieur de moi. Quelqu'un qui allait grandir pour marcher et parler, aimer et rire. Pour moi, c'était le miracle de tous les miracles. Et profondément spirituel. Les chances que ce bébé soit conçu étaient si grandes que cela me dérangeait l'esprit. Et pourtant, cela se passait. Cela semblait si juste, si beau, dans un environnement si laid. J'étais rempli d'émotion. Déjà, j'étais profondément amoureux de cet enfant. Déjà, j'en ai parlé et je m'en suis inquiété et je me suis demandé comment il se sentait et à quoi il pensait. Je restais allongé dans ma cellule à m'interroger sur sa vie, à me demander quel genre de vie cela aurait. Quel genre de personnes il aimerait, quel genre de valeurs il aurait et ce qu'il penserait de toute la folie qui l'entourerait. Parfois, je me sentais si impuissante et protectrice, me demandant quand mon bébé serait appelé nègre pour la première fois, me demandant quand l'horreur et la dégradation complètes d'être Noir en Amérique descendraient sur mon bébé. Combien de loups se sont cachés derrière les buissons pour manger mon enfant?

Mais il y avait tellement de choses heureuses auxquelles j'ai pensé aussi. Je me demandais quand serait la première fois que mon enfant s'asseoirait et apprécierait sérieusement la gloire d'un coucher de soleil et s'émerveillerait devant les merveilles de la nature. Ou quand il ou elle claquait les lèvres et léchait des doigts sur une tarte aux patates douces, ou embrassait des fraises et buvait de la limonade. Cela m'a toujours intrigué de voir comment le monde peut être si beau et si laid à la fois. Je voulais, de tout mon être, que mon bébé expérimente les nombreux types et côtés de l'amour et de l'amitié et connaisse et comprenne l'altruisme et la générosité, la lutte et le sacrifice, l'honnêteté, le courage et tant de sentiments qui m'ont donné de la force. et ont rendu ma vie digne d'être vécue. En ces jours, j'étais dans un tel état de sensibilité et je pensais que je remarquais à peine ce qui se passait autour de moi.

La prochaine fois que ma mère est venue me voir, ma sœur était avec elle. J'étais si heureux de les voir tous les deux. Quand je dis «voir», c'est un peu exagéré, car dans la prison de Morristown, il y a de petites fenêtres par lesquelles vous et vos visiteurs jetez un œil, et il y a de petits trous à travers lesquels vous êtes censé parler, mais pour vous faire entendre, vous êtes obligé de crier.

«Chérie, tu as l'air pâle», a crié ma mère.

«Maman, je suis enceinte.»

«Qu'y a-t-il, chérie?

«Je suis enceinte, maman.

Ma mère sourit doucement. Je me répétai et elle se mit à rire. "Combien de mois êtes-vous?"

"Non, sérieusement, maman, je suis enceinte."

«Eh bien, moi aussi», dit ma mère, cette fois en riant de bon cœur. «Je pense que c'est mon hystérectomie qui l'a causé.»

«Non, maman,» ai-je plaidé. «Vous ne comprenez pas. Je suis enceinte. Je ne plaisante pas."

«Qui plaisante, chérie? La grossesse est une question sérieuse », a-t-elle dit, essayant de garder un visage impassible,« surtout lorsque le bébé est né sous une conception immaculée et que Dieu est le père. » Elle et ma sœur avaient une crise de rire. «Comment allez-vous nommer le bébé?» ajouta ma sœur. "Jésus?"

Ils ont juste continué. Plus j'insistais sur ma grossesse, plus ils riaient et faisaient des blagues. Mais, finalement, ma mère a cessé de rire.

«Êtes-vous vraiment enceinte?»

Je lui ai dit que c'était arrivé dans le kourt et que Kamau était le père.

"Comment vous sentez-vous?"

«En fait, plutôt drôle», lui ai-je dit. «Je peux à peine bouger et je suis tellement fatiguée.»

Dans la salle de visite du côté des prisonniers, il n'y avait pas de chaises, il fallait donc se lever et parler. J'étais tellement fatiguée que je ne pouvais plus supporter plus longtemps. Je m'assis par terre, m'appuyant sur le mur derrière moi pour qu'ils puissent me voir. Je ne pouvais pas les voir, mais nous nous sommes criés jusqu'à la fin de la visite. Je suis monté dans ma cellule après la fin de la visite et je suis tombé immédiatement. Ma mère est allée voir le directeur pour se plaindre de leur refus de fournir des chaises.

Le lendemain, Evelyn est venue me voir. «Ta mère m'a appelé hier soir depuis Morristown, dès qu'elle t'a quitté. Elle craignait à mort que, avec tout ce que tu as traversé, tu sois finalement rendu fou. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que tu es, en fait, enceinte. Je pense qu'elle est en état de choc. Ainsi est votre sœur. C'est partout dans les journaux. Je les ai amenés pour vous.

Je ne pouvais pas y croire. Effectivement, il y avait les articles. Celui du New York Daily News, je me souviens, était particulièrement sordide. Tous les journaux spéculaient sur qui était le père et comment j'avais réussi à tomber enceinte en prison. L'un d'eux a laissé entendre qu'un gardien de prison était le père.

«Je suis malade, ma tante, je me sens mal.

«Eh bien, c'est ce qui se passe lorsque vous êtes enceinte. Vous avez des nausées matinales et toutes sortes d'autres maux étranges. C'est normal.

«Peut-être que tu as raison, mais j'ai ces douleurs ici,» lui dis-je, en montrant où étaient les douleurs. «Et je peux à peine me lever.»

Elle m'a dit d'aller voir le médecin et je lui ai expliqué comment le médecin avait agi.

«Eh bien, allez le voir quand même, et demandez-lui de vous examiner à fond. En attendant, je vais essayer de vous faire voir par un gynécologue privé dès que possible. Je vais probablement devoir aller au tribunal.

Elle a promis qu'elle ferait tout ce qu'elle pouvait pour trouver un médecin de l'extérieur, et je suis montée voir le médecin de la prison.

«Pourquoi m'as-tu menti et m'as-tu raconté tout ce truc sur un trouble intestinal?» a été la première chose que je lui ai demandé.

«Eh bien, vous avez menti. J'ai juste pensé que je te répondrais. Quoi qu'il en soit, vous l'avez découvert, comme je savais que vous le feriez.

Je lui ai parlé de mes douleurs et il m'a examiné.

"Qu'est-ce qui ne va pas?" ai-je demandé avec anxiété.

«Il y a une chance que vous menaçiez d'avorter.»

"Quoi?" j'ai pratiquement crié.

«Il y a une chance que vous abandonniez.»

«Je ne veux pas d'avortement», m'écriai-je.

«C'est probablement le meilleur cours que vous puissiez suivre maintenant, et je le recommande. Mais ce n'est pas ce dont je parlais. J'ai dit qu'il y avait une chance que vous puissiez avorter spontanément, faire une fausse couche.

"Oh non!" gémis-je. "Qu'est-ce que tu vas faire?"

"Relaxer. Ce n'est probablement rien de grave. Il n'y a pas grand-chose à s'inquiéter.

«Que voulez-vous dire, rien d'inquiétant. Je veux ce bébé.

«Eh bien, je ne peux pas vous forcer à faire quoi que ce soit, mais mon conseil est d'avoir un avortement. Ce sera mieux pour vous et pour tout le monde. »

«Je ne veux l'avortement de personne. Mais qu'allez-vous faire à propos de cette fausse couche? N'y a-t-il pas quelque chose que vous pouvez me donner pour m'empêcher de faire une fausse couche? N'y a-t-il pas quelque chose que je puisse prendre pour m'assurer de ne pas perdre ce bébé? »

"Non. Il n'y a rien que je puisse faire maintenant. Nous devons attendre et voir ce qui se passe. »

«Que voulez-vous dire, attendez de voir ce qui se passe? Si j'ai une fausse couche, il sera trop tard. Tu ne peux pas appeler un gynécologue?

"Non. Je ne peux rien faire pour le moment.

«Vous voulez dire que vous ne ferez rien pour le moment, n'est-ce pas?

"Prends-le comme tu veux."

«Ne veux-tu pas au moins appeler un gynécologue pour me voir? Vous n'êtes pas un spécialiste dans ce domaine. »

«Je n'ai pas besoin que vous me disiez quelles sont mes spécialités», dit-il avec colère. «Ce serait mieux pour toutes les personnes concernées si vous aviez un avortement, quelle que soit la manière dont vous le faites.

«Qui est tout le monde concerné?»

«Ne vous en faites pas. Je vous conseille d'aller dans votre cellule et de vous allonger. Allongez-vous et reposez votre esprit. Allongez-vous et restez sur vos pieds. Et si vous allez à la salle de bain et voyez une bosse dans les toilettes, ne la tirez pas. C'est ton bébé."

J'ai couru hors de son bureau et, quand je suis arrivé à ma cellule, je me suis allongé sur le lit en pleurant. J'étais inquiet à mort. D'après ce que je pouvais voir, ils voulaient tuer mon bébé. Je ne pouvais pas perdre ce bébé maintenant, pas maintenant. C'était le destin; ce bébé était notre espoir. Notre espoir pour l'avenir. J'ai essayé de me calmer. Je ne voulais pas que le bébé ressente mon angoisse. Finalement, je me suis endormi.

Le lendemain matin, j'ai attendu anxieusement Evelyn et Ray Brown. Ray est venu en premier. Je lui ai dit ce qui s'était passé.

«S'il vous plaît», ai-je supplié, «demandez à un médecin en qui nous ayons confiance de me voir aujourd'hui.»

«J'essaierai d'en obtenir un dès que possible», m'assura Ray. «Je vais devoir passer des appels téléphoniques et ensuite je dois parler au juge. Il fait une crise, vous savez. Il veut reprendre le procès aujourd'hui. Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer.

Ray et Evelyn sont revenus dans environ une heure. «Ne vous inquiétez pas», m'ont-ils dit, «l'essai a été reporté jusqu'à ce qu'il y ait un rapport de notre médecin. Le juge vous a permis de vous faire examiner par votre propre gynécologue, et il vient cet après-midi, alors rassurez-vous. Ils ont fait de leur mieux pour me détacher de tout et pour que je me sente mieux. Ce jour-là, je me suis senti pire que jamais.

«Le docteur est-il noir?

«Non, c'est un médecin du Ku Klux Klan», a plaisanté Ray Brown. J'avais l'impression que mes entrailles allaient tomber sur le sol à tout moment. Ray sortit pour rencontrer le médecin et revint suivi d'un grand homme à la peau brune. Cet homme ne ressemblait

pas à un médecin. Il ressemblait à M. Superfly lui-même. Il portait un long manteau de fourrure, une combinaison et des chaussures à plateforme. Mais quand j'ai regardé son visage, j'ai été rassuré. Il était gentil et très sûr de lui. Il était gentil quand il m'a examiné et j'étais vraiment reconnaissant. Il a posé beaucoup de questions d'une manière minutieuse et minutieuse. J'ai été vraiment impressionné.

«Voulez-vous me dire à nouveau votre nom?» lui ai-je demandé, honteux de l'avoir oublié.

"Sûr. C'est une commande facile. Ernest Wyman Garrett. » Il pratiquait à Newark et il y avait un air de Newark autour de lui. Je l'ai aimé instantanément. Il faisait partie de ces rares races de professionnels noirs qui n'ont pas perdu le contact avec les masses noires. Il n'avait aucune trace du discours et des manières de bourgie affectés qui sont si populaires parmi la classe moyenne noire.

J'ai attendu nerveusement le verdict. "Il n'y a aucun doute là-dessus. Tu es enceinte. Mais j'ai trouvé du sang dans le canal vaginal, ce qui peut être le signe que quelque chose ne va pas. Il est possible que vous menaçiez d'avorter. Cela ne veut pas dire que vous allez faire une fausse couche. Les chances sont bonnes que vous ne le fassiez pas. Les cotes et les statistiques médicales sont en votre faveur.

Il a expliqué les différentes possibilités et le traitement qu'il prescrivait. J'ai posé un million de questions et, quand il est parti, je me suis senti beaucoup mieux, sachant simplement qu'il y avait quelqu'un en qui je pouvais faire confiance pour prendre soin de moi et du bébé.

Les jours qui ont suivi sont flous dans mon esprit. La plupart du temps, j'ai dormi. Le directeur et le shérif et les pouvoirs qui n'étaient pas d'accord n'aimaient pas l'idée que j'aie mon propre médecin, cependant. Dans leur esprit, le boucher, médecin de la prison-charlatan était assez bon pour moi. Et le fait que le Dr Garrett soit noir les exaspéra. Ils ont refusé de le laisser m'examiner à moins qu'un médecin blanc, engagé par l'État, ne soit présent, et pour le rapport au juge, le médecin blanc a dû m'examiner. Heureusement, il était d'accord avec les conclusions de mon médecin. Il y avait beaucoup d'activités autour de moi que je ne comprenais pas. J'étais trop hors de moi pour essayer. Je pouvais voir, cependant, qu'Evelyn et Ray étaient inquiets. Je voulais les aider, aller au fond de ce qui se passait, mais je n'avais tout simplement pas l'énergie.

Environ deux jours après sa première visite, le Dr Garrett est venu me rendre visite. Quand il a fini de m'examiner, il a dit: «Assata, je ne veux pas t'inquiéter, mais je pense que tu devrais être hospitalisé. Ce n'est rien de grave, strictement une mesure de précaution. Vous n'êtes pas en état de procéder à un procès. Vous avez besoin de quelques semaines d'alitement complet. Il est possible que le juge essaie de vous pousser immédiatement à participer à ce procès, sans tenir compte de votre état de santé. Assata, il n'y a aucun moyen de laisser cela se produire. Je suis prêt à me battre jusqu'au bout pour votre droit en tant qu'être humain à recevoir des soins médicaux décents et pour que votre bébé naisse en bonne santé. Je fais la même chose pour vous que pour n'importe quel autre patient. Vous devriez être hospitalisé. Il n'y a pas de médecin responsable dans le monde qui ne serait pas d'accord avec cette opinion. Et je

suis prêt à témoigner devant n'importe quel tribunal que vous refuser des soins médicaux appropriés équivaudrait à commettre un meurtre. J'irai, dans très peu de temps, remettre un rapport médical sur votre état au juge. Je ferai de mon mieux pour le convaincre de la gravité de cette affaire. Je pense qu'il écoutera la raison. Je suis sûr que le juge acceptera les conclusions de deux gynécologues certifiés par le conseil. Mais si le pire va au pire et que le juge rejette notre requête, je veillerai personnellement à ce que cette prison et la salle d'audience soient entourées par les personnes qui ont le droit à la vie d'ici demain matin.

J'étais trop abattu pour en dire beaucoup plus que merci. J'avais peur de mourir pour mon bébé, mais je savais que tout ce qui pouvait être fait était en train d'être fait et que cela me dérangeait. Je me suis habillé et j'ai attendu qu'ils viennent m'emmener à Kourt. Je voulais entendre ce qui se passait. Quand ils ne sont pas venus me chercher, je suis devenu inquiet. Ce qui se passait? Pourquoi ne m'ont-ils pas amené à Kourt? Pourquoi prenaient-ils si longtemps? Qu'est-ce qu'ils allaient faire? Allaient-ils essayer de me faire subir un procès comme ça? Que prévoyaient-ils de faire?

Evelyn et Ray sont venus en se pavanant et en rayonnant. Je savais que tout irait bien. "Qu'est-il arrivé? Pourquoi ne m'ont-ils pas amené à Kourt?

«Vous êtes trop malade pour aller au tribunal. Evelyn rit. «N'avez-vous pas entendu dire qu'ils ne laissent pas les femmes enceintes entrer en justice? Ils pensent que c'est une maladie et ont peur que tout le monde l'attrape. Nous avons pensé qu'il valait bien mieux que vous ne soyez pas ému. Ça s'est bien passé. Ils vous emmèneront à l'hôpital dès qu'ils pourront prendre les dispositions nécessaires. Le Dr Garrett a fait un excellent travail. Après ce discours, il était impossible que le juge vous oblige à aller au procès dans votre état. Le procès a été interrompu et Soundjata continuera avec le procès seul.

"Quoi?" m'écriai-je. «Mais nous avions convenu que nous serions jugés ensemble. Pourquoi ne peuvent-ils pas attendre que je sois mieux? "

«Maintenant, Assata, tu sais qu'ils n'attendront pas que tu aies ton bébé pour essayer Sundiata. Ils affirment qu'être ici à Morristown leur coûte une fortune.

«Ce sera moins cher de nous essayer ensemble», ai-je dit. «Eh bien, est-ce que je ne peux pas au moins voir Soundjata et lui dire au revoir?

«Nous allons essayer», ont-ils dit, «mais nous doutons qu'il y ait du temps ou si le shérif y consentira.

«Je vais manquer Sundiata.»

"Oui. Nous savons."

Plus tard, ils m'ont mis sur une civière et m'ont conduit dans une ambulance. "Ne t'inquiète pas," dis-je au bébé, "tout ira bien."

L'AMOUR

L'amour est de la contrebande en Enfer,
car l'amour est un acide
qui ronge les barres.

Mais toi, moi et demain nous
tenons la main et fais des vœux
que la lutte se multipliera.

La scie à métaux a deux lames.

Le fusil de chasse a deux canons.

Nous sommes pleins de liberté.

Nous sommes une conspiration.

Chapitre 8

Après le village, j'ai vécu avec Evelyn sur la 80e rue entre Amsterdam et Columbus à Manhattan. Elle avait un appartement de jardin dans une pierre brune. Rien ne poussait dans le jardin sauf les mauvaises herbes, et c'est là que nos voisins jetaient leurs ordures. L'appartement était une grande pièce que nous utilisions pour dormir, manger et vivre; il y avait une cuisine et une salle de bain avec des toilettes à l'ancienne sur une plate-forme et un réservoir suspendu de sorte que vous deviez tirer sur une petite chaîne pour le rincer. Evelyn l'appelait toujours le dépotoir. Elle l'avait bien arrangé, mais c'était tout simplement trop petit pour deux personnes, surtout si l'un d'entre eux était moi. J'étais un slob, et Evelyn s'est donné beaucoup de mal pour m'entraîner à la propreté. Dans un petit endroit comme celui-là, quand juste quelques choses ne sont pas à leur place, on dirait qu'un ouragan est passé. Et plusieurs fois après une longue journée de travail, la pauvre Evelyn était accueillie par un ouragan, une tornade et un tremblement de terre en même temps. Peu à peu, j'ai appris à garder les choses dans quelque chose qui ressemble vaguement à un ordre.

Le quartier, pour moi, était passionnant, plein de caractère et de saveurs différentes. Central Park et Riverside Park étaient à proximité, et je suis immédiatement tombé amoureux d'eux. Ensuite, il y avait aussi de nombreux musées à proximité; J'ai

passé des heures et des heures au Museum of Natural History et au Metropolitan Museum of Art. Ils étaient alors libres et pleins de choses fascinantes. Il y avait toutes sortes de magasins à explorer et à examiner, même si la plupart du temps je n'avais pas d'argent. J'étais ravi de tout cela. Et c'était mon premier aperçu clair de la hiérarchie de la société américaine.

La huitième rue, comme la plupart des rues voisines, était en train de changer. Cependant, la plupart des changements avaient eu lieu avant mon arrivée. La plupart des Allemands avaient déménagé et des Noirs et des Portoricains emménageaient. Evelyn m'a dit que lorsqu'elle avait déménagé là-bas, c'était tellement en sécurité qu'elle avait dormi, l'été, avec la porte arrière ouverte et juste la porte moustiquaire verrouillée. Sur la 80e rue, il pourrait y avoir trois, quatre, cinq ou plus personnes blotties dans un appartement d'une pièce. Parfois, les appartements étaient loués meublés avec rien d'autre qu'un vieux lit affaissé, une commode, un réfrigérateur et une cuisinière en mauvais état. Vous pouvez généralement les distinguer de l'extérieur par les rideaux en plastique fins comme du papier qui scintillent dans le vent. La plupart des habitants de la 80e rue étaient pauvres, bien qu'ici et il y avait quelques appartements rénovés qui s'adressaient à une clientèle un peu plus riche, généralement des «noctambules».

Soixante-dix-neuvième rue était juste derrière nous, mais il y avait un monde de différence entre les deux. C'était une rue de la classe moyenne supérieure. Des médecins, des avocats et de nombreux artistes y vivaient. Chaque jour après l'école, j'entendais un chanteur d'opéra s'exercer. C'est peut-être pour cela que j'ai développé une profonde aversion pour l'opéra. Les gens de la 79e rue ne rêveraient pas de socialiser avec les gens de la 80e rue. Ils ont reconnu notre existence avec un mélange d'amusement, de peur et d'aversion. La quatre-vingt-unième rue entre Central Park West et Columbus Avenue était encore plus riche. Les halls étaient élégants et les portiers étaient magnifiquement vêtus. Ils étaient, pour la plupart, tous blancs et pas même un peu conscients des gens qui vivaient à seulement un pâté de maisons.

Plus loin, vers la rivière, près de West End Avenue ou de Riverside Drive, il y avait un quartier bourgeois. Les bâtiments étaient généralement vieux, grandioses et bien entretenus. Les gens qui y vivaient étaient pour la plupart blancs, bien sûr, avec quelques Noirs et couples mixtes. L'Upper West Side, comme on appelait le quartier, était censé être un bastion «libéral». Cependant, je n'ai jamais vraiment compris exactement ce qu'est un «libéral», depuis que j'ai entendu des «libéraux» exprimer toutes les opinions imaginables sur tous les sujets imaginables. Pour autant que je sache, vous avez l'extrême droite, qui sont des chiens capitalistes fascistes et racistes comme Ronald Reagan, qui viennent tout de suite et vous font savoir d'où ils viennent. Et à l'opposé, vous avez la gauche, qui est censée s'engager pour la justice, l'égalité et les droits de l'homme. Et quelque part entre ces deux points se trouve le libéral. En ce qui me concerne, «libéral» est le mot le plus dénué de sens du dictionnaire. L'histoire m'a montré que tant que certaines personnes de la classe moyenne blanche peuvent vivre haut de gamme, prendre des vacances en Europe, envoyer leurs enfants dans des écoles privées et récolter les avantages de leurs privilèges de peau blanche, alors elles sont des «libéraux». Mais quand les temps deviennent durs et que l'argent se resserre, ils retirent ce masque libéral et vous pensez que vous parlez à Adolf Hitler. Ils se sentent désolés pour les soi-disant défavorisés tant qu'ils peuvent conserver leurs propres privilèges.

Parfois, je marchais vers East Side, de l'autre côté de Central Park. Si Riverside Drive était comme une autre ville, alors l'East Side était comme un autre monde. Des nounous anglaises ont poussé des landaus de fantaisie (ils les appelaient des tramways) à travers le côté est de Central Park. Les seuls Noirs que vous ayez vus étaient des serviteurs ou, comme moi, ceux de passage. Fifth Avenue, Park Avenue, voitures avec chauffeur, diamants et fourrures. L'Upper East Side était pour les sho nuff riches. Quand je marchais dans ces rues, certains me regardaient comme si j'étais un objet d'un musée ou quelque chose comme ça. Une ou deux fois, un portier m'a arrêté et m'a demandé où j'allais. Mais j'ai continué à marcher et à regarder. Parfois, je m'amusais et rentrais dans l'un des magasins. Je ne pouvais pas croire qu'il y avait des gens qui payaient ce genre d'argent pour des choses. Dès que je suis entré, les vendeurs ont eu raison de moi. Parfois, je disais que je cherchais juste. D'autres fois, je demandais des choses scandaleuses, comme des pieds marinés. Habituellement, ils disaient: «Quoi? Quelle? Quoi?" et j'éclatais de rire. Une fois, je suis allé dans une épicerie et on m'a demandé qui était ma maîtresse.

J'ai toujours été folle d'art et je me suis fait un devoir de visiter n'importe quelle galerie d'art que je découvrais. Parfois, ils ont agi avec arrogance ou dégoût. Au début, je me sentais mal à l'aise et déplacé. Mais au bout d'un moment, chaque fois qu'ils agissaient avec dégoût, je tenais à demander le prix de chaque pièce. Ils deviendraient si rouges et gonflaient tellement que c'était comique. Je me souviens avoir détesté certaines de ces personnes, mais en même temps je voulais être riche comme eux. À l'époque, je pensais qu'être riche était la solution à tout.

À quatre pâtés de maisons de chez nous, il y avait encore un autre monde: la 84e rue entre Amsterdam et Columbus. Avant d'être démoli, il a été élu le pire pâté de maisons de la ville. Quand j'étais enfant, je n'aurais jamais imaginé que les gens pourraient vivre si mal. Vivre dans certains de ces appartements, c'était comme vivre dans un cercueil. Je jure, il y avait un bâtiment qui, quand tu le traversais en été, ça sentait tellement mauvais que tu as eu envie de te mettre à genoux. Habituellement, je m'asseyais simplement sur une poupe et je regardais la rue. Il se passait toujours quelque chose. Des hommes debout avec des chiffons sur la tête, couvrant des coiffures grasses, faisant des affaires, riant et parlant et regardant les femmes qui passaient. Ivrognes et combats et combats ivres. La rue était toujours vivante et grouillait de monde. La survie et la vie traînaient à l'air libre comme une lessive à la vue de tous. Les disputes, les affaires sales, la misère et la méchanceté ont coulé dans les rues comme du pus de plaies ouvertes. Il y avait quelque chose d'horrible et inquiétant dans la rue, mais excitant en même temps.

Lil-Bit, qui est allée à mon école, vivait sur la 84e rue. Son surnom était Lil-Bit, mais je l'ai appelée Fruit-fly parce qu'elle était folle de fruits. J'aimais passer du temps avec elle parce qu'elle était une bonne marchette; on pouvait marcher pendant des heures sans se fatiguer. Un jour, elle m'a demandé de venir avec elle chercher quelque chose chez elle. Quand nous sommes arrivés là-bas, je ne pouvais pas y croire. Je pensais avoir déjà vu des berceaux en mauvais état, mais le sien a pris le gâteau. Elle vivait dans un tout petit placard vert pois d'une pièce, couvert de cafards mur à mur. J'ai juste continué à regarder Lil-Bit. Elle se promenait dans cette maison d'horreur comme si c'était normal. Elle n'a même pas essayé de tuer les cafards. Elle les a juste écartés s'ils se

mettaient en travers de son chemin. Quand je suis parti, j'ai eu des démangeaisons et des rayures pendant des heures.

Quand j'ai rencontré la mère de Lil-Bit et que j'ai commencé à la connaître, elle et certains de ses voisins, j'ai eu ma première leçon de désespoir. La mère de Lil-Bit travaillait dans des usines et des blanchisseries comme presseuse. Mais elle s'est gravement brûlée la main et souffrait d'une sorte de handicap. Elle vivait au jour le jour et de chèque en chèque. Elle était toujours malade et parfois sa toux était si grave que je pensais qu'elle allait mourir d'une minute à l'autre. Elle a agi comme si elle était trop fatiguée ou trop faible pour faire quoi que ce soit. Ils avaient une plaque chauffante, mais la plupart du temps, ils ne cuisinaient même pas. Ils ne mangeaient que des sandwichs, généralement de la viande sur du pain blanc. La mère de Lil-Bit n'est jamais allée nulle part sauf à la clinique, au bureau d'aide sociale ou au bar d'Amsterdam. Parfois, elle se saoulait et se mettait à pleurer à propos d'un homme avec qui elle avait l'habitude d'aller. Elle ne savait rien de ce qui se passait dans le monde et elle ne semblait pas s'en soucier. Quatre-vingt-quatrième rue était son monde et les autres mondes n'existaient pas vraiment. Quand j'étais avec Lil-bit et sa mère, j'ai ressenti toutes sortes de choses. Parfois du dégoût et de la colère parce qu'ils acceptaient n'importe quoi et vivaient de n'importe quelle manière. D'autres fois, je me suis senti désolé pour eux, et d'autres fois encore, je me suis détendu et j'ai apprécié parce qu'ils étaient si faciles et terre à terre. Mais chaque fois que je traînais avec eux, c'était sur le perron. Je n'entrerai jamais dans cette maison.

Evelyn a cependant limité mes excursions au strict minimum. Elle était stricte et ne jouait pas. Tous les jours, après l'école, je devais être à la maison à 16 heures, et elle appelait à la maison juste pour voir que j'étais bien arrivé. Evelyn ne voulait pas trop de moi dans la rue parce qu'elle disait que le quartier était mauvais et qu'elle ne voulait pas que j'aie des ennuis. Et elle voulait aussi que je reste à la maison et que je fasse mes devoirs. Après les devoirs, je lis. Je n'ai jamais trop aimé la télévision et, en plus, Evelyn avait une excellente bibliothèque. Ces livres étaient comme de la nourriture pour moi. La fiction et la poésie étaient mes préférées, même si j'aimais aussi l'histoire et la psychologie. J'aimais aussi lire sur d'autres pays et sur toutes les différentes religions du monde. Les seuls livres que je n'ai jamais touchés étaient les livres de droit d'Evelyn. Ils étaient secs et ennuyeux et grecs pour moi.

Evelyn était une réserve de connaissances et elle connaissait toute une gamme de sujets. Nous discutions ou débattions toujours de quelque chose. En train de passer du temps avec Evelyn, j'ai commencé à penser que j'étais cool et sophistiqué et que j'avais grandi et que je savais tout. Tu ne pouvais rien me dire. J'étais trop cool. Evelyn et moi sommes allés dans des musées et des galeries d'art et au théâtre. À Broadway, au large de Broadway, elle m'excitait vers tant de choses. J'ai commencé à voir les films comme une forme d'art plutôt que comme un simple divertissement. J'apprenais quoi et comment commander dans les restaurants. Et mon vocabulaire et ma maîtrise de la langue anglaise se développaient considérablement.

Mais la vie avec Evelyn avait définitivement ses hauts et ses bas. Parfois, nous nous entendions à merveille et d'autres fois c'était terrible. Evelyn était très honnête et elle ne pouvait tout simplement pas tolérer mon mensonge. J'essayais de dire la vérité et j'essayais d'être honnête, mais parfois, surtout si j'étais dans une situation difficile, je

mentais. J'avais l'habitude de mentir et il m'était facile de retomber dans l'ancien schéma. Mais il était vain de mentir à Evelyn parce qu'elle était avocate et me contre-interrogerait jusqu'à ce que je me fasse inévitablement trébucher. Peu à peu, je suis sorti de cette habitude, mais ce fut une bataille longue et constante entre nous.

Notre situation financière a également connu des hauts et des bas. Une semaine, nous étions «riches» et la semaine suivante, nous étions «pauvres». Evelyn était déterminée à être avocate et à exercer en pratique privée. La plupart de ses clients étaient noirs et pauvres et la plupart du temps ils n'avaient pas d'argent pour la payer. Mais Evelyn les défendrait de toute façon. Elle était toujours en colère contre une injustice ou une autre. Je l'appelais la «dernière femme en colère». Mais chaque fois que quelqu'un la payait, nous étions «riches». Nous sortions et fêtions. Pendant une semaine environ, nous avons mangé des steaks et des côtelettes d'agneau, sommes allés au restaurant, avons pris des taxis; la semaine prochaine, nous serions de nouveau à cheval dans le métro et à manger des hamburgers. Evelyn était généreuse et extravagante, et elle n'avait absolument aucun sens pour les affaires. J'avais l'habitude de faire les courses pour nous car j'étais plus serré et plus pratique. De temps en temps, je serais tenté de me donner un «rabais à cinq doigts», mais Evelyn était si honnête que cela déteignait sur moi. Je devenais tellement bon-cadeau que je ne pouvais pas me supporter. J'ai vraiment subi un grand changement.

Evelyn avait de grands projets pour mon avenir. J'allais au lycée 44, mais Evelyn n'était pas satisfaite de l'éducation que je recevais. JHS 44 n'était pas une mauvaise école, mais nous apprenions à un rythme beaucoup plus lent qu'à mon école du Queens. Je ne me souviens pas trop de l'école à part les cours de musique. La plupart de la classe était noire ou portoricaine et nous avons tous adoré la musique. Mais nous détestions les cours de musique avec passion. Le professeur nous parlait comme si nous étions des sauvages inférieurs, incapables d'apprécier les bonnes choses de la vie. Elle a donné des conférences sur les symphonies, les concertos et les sonates et autres d'une voix arrogante. Un garçon imitait les gestes et les expressions de l'enseignant et le reste d'entre nous gloussait et ricanait pendant qu'elle jouait de la musique. L'enseignant est devenu de plus en plus exaspéré en disant: «Écoutez! Tu ne peux pas écouter? Tu n'as pas d'oreilles? Vous ne pouvez rien apprécier? J'essaie de vous faire apprécier la musique et vous agissez tous comme si vous étiez sourd. Je veux que tu arrêtes de parler! Je veux que tu arrêtes de parler et que tu écoutes! Vous m'entendez?" Nous devenions de plus en plus fort et le professeur devenait de plus en plus dégoûté. Elle nous criait dessus et nous traitait de noms comme des hooligans et des ignorants. Et nous lui avons rendu ses insultes.

Nous la détestions parce qu'elle pensait que la musique qu'elle aimait était tellement supérieure. Elle n'a pas reconnu que nous avions notre propre musique et que nous aimions la musique. Pour elle, il n'y avait pas d'autre musique que Bach, Beethoven et Mozart. Pour elle, nous étions incultes et grossières. Pour elle, la musique latine, le jazz, le rythme et le blues étaient trash et nous étions trash. C'était une raciste qui l'aurait nié jusqu'au bout. Beaucoup de gens ne savent pas combien de façons le racisme peut se manifester et de quelles façons les gens le combattent. Quand je pense à quel point notre soi-disant éducation en Amérique est raciste, eurocentrique, cela me stupéfie. Et quand

je repense à certains de ces enfants qui ont été étiquetés «fauteurs de troubles» et «étudiants à problèmes», je me rends compte que beaucoup d'entre eux étaient des héros méconnus qui se sont battus pour maintenir un certain sens de la dignité et de l'estime de soi.

Evelyn a fortement «suggéré» que j'entre au Cathedral High School en neuvième année. Je n'étais pas du tout content de l'idée car je détestais porter l'uniforme et les écoles catholiques avaient la réputation d'être si strictes. Mais Evelyn a continué à suggérer fortement et j'ai reçu le message. Cependant, cela ne me dérangeait pas de la partie religieuse catholique, car j'allais à la messe régulièrement et j'étais plutôt sainte, sainte cette année-là. J'ai passé le test pour Cathedral et j'ai réussi, et il était ferme que j'allais entrer dans la cathédrale en septembre prochain. J'ai même commencé à m'en réjouir. C'était un changement et j'ai toujours été une personne qui aime changer de décor.

Je passais généralement mes week-ends avec une de mes copines ou avec ma mère autant que possible. Toni était cool de passer du temps avec elle et elle savait où étaient toutes les fêtes. Mais nous n'avons jamais eu de conversations profondes, donc nous ne nous sommes jamais vraiment rapprochés. Bonnie et moi nous sommes rencontrés par l'intermédiaire de Toni et avons commencé ce qui devait être une relation de meilleur ami avec une dispute à propos d'Abraham Lincoln. Nous nous sommes disputés pendant des heures jusqu'à ce que la tante de Bonnie nous dise de nous taire et d'aller au lit, car aucun de nous ne savait de quoi nous parlions. Bonnie vivait dans le même bâtiment où ma mère vivait, et après cette nuit nous sommes devenus des amis proches et avons parlé de tous les sujets sur terre. Bonnie en savait plus que moi sur ce qui se passait dans le monde et nous avons passé des heures à parler de Medgar Evers, des sit-in, des cavaliers de la liberté, etc. Nous avons commencé à écrire de la poésie sur l'amour et les Noirs, et parfois nous avons écrit de la poésie morbide sur la haine et la mort. Dès que nous avons terminé un poème, nous nous appelons et le lisons. Au bout d'un moment, nous lisons de la poésie ensemble. Dorothy Parker et Edna St. Vincent Millay étaient nos idoles. Nous avons lu tout ce qu'ils ont écrit et même mémorisé leurs poèmes. Après cela, nous lisons toutes sortes de poètes. Nous étions «profonds» et étions pour toujours dans la bibliothèque ou dans une librairie essayant de trouver un autre poète qui était aussi «profond». Plus nous lisons, plus nous écrivons. Et cela s'est avéré utile dans la rue. Si nous n'aimions pas quelqu'un, ou si nous avions un différend avec quelqu'un, nous écrivions un poème à son sujet. Nous avons composé toutes sortes de «douzaines» de poèmes et avons ri de la tête. Nous étions jeunes et vieux, heureux et tristes à la fois.

Habituellement, chaque été, je descendais dans le Sud pour rendre visite à mes grands-parents. Quand ils ont eu des affaires sur la plage, j'ai adoré. Mais ils avaient perdu deux bâtiments différents sur la plage, tous deux détruits par les ouragans. Une fois le dernier nivelé, ils ont exploité un restaurant sur la rue de la Croix-Rouge. J'aimais parfois travailler au restaurant, mais ce n'était pas aussi amusant que de travailler sur la plage.

Un des derniers étés que j'ai passés dans le Sud, la NAACP a loué un bâtiment à quelques portes du restaurant de mes grands-parents, ce qui a été une grande source d'intérêt pour moi. Je passais à jamais, debout dans l'embrasure de la porte ou me glissant discrètement dans le bâtiment pour voir ce qui se passait. Je pouvais les entendre parler de l'intégration du Sud en s'assoyant, en priant, en chantant et en parlant de non-

violence. J'étais content parce que je voulais sûrement que la ségrégation prenne fin. J'avais grandi exposé au côté dégradant et déshumanisant de la ségrégation. Je me souviens que lorsque nous avons voyagé du Nord au Sud et vice versa, nous avons vraiment ressenti la piqûre de la ségrégation plus vivement qu'à d'autres moments. Nous roulerions des heures sans pouvoir nous arrêter nulle part. Parfois, nous nous arrêtions dans une vieille station-service sale, achetions de l'essence, puis nous nous faisions dire que nous n'avions pas le droit d'utiliser leur vieille salle de bain sale parce que nous étions noirs. Je me souviens clairement m'être accroupie dans les buissons avec des moustiques mordant mes fesses nues, et ma grand-mère me tendant du papier toilette, car nous ne pouvions pas trouver un endroit avec une salle de bain «colorée». Parfois, nous avions faim, mais il n'y avait pas de place pour manger. D'autres fois, nous avions sommeil et il n'y avait aucun hôtel ou motel qui nous admettrait. Si je m'assois et additionne toutes les toilettes et fontaines «colorées» de ma vie et tous les arrières des bus ou les wagons Jim Crow ou les endroits où je ne pourrais pas aller, cela fait un excellent boule de colère.

Et donc, quand j'ai vu ces gens de la NAACP, j'étais prêt à faire tout ce qu'ils allaient faire. Mais ils étaient très déroutants. Un jour, je traînais dans le bureau et deux hommes parlaient de non-violence et de maîtrise de soi. Puis il s'est promené dans la pièce en posant des questions à tout le monde.

«Que feriez-vous s'ils vous poussaient?»

"Rien. Je continuerais simplement à faire ce que je suis venu faire.

«Que feriez-vous s'ils vous donnaient des coups de pied?»

«Je prierais le Seigneur de leur pardonner leurs péchés.»

«Que feriez-vous s'ils vous crachaient dessus?»

«Je continuerais juste à chanter.»

Eh bien, c'était trop pour moi. Je pourrais prendre quelqu'un qui me pousse, me frappe, me donne des coups de pied, mais s'asseoir là et laisser un chien craka me cracher dessus, eh bien, juste l'idée de ça m'a donné envie de me battre. Pour moi, si quelqu'un vous crachait dessus, c'était pire que de vous frapper, surtout s'il vous crachait au visage. J'ai essayé de me dire que je resterais simplement assis là et le prendrais, mais chaque muscle de mon corps, chaque instinct que j'avais, s'est rebellé contre cela. L'homme a continué à faire le tour de la pièce en posant les mêmes questions à tout le monde. Quand il est venu vers moi, j'ai répondu à la même chose, à l'exception de la question crachée.

«Je ne sais pas», lui ai-je dit.

«Que voulez-vous dire, vous ne savez pas?»

«Je ne sais tout simplement pas.

«Eh bien, petite sœur, nous pouvons voir que vous n'êtes tout simplement pas prête. Si vous voulez votre liberté, il n'y a pas de sacrifice trop grand à faire.

Tout le monde me regardait comme si j'étais une sorte d'idiot stupide. Je me sentais mal, mais je n'arrivais toujours pas à m'habituer à l'idée de laisser quelqu'un me cracher dessus. L'homme a dit que je n'étais pas prêt et que je devais être d'accord avec lui.

Quand je repense à ces jours, je ressens une telle admiration et un tel respect pour l'esprit de lutte et de sacrifice dont mon peuple a fait preuve. Ils se sont heurtés à des foules blanches, des tuyaux d'eau, des chiens vicieux, le Ku Klux Klan, des policiers maniant des matraques de nuit, armés uniquement de leur croyance en la justice et de leur désir de liberté.

Je me souviens de ce que je ressentais à l'époque. Je voulais être un Américain comme n'importe quel autre Américain. Je voulais un morceau de tarte aux pommes amerika. Je croyais que nous pourrions obtenir notre liberté simplement en faisant appel à la conscience des Blancs. Je croyais que le Nord s'intéressait vraiment à l'intégration, aux droits civils et à l'égalité des droits. J'avais l'habitude de dire «notre pays», «notre président», «notre gouvernement». Lorsque l'hymne national a été joué ou le serment d'allégeance prononcé, je me suis tenu au garde-à-vous et je me suis senti fier. Je ne sais pas de quoi je me sentais fier, mais j'ai senti le jus du patriotisme couler dans mon sang.

Je croyais que si le Sud ne pouvait être que comme le Nord, tout irait bien. Je croyais que nous, les Noirs, faisions vraiment des progrès et que le gouvernement, le président, la cour suprême et le congrès étaient derrière nous, donc nous ne pouvions pas nous tromper. Je pensais que l'intégration était vraiment la solution à nos problèmes. Je croyais que si les Blancs pouvaient aller à l'école avec nous, vivre à côté de nous, travailler à côté de nous, ils verraient que nous étions de très bonnes personnes et cesseraient d'avoir des préjugés contre nous. Je croyais que l'amerika était vraiment un bon pays, comme mes professeurs le disaient à l'école, «le plus grand pays du monde». J'ai grandi en croyant cela. J'y crois vraiment. Et, maintenant, vingt ans plus tard, cela semble être une mauvaise blague.

Personne au monde, personne dans l'histoire, n'a jamais obtenu sa liberté en faisant appel au sens moral des gens qui les opprimaient. Une fois que vous étudiez et que vous comprenez vraiment bien le fonctionnement du système aux États-Unis, vous voyez, sans aucun doute, que le mouvement des droits civiques n'a jamais eu de chance de réussir. Les Blancs, qu'ils soient du Nord ou du Sud, que ce soit en 1960 ou en 1980, bénéficient de l'oppression des Noirs. Ceux qui croient que le président ou le vice-président et le congrès et la cour suprême dirigent ce pays se trompent malheureusement. Le dollar tout-puissant est roi; ceux qui ont le plus d'argent contrôlent le pays et, grâce aux contributions électorales, achètent et vendent des présidents, des membres du Congrès et des juges, ceux qui adoptent les lois et appliquent les lois qui profitent à leurs bienfaiteurs.

Les riches ont toujours utilisé le racisme pour maintenir le pouvoir. Détester quelqu'un, le discriminer et l'attaquer en raison de ses caractéristiques raciales est l'un des modes de pensée les plus primitifs, réactionnaires et ignorants qui existent.

Une guerre entre les races n'aiderait personne et ne libérerait personne et devrait être évitée à tout prix. Mais une guerre raciale unilatérale avec les Noirs comme cibles et les Blancs tirant avec les armes est pire. Cependant, nous serons criminellement négligents si nous ne nous attaquons pas au racisme et à la violence raciste et si nous ne nous préparons pas à nous en défendre.

ÉTRANGER

Tout ce que vous aimez
vient d'un monde différent. Vous avez
faim,
vous tournez le nez
sur mes pois et mon riz.

Chapitre 9

J'ai été emmenée à l'hôpital Roosevelt de Metuchen, dans le New Jersey, et attachée au lit par mon pied. Le Dr Garrett avait établi que j'étais enceinte d'un mois. Lorsqu'il m'a rendu visite, il a exigé que les chaînes soient enlevées immédiatement (sur la base du principe élémentaire selon lequel un traitement approprié, à la fois mental et physique, d'une femme menaçant de faire une fausse couche ne semble pas inclure le fait d'être enchaîné à un montant de lit). Ma stabilité mentale a également été menacée par les gardes 24 heures sur 24 qui se sont assis à l'extérieur de ma chambre d'hôpital avec des fusils de chasse entraînés à ma tête.

Après dix jours, j'ai été renvoyé de l'hôpital malgré les objections de mon médecin, emmené à la prison du comté de Middlesex pour hommes et maintenu à l'isolement de février 1974 à mai 1974.

Au début, ils ne me donnaient même pas de lait. Puisque le porc était servi presque tous les jours comme viande de base, j'ai commencé à mourir de faim lentement. (Dans les prisons du comté, ça va comme ceci: un drap, une couverture pour cheval, une coupe en métal; votre cellule est pillée si vous avez des produits de luxe, comme le sel.) Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour contrecarrer les soins que le Dr Garrett essayait de me donner . Ils ont embauché leur propre médecin et ont insisté sur le fait que chaque fois que mon médecin me voyait, leur homme devait être présent. Cela signifiait une limitation sévère du nombre de visites que le Dr Garrett pouvait organiser parce que leur médecin arrivait souvent «pour ne pas se rendre» à la prison les jours où les examens avaient été convenus et programmés.

Mes avocats avaient intenté une action en justice contre l'État du New Jersey devant un tribunal fédéral pour mauvais traitements médicaux et abus diététiques. Avant la date prévue de l’audience, j’ai été extradé vers l’État de New York, ce qui a rendu l’action en

justice fédérale sans objet. Quand je suis arrivé à nouveau à Rikers Island, j'étais anémique et mal nourri, selon mon entrée physique. Le New Jersey m'avait donné des pilules de fer, mais j'étais anémique jusqu'au dernier test sanguin avant d'accoucher.

Le régime de grossesse, ou régime «spécial» chez Rikers, en plus de la nourriture ordinaire, comprenait quotidiennement du lait en poudre, du jus et un œuf dur. C'était mon régime jusqu'à l'accouchement, et les choses semblaient se passer normalement

Pendant ce temps, les avocats ont obtenu une autre ordonnance du tribunal de New York autorisant le Dr Garrett à continuer de me traiter. Quand il est venu pour la première fois chez Rikers, j'étais à l'infirmerie. Ils lui ont dit que l'ordonnance du tribunal n'était «pas bonne» et qu'il ne pouvait pas me voir. J'ai été laissée dans une pièce pendant trois jours avec une femme qui s'est avérée plus tard atteinte de tuberculose active. C'était en mai et ils avaient éteint le chauffage. Il a de nouveau refroidi et les femmes qui avaient des convulsions, un sevrage à la méthadone et une sœur qui, selon eux, avait une pneumonie, ont toutes empilé des couvertures sur leurs lits. La sœur est devenue de pire en pire. Finalement, ils l'ont amenée à l'hôpital d'Elmhurst où ils ont découvert qu'elle avait la tuberculose. J'ai découvert cela plus tard, lorsqu'elle a été renvoyée à Rikers, maintenue en isolement, et les médecins portaient des masques et des gants lorsqu'ils lui ont rendu visite.

J'ai également eu des monilia, des pertes vaginales, qui ont empiré parce que les médecins de l'hôpital de Montefiore affectés à Rikers ne pouvaient pas s'entendre sur la façon dont elle devrait être traitée. Ils ont refusé du tout de traiter la maladie jusqu'à ce que ma culture soit revenue de l'hôpital d'Elmhurst. Au moment où ils ont réussi à récupérer la culture, tout l'intérieur de ma cuisse était gercé à cause de la décharge et je pouvais à peine marcher.

L'hôpital Montefiore et la Health and Hospital Corporation sont allés au tribunal pour empêcher le Dr Garrett d'accoucher de mon bébé. Leur position était que puisque j'étais prisonnier, il n'était pas nécessaire pour moi d'avoir le médecin de mon choix. Ils ont également dit qu'il était «perturbateur» parce que, lorsqu'il réussissait à me voir, il «écrivait souvent dans mon dossier», ce qu'ils trouvaient très dérangeant. Le kourt les a confirmés. Je n'étais qu'un prisonnier!

Je suis entré en travail le matin du 10 septembre 1974, à 4 heures du matin le 2 Main à Rikers, où j'avais été gardé dans le service psycho. Je suis sorti du lit, j'ai pris une douche, j'ai tressé mes cheveux et j'ai fait mes valises. Mon travail était doux, une pincée toutes les demi-heures, qui devenait rapidement une pincée toutes les quinze minutes. À 11 heures, j'étais sûr d'être en route, mais je n'avais pas de médecin pour le confirmer et j'ai refusé d'aller à l'infirmerie. Vers midi, j'ai demandé à appeler le Dr Garrett et ils l'ont d'une manière ou d'une autre mis la main sur lui. (Il était à l'hôpital d'Elmhurst pour essayer de les persuader de le laisser accoucher.) Vers 15 heures, il est arrivé à Rikers et je suis allé à l'infirmerie pour le rencontrer. Il m'a dit que j'étais «effacé» et définitivement en travail. Je ne permettrais pas aux autres médecins de m'examiner.

J'ai été emmené à l'hôpital d'Elmhurst dans un cortège. Cela me ressemblait à un million de voitures de police qui bourdonnaient autour du véhicule dans lequel je conduisais,

une femme en travail. Et ils ont tous suivi. Dans l'hôpital d'Elmhurst et jusqu'à la salle d'accouchement. Ils ont encerclé l'hôpital.

Il y a eu une manifestation à l'extérieur de l'hôpital d'Elmhurst pour soutenir mon droit de choisir le médecin qui accoucherait de mon bébé, et Evelyn et le Dr Garrett ont tenu une conférence de presse à l'hôpital pour expliquer la situation. Il y avait en fait deux policières à l'intérieur de la salle de travail et plusieurs à l'extérieur. J'avais des contractions toutes les cinq minutes. Finalement, j'ai laissé un de leurs médecins, un résident, m'examiner pour voir comment le travail progressait - ce qui s'est avéré être une terrible erreur. Quand il a fini, je saignais. Après cela, je ne laisserais plus aucun d'eux me toucher. Je leur ai ordonné de m'apporter un stéthoscope (pour voir si le cœur du bébé battait normalement) et quelques autres instruments dont j'aurais besoin parce que, j'ai dit: «J'accouche moi-même.

Ce fut une impasse pendant quelques heures. Puis une infirmière m'a dit de me promener pour soulager la douleur et encourager le travail. Je me suis levé, puis j'ai fait semblant de tomber (sachant à quel point ils avaient peur des poursuites judiciaires), et les médecins se sont précipités pour me prendre sur le sol. Je savais qu'ils étaient inquiets. J'ai répété: «J'accouche moi-même.» J'ai vérifié le cœur du bébé avec le stéthoscope. Il battait normalement.

Cela, ou la conférence de presse, ou la manifestation à l'extérieur du bâtiment semblait le faire. Ils m'ont dit que si je signais une déclaration de décharge les exonérant de toute responsabilité, ils laisseraient le Dr Garrett accoucher. J'ai signé, m'assurant qu'ils n'avaient aucun contrôle sur le Dr Garrett ou sur quoi que ce soit ayant à voir avec mon travail. Et c'était ça.

Il a pris le relais. Il m'a examiné, écouté le cœur du bébé et, à un moment donné, m'a brisé l'eau. Il a expliqué soigneusement tout ce qui allait se passer et a répondu à toutes mes questions. Il m'a donné une anesthésie locale dans le col de l'utérus. Je ne voulais pas de Demerol ou d'un bloc de selle, mais le bloc paracervical semblait OK À ce stade, j'étais très fatigué.

Après cela, j'étais toujours en travail mais je ressentais peu de douleur. Je me suis endormi un moment. Je me suis réveillé vers 3h30 du matin et j'ai senti le bébé s'abaisser et j'ai pensé que je pouvais sentir la tête du bébé. J'ai appelé l'infirmière. Elle a dit, sans regarder, que je n'étais pas encore «prêt». Quand j'ai insisté, elle a regardé et est allée courir pour le Dr Garrett. Ils m'ont conduit à l'accouchement, il m'a donné une anesthésie locale et a fait l'épisiotomie. J'ai poussé trois fois et elle était là. À 4 heures du matin, Kakuya Amala Olugbala Shakur est né. J'ai dit: «Vérifiez ce bébé» (juste pour assurer sa sécurité ultérieure). La naissance elle-même était paisible et belle - hors de vue. Il est très important pour une femme de vivre l'expérience de l'accouchement avec des personnes en qui elle a confiance.

Plus tard dans la journée, le 11 septembre, ils ne m'avaient toujours pas amené le bébé. Le Dr Garrett était rentré chez lui pour dormir et, à son retour, à 18 heures ce jour-là, je n'avais toujours pas vu le bébé. Il leur a rappelé que je devais l'allaiter. Ils lui ont dit qu'il n'avait pas «rédigé d'ordonnance» pour l'allaitement. Finalement, ils m'ont amené le bébé et je l'ai allaité toutes les quatre heures - une autre expérience incroyablement

belle. Les infirmières de la crèche étaient très sympathiques et gentilles et m'ont tenu au courant de l'état du bébé. Mais le personnel de D-11, le service psychiatrique où j'étais détenu dans une minuscule pièce gardée, était encore quelque chose d'autre.

Ils ne m'ont permis qu'une seule douche par jour. Pas de brosse à dents ou de dentifrice, seulement un bain de bouche. Ils ne le fournissent pas, un ami ne peut pas l'apporter et la prison ne le permet pas. J'ai dû leur demander un soutien-gorge pendant que j'allaitais. La prison a refusé de me laisser en apporter un. De nombreux médecins étranges ont essayé de m'examiner pour hâter ma décharge et se débarrasser de moi. J'ai failli me bagarrer physiquement avec deux d'entre eux parce que j'ai refusé leurs examens. Finalement, ils m'ont quand même libéré, sans le consentement de mon médecin. Le commissaire des services correctionnels, Benjamin Malcolm, avait signé un document assumant toute la responsabilité de ma décharge.

Ils m'ont mis dans une ambulance, m'ont enchaîné à une civière et m'ont ramené à la maison de détention pour femmes de Rikers Island. Ils m'ont emmené directement à l'infirmerie et m'ont dit: "Vous devrez rester ici et être examiné." J'étais vraiment déprimée, ayant été séparée si brusquement de mon bébé. J'ai dit: «Je ne veux pas être ici. Je ne serai pas examiné ici. Envoyez-moi au PSA [zone d'isolement punitif: l'isolement], n'importe où. Je m'en fous. Je dois juste être quelque part par moi-même. Laisse moi seul."

Ce n'est pas tout à fait ce qu'ils ont fait. Quand j'ai refusé l'examen, je suis sorti de l'infirmerie et ils ont appelé l'escouade de goon (plusieurs grandes femmes officiers). Ils ont tous sauté sur moi et ont commencé à me battre. Ils m'ont eu sur le sol - finalement mes bras et mes jambes ont été enchaînés. Ils m'ont traîné par les chaînes jusqu'à PSA et ne se sont arrêtés que lorsqu'une infirmière leur a demandé de s'arrêter. Alors ils m'ont mis sur un matelas et ont traîné le matelas. Ils m'ont emmené dans la salle d'observation et m'ont laissé les mains et les pieds menottés. Je n'avais pas de serviettes hygiéniques, aucun moyen de me laver. Les poignets ont entaillé ma peau (les cicatrices sont toujours visibles) et mes poignets saignaient. Plus tard, j'ai découvert que j'avais reçu une infraction pour avoir giflé un policier alors qu'il me battait.

J'ai toujours refusé leur examen médical. Ils m'ont finalement apporté des serviettes. Je suis resté sur un matelas, à même le sol, pas de lit et pas de douche. J'étais là-bas pendant deux semaines. J'ai continué à refuser toute leur attention médicale, insistant pour que le Dr Garrett m'examine. J'ai refusé de manger, donc finalement mes seins, qui étaient pleins de lait, ont cessé de me faire mal. Ils ont proposé des médecins de toutes sortes et des médicaments (principalement des tranquillisants). Ils ont envoyé le psychiatre, qui a eu le culot de me demander si j'étais déprimé. Le conseil de discipline s'est réuni devant ma cellule et m'a infligé une peine supplémentaire de quatorze jours en PSA. Tous les autres détenus ont été évacués du PSA. Pendant ce temps, je refusais toujours la plupart de la nourriture. J'étais si faible que je me suis évanoui plusieurs fois. À cette époque, c'était aussi le Ramadan, où il est interdit de manger jusqu'au coucher du soleil pendant les deux semaines entières. Je ne mangeais qu'une fois par jour, lorsque la nourriture était comestible, et les premiers jours, je ne mangeais rien du tout.

Après deux semaines, ils ont dit: «Si vous acceptez d'être fouillé vaginal, vous pouvez aller à votre étage.» Je l'ai fait et je suis allé à mon étage. Le lendemain, le capitaine est descendu dans ma cellule et m'a informé qu'ils avaient décidé de m'enfermer à nouveau pour avoir refusé un examen médical complet du personnel médical affecté aux Rikers de l'hôpital de Montefiore. Ce qui s'était passé, c'est que lorsque je suis revenu à mon étage, ils m'ont dit que le Dr Garrett avait été autorisé à m'examiner et qu'il était à Rikers Island, que mon avocat était allé au tribunal et que le tribunal avait décidé que je pouvais être interrogé. par le Dr Garrett. Alors j'ai attendu. Un médecin blanc est entré et m'a dit que pour que je voie mon médecin, je devais le voir et être examiné par lui en premier. J'ai refusé. Ensuite, ils ont amené un médecin noir, qui m'a accueilli avec: «Hé, âme sœur.» Il était vraiment sournois. Je l'ai refusé aussi. Alors le Dr Garrett a été forcé de partir et j'ai été remis en PSA. Ils m'ont menacé d'isolement préventif, alors je me suis assis par terre et j'ai refusé de bouger lorsque ma peine à PSA était terminée. Ils m'ont fait une infraction et une réprimande verbale et ont dit que la fouille vaginale serait suffisante. Puis le lendemain, ils m'ont de nouveau enfermé.

Cette fois, j'ai été enfermé dans ma cellule pendant un mois. J'ai continué à refuser la plupart de la nourriture. Ils m'ont laissé sortir pour me doucher chaque fois qu'ils en avaient envie. J'ai commencé une grève de la faim à un moment donné, et après quelques jours dans la minuscule cellule, j'étais malade. Je me suis demandé combien de temps je devrais tenir.

Evelyn avait déposé un bref d'habeas corpus devant le tribunal fédéral de Brooklyn contre le commissaire Malcolm et Essie Murph, surintendant du Women's House of Detention on Rikers, pour les forcer à me libérer de la ségrégation punitive. Je devais comparaître à Kourt pour l'audience, mais je ne connaissais pas la date. Puis un adjoint m'a dit: «Votre date d'audience a été reportée. Et votre avocat vous conseille: consultez un médecin. C'était un mensonge. Mais j'y ai cru. J'ai été examinée par les médecins de la prison sous ce que je pensais être les conseils d'Evelyn.

Donc je n'étais plus enfermé. Juste en prison. Et séparé de mon enfant.

LEFTOVERS — CE QUI EST GAUCHE

Après les barreaux et les portes
et la dégradation,
que reste-t-il?

Après les lock-in et les lock-out
et les lock-ups,
que reste-t-il?

Je veux dire, après les chaînes qui s'enchevêtrent
dans le gris de sa matière,
Après les barreaux qui s'enfoncent

dans le cœur des hommes et des femmes,
que reste-t-il?

Après les larmes et les déceptions,
Après l'isolement solitaire,
Après le poignet coupé et le gros nœud,
Que reste-t-il?

Je veux dire, comme, après les baisers du commissaire
et le blues de la merde,
après que l'arnaqueur ait été bousculé,
que reste-t-il?

Après les meurtriers et les escouades de goon
et les gaz lacrymogènes,
Après les taureaux et les enclos à taureaux
et la merde de taureaux,
Que reste-t-il?

Comme, après que vous sachiez qu'on
ne peut pas faire confiance à Dieu ,
après que vous sachiez que le psy
que le mot est un fouet
et que l'insigne est une balle,
que reste-t-il?

Après que tu saches que les morts
marchent toujours,
Après avoir réalisé que le silence
parle,
que l'extérieur et l'intérieur ne
sont qu'une illusion,
Que reste-t-il?

Je veux dire, comme, où est le soleil?
Où sont ses bras et
où sont ses baisers?
Il y a des empreintes de lèvres sur mon oreiller -

je cherche.
Ce qui reste?

Je veux dire, comme, rien n'est figé
et rien n'est abstrait.
L'aile d'un papillon
ne peut pas prendre son envol.
Le pied sur mon cou fait partie
d'un corps.
La chanson que je chante fait partie
d'un écho.
Ce qui reste?

Je veux dire, l'amour est spécifique.
Mon esprit est-il une mitrailleuse?
Mon cœur est-il une scie à métaux?
Puis-je rendre la liberté réelle? Oui!
Ce qui reste?

Je suis en haut et en bas
d'un archy inférieur.
Je suis un amoureux
de la terre depuis longtemps.
Je suis amoureux des
perdants et des rires.
Je suis amoureux de la
liberté et des enfants.

L'amour est mon épée
et la vérité est ma boussole.
Ce qui reste?

Chapitre 10

Les prochaines années de lycée se sont déroulées sans incident. Parce que je passais des week-ends avec ma mère, nous nous sommes rapprochés. Cependant, au cours de ma dix-septième année, j'ai décidé de quitter l'école, de trouver un emploi et de vivre seule.

Mon entrée dans le monde du travail a été un réveil brutal. Je ne savais même pas ce que signifiaient la plupart des annonces de recherche. Auditeur, rédacteur, comptes clients, opérateur clé de poinçon étaient tous des mots étrangers pour moi.

Chaque jour, je suis sur le trottoir avec mes plus beaux vêtements «de bureau» et une paire de chaussures de torture à talons hauts. Chaque jour, je suis rentré à la maison plus frustré que la veille. Je ne savais rien faire, je n'avais aucune expérience et j'étais noir pour démarrer. Enfin, j'ai payé une ou deux semaines de salaire à une agence de placement pour avoir le privilège de me trouver un de ces emplois lugubres et ennuyeux à 95 $ par semaine. J'étais un de ces esclaves où vous payez un cinquième de votre salaire pour les impôts, un peu plus pour la sécurité sociale, un autre 5 $ par mois pour les cotisations syndicales, et le reste n'était même pas suffisant pour mourir.

Il semblait que le monde entier était composé de choses que je ne pouvais pas me permettre. Après avoir payé le loyer de ma chambre meublée, dépensé le billet de voiture et acheté de la nourriture, j'avais juste assez d'argent pour acheter un sandwich à l'air. La seule grâce salvatrice était que je n'avais pas trop de temps pour sortir. J'allais à l'école du soir, alors je quittais mon travail ennuyeux et j'allais à l'école du soir ennuyeuse pour tracer des phrases, mémoriser les ordures et me préparer à un diplôme d'études secondaires qui ne signifiait rien sur le marché du travail. Ma vie était passée à traîner des papiers sans signification qui n'avaient rien à voir avec la vie. Je ne faisais rien de positif. Je ne faisais rien, ne créais rien, ni ne contribuais à quoi que ce soit. Au bout d'un moment, j'ai voulu leur dire de prendre leurs papiers et leur travail et de les pousser.

Mais au début, je n'étais pas comme ça. Après des semaines à chercher un emploi, j'étais reconnaissant d'en avoir un. Je ne pensais pas aux bas salaires, aux conditions de travail indécentes, à l'absence de prestations médicales, à seulement une semaine de vacances. J'étais juste content de travailler. Je me suis identifié au poste, j'ai parlé de «notre» entreprise et j'ai dit aux gens ce que «nous» fabriquions. Je ne gagnais pas deux cents pour l'argent du déjeuner et parlais comme si j'étais propriétaire de l'endroit. Je me souviens qu'une fois, je travaillais dans un joint où ils fabriquaient des remorques. J'avais un travail pour pousser des papiers. J'ai dit à l'une des amies de ma tante qu'elle devrait acheter une de ces remorques si elle en voulait un. Elle m'a regardé comme si j'étais fou. "Pourquoi?" elle a demandé. «Vont-ils me donner une réduction?» Je me sentais tellement stupide. Cela m'a frappé. Ils ne voulaient même pas me donner une réduction et je travaillais là-bas.

Plus je travaillais longtemps à ces endroits, plus ma patience devenait courte. La moitié du temps, je ne voulais même pas entendre ces trucs rinky-dink dont ils parlaient au bureau. J'en ai eu marre d'écouter les ragots sur les patrons et ceci et cela et qui dérangeait avec qui. Après un certain temps, je suis resté à peu près seul, et quand je n'étais pas occupé, je mettais un livre entre quelques pages et lisais. C'était au milieu des années soixante et les journaux étaient remplis d'histoires d'émeutes.

À l'époque, je ne savais vraiment pas quoi penser des émeutes. La seule chose dont je me souviens avoir pensé était que je voulais voir les émeutiers gagner. Dans le bureau, il y avait un groupe de secrétaires qui travaillaient pour le président ou les vice-présidents. Ils méprisaient ceux d'entre nous qui travaillaient au bureau général et nous

traitaient comme si nous n'étions rien. Un jour, j'étais dans la salle de bain et une secrétaire est entrée. Elle vaporisait de la laque sur un rouleau français gonflé qui était si dur qu'il avait l'air d'avoir été cuit. Elle a commencé à parler de ceci et de cela. J'ai été surpris parce qu'elle ne m'a jamais parlé. Puis elle a commencé à parler des émeutes, «quelle honte c'était» que «ces gens» soient si stupides et idiots pour des émeutes parce qu'ils ne faisaient que démolir leurs propres quartiers et incendier leurs propres maisons. Je n'ai rien dit. Elle a poussé: «J'ai dit, n'est-ce pas dommage? N'est-ce pas? Je ne savais pas quoi dire. Il était vrai que les Noirs brûlaient des quartiers noirs, mais je ne savais pas comment traiter la question. Elle a continué à insister. Finalement, j'ai dit «Oui» et je suis sorti.

J'étais dégoûté de moi-même. Je n'avais pas voulu être d'accord avec elle, mais je ne savais pas quoi dire d'autre. J'ai passé la moitié de la nuit à réfléchir jusqu'à ce que je sente la réponse. Quelques jours plus tard, le sujet revenait. Cette fois, tout le groupe de secrétaires du front-office, qui étaient amis avec le directeur du bureau, est entré dans le bureau général. Avant qu'ils aient eu la chance de sortir des mots après «émeute», j'étais sur leur cas. «Que voulez-vous dire, ils incendient leurs maisons? Ils ne sont pas propriétaires de ces maisons. Ils ne possèdent pas ces magasins. Je suis content qu'ils aient brûlé ces magasins parce que ces magasins les volaient en premier lieu! » Ils se tenaient la bouche ouverte.

Après cela, la responsable du bureau a fait tout son possible pour me harceler. Divers blancs ont commencé à me demander mon avis sur les émeutes et je me suis assuré qu'ils n'étaient pas déçus. Je savais que ce ne serait pas long avant qu'ils me virent. La seule raison pour laquelle je n'ai pas arrêté, c'est que je n'avais nulle part où aller et que rien d'autre ne faisait la queue. Quand j'ai finalement été renvoyé, j'ai été soulagé.

Parce que ma copine Bonnie et moi avons lu beaucoup de fiction et de poésie, nous pensions que nous étions des intellectuels. Aucun de nous n'avait terminé le lycée, mais nous allions à cet endroit de Broadway appelé le West End, vêtus de ce que nous croyions être nos plus beaux atours scolaires. C'était un de ces vrais endroits de type universitaire, avec des sandwichs au pastrami et des pichets de bière brune. Nous nous sommes assis en essayant de regarder «profondément» jusqu'à ce que quelqu'un s'assoie et nous parle. Après un certain temps, nous nous sommes liés d'amitié avec des étudiants africains qui étudiaient à Columbia.

J'ai adoré écouter les Africains. Ils étaient intenses, sérieux et avaient tellement de dignité. J'ai été initié aux coutumes africaines et ils ont passé des heures à expliquer les différents aspects de leurs cultures. Bonnie a posé des questions sur leurs cérémonies de mariage parce qu'elle mourait d'envie de se marier. J'ai posé des questions sur la nourriture parce que j'ai adoré: du poulet au curry, du ragoût d'arachide (poulet à la sauce aux arachides) et du pain de maïs que vous faites cuire sur la cuisinière. Vous cassiez un petit morceau, le rouliez en boule, plongez votre pouce au milieu et faites une cuillère que vous remplissez de sauce et mangez. Cela m'a vraiment fait penser à quel point ils nous ont fait du mal. Nous savons tout sur les spaghettis, les egg rolls et les crêpes suzette, mais nous ne savons pas la première chose de notre propre

nourriture. Quand j'étais petit, si vous m'aviez demandé ce que les Africains mangeaient, j'aurais répondu: «Les gens!»

Un jour, le Vietnam est arrivé. C'était vers 1964 et le mouvement contre la guerre n'avait pas encore explosé de plein fouet. Quelqu'un m'a demandé ce que je pensais. Je n'avais pas la moindre idée. À l'époque, la seule chose que je lisais dans les journaux était les titres, les histoires policières, les bandes dessinées ou l'horoscope. J'ai dit: "Tout va bien, je suppose." Tout à coup, il y eut un silence complet. «Pourriez-vous expliquer, sœur, ce que vous entendez par" tout va bien, je suppose "?" La voix du frère était moqueuse. J'ai dit quelque chose comme "Vous savez, la guerre que nous menons là-bas, vous savez, pour la démocratie." Il était clair, d'après les expressions autour de moi, que j'avais dit la mauvaise chose. Le frère avec qui j'étais venu avait l'air de vouloir ramper sous le sol. «Qui se bat pour la démocratie?» quelqu'un a demandé. "Nous sommes. Les États Unis." Et puis, après coup, j'ai ajouté: «Vous savez, ils combattent le communisme là-bas. Lutter pour la démocratie. » Le frère tenait sa tête entre ses mains comme s'il avait mal à la tête. Je savais que j'avais dit quelque chose de mal, mais je ne savais pas quoi. Pensant que je n'avais pas suffisamment exposé mon cas, j'ai continué à répéter tout ce que j'avais entendu à la télévision. Babillage. Ce qui n'a fait qu'empirer les choses.

Quand j'ai fini, le frère m'a demandé si je savais quelque chose sur l'histoire du Vietnam. Je ne l'ai pas fait. Il m'a dit. Il a expliqué la colonisation française, l'exploitation, la brutalisation, la famine et l'analphabétisme; le long combat mené et gagné dans le Nord et l'implication des États-Unis dans le soutien d'un faux gouvernement après que les Français se soient fait botter les fesses.

Le frère parlait de noms, de lieux et d'événements tout comme il était du Vietnam ou quelque chose comme ça. Je me suis assis là avec ma bouche grande ouverte. Il connaissait tout cela et il n'étudiait même pas l'histoire. Je ne pouvais pas croire que cet Africain, qui ne vivait même pas aux États-Unis ou en Asie, pouvait en savoir plus que moi qui avais des amis et des voisins qui se battaient là-bas.

Puis il a défini le rôle du gouvernement américain, qu'il se battait pour de l'argent, pour défendre les intérêts des entreprises américaines et pour établir des bases militaires. Je ne savais pas si je devais le croire ou non. Je n'avais jamais entendu parler d'une telle chose. «Et la démocratie?» je lui ai demandé. «Tu ne crois pas à la démocratie?» Oui, a-t-il dit, mais le gouvernement que les États-Unis soutenaient n'était pas une démocratie mais une dictature sanguinaire. Il a commencé à écrire toutes sortes de noms et de dates sur moi et je ne pouvais pas répondre. Il était là, parlant du gouvernement américain comme quelqu'un parlerait d'un criminel. Je ne pouvais tout simplement pas m'y rapporter. Mais mon esprit était époustouflé.

Malgré cela, j'ai continué à dire la première chose qui m'est venue à l'esprit: que les États-Unis combattaient les communistes parce qu'ils voulaient tout prendre en charge. Quand quelqu'un m'a demandé ce qu'était le communisme, j'ai ouvert la bouche pour répondre, puis j'ai réalisé que je n'avais pas la moindre idée. Mon image de communiste est venue d'un dessin animé. C'était un espion avec un trench noir et un chapeau noir rabattu sur son visage, glissant dans les coins. À l'école, on nous a appris que les communistes travaillaient dans les mines de sel, qu'ils n'étaient pas libres, que

tout le monde portait les mêmes vêtements et que personne ne possédait rien. Les Africains ont roulé de rire.

Je me sentais comme un clown de bonne foi. L'un d'eux a expliqué que le communisme était un système politico-économique, mais je n'écoutais pas. J'étais juste en train de creuser sur moi-même. J'avais hoop et hurlé à propos de quelque chose que je ne comprenais même pas. Je savais que je ne savais pas ce qu'était le communisme, et pourtant j'étais fermement opposé à cela. Tout comme quand vous êtes un petit enfant et qu'ils vous font croire en l'épouvantail. Vous ne savez pas ce qu'est l'épouvantail, mais vous le détestez et vous avez peur de lui.

Je n'ai jamais oublié ce jour. On nous apprend à un si jeune âge à être contre les communistes, mais la plupart d'entre nous n'ont pas la moindre idée de ce qu'est le communisme. Seul un imbécile laisse quelqu'un d'autre lui dire qui est son ennemi. J'ai commencé à me souvenir de toutes les choses stupides que les gens m'ont racontées quand j'étais petite. «Ne faites pas confiance aux Antillais car ils vous poignarderont dans le dos. «Ne faites pas confiance aux Africains parce qu'ils pensent qu'ils sont meilleurs que nous.» «Ne traînez pas avec les Portoricains, car ils sont tous unis et se ligueront contre vous.»

J'avais appris, par expérience, que c'étaient tous des mensonges racontés par des gens stupides, mais je n'ai jamais pensé que je pourrais être aussi facilement piégé contre quelque chose que je ne comprenais pas. Cela doit être l'un des principes les plus élémentaires de la vie: décidez toujours qui sont vos ennemis pour vous-même et ne laissez jamais vos ennemis choisir vos ennemis à votre place.

Après cela, j'ai commencé à lire ce qui se passait au Vietnam. Ce que les Africains avaient dit était vrai. Il y avait aussi des articles sur l'armée américaine au Vietnam, leur implication dans la torture et le fait de forcer les femmes vietnamiennes à vendre leurs corps juste pour survivre.

J'étais tellement confus. Cela n'avait aucun sens pour moi. «Notre gouvernement ne pouvait rien faire d'aussi mauvais», ai-je dit à Bonnie. Il devait y avoir d'autres informations. Je ne pouvais même pas comprendre ce que «nous» faisions là-bas en premier lieu. Une sorte de traité, disaient-ils, mais cela n'avait aucun sens. J'ai été tellement dégoûté à un moment donné que j'ai dit que je n'allais plus lire les nouvelles.

«L'ignorance est le bonheur», a déclaré Bonnie.

«Bon sang», ai-je répondu. Je ne voulais vraiment pas être aussi ignorant que je l'avais été. Lorsque vous ne savez pas ce qui se passe dans le monde, vous êtes définitivement désavantagé. J'ai décidé de continuer à essayer de suivre ce qui se passait, mais je n'arrivais toujours pas à croire que nous faisions toutes les choses immondes que je lisais dans les journaux.

«Que voulez-vous dire, vous n'y croyez pas?» Demanda Bonnie. «Jetez un œil à ce qu'ils vous font.»

La différence entre les Africains et les autres amis avec qui j'ai fréquenté cet été était surprenante. Je me souviens d'un jour à la plage. Tout le monde est heureux. C'est

l'heure de la fête. Un parapluie multicolore se dresse avec défi contre la brise. Des couvertures et des serviettes de plage à l'aspect idiot colorent la plage, ainsi que des canettes de soda et des bouteilles de Bacardi et Johnnie Walker Black. Des hommes noirs d'apparence saine, portant des chapeaux de marin rabattus et des pulls molletonnés d'université avec des manches coupées, des coffres de glace à cornes et d'autres choses dans les deux sens. Un système sonore extérieur improvisé a été branché et Martha et les Vandellas pleurent en arrière-plan.

J'insiste pour lire James Baldwin même si le vent ne cesse de battre les pages. Des voix angoissées hurlent et gémissent sur les pages. Les ghettos comprimés menacent d'exploser. La pauvreté, le feu et le soufre débordent en un ragoût mortel, mais les «belles» personnes refusent de me laisser lire en paix. Ma copine a insisté pour «me soigner» avec «M. Wonderful », qui s'avère être un égoïste vêtu d'un maillot de bain monogrammé, d'un peignoir en éponge assorti et d'une serviette monogrammée pour démarrer. M. Wonderful consent à me faire la grâce de sa présence. Son apparence et ses manières me disent que je devrais être reconnaissant car il est définitivement ce qui se passe. Son trajet est un cabriolet MG rouge, son berceau est dans les jardins de l'Esplanade et son poste est directeur adjoint pour une banque du centre-ville. Il est kool de sa bande adhésive bobine à bobine à sa télévision couleur, jusqu'à son «tapis de célibataire» hirsute, dont il me parle avec moquerie.

Il boit du cognac Remy Martin et de la Bristol Cream Harvey, utilise une eau de Cologne que je ne peux pas prononcer et j'attends, dans l'expectative, qu'il me dise sa marque de dentifrice. Il continue encore et encore sur ses bibelots et symboles de statut. «Regarde cet enfoiré monogrammé», me dis-je. Il est suffisant et insinuant. Une version noire de «Bachelor Knows Best», ou quelque chose du genre. Je veux revenir à James Baldwin, mais je suis entouré d'un groupe de personnes qui parlent trop fort, ressemblent et pensent un peu comme M. Wonderful. Ils parlent de Karmann Ghias, Porsches, Corvettes et autres voitures réputées «in».

La conversation dérive vers les coopératives et les complexes d'appartements de grande hauteur. Un jeune homme, qui a mentionné plus d'une fois qu'il est comptable, nous raconte les avantages d'acheter une «propriété» sur l'île. Un vendeur d'assurance dit qu'il vend des assurances sur l'île et sort des cartes de visite d'un petit étui argenté qu'il «se trouve juste d'avoir à portée de main» dans son sac de plage. Une institutrice rousse qui a des yeux pour le comptable dit qu'elle a toujours voulu une maison sur l'île avec une grande cuisine. Une fois que les discussions sur l'île se sont épuisées, la conversation se tourne vers les endroits où aller. Les restaurants français et mexicains sont définitivement «à la mode», avec un restaurant qui vend cinquante sortes de crêpes différentes qui l'emportent haut la main. L'un des hommes, qui est un proxénète de la pauvreté, dit qu'il a déménagé ses bureaux dans le bar-restaurant Red Rooster. Quelqu'un demande en riant s'il n'a pas peur d'aller à Harlem «avec tous ces négros». Tout le monde a un restaurant préféré au sommet d'un immeuble du centre-ville. Ils ne parlent pas de la nourriture, juste du paysage. M. Wonderful dit qu'il a une clé Playboy et mange souvent au Playboy Club.

Je souris avec inquiétude, ne me sentant pas à ma place. Tout ce discours me donne mal à la tête. Certains frères de la fraternité m'invitent à danser. On me dit que je ressemble à une fille Delta. «À quoi ressemble une fille Delta?» je demande. "Tout comme vous en

maillot de bain." M. Wonderful les regarde. Je capte des bribes de conversation autour de moi. Des discussions sur les subventions, les programmes de lutte contre la pauvreté et la politique démocratique. Parlez de la NFL et de la saison de football. Parlez de Bergdorf Goodman, Bloomingdale's et Saks Fifth Avenue. À propos des vedettes rapides et des croiseurs que personne ne possède mais que tout le monde veut.

Le whisky coule comme de l'eau et les vedettes rapides se transforment en yachts. Tout le monde est fou des îles: la Jamaïque, les Bermudes, Nassau. Tout le monde est si chic. J'en ai tellement marre d'en entendre parler que je veux les envoyer quelque part à pied - le mien! C'est une honte. Les travailleurs sociaux parlent de leurs clients comme des chiens, des enseignants qui n'aiment pas enseigner. Un agent de probation se plaignant de la dangerosité de son travail. Une bande d'adorateurs de l'argent se mettant en avant les uns pour les autres. Quelqu'un me demande si j'ai mon truc ensemble. "Quelle chose?" Je veux savoir. Je me promène jusqu'à la maison pour m'éloigner de tout. Certaines femmes sont dans la salle de bain en train de fumer et de se sécher les cheveux. Je vais pêcher dans mon sac pour de l'aspirine. «Où as-tu acheté ton costume?» on me demande. Je ne veux pas dire celui de Klein, mais je le dis quand même. «Ils ont de belles choses, parfois», dit-elle sans conviction, me rejetant comme une affaire de sous-sol à bon marché. Ils recommencent à parler de personnes et de cheveux qui reviennent. Ils se maquillent pour ressembler à des poupées Barbie noires sur la plage.

Je retourne dehors avec l'impression d'être d'une autre planète. Je me sens seul et sérieux. Quelque chose m'est arrivé, un changement qui s'est fait attendre depuis longtemps. Je veux être réel. Suis-je la seule femme noire qui fait du mal, au corps-à-bouche, à peine faire ça? La lutte que j'ai traversée et la lutte que j'ai vécue sont trop difficiles pour mentir et je ne veux même pas essayer. Je veux aider à libérer le ghetto, ne pas m'enfuir, en laissant mon peuple derrière. Je ne veux pas coiffer et profiler devant personne. Je veux quelqu'un avec qui je peux m'identifier et parler de merde sérieuse.

Cette fête est une cause perdue. Je prends ma serviette de plage et mon livre et je me détends sur la plage un petit morceau. En regardant l'océan, je me demande combien de nos gens sont enterrés là-bas, esclaves d'une autre époque. Je ne sais pas trop ce qu'est la liberté, mais je sais très bien ce que ce n'est pas. Comment sommes-nous devenus si stupides, je me demande. Je retourne dans James Baldwin. Je m'en fous si Sag Harbor tombe dans l'oubli. Moi et James Baldwin communiquons. Sa fiction est plus réelle que cette réalité.

Ma patience était nulle. Je ne voulais pas attendre que quelque chose se passe. J'aimais vivre et vivre pour le moment. J'avais faim, j'avais faim de vie, mais en même temps je devenais de plus en plus cynique chaque jour. Je voulais aller partout, tout faire et être tout, tout à la fois. Je voulais tout expérimenter, savoir ce que tout ressentait. J'avais de nombreuses idées contradictoires en zigzag qui roulaient dans ma tête en même temps. Un jour, j'étais heureux d'être vivant, jeune et émouvant. Le lendemain, j'ai eu l'impression que le monde touchait à sa fin. Tout dans ma vie était irrégulier, tranchant et inachevé. Rien ne s'est passé calmement. Rien ne ressemblait à ce que j'avais pensé que ce serait quand j'étais petit.

Mes amis mouraient d'OD et entraient dans l'armée. Mes copines avaient des bébés et avaient l'air et avaient l'air vieux. Les gentils vieillards assis dans le parc n'étaient pas du tout de gentils vieillards mais étaient occupés à se masturber sous leurs journaux. J'ai eu tellement je ne croyais en rien. Il semblait que tout le monde était dans une sorte de sac, le sac à dope, le sac en papier brun à whisky, le sac Jésus, le sac d'amour, le sac de sexe, le sac de maquillage, et aucun de ces sacs ne faisait du bien à personne. Je cherchais mon propre sac, mais les cueillettes étaient minces. J'ai continué à regarder quand même, à courir, à bouger et à traîner jusqu'à ce que je me lance en lambeaux. Un jour, je serais au centre-ville avec mes amis hippy, blippy (Black hippy). La nuit suivante, je serais dans le centre-ville avec les arnaqueurs. Mais rien ne semblait réel, tu sais? Les mêmes mecs qui parleraient un jour de bonbons et renifleraient de la coke sur des billets de 50 $ seraient en train de crier et de demander un prêt le lendemain. Même les arnaqueurs les plus réussis semblaient n'être rien d'autre que des flunkies et des mecs potentiels pour la mafia. Mes amis du centre-ville n'étaient pas beaucoup mieux. Au mieux, la plupart d'entre eux étaient des artistes professionnels de l'évasion, pour échapper aux problèmes de la communauté noire ou à ceux de la communauté blanche. Certains d'entre eux ont essayé de s'échapper par la drogue, trébuchant sur des mondes qui n'existaient pas dans une sorte d'odyssée de l'espace intérieur. Mais dans leur cas, les médicaments n'étaient généralement pas entièrement autodestructeurs, même si j'en connais au moins un qui est sorti de ce monde et n'est pas revenu. Grâce à mes amis hippy / blippy, je me suis excité à beaucoup de choses, cependant. Je suis tombé sur des poètes comme Allen Ginsberg, Sylvia Plath, Ferlinghetti, toutes sortes de romanciers, de la musique, de la nourriture, etc. Je ne me suis pas associé à tout ce que j'ai vérifié, mais mes horizons sont devenus beaucoup plus larges.

Mon impatience grandissante avec les «Nègres» petits-bourgeois montants est arrivée à un point culminant lorsque je suis allé travailler dans une agence de placement noire. Evelyn m'avait trouvé un travail là-bas en tant que dactylo. L'agence était située au Rockafella Center dans le même bâtiment que Johnson Publications, les éditeurs des magazines Ebony et Jet. J'étais très heureuse d'avoir le poste car j'étais fatiguée de travailler pour les Blancs. Les gens du bureau étaient gentils et l'ambiance manquait complètement de tension. Le patron était assez convenable et j'avais une assez bonne relation avec lui et sa secrétaire, sous laquelle je travaillais. Au début, j'étais excité, heureux de côtoyer autant de Noirs qui semblaient faire si bien. Tout le monde voulait le faire, gravir les échelons. Des hommes et des femmes noirs avec de longues listes de diplômes et des mallettes étaient à l'intérieur et à l'extérieur de la place. Ils étaient vifs, habillés à la perfection, et parlaient de programmes de formation de cadres juniors, de programmes de lutte contre la pauvreté, etc. Certains d'entre eux ont parlé de ces entreprises comme s'ils allaient être président du conseil d'administration dans cinq ans.

De temps en temps, je suis allé déjeuner avec un jeune homme qui travaillait chez Johnson Publications. Mais nous nous sommes toujours disputés. Surtout à propos du magazine Ebony. La moitié du temps, dans la section mode, ils avaient ces robes de soirée élaborées qui coûtaient des milliers de dollars. Quand je lui ai demandé ce que les Noirs pouvaient se permettre de les acheter et s'ils allaient les porter au bar du coin, il a été insulté. Il faisait partie de ces Noirs qui pensent que vous êtes libre si vous pouvez aller dans un magasin et acheter des choses chères. Je lui ai dit que la seule femme noire

qui pouvait se permettre ces robes était la femme de Johnson, et il a été encore plus insulté. Il m'a dit que tout changeait, que tout allait tellement mieux. J'ai dit que si les choses allaient tellement mieux, comment se faisait-il que chaque fois qu'une personne noire obtenait un bon travail ou était manager ou quelque chose comme ça, c'était une nouvelle et était imprimée en ébène. Notre relation a pris fin brusquement quand il m'a accusé de toujours essayer de faire tomber les Noirs et de donner l'impression que nous n'avons rien. J'ai terminé l'affaire en le maudissant et c'était tout.

Ces Noirs agissaient comme s'il n'y avait pas de préjugés et que tout ce que vous aviez à faire était d'étudier et vous pourriez être président du monde. À l'agence, nous travaillions dur pour une conférence sur l'égalité des chances. L'idée était de faire participer des diplômés universitaires noirs de tout le pays à des entretiens avec des représentants des grandes entreprises américaines. Presque toutes les grandes entreprises étaient impliquées et les diplômés ont payé des frais substantiels, plus les frais de transport et d'hôtel, pour participer à la conférence. Cela fonctionnait comme ceci: les étudiants rédigeaient leur curriculum vitae et les responsables du personnel de l'entreprise décidaient quels candidats ils souhaitaient voir. C'était une grande et somptueuse affaire dans un grand hôtel de New York, avec la suite penthouse et plusieurs étages inférieurs loués à la conférence. Je savais simplement que des centaines de ces jeunes Noirs «qualifiés» allaient trouver un emploi. J'étais fier d'avoir contribué à la réalisation de la conférence. Cela a duré quelques jours, et le temps que ce soit fini, j'étais prêt à aller quelque part et à pleurer.

Certains de ces diplômés noirs avaient dépensé des centaines de dollars pour venir à la conférence et n'avaient pas eu une seule entrevue. Les seuls diplômés que les entreprises voulaient même voir étaient des majors en mathématiques, en sciences, en génie et en affaires. Certaines entreprises voulaient seulement interviewer des diplômés dans des catégories très spécialisées, comme le génie pétrolier ou le génie géologique. Étant donné que la plupart avaient une spécialisation dans des matières comme l'anglais, l'histoire, la sociologie, etc., ils étaient hors de course.

J'ai été choqué et bouleversé. Après la conférence, je suis sorti avec l'un des «cadres» noirs que j'avais rencontrés dans l'agence. «Je ne comprends pas», lui dis-je sans cesse. «Pourquoi ces entreprises paieraient-elles tout cet argent pour participer à la conférence si elles ne sont pas vraiment intéressées à embaucher qui que ce soit? Cela n'a aucun sens.

«Cela a beaucoup de sens, si vous y réfléchissez.»

"Hein? Je ne comprends pas."

«Écoutez», a-t-il poursuivi, «le gouvernement dit que pour que ces entreprises puissent conserver leurs contrats, elles doivent au moins faire un effort pour rechercher du« personnel noir qualifié ». La loi ne dit pas qu'ils doivent embaucher qui que ce soit. La loi dit qu'ils n'ont qu'à regarder.

J'étais furieux. Ils avaient utilisé le pauvre moi stupide comme ils utilisaient un trafiquant de drogue pour conspirer contre son propre peuple. Je faisais partie de l'intrigue et je ne le savais même pas. Il y avait des Noirs qui avaient des emplois, mais

c'était surtout une imposture, pour que les choses paraissent bien sur le papier. Mon ami et moi nous sommes stupidement saoulés, chantant des oldies par les Sherrills sur Lexington Avenue, il me parle de ce que les bâtards étaient les patrons et des procès et des trahisons de la machine démocrate du parti et me dit comment j'allais obtenir un autre travail en un rien -aller danseuse dans la salle des dames.

Environ une semaine plus tard, j'ai rédigé un curriculum vitae, je me suis décrit comme un diplômé d'université et j'ai été embauché en tant qu'assistant marketing. Je ne croyais à rien de l'ASSATA et je n'allais suivre les règles de personne d'autre que les miennes. J'ai été licencié de ce travail quelques semaines plus tard, j'ai obtenu un autre emploi à l'université et j'ai été licencié pour cela aussi. Je m'en fichais. J'allais les traiter comme ils ont traité avec nous. Une fois, j'ai trouvé un emploi de comptable. Je ne savais pas la première chose à ce sujet, mais après avoir obtenu le poste, j'ai acheté quelques livres «La comptabilité simplifiée» et quand je ne comprenais pas quelque chose, je leur ai dit que nous avions utilisé un système différent à la dernière place. travaillé.

Le travail impliquait beaucoup d'argent et je devais être cautionné. Lorsque vous êtes lié, ils vérifient vos antécédents. Le travail n'était pas si mal et le patron était cool. C'était un excellent moyen d'apprendre la comptabilité et les assurances. Je savais qu'ils me licencieraient dès que le rapport arriverait, mais je m'en fichais. Un jour, mon patron a jeté un rapport de détective sur mon bureau. Il y avait mon nom dessus. J'ai dégluti durement, sachant que c'était mon dernier jour. Plus je le lis, plus je suis surpris. Le rapport a vérifié tout ce que j'avais dit: «Le sujet a fréquenté tel ou tel lycée», «sujet. . . diplômé de tel ou tel collège, "" la matière travaillait dans tel ou tel lieu. " Ils ont même rapporté que je vivais dans une rue calme bordée d'arbres et qu'ils avaient parlé à mes voisins et appris que j'étais une personne gentille. J'ai craqué tout le chemin du retour. Tout est un mensonge en amerika, et ce qui fait que ça continue, c'est que tant de gens croient au mensonge.

Mais ma patience diminuait et mon humeur était terrible. Je n'ai pas tardé à dire aux gens ce que je pensais d'eux, et même j'ai été surpris par ma franchise. Bonnie n'arrêtait pas de me dire: "Ralentissez, vous accélérez, quelqu'un va vous donner un billet." Elle était presque aussi agitée et folle que moi. Nous regardions les choses qui se passaient et nous en plaisantions. Le monde semblait si grand et figé et nous ne pouvions penser à rien pour le changer. Bonnie m'a encouragé à arrêter de mentir sur le fait d'aller à l'université et d'y aller pour de vrai. «Si vous êtes assez intelligent pour les tromper, alors vous êtes assez intelligent pour jouer à leur jeu.» Je savais que ce qu'elle disait avait du sens, mais j'avais détesté mes derniers jours au lycée et n'avais aucune envie d'étudier autre chose.

La seule autre personne qui est restée sur mon cas et m'a poussé à retourner à l'école était mon ami du Kenya. Nous étions devenus des amis sérieux. Et nous nous sommes creusés beaucoup plus en amis qu'en amants. Il étudiait l'économie à Long Island et nous n'avons pas eu la chance de nous voir beaucoup. Parfois, le week-end, nous traînions ensemble. Il était l'une des rares personnes que je connaissais à être sérieuse à propos de presque tout ce qu'il faisait dans la vie et dont la conversation ne portait pas seulement sur son petit monde mais sur le monde entier. Un week-end, nous nous sommes arrangés pour sortir. Je pense que nous étions censés aller entendre quelqu'un jouer au club de Count Basie. Mon appartement ressemblait à une sorte d'ouragan qui

l'avait frappé, et j'essayais de passer la porte sans le laisser entrer. D'une manière ou d'une autre, il réussit à avoir un aperçu de l'intérieur. «Non, nous n'allons nulle part», dit-il. «Comment pouvez-vous vivre comme ça? Si votre maison ressemble à ceci, je peux imaginer à quoi ressemble votre tête. "

J'étais gêné, mais je devais admettre qu'il avait raison. J'avais tout jeté dans tous les sens, des vêtements jetés partout. C'était une épave. Il a suggéré qu'au lieu de sortir, il m'aiderait à nettoyer et à m'organiser. «Tout ira bien si vous vous organisez. Vous pouvez faire presque tout ce que vous voulez tant que vous vous organisez pour le faire. » J'ai décidé qu'il avait raison. Il était temps de mettre ma vie en ordre. Il était temps de prendre le contrôle. La vie était comme un bus: vous pouviez soit être passager et faire le trajet, soit être le conducteur. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je voulais aller, mais je savais que je voulais conduire. J'ai décidé que la première chose que je ferais était de retourner à l'école. Je suis rentré chez moi pour vivre avec ma mère dans son nouvel appartement à Flushing, dans le Queens.

CULTURE

je dois avouer que les valses
ne m'émeuvent pas.
je n'ai aucune sympathie
pour les symphonies.

Je suppose que j'ai fredonné les Blues
trop tôt
et que j'ai passé trop de
nuits à pleurer sous la pluie.

Chapitre 11

Le 19 juillet 1973, alors que j'étais encore au centre de travail du comté de Middlesex, j'ai été emmené au district américain de Kourt pour le district est de New York à Brooklyn, qui a compétence sur tous les crimes fédéraux commis dans les comtés de Brooklyn et du Queens. J'ai été emmené là-bas par bref fédéral pour être mis en accusation sur un acte d'accusation dans lequel Andrew Jackson et moi avons été accusés d'avoir volé une banque dans le comté de Queens le 23 août 1971. Bien qu'il y ait eu beaucoup de mises en accusation contre moi partout à New York État que je ne savais même pas pour cet été, c'est un été que je n'aurais sûrement pas pu manquer, car la photo de surveillance de la banque prise de la femme tenant la banque avec une arme à feu a été placée sur des affiches de recherche collées dans chaque station de métro , affiché dans chaque banque et bureau de poste, et explosé dans des annonces de journaux d'une page entière. Ils sont descendus dans les rues le 24 août 1971 et sont restés même après mon arrestation le 2 mai 1973.

Sous la photo se trouvait le nom de Joanne Deborah Chesimard. Au-dessus de la photo, il y avait les mots "RECHERCHE POUR VOL DE BANQUE: 10 000 $ de récompense".

Après que les autorités fédérales ont pris une photo de moi et mes empreintes digitales, j'ai été interpellé, j'ai plaidé non coupable et j'ai été renvoyé à l'atelier le même jour. Je n'ai plus entendu parler de cet acte d'accusation jusqu'au 1er janvier 1975, lorsque les autorités m'ont ramené dans le district oriental de Kourt. Seulement cette fois c'était pour me faire photographier.

Le procureur a déposé une requête pour que je me fasse photographier sous le même angle, portant les mêmes 160 types de lunettes, de perruque et de robe que la femme qui avait été photographiée par les caméras de la banque pendant le vol. Le juge, un cochon notoire et raciste, accordera certainement la requête. J'ai décidé de refuser. En ce qui me concerne, les raisons sont évidentes. Vous mettez n'importe qui dans un costume de singe et ils finiront par ressembler à un singe. De plus, quelqu'un m'avait parlé d'un truc utilisé par le FBI. Ils prennent une photo de vous dans le même angle que la photo de la banque et superposent une transparence de la photo de la banque dessus. Si vous avez la malchance d'avoir deux yeux, un nez et des lèvres, plus ou moins au même endroit, vous finissez par ressembler au braqueur de banque, peu importe à quoi vous ressemblez vraiment. Quand j'ai été interpellé, je leur avais permis de prendre toutes les photos de moi qu'ils voulaient, et cela, en ce qui me concernait, était suffisant.

Nous entrons dans le kourtroom. Le juge est sur le banc. Le kourtroom a été réaménagé. Des agents du FBI, avec des caméras, se tiennent au-dessus des tables. Un groupe de maréchaux fédéraux bourdonne nerveusement comme des mouches qui sentent la pourriture. Ils attendent l'action. Evelyn se lève et dit son morceau. Le juge ignore ce qu'elle dit et m'ordonne d'être photographié. Je refuse, exprimant mes objections aussi fermement que possible. Dans une seconde chaude, les maréchaux et les agents du FBI rampent partout sur moi. Ils semblent essayer de secouer ma tête de mes épaules. Le juge a ordonné que je sois photographié, aujourd'hui, maintenant, et que toute la force nécessaire pour prendre les photos comme le FBI veut les prendre soit utilisée.

Le FBI, les maréchaux et moi nous retrouvons au rez-de-chaussée du kourtroom, avec moi en bas. J'entends Evelyn en arrière-plan. «Que le compte rendu indique que les commissaires tordent les bras de ma cliente derrière son dos.» "Laissez le compte rendu refléter que les commissaires étouffent mon client." "Que le compte rendu indique qu'il y a cinq maréchaux qui gèrent mon client." Evelyn continue encore et encore pendant que les maréchaux me tordent, me branlent, m'étranglent, me donnent des coups de pied et essaient littéralement de me battre pour me soumettre. L'assaut se poursuit et Evelyn l'a mis, coup par coup, dans le disque. Enfin, c'est fini. Les maréchaux me ramènent dans l'enclos. Je m'allonge sur le banc comme une poupée de chiffon avec la farce qui traîne, comme si je venais d'être frappé par un troupeau de buffles.

Evelyn revient pour la visite d'un avocat. Elle a l'air aussi fatiguée que moi.

«C'était incroyable», s'exclame-t-elle. «Comment va ton bras? Est-ce que ça va?"

Plus ou moins, lui dis-je. Mon corps me fait mal et mon mauvais bras est engourdi. Je m'assois en m'émerveillant de la fraîcheur d'Evelyn. Je me rends compte à quel point cela a dû être difficile pour elle de regarder ce qui se passait et ensuite, calmement, de le mettre au compte rendu. Je suis étonné de son contrôle. Elle insiste pour qu'une infirmière soit appelée pour m'examiner.

«Avez-vous entendu cette merde?» me demande-t-elle.

"Ouais, je l'ai entendu."

«J'ai hâte que le disque soit transcrit. S'ils ne l'effacent pas, je pense que nous avons ce connard stupide sur le disque. S'ils ne l'effacent pas, alors nous pouvons sortir le stupide crétin de l'affaire. Evelyn a l'air triomphante et provocante, comme si elle venait de mettre son pied dans les fesses de quelqu'un.

«De quoi diable parlez-vous?» Je veux savoir.

«Vous ne l'avez pas entendu? Il a dit, directement sur le compte rendu, qu'il pensait que vous étiez coupable. Il a admis qu'il avait des préjugés directement sur le dossier. Vous ne l'avez pas entendu?

«J'ai peur d'être occupé autrement. Qu'est-ce que ça veut dire?"

«Cela signifie que nous pourrons nous débarrasser de son cul stupide. Tout le monde est forcément meilleur. Ce juge est là pour vous pendre, et il ira à toutes les limites pour essayer de vous condamner. Si nous sommes obligés d'aller au procès devant lui, je crains que le seul coup de feu que nous ayons soit devant une cour d'appel.

«J'espère vraiment qu'ils n'effaceront pas le disque.»

Evelyn et moi sommes assis là à spéculer sur les chances que le record soit changé. Evelyn pense que le juge est trop stupide pour même réaliser ce qu'il a dit. J'ai peur que le juge examine la transcription et la fasse ensuite changer. Evelyn pense que le juge est trop raciste et trop arrogant pour s'inquiéter du bilan. Il s'avère qu'elle a raison. Elle dépose une requête, basée sur la transcription, pour que le juge soit relevé de l'affaire. Après ce qui semble être une éternité, le juge est révoqué et un nouveau juge est désigné.

Mais avant que j'aille en procès dans cette affaire, les pouvoirs en place ont décidé que je devais d'abord être jugé dans une affaire d'enlèvement par l'État à Brooklyn Supreme Kourt. J'avais été accusé d'avoir kidnappé un trafiquant de drogue contre rançon le 28 décembre 1972. Evelyn était mon avocate et il y avait deux codéfendeurs. L'un était Rema Olugbala (Melvin Kearney), membre de l'Armée de libération noire et bien connu de moi. L'autre codéfendeur était un jeune frère du nom de Ronald Myers. Les mouvements préliminaires étaient imprégnés d'une aura de paranoïa. Exploiter. Personne que je connaissais n'avait jamais entendu parler de Ronald Myers, et personne ne comprenait pourquoi il avait été pris pour cible pour cette mise en scène particulière. En fait, je me suis demandé s'il était une sorte de plante. Tout cela semblait si étrange.

Enfin, nous avons eu une conférence conjointe, qui a été organisée par une ordonnance du tribunal. J'ai interrogé Rema à propos de Ronald Myers. Rema m'a dit qu'en ce qui le concernait, Ron n'était qu'un frère qui avait eu le malheur d'être encadré avec nous: une victime sans méfiance. Mais tout dans ce cas était si étrange que je ne pouvais pas le comprendre. Une conférence juridique conjointe a été organisée entre Ronald Myers, son avocat, un jeune avocat noir du nom de James Carroll, Evelyn et moi. Immédiatement après avoir vu ce frère, la plupart de mes soupçons ont disparu.

Il avait dix-neuf ans mais semblait avoir environ seize ans. Il avait une attitude calme, douce et honnête que je ne pensais pas qu'un agent de police puisse feindre. Il semblait tout aussi perplexe et en dehors de cela que nous. En l'écoutant parler, j'ai ressenti une sorte de protection maternelle à son égard. Nous étions des révolutionnaires, prétendument préparés à de telles choses. Pendant des années, nous avons prêché et dénoncé les complots de porcs pour tuer et emprisonner des militants politiques noirs. Mais en regardant ce jeune Noir aux yeux doux, la chose semblait bien plus horrible. C'étaient des jours très cyniques, et nous avions développé des attitudes très cyniques pour faire face à tout cela. Nous étions devenus des maîtres dans l'art de raconter des blagues amères et coléreuses sur la justice, l'égalité et la «liberté démocratique». Mais voir ce frère éveillé un tel sentiment d'indignation juste en nous, soi-disant vétérans, que nous avons tous été mordus par une soudaine explosion d'énergie. J'ai examiné sans relâche le matériel de découverte et les dossiers de police. Rema était tendu, mystérieux et déterminé à sa manière. Nous savions que l'État était là pour nous attraper et nous étions plus déterminés que jamais à ne pas les laisser faire.

Les gardes sont venus et ont déchiré ma cellule. Il était clair qu'ils cherchaient quelque chose, debout sur des chaises, à genoux à quatre pattes; ils m'ont rappelé des salopes de limier. Ils semblaient désespérés. J'ai essayé de spéculer sur ce qu'ils recherchaient. Un des gardes noirs, qui était à moitié décent, me regardait bizarrement. Un autre garde, qui avait toujours été hostile, avait l'air suffisant. Peu de temps après avoir quitté ma cellule, j'ai essayé de me connecter au fil pour voir ce qui se passait. Enfin j'ai eu la nouvelle. Rema Olugbala était morte. Il avait plongé jusqu'à la mort en essayant de s'échapper de la maison de détention de Brooklyn. La corde de fortune qu'il utilisait pour s'abaisser s'était cassée. Je me sentais trop engourdi pour faire quoi que ce soit. Ou dis quoi que ce soit. Certaines des sœurs m'ont aidé à reconstituer ma cage. Il n'y avait rien à dire. Un autre homme noir était mort en essayant d'être libre. Tout bouillait en moi. Je devais faire quelque chose et la plupart de mes options semblaient absurdes.

Ce n'était pas ce que j'aurais aimé faire. Cela n'a pas dit la moitié de ce que je voulais dire. Mais je suppose que c'était la meilleure chose que j'aurais pu faire pour le moment. J'ai écrit un poème.

Pour Rema Olugbala — Youngblood
Ils pensent vous avoir tué.
Mais je t'ai vu hier,
debout , les mains dans les poches,
attendant que la vraie affaire se termine.
Je t'ai vu sourire ton sourire «merde», du sang dans les yeux,

ton cœur pompant la liberté
Youngblood!

Ils pensent qu'ils vous ont tué.
Mais je t'ai vu hier
dans la cour de récréation.
Peau noire, en sueur, brillante,
lançant votre bombe à balle dans le cerceau
juste sur la cible.
Ce ne sera pas un jeu la prochaine fois
parce que vous ne jouez pas à peine.

Ils pensent qu'ils vous ont tué.
Mais je t'ai vu hier
dos au mur, les
muscles bombés contre les chaînes, les
yeux absorbant la vérité.
Des lèvres qui parlent.
Coeur apprenant à aimer.
Tête apprenant qui détester.
Du sang prêt à couler
vers la liberté.
Youngblood!

Les Youngbloods n'ont pas de sang à gaspiller
dans pas de seringues, pas d'étages de bar,
dans aucun pays étrange
retardant la liberté des autres youngbloods.
Nous n'avons pas besoin de sang fatigué.
Pas de sang anémique. Aucun caillot de sang
dans notre nouveau corps.

Ils pensent qu'ils vous ont tué.
Mais je t'ai vu hier.
Tous ces jeunes sangs doivent
vous faire une transfusion.
Tout ce sang fort.
Tout ce sang riche.
Tout ce sang en colère qui
coule dans vos veines
vers demain.

La prochaine fois que nous sommes allés à Kourt, j'ai grimacé en voyant les chaises vides. Mécontentement affalé, je pensai à Rema, complètement inconscient de ce qui se disait. On a parlé de cette audience et de cette audience et de cette motion et d'une autre et aucune d'entre elles n'a eu le moindre sens à mes yeux. Mais Evelyn était sur l'affaire, ne laissant rien glisser, citant toutes ses objections «pour mémoire». Je m'ennuyais à mourir, complètement hors de moi, jusqu'au début du processus de sélection du jury.

Il y avait deux procureurs: un lynchiste extrêmement laid - qui avait l'air gros et un autre, mince et barbu, un homme-loup, plutôt jeune. Je ne me souviens même pas de leurs noms. Le juge s'appelait William Thompson, et c'était un homme noir, ce qui m'a surpris. Je suppose qu'ils lui ont confié l'affaire parce qu'ils étaient tellement sûrs que nous serions condamnés et qu'ils ont pensé qu'un juge noir donnerait au moins l'illusion de la justice. Thompson était un peu un personnage, qui s'asseyait rarement sur le banc mais marchait constamment dans le kourtroom. Alors qu'il ne pouvait clairement pas, par un effort d'imagination, être accusé de statuer en notre faveur, et que sa carrière politique n'aurait certainement pas été aidée par notre acquittement, néanmoins le kourtroom n'avait pas ce lynchage absolu. atmosphère de foule que nous rencontrions habituellement.

Le processus de sélection du jury s'est vraiment démarqué dans mon esprit. Si quelqu'un peut écrire un livre sur la façon dont un avocat noir peut choisir un jury et éliminer des jurés hostiles, racistes et préjugés du panel, alors Evelyn est sûrement celle qui a écrit le livre. J'étais fasciné en la regardant. Elle était toute de miel et de tarte alors qu'elle commençait à voir dire les jurés. Au début, presque tous les jurés blancs ont commencé par dire qu'ils n'avaient aucun préjugé. Au moment où Evelyn a fini de leur poser des questions, nous avons appris qu'ils n'avaient pas d'amis ou de voisins noirs, qu'ils s'opposeraient à ce que leurs enfants épousent une personne noire, ou qu'ils avaient qualifié les Noirs de nègres ou d'un autre nom péjoratif. Après un certain temps, de nombreux Blancs ont demandé à être excusés avant qu'Evelyn ne leur pose même des questions. La plupart d'entre eux ont préféré être excusés plutôt que de voir leurs sentiments envers les Noirs, les militants noirs et les Black Panthers interrogés et explorés. Quand vous pensez au fait que l'accusé noir moyen en procès ne pose que quelques questions superficielles aux candidats jurés, vous pouvez voir pourquoi tant de Noirs se retrouvent en prison. Même avec Evelyn mettant tout ce qu'elle avait dans la sélection du jury, ce fut une longue lutte difficile. Mais à la fin, nous avons réussi à faire participer quatre ou cinq Noirs au jury, un accomplissement remarquable partout en Amérique, à l'exception de DC.Le procureur a même eu le culot de demander des défis péremptoires supplémentaires afin de pouvoir renvoyer certains des jurés de la panneau.

La chose la plus difficile au monde pour moi était de garder la bouche fermée dans le kourtroom, de m'asseoir tranquillement et de souffrir en silence. Evelyn, bien consciente de ce fait, a volontiers consenti à mon rôle de coconseil. Même si elle est restée sceptique quant à ma capacité de contre-interroger les principaux témoins, elle a convenu que ce serait une excellente idée pour moi de faire la déclaration liminaire. Enfin, après des jours d'écriture sous la faible veilleuse de la cellule, je l'ai livré. J'étais nerveux comme l'enfer, car je n'ai jamais aimé parler en public, mais j'ai fait de mon mieux pour exprimer au jury une partie de ce que je ressentais:

juge Thompson, Frères et Sœurs, hommes et femmes du jury.

J'ai décidé d'agir en tant que coconseil et de faire cette déclaration liminaire, non pas parce que je me fais des illusions sur mes capacités juridiques, mais plutôt parce qu'il y a des choses que je dois vous dire. J'ai passé de nombreux jours et nuits derrière les barreaux à penser à ce procès, à cet outrage. Et dans mon esprit, seul quelqu'un qui a été aussi intimement victime de cette folie que moi peut rendre justice à ce que j'ai à dire. Et si vous pensez que je suis nerveux, vos sens ne vous trompent pas. C'est uniquement parce que je sais que ce moment ne peut plus jamais être revécu et que cela en dépend beaucoup. Je dois vous lire cette déclaration d'ouverture car je crains que si je ne le fais pas, j'oublie la moitié de ce que j'ai à dire. Veuillez essayer de me supporter.

Ce ne sera pas une déclaration liminaire conventionnelle. Tout d'abord, parce que je ne suis pas avocat et que ce qui m'est arrivé, et ce qui est arrivé à Ronald Myers, n'existe pas dans le vide. Il y a une longue série d'événements et d'attitudes qui ont conduit à notre présence ici.

Lorsque nous siégions dans cette salle d'audience, pendant le processus de sélection du jury, j'ai écouté le juge Thompson vous parler du système de justice américain. Il a parlé de la présomption d'innocence; il a parlé d'égalité et de justice. Ses mots étaient comme un beau rêve dans un monde magnifique. Mais j'attends mon procès depuis deux ans et demi. Et la justice, à mes yeux, n'a pas été le rêve américain. Cela a été le cauchemar américain. Il fut un temps où je voulais croire qu'il y avait justice dans ce pays. Mais la réalité s'est écrasée et a brisé toutes mes rêveries. En attendant mon essai, j'ai obtenu un doctorat. dans la justice ou, plutôt, son absence.

Je me suis assis à côté d'une femme enceinte qui faisait quatre-vingt-dix jours pour avoir pris une boîte de Pampers et j'ai regardé à la télévision le pardon d'un président qui avait volé des millions de dollars et qui avait été responsable de la mort de milliers d'êtres humains. Pour quelle raison? Pour la paix avec honneur? Nixon a été gracié sans jamais avoir été jugé ou reconnu coupable d'un crime ou passé un jour en prison. Qui d'autre pourrait commettre certains des crimes les plus horribles et destructeurs de l'histoire et être payé 200 000 dollars par an? Ford a déclaré qu'il avait gracié Nixon parce que la famille de Nixon avait suffisamment souffert. Eh bien, qu'en est-il des milliers de familles dont les fils ont donné leur vie au Vietnam? Et que dire des millions de personnes qui ont été condamnées à la naissance à la pauvreté, à vivre comme des animaux et à travailler comme des chiens. Qu'en est-il des familles qui ont des fils et des filles en prison, qui n'ont pas les moyens de payer une caution ou même des avocats pour leurs enfants? Où est la justice pour eux?

De quel genre de justice s'agit-il?

Où les pauvres vont en prison et les riches sont libres.

Où les témoins sont loués, achetés ou soudoyés.

Où la preuve est faite ou fabriquée.

Là où les gens sont jugés non pas à cause d'actes criminels, mais à cause de leurs convictions politiques.

Où était la justice pour les hommes en Attique?

Où était la justice pour Medgar Evers, Fred Hampton, Clifford Glover?

Où était la justice pour les Rosenberg?

Et où est la justice pour les Amérindiens que nous appelons si présomptueusement Indiens?

Je ne suis pas jugé ici parce que je suis un criminel ou parce que j'ai commis un crime. Je n'ai jamais été condamné pour un crime de ma vie. Ronald Myers n'est pas jugé parce qu'il a commis un crime. Il avait dix-neuf ans lorsqu'il s'est rendu, après avoir vu sa photo dans les journaux. Il pensait que la police verrait immédiatement leur erreur. J'ai rencontré Ronald Myers pour la première fois il y a environ huit mois dans la salle de conférence des avocats. C'était une rencontre étrange, quelque chose que j'espère que je n'aurai plus jamais à refaire. J'ai été choqué de voir à quel point il était jeune. Et quelle que soit l'issue de ce procès, je ressentirai toujours de l'amertume à propos de ce qui est arrivé à Ronald Myers et de ce qui m'est arrivé.

Je ne pense pas que ce soit juste un accident que nous soyons en procès ici. Cette affaire n'est qu'un autre exemple de ce qui se passe dans ce pays. Tout au long de l'histoire de l'amerika, des gens ont été emprisonnés en raison de leurs convictions politiques et accusés d'actes criminels afin de justifier cet emprisonnement.

Ceux qui ont osé dénoncer les injustices dans ce pays, tant Noirs que Blancs, ont payé cher leur courage, parfois de leur vie. Marcus Garvey, Stokely Carmichael, Angela Davis, les Rosenberg et Lolita Lebrón ont tous été accusés de crimes en raison de leurs convictions politiques. Martin Luther King a été incarcéré d'innombrables fois pour avoir dirigé des manifestations non violentes. Pourquoi, vous vous demandez probablement, ce gouvernement voudrait-il me mettre en prison, moi ou Ronald Myers? Dans mon esprit, la réponse à cette question est très simple: pour la même raison que ce gouvernement a mis en prison tous ceux qui ont défendu la liberté, qui ont dit: donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort.

Au cours du processus de voir dire, nous vous avons posé des questions sur le mot «militant». Il y avait une raison à cela. À la fin des années 60 et au début des années 70, ce pays était en plein bouleversement. Il y avait un fort mouvement populaire contre la guerre, contre le racisme, dans les collèges, dans les rues et dans les communautés noires et portoricaines. Ce gouvernement, les services de police locaux, le FBI et la CIA ont lancé une guerre totale contre des personnes qu'ils considéraient comme des militants. Nous découvrons seulement maintenant, grâce aux enquêtes sur le FBI et la CIA, à quel point et à quel point leurs méthodes étaient et sont toujours criminelles. De la même manière que les sorcières ont été brûlées à Salem, ce gouvernement s'est lancé dans une chasse aux sorcières pour des personnes qu'il considérait comme «militantes».

Un nombre incalculable de personnes ont été tuées ou emprisonnées. Les Berrigans, les Chicago 7, les Panther 21, Bobby Seale et des milliers de manifestants anti-guerre ont tous été victimes de cette justice de chasse aux sorcières. Certains d'entre vous se disent peut-être qu'aucun gouvernement ne ferait cela. Eh bien, tout ce que vous avez à faire

est de vérifier par vous-même l'histoire de ce pays et de regarder autour de vous et de voir ce qui se passe aujourd'hui. Tout ce que vous avez à faire est de vous demander qui contrôle le gouvernement? Et qui sont les victimes de ce contrôle?

Depuis que vous êtes dans cette salle d'audience, vous avez entendu le nom d'Armée de libération noire à maintes reprises. Les membres du jury ont été interrogés sur ce que vous avez lu ou vu à la télévision et sur vos opinions sur la BLA. La plupart d'entre vous ont déclaré que vous pensiez que l'Armée de libération noire était une organisation militante. Vous avez dit que ce que vous avez lu ou entendu est venu des médias de l'establishment. Les principaux réseaux de télévision et de radio, le Times, le Post et le Daily News. J'ai lu les mêmes articles que vous avez lus. J'ai vu les mêmes programmes d'information que vous avez vus. En ce qui concerne les médias, j'ai appris à ne croire à rien de ce que j'entends et à la moitié de ce que je vois. Mais je peux vous dire, si j'étais juste un citoyen de Jane Doe et si je ne savais pas mieux, j'aurais lu ces articles et j'arriverais à la même conclusion: que JoAnne Chesimard, Ronald Myers et toutes les autres personnes appelées militants étaient un bande de maniaques fanatiques qui haïssent les blancs, qui détestent les flics, qui portent des armes, qui se battent pour une cause abstraite et malavisée.

Mais un pour cent de la population de ce pays contrôle soixante-dix pour cent de la richesse. Et c'est ce 1%, les chefs de grandes entreprises, qui contrôlent les politiques des médias d'information et déterminent ce que vous et moi entendons à la radio, lisons dans les journaux, voyons à la télévision. Il est plus important pour nous de réfléchir à l'endroit où les médias obtiennent leurs informations. Du service de police ou du procureur. Aucun grand journal ou chaîne de télévision n'a jamais posé à mes avocats ou à moi-même une question concernant quoi que ce soit. Les gens sont jugés et condamnés dans les journaux et à la télévision avant même de voir une salle d'audience. Une personne accusée d'avoir volé une voiture devient un réseau international de vols de voitures. Un homme est accusé d'avoir participé à une bagarre ivre et les gros titres se lisent «Crazed Maniac Goes Berserk».

Au cours des années soixante-dix, les médias ont créé un titre en première page, garanti de vendre des journaux: l'Armée noire de libération. Selon eux, le BLA était partout. Presque toutes les autres choses qui se sont produites ont été attribuées à l'Armée de libération noire. Des titres sensationnels vendent des journaux. Les médias façonnent l'opinion publique et les résultats sont souvent tragiques.

avant d'être juré juré, on vous a demandé ce que vous saviez de l'Armée de libération noire ou de ce qu'elle représente. Cependant, la plupart d'entre vous ont dit que vous pensiez que l'Armée de libération noire était une organisation «militante». Je voudrais en parler un instant. L'Armée de libération noire n'est pas une organisation: elle va au-delà de cela. C'est un concept, un mouvement populaire, une idée. De nombreuses personnes différentes ont dit et fait beaucoup de choses différentes au nom de l'Armée de libération noire.

L'idée d'une Armée de libération noire est née des conditions dans les communautés noires: conditions de pauvreté, logement indécent, chômage massif, soins médicaux médiocres et éducation inférieure. L'idée est née parce que les Noirs ne sont pas libres ou égaux dans ce pays. Parce que quatre-vingt-dix pour cent des hommes et des femmes

dans les prisons de ce pays sont noirs et du tiers monde. Parce que des enfants de dix ans sont abattus dans nos rues. Parce que la drogue a saturé nos communautés, en proie à la désillusion et à la frustration de nos enfants. Le concept du BLA est né de l'oppression politique, sociale et économique des Noirs dans ce pays. Et là où il y a oppression, il y aura résistance. Le BLA fait partie de ce mouvement de résistance. L'Armée de libération noire est synonyme de liberté et de justice pour tous.

Alors que les grandes entreprises font d'énormes bénéfices non imposables; les impôts pour le travailleur quotidien montent en flèche. Alors que les politiciens font des voyages gratuits à travers le monde, ces mêmes politiciens réduisent les bons alimentaires pour les pauvres. Alors que les politiciens augmentent leurs salaires, des millions de personnes sont licenciées. Cette ville est au bord de la faillite, et pourtant des centaines de milliers de dollars sont dépensés pour ce procès. Je ne comprends pas un gouvernement aussi disposé à dépenser des millions de dollars en armes, à explorer l'espace, même la planète Jupiter, et en même temps à fermer les garderies et les casernes de pompiers.

J'ai lu la Déclaration d'indépendance et j'ai une grande admiration pour cette déclaration:

«Nous tenons ces vérités pour évidentes, que tous les hommes sont créés égaux, qu'ils sont dotés par leur Créateur de certains droits inaliénables, parmi lesquels la vie, la liberté et la poursuite du bonheur. Que pour garantir ces droits, des gouvernements sont institués parmi les hommes, tirant leurs justes pouvoirs du consentement des gouvernés. Que chaque fois qu'une forme de gouvernement devient destructrice de ces fins, il est du droit du peuple de la modifier ou de l'abolir, et d'instituer un nouveau gouvernement, en posant ses fondements sur ces principes et en organisant ses pouvoirs sous une forme telle qu'ils semblent les plus susceptibles d'affecter leur sécurité et leur bonheur. »

Ces paroles sont particulièrement significatives en cette année du bicentenaire de ce pays. Je voudrais contribuer à faire de ce monde un monde meilleur pour ma fille et pour tous les enfants de ce monde; pour tous les hommes et femmes de ce monde.

Mais vous comprenez que le BLA n'est pas jugé ici. Je suis en procès ici. Ronald Myers est jugé ici. Et l'accusation porte sur l'enlèvement et le vol à main armée, où la soi-disant victime est un trafiquant de drogue, un vendeur d'héroïne, un homme du nom de James Freeman.

Nous vivons à New York et il est impossible de ne pas voir l'horreur, la dégradation et la douleur associées à la dépendance à l'héroïne. La plupart d'entre vous ont vu le nombre effarant de jeunes vies aspirées dans l'oubli, dans la mort ambulante par l'usage de drogues. Beaucoup d'entre vous ont vu des mères impuissantes regarder leurs enfants se transformer en squelettes hochements de tête, auxquels elles ne peuvent plus faire confiance. Et vu les rêves, le potentiel de toute une génération de jeunes s'évacuer, dans le gouffre sans fond d'une aiguille. Et ces victimes ont aussi leurs victimes: le nombre incalculable de personnes qui ont été agressées, cambriolées et volées par des vampires de fabrication de drogue, qui ne se soucient que de leur poison.

Nous allons vous montrer que James Freeman est un menteur. Nous allons vous montrer que les autres témoins à charge sont tous des amis, parents, amants ou employés de James Freeman et qu'ils sont des menteurs. Vous verrez par vous-même qu'ils ont conspiré et qu'ils ont été coachés.

Hommes et femmes du jury, les vies humaines sont des choses sérieuses. Je vous ai déjà dit que je n'ai aucune confiance en ce système de justice et, croyez-moi, je ne le fais pas. J'en ai trop vu. Si. il y avait une chose telle que la justice, je ne serais pas ici pour te parler maintenant. Vous avez été choisi pour être les représentants de la justice. Toi et toi seuls. Vous avez dit que vous pouviez juger cette affaire sur la base de preuves. Ce que je dis maintenant n'est pas une preuve. Ce que le procureur dit n'est pas une preuve. Vous pouvez ou non être d'accord avec mes convictions politiques. Ils ne sont pas jugés ici. Je ne les ai évoquées que pour vous aider à comprendre le contexte politique et émotionnel dans lequel cette affaire se présente à vous.

Bien que cette cour nous considère comme des pairs, bon nombre d'entre vous ont des antécédents différents et des expériences d'apprentissage et de vie différentes. Il est important que vous compreniez certaines de ces différences. Je vous demande seulement d'écouter attentivement. Je vous demande seulement d'écouter, non seulement ce que disent ces témoins, mais aussi comment ils le disent.

Nos vies ne sont ni plus précieuses ni moins précieuses que la vôtre. Nous vous demandons seulement d'être aussi ouvert et juste que vous voudriez que nous le soyons, si nous siégions dans la salle des jurés pour déterminer votre culpabilité ou votre innocence. Nos vies et les vies qui nous entourent dépendent de votre équité. Merci.

Au moment où l'accusation commençait sa cause, les témoins les uns après les autres ont pris la parole. Je ne me souviens pas combien il y en avait, mais c'était un défilé sans fin. Le procès était un cirque. Le cas soigneusement planifié et soigneusement répété du FBI et de la police locale de New York a commencé à s'effondrer dès le moment où les témoins ont été contre-interrogés. L'accusation était si désespérée d'obtenir une condamnation dans cette affaire qu'elle a eu recours à des dispositifs stupides et théâtraux qui se sont retournés contre lui. Un témoin, également un trafiquant de drogue, a clopiné jusqu'à la barre des témoins à l'aide d'une canne, comme s'il était à deux pas de la tombe. Interrogé sur la source de ses «blessures», il a déclaré qu'il les avait reçues il y a plusieurs années au moment de «l'enlèvement». Le procureur et lui ont dû oublier qu'il y a quelques jours à peine, il était entré dans le kourtroom pour me chercher lors d'une audience d'identification, l'air en parfaite santé. En contre-interrogatoire, il a été forcé d'admettre qu'il était entré dans le kourtroom quelques jours auparavant sans aucune limite visible et sans «l'aide» de sa canne. Il a été le seul témoin qui a affirmé qu'il pouvait m'identifier positivement, parce que «j'avais passé les week-ends chez lui». Mais il ne connaissait pas la couleur de mes yeux.

Le soi-disant témoin majeur, James Freeman, la soi-disant «victime», a raconté à un vrai tearjerker son enlèvement et l'ingestion forcée de drogues pendant celui-ci. L'accusation avait légèrement ignoré le fait que Freeman était un trafiquant de drogue reconnu coupable. Nous savions qu'il était lié avec le FBI d'une manière ou d'une autre, mais ce n'est que lorsqu'il a été contre-interrogé par James Carroll, l'avocat de Ronald Myers, que la véritable image de la collusion entre lui et le FBI est sortie. Freeman a témoigné

qu'il était un informateur rémunéré pour le FBI. Lorsqu'on lui a demandé s'il avait été payé par le FBI pour me piéger, il a répondu qu'il «ne pouvait pas en parler».

À la fin de la cause populaire, nos requêtes pour un verdict de rejet de l'acte d'accusation ont été rejetées et nous avons mis notre défense. Evelyn et Martha Pitts, une bonne amie à moi, travaillaient 24 heures sur 24. Comme nous ne pouvions pas nous permettre de payer les enquêteurs, ils ont fait tout le travail de fond. Martha, une infirmière autorisée, a enquêté sur l'affirmation de Freeman d'être droguée. Evelyn courait partout comme une folle après que Kourt ait cherché des témoins pour témoigner. La plupart de cela me paraissait futile, car je ne pouvais pas concevoir comment on trouve des témoins de la défense dans une mise en scène. Au moment où nous avons appelé notre premier témoin, Evelyn avait l'air suffisante et se frottait les mains.

«Nous avons leur cul cette fois», sourit-elle. «Ils n'ont pas utilisé suffisamment de terre pour couvrir leurs traces.»

Et ils ne l'ont pas fait. Les dossiers assignés à comparaître par la régie des alcools de l'État prouvaient que le bar appartenait à quelqu'un d'autre et non au témoin qui avait déclaré être le propriétaire. Le véritable propriétaire a déclaré qu'il avait fermé le bar avant l'enlèvement présumé, qu'il l'avait visité tous les jours pendant la période où il avait accueilli le «kidnapping», et avait verrouillé la porte en partant et n'avait donné à personne la permission de utilise le. Le bar était fermé depuis un an avant le crime présumé. La conclusion irréfutable et évidente était qu'en fait, il n'y avait pas d'interdiction, pas de «scène» du crime allégué et, par conséquent, pas de crime. Les dossiers médicaux assignés à comparaître et les témoignages médicaux d'experts ont montré que l'estomac de Freeman ne contenait que quelques aspirine, ce qui ne corrobore guère son témoignage selon lequel il avait été drogué avec des médicaments qu'il ne pouvait pas identifier, qu'il avait été forcé d'avaler et qui l'avait laissé assommé pour plusieurs heures.

Effectivement, le 8 décembre 1975, après quatre mois de procès, le jury a acquitté Ronald Myers et moi.

Chapitre 12

Lorsque je suis entré au Manhattan Community College, j'avais pleinement l'intention de me spécialiser en administration des affaires, puis d'obtenir un emploi dans le marketing ou la publicité. Au lieu de cela, je n'ai suivi qu'un seul cours de gestion. L'histoire, la psychologie et la sociologie m'intéressaient plus que d'apprendre à vendre quelque chose à quelqu'un.

J'avais vraiment eu de la chance. J'étais retourné à l'école à une époque où la lutte et l'activité augmentaient, où la conscience noire et le nationalisme étaient en plein essor. J'avais aussi eu de la chance à l'école.

Le Manhattan Community College avait un pourcentage très élevé d'étudiants noirs et du tiers monde, plus de cinquante pour cent. Le niveau d'activité était élevé, tant sur le

campus qu'à l'extérieur. The Golden Drums, l'organisation noire sur le campus, dont le président était un frère discipliné et de principe nommé Henry Jackson, faisait pression pour plus de cours d'études noires, d'enseignants noirs, de programmes plus adaptés aux besoins des étudiants noirs et de sensibilisation culturelle. Ils ont donné toutes sortes de programmes sur la danse africaine, le dessin et plus encore. Par le bouche à oreille ou par le babillard, nous étions tournés vers des concerts, des pièces de théâtre, des lectures de poésie, etc. Les Derniers Poètes, un groupe de jeunes poètes noirs, m'ont assommé. J'avais toujours pensé à la poésie dans un sens européen, mais The Last Poets parlait sur des rythmes africains, chantait au rythme des tambours africains et parlait de révolution. Quand nous quittions leur place sur la 125th Street - je pense que cela s'appelait le Blue Guerrilla - nous étions tellement excités et excités que nous n'avions même pas remarqué le long trajet en métro pour rentrer chez nous.

Si je courais moi-même en lambeaux avant de retourner à l'école, maintenant je volais. J'apprenais et je changeais tous les jours. Même mon image de moi-même changeait, ainsi que ma conception de la beauté. Un jour, un ami m'a demandé pourquoi je ne portais pas mes cheveux dans un style afro, naturel. Cette pensée ne m'était honnêtement jamais venue à l'esprit. À cette époque, il n'y avait pas trop d'Afros sur le plateau. Mais plus j'y pensais, mieux ça sonnait. J'avais toujours détesté faire frire mes cheveux - des oreilles brûlées, un lissage enfumé et la puanteur de vos propres cheveux qui brûlaient. Combien de nuits avais-je passé à essayer de dormir sur des bigoudis, attachés avec des écharpes qui me coupaient la tête comme un garrot. Peur d'aller à la plage, peur de marcher sous la pluie, peur de faire l'amour avec passion lors des chaudes nuits d'été si je devais me lever et aller travailler le matin. J'avais peur que mes cheveux «reviennent». Retour à où? Retour au diable ou à l'Afrique. Le permanent était encore pire: essayer de rester assis calmement pendant que la lessive se frayait un chemin dans mon cerveau. Des touffes de cheveux tombent. Les cheveux sur ta tête ressemblent à ceux de quelqu'un d'autre.

Et puis j'ai pris conscience d'une toute nouvelle génération de femmes noires se cachant sous des perruques. Honteux de leurs cheveux - s'il en restait. C'était triste et dégoûtant. À l'époque, mes cheveux étaient coupés, mais le coiffeur a dit qu'ils étaient «détendus». Pour le rendre naturel, j'ai littéralement dû couper la conque. Je l'ai coupé moi-même, puis je suis resté sous la douche pendant des heures pour faire fondre la conque. Enfin, mes cheveux étaient libres. Dans le métro, le lendemain, les gens m'ont regardé, mais mes amis de l'école m'ont soutenu et encourageants. Les gens ont raison quand ils disent que ce n'est pas ce que vous avez sur la tête mais ce que vous avez dedans. Vous pouvez être une personne révolutionnaire et avoir les cheveux frits. Et vous pouvez avoir un Afro et être un traître aux Noirs. Mais pour moi, la façon dont vous vous habillez et votre apparence ont toujours reflété ce que vous avez à dire sur vous-même. Lorsque vous portez vos cheveux d'une certaine manière ou lorsque vous portez un certain type de vêtements, vous faites une déclaration sur vous-même. Lorsque vous passez toute votre vie à traiter et à abuser de vos cheveux pour qu'ils ressemblent aux cheveux d'une autre race de personnes, alors vous faites une déclaration et la déclaration est claire. Je me fiche que ce soit la conque bouclée, les serrures en latex ou autre chose, vous faites une déclaration.

C'était une question de simple déclaration pour moi. C'est qui je suis et c'est comme ça que j'aime regarder. C'est ce que je trouve beau. Vous pouvez passer votre vie à

découvrir des coiffures de style africain, il y en a tellement, et tant de styles créatifs et naturels encore à inventer. Pour moi, c'était important non seulement à cause de la façon dont je me sentais bien, mais aussi à cause du monde dans lequel je vivais. Dans un pays qui essaie de nier complètement l'image des Noirs, qui nous dit constamment que nous ne sommes rien, que notre culture n'est rien, j'ai ressenti et j'ai toujours le sentiment que nous devons constamment faire des déclarations positives sur nous-mêmes. Notre désir d'être libre doit se manifester dans tout ce que nous sommes et faisons. Nous avons trop accepté un style de vie négatif et une culture négative et devons agir consciemment pour nous débarrasser de cette influence négative. Peut-être que dans un autre temps, quand tout le monde est égal et libre, peu importe comment quelqu'un porte ses cheveux, s'habille ou ressemble. Ensuite, il n'y aura plus d'oppresseurs à imiter ou à éviter d'imiter. Mais pour le moment, je pense qu'il est important pour nous de ressembler et de nous sentir comme des hommes et des femmes noirs forts et fiers qui se tournent vers l'Afrique pour obtenir des conseils.

Je n'étais pas à l'école mais une minute chaude où un frère de ma classe de mathématiques m'a parlé des Golden Drums. Après quelques réunions, je suis devenu accro. Ils se sont adressés à moi en tant que sœur, étaient heureux de me voir aux réunions, s'inquiétaient de la façon dont j'allais à l'école et étaient vraiment préoccupés par moi en tant que personne.

Le sujet de l'une des nombreuses conférences programmées par les tambours portait sur un esclave qui avait comploté, planifié et combattu pour sa liberté. Ici même en Amérique. Jusque-là, ma seule connaissance de l'histoire des Africains en Amérique concernait George Washington Carver faisant des expériences avec des arachides et sur le chemin de fer clandestin. Harriet Tubman avait toujours été mon héroïne, et elle avait symbolisé tout ce qui était pour moi la résistance des Noirs. Mais il ne m'était jamais venu à l'esprit que des centaines de Noirs s'étaient rassemblés pour lutter pour leur liberté. Le jour où j'ai découvert Nat Turner, j'ai été tellement affecté que c'était physique. J'étais tellement gonflé d'adrénaline que je pouvais à peine me contenir. J'ai déchiré tous les livres de ma mère. Nulle part je ne pourrais trouver le nom de Nat Turner.

J'avais grandi en croyant que les esclaves n'avaient pas riposté. Je me souviens avoir eu honte quand ils ont parlé de l'esclavage à l'école. Les enseignants ont fait croire que les Noirs n'avaient rien à voir avec «l'émancipation» officielle de l'esclavage. Les Blancs nous avaient libérés.

Tu ne pourrais pas m'attraper sans un livre dans ma main après ça. J'ai tout lu de JA Rogers à Julius Lester. De Sonia Sanchez à Haki Madhubuti (Don L. Lee). J'ai vu des pièces de dramaturges noirs comme Amiri Baraka et Ed Bullins. C'était incroyable. Un tout nouveau monde s'est ouvert à moi. Je rencontrais aussi beaucoup de sœurs et de frères dont le niveau de conscience était beaucoup plus élevé que le mien - des Noirs qui avaient acquis des connaissances non seulement en lisant mais en participant à la lutte, qui parlaient de Danemark Vesey, Gabriel Prosser, Cinque, aussi comme Nat Turner, parce qu'ils avaient fait tout leur possible pour en apprendre davantage sur notre histoire et notre lutte.

Beaucoup d'entre nous ont des idées fausses sur l'histoire des Noirs en Amérique. Ce qu'on nous enseigne dans le système scolaire public est généralement inexact, déformé et plein de mensonges. Parmi les mensonges les plus courants, Lincoln a libéré les esclaves, que la guerre civile a été menée pour libérer les esclaves et que l'histoire des Noirs en Amérique a consisté en des progrès lents mais réguliers, que les choses se sont améliorées petit à petit. La croyance en ces mythes peut nous amener à commettre de graves erreurs dans l'analyse de notre situation actuelle et dans la planification des actions futures.

Abraham Lincoln n'était en aucun cas un ami des Noirs. Il se souciait peu de notre sort. Dans sa célèbre réponse au rédacteur en chef Horace Greeley en août 1862, il déclara ouvertement:

Mon objectif primordial dans cette lutte est de sauver l'Union, et non de sauver ou de détruire l'esclavage. Si je pouvais sauver l'Union sans libérer aucun esclave, je le ferais et si je pouvais la sauver en en libérant certains et en laissant d'autres seuls, je le ferais aussi.

Lincoln a été élu président en 1860. Immédiatement après, la Caroline du Sud a eu une convention et a voté à l'unanimité pour se retirer de l'Union. Avant même son inauguration, la Floride, la Géorgie, l'Alabama, le Mississippi, la Louisiane et le Texas ont emboîté le pas. Dans son discours inaugural du 4 mars 1861, Lincoln déclara que l'esclavage était légal en vertu de la constitution et qu'il n'avait ni le droit ni l'intention d'abolir l'esclavage. Il a en outre promis d'appliquer la loi sur les esclaves fugitifs, qui permettait aux propriétaires d'esclaves du Sud de «récupérer» leurs esclaves en fuite dans les États du Nord. En réalité, la loi a donné à tout homme blanc avec un «certificat de propriété» le droit de kidnapper tout homme, femme ou enfant noir «libre» dans le Nord et de le forcer à l'esclavage. En raison de cette position, Lincoln a reçu beaucoup de critiques de la part des abolitionnistes noirs. Ford Douglas, un esclave en fuite qui accompagnait Frederick Douglass lors de ses tournées anti-esclavagistes dans l'Ouest, a critiqué la position de Lincoln, en disant:

En ce qui concerne l'abrogation de la loi sur les esclaves fugitifs, Abraham Lincoln occupe la même position que l'ancien parti whig occupait en 1852.. . . Voici donc Abraham Lincoln en faveur de l'application de cette infâme loi sur les esclaves fugitifs, qui non seulement porte atteinte à la liberté de tout homme noir aux États-Unis, mais aussi pratiquement à la liberté de tout homme blanc, car, en vertu de cette loi , il n'y a pas un homme en cette présence qui ne puisse être arrêté aujourd'hui sur le simple témoignage d'un seul homme et, après un procès ex parte, précipité vers l'esclavage et les chaînes.

Le 12 avril 1861, les troupes du Sud ont tiré sur Fort Sumter, en Caroline du Sud, déclenchant ainsi la guerre civile. La réponse des habitants du Nord a été électrisante. Des millions de personnes indifférentes ou tièdes à la sécession du Sud ont pris le train en marche pour défendre l'Union. Mais l'enthousiasme fut de courte durée. Ils considéraient déjà les travailleurs noirs du Nord comme des concurrents pour leurs emplois, et les Blancs du Nord, de peur de perdre encore plus d'emplois au profit

des Noirs, refusèrent de s'enrôler en nombre suffisant pour que le Nord remporte la guerre. Lorsque le projet de loi a été promulgué, des dizaines de milliers de travailleurs blancs de New York sont descendus dans la rue et ont brutalement battu et assassiné tous les Noirs qu'ils pouvaient trouver. On estime qu'entre quatre cent et mille Noirs ont été tués à la suite des soi-disant émeutes du projet de loi de New York. Des ébauches d'émeutes et le meurtre de Noirs ont également eu lieu dans d'autres villes du Nord.

Lincoln s'était à l'origine opposé aux Noirs combattant pendant la guerre civile, déclarant:

J'avoue que l'esclavage est à l'origine de la rébellion, et du moins sa condition sine qua non. . . . Je concéderai également que l'émancipation nous aiderait en Europe. . . . J'accorde, en outre, que cela aiderait un peu dans le Nord, mais pas autant, je le crains, comme vous et ceux que vous représentez l'imaginez. . . . Et puis, incontestablement, cela affaiblirait les rebelles en retirant leurs ouvriers, ce qui est d'une grande importance; mais je ne suis pas sûr que nous puissions faire grand-chose avec les Noirs. Si nous devions les armer, je crains que dans quelques semaines, les armes ne soient entre les mains des rebelles. (Histoire de la race noire en Amérique, vol. 11, p. 265.)

Les Blancs du Nord étaient plus qu'heureux à l'idée que des Noirs combattent dans la guerre. Un verset populaire publié dans les journaux de l'époque reflétait le sentiment de nombreux habitants du Nord:

Certains disent que c'est une honte brûlante
De faire combattre les naygurs Et
que le commerce du kilt de bein n'appartienne qu'au
blanc;

Mais quant à moi sur moi sowl,
si libéraux sommes-nous ici,
je laisserai Sambo être mis en place sur moi-même
tous les jours de l'année.

Ce n'est qu'en 1863 que Lincoln publia en fait la proclamation d'émancipation. Mais le document a eu très peu d'effet immédiat. Il n'a libéré les esclaves que dans les États confédérés; les esclaves des États fidèles à l'Union restaient des esclaves. Lincoln ne croyait clairement pas que les Noirs pouvaient vivre aux États-Unis en tant que citoyens égaux. Lors des débats Lincoln-Douglas, il a déclaré:

Si tout le pouvoir terrestre m'était donné, je ne saurais que faire de l'institution existante. Ma première impulsion serait de libérer tous les esclaves et de les envoyer au Libéria - dans leur propre pays natal. Mais un instant de réflexion me convaincrait que, quelle que soit la grande espérance. . . il peut y avoir là-dedans, à la longue son exécution soudaine est impossible. . . . Et alors? Libérez-les tous et gardez-les parmi nous comme des subalternes? Il est certain que cela améliore leur condition? Je pense que je n'en tiendrais pas un en esclavage en tout cas, mais le point n'est pas assez clair pour que je puisse dénoncer les gens. Et ensuite? Les libérer et faire d'eux nos égaux politiquement

et socialement? Mes propres sentiments ne l'admettent pas et, si les miens le voulaient, nous savons bien que ceux de la grande masse des Blancs ne le feront pas.

Lincoln croyait fermement à l'exportation massive de Noirs n'importe où. En 1865, à la fin de la guerre, il demanda au général Butler d'explorer la possibilité d'utiliser la marine pour renvoyer des Noirs en Haïti ou dans d'autres régions des Caraïbes et d'Amérique du Sud.

Il est également important de comprendre que la guerre civile n'a pas été menée pour libérer les esclaves. C'était une guerre entre deux systèmes économiques, une guerre pour le pouvoir et le contrôle des États-Unis par deux factions distinctes de la classe dirigeante: les riches propriétaires d'esclaves blancs du Sud et les riches industriels blancs du Nord. La bataille était entre une économie d'esclaves de plantation et une économie de fabrication industrielle.

Une révolution industrielle avait lieu dans les années précédant la guerre civile. Des inventions telles que l'égreneuse de coton, le télégraphe, les bateaux à vapeur et les trains à vapeur ont complètement changé les méthodes de fabrication, de transport, d'exploitation minière, de communications, d'agriculture et de commerce. La quantité de marchandises produites n'était plus déterminée par le nombre de personnes travaillant dans le processus mais par la capacité des machines. L'Amérique n'était plus un pays qui produisait des matières premières pour les nations manufacturières en Europe. En 1860, le recensement rapporte que 1 385 000 personnes étaient employées dans le secteur manufacturier et qu'un sixième de la population totale était directement soutenue par le secteur manufacturier. Le nombre était beaucoup plus élevé lorsque les commis, les travailleurs des transports et les commerçants ont été ajoutés.

Au fur et à mesure que les centres de fabrication commençaient à se développer, les immigrants européens étaient importés comme source de main-d'œuvre bon marché. Plus de cinq millions sont entrés aux États-Unis entre 1820 et 1860. Bien que le Sud ait de nombreuses filatures de coton en activité, les usines étaient petites et leur nombre augmentait lentement. En 1850, la valeur des produits manufacturés produits dans les États «libres» du Nord était quatre fois supérieure à celle des États «esclaves» du Sud. Et avec l'essor de l'industrie est venu la montée de la crise économique et la menace d'un effondrement industriel.

Même s'il y avait eu des crises économiques dans le passé, les gens vivaient généralement dans des fermes et les dépressions économiques n'ont pas créé de si grandes difficultés pour les masses. Mais avec de nombreuses personnes vivant dans les villes, les crises économiques signifiaient le chômage et aucun moyen de payer pour la nourriture, les vêtements et le logement. Le premier grand crash eut lieu en 1825, suivi de nouvelles dépressions en 1829, 1837, 1847 et de graves dépressions en 1856. La récession de 1857 détruisit presque complètement le premier mouvement ouvrier. La pauvreté dans les villes du nord et du sud était ahurissante. Les chiffons, la saleté, la misère, la faim et la misère étaient des mots utilisés pour décrire les ghettos des années 1800.

Pour résoudre les problèmes des villes industrielles, beaucoup ont appelé à des réformes telles que l'abolition de la prison des débiteurs, la fin des lois qui empêchaient

les hommes blancs qui ne possédaient pas de propriété de voter, la gratuité de l'éducation, le droit de grève, la fin des enfants. travail, mise en place d'une journée de travail de dix heures et octroi de terres en Occident aux pauvres des villes. Les grandes entreprises ont proposé l'expansion du capitalisme et de l'industrie dans d'autres parties du pays. Et c'est là que les capitalistes du Nord se sont affrontés avec les propriétaires d'esclaves du Sud.

Les capitalistes du Nord voulaient que de nouveaux États entrent dans l'Union en tant qu'États «libres». Les propriétaires d'esclaves voulaient que de nouveaux états entrent en tant qu'états «esclaves». Pour maintenir un équilibre des pouvoirs, le Nord et le Sud avaient conclu plusieurs compromis. Le principal était le compromis du Missouri. Les capitalistes du Nord craignaient que les propriétaires d'esclaves ouvrent des usines et produisent des biens à meilleur marché parce qu'ils n'ont pas à payer pour le travail. Les travailleurs blancs avaient peur de perdre leur emploi à cause de l'esclavage. Les propriétaires de plantations du sud, bien sûr, voulaient que le système de l'esclavage se développe à travers le pays.

Toutes les différences entre le Nord et le Sud étaient d'ordre économique et non moral. Pour que les capitalistes contrôlent l'économie et le système politique, il fallait vaincre le système esclavagiste.

En 1856, le parti républicain nouveau-né a dirigé Abraham Lincoln, un ancien whig, comme leur premier candidat à la présidentielle. Il a perdu. En 1860, il courut à nouveau avec une plate-forme solide à trois points:

1. Pour exclure l'esclavage des territoires.

2. Établir des tarifs protecteurs importants.

3. Promulguer une loi sur la propriété familiale donnant gratuitement une ferme de taille moyenne à toute personne désireuse de cultiver la terre.

La plateforme a été conçue pour plaire aux riches capitalistes du Nord, aux pauvres ouvriers blancs, aux agriculteurs et aux abolitionnistes. Pour une infime partie seulement de la population, l'abolition de l'esclavage était une question morale, et l'écrasante majorité des Blancs qui soutenaient l'abolition de l'esclavage ou qui combattaient dans l'armée de l'Union l'ont fait parce qu'ils croyaient que c'était dans leur intérêt, non par amour ou par souci pour les Noirs.

Je devenais progressivement plus actif. J'ai commencé à contrôler ma vie. Avant de retourner à l'université, je savais que je ne voulais pas être un intellectuel, passer ma vie dans des livres et des bibliothèques sans savoir ce qui se passait dans les rues. La théorie sans pratique est tout aussi incomplète que la pratique sans théorie. Les deux doivent aller de pair. J'étais déterminé à faire les deux.

La principale façon dont je suis arrivé à la mode était d'écouter les gens. Les étudiants noirs qui fréquentaient le Manhattan Community College appartenaient à tous les types d'organisations. Il y avait des musulmans noirs, des garveyites, l'Organisation de l'unité

afro-américaine de Malcolm X (OAAU), des membres de diverses organisations communautaires et culturelles, et quelques-uns qui étaient de jeunes turcs de la NAACP. Nous nous sommes réunis et avons parlé de tout sous le soleil. J'ai beaucoup plus écouté que parlé, mais j'ai posé des questions sur tout ce que je ne comprenais pas. Parfois, les discussions et les débats devenaient si passionnés qu'ils duraient jusqu'à onze heures, quand les cours du soir se terminaient et que le bâtiment était fermé.

L'une des premières organisations que j'ai vérifiées était un groupe garveyite qui avait une grande salle sur la 125th Street. Je venais de lire un livre sur Marcus Garvey En fait, je n'avais appris que récemment qu'il existait. C'était honteux. Ici, il avait dirigé l'un des mouvements les plus forts de Noirs d'Amérique et je n'avais pas entendu parler de lui jusqu'à ce que je sois grand. Un des frères qui étudiait là-bas m'a invité à une réunion.

La réunion était à l'étage. Il semblait y avoir des centaines de chaises dans la salle. Je suis arrivé un peu tôt et presque personne n'était là. J'ai repéré le frère qui m'avait invité, et il m'a présenté aux dix ou quinze personnes déjà présentes. Nous nous sommes assis dans un petit groupe à parler et à attendre que les autres arrivent. Ils ne sont jamais venus. Il était évident que tout le monde se connaissait et venait à ces réunions depuis longtemps. Au bout d'un moment, un orateur est monté sur le podium. Il m'a accueilli à la réunion, puis a prononcé un discours passionné. L'un après l'autre, ils se sont levés et ont fait des discours comme s'ils parlaient à une salle pleine de gens. Les autres applaudirent bruyamment. Je me suis senti triste. C'étaient des gens si gentils et si sincères, mais leur cercle était devenu si petit qu'ils en étaient réduits à se prononcer les uns les autres.

Aucun mouvement ne peut survivre s'il ne croît et change constamment avec le temps. S'il ne grandit pas, il stagne, et sans le soutien du peuple, aucun mouvement de libération ne peut exister, quelle que soit la justesse de son analyse de la situation. C'est pourquoi le travail politique et l'organisation sont si importants. À moins que vous n'abordiez les problèmes qui préoccupent les gens et que vous apportiez une orientation positive, ils ne vous soutiendront jamais. La première chose que l'ennemi essaie de faire est d'isoler les révolutionnaires des masses populaires, faisant de nous des monstres horribles et hideux pour que notre peuple nous déteste.

Tout ce que nous entendons habituellement, ce sont les soi-disant dirigeants responsables, ceux qui sont «responsables» envers nos oppresseurs. De la même manière que nous n'entendons pas parler d'une fraction des hommes et des femmes noirs qui ont lutté dur et inlassablement tout au long de notre histoire, nous n'entendons pas parler de nos héros d'aujourd'hui.

Les écoles dans lesquelles nous allons sont le reflet de la société qui les a créées. Personne ne vous donnera l'éducation dont vous avez besoin pour les renverser. Personne ne va vous enseigner votre véritable histoire, vous enseigner vos vrais héros, s'ils savent que cette connaissance vous aidera à vous libérer. Les écoles américaines sont intéressées par le lavage de cerveau des personnes atteintes d'amérikanisme, leur donnant un peu d'éducation et leur formation aux compétences nécessaires pour occuper les postes exigés par le système capitaliste. Tant que nous

nous attendons à ce que les écoles américaines nous éduquent, nous resterons ignorants.

Les parents de la section Ocean Hill-Brownsville de Brooklyn, comme les parents noirs tout autour de New York à cette époque, faisaient pression pour le contrôle des écoles dans leurs communautés. Ils voulaient avoir leur mot à dire sur ce que leurs enfants apprenaient, sur la façon dont leurs écoles étaient gérées et sur qui enseignait à leurs enfants. Ils voulaient que les conseils scolaires locaux aient un pouvoir d'embauche et de licenciement sur les enseignants de leurs districts, mais le conseil scolaire de la ville et la Fédération américaine des enseignants étaient contre eux.

Un groupe entier d'entre nous du Manhattan Community College a chargé dans le métro et a pris le train pour une manifestation organisée par les parents d'Ocean Hill — Brownsville. Dès que nous sommes descendus du train, nous avons croisé des étudiants du CCNY. Il semblait que tout le train se dirigeait vers la démonstration, et c'était juste le genre de démonstration que j'aime.

Une mer énergique de visages noirs. Fier, vivant, en colère, discipliné, optimiste et, surtout, avec cette parenté fraternelle que j'aimais. Plusieurs des parents ont parlé à la foule, avec le directeur noir que les parents avaient insisté pour embaucher. Un enseignant noir, la tête enveloppée dans une tempête, a parlé de l'importance que les Noirs contrôlent nos écoles. Elle a fait de grands gestes avec ses bras entrelacés pendant qu'elle parlait. Tout le monde a creusé ce qu'elle a dit. Nous étions tous hauts sur l'atmosphère. On aurait dit qu'une danse cinétique tournait dans l'air.

Quand ce fut fini, je détestais rentrer à la maison. Il n'y a pas trop d'expériences qui vous donnent ce sentiment de satisfaction et de bien-être, qui vous fait vous sentir si propre et revigoré, comme lorsque vous vous battez pour votre liberté.

La plupart d'entre nous pensaient que prendre le contrôle de nos quartiers était le premier pas vers la libération. Nous nous sommes assis dans la station de métro en train de trébucher. Lorsqu'un train est arrivé, nous l'avons simplement laissé passer. Premièrement, nous prendrions le contrôle des écoles; alors nous prendrions le contrôle des hôpitaux; alors nous prendrions le contrôle des collèges, des logements, etc., etc. Nous aurions un emploi contrôlé par la communauté, des centres de bien-être et des agences municipales, étatiques et fédérales.

«Attendez une minute», dit quelqu'un. "Où vas-tu trouver l'argent pour gérer tout ça?"

«Nous allons prendre le contrôle communautaire des banques», a répondu quelqu'un d'autre.

«Vous feriez mieux de prendre le contrôle de l'armée aussi, parce que ces banques ne vous laisseront pas simplement prendre leur argent par terre.»

«Nous prendrons le contrôle des institutions politiques de notre communauté. Ensuite, nous prendrons le contrôle des sièges du Congrès, des sièges du Sénat, des sièges du conseil municipal, du bureau du maire et de tous les autres bureaux dont nous pouvons prendre le contrôle. Nous prendrons le contrôle des bureaux politiques afin de pouvoir allouer de l'argent aux personnes qui en ont besoin. »

«Vous souhaitez tous et espérez», a dit quelqu'un. «Vous pouvez contrôler les institutions sociales et les institutions politiques, mais à moins de contrôler les institutions économiques et militaires, vous ne pouvez aller que très loin.»

Tout le monde s'est simplement calmé, en pensant.

«Eh bien, que sommes-nous censés faire, alors? Asseyez-vous et ne faites rien?

«La lutte pour le contrôle communautaire n'est que la première étape. Cela ne peut aller que si loin. Ce dont vous avez besoin, c'est d'une révolution. »

Tout le monde a commencé à parler de ce que le frère avait dit. Nous étions tous confus, mais nous étions tous enthousiasmés. C'est la seule chose que j'ai creusée à propos de ces jours-là. Nous étions en vie et nous étions excités et nous pensions que nous allions être libres un jour. Pour nous, ce n'était pas une question de savoir si oui ou non. C'était une question de savoir comment.

Nous avons toujours commencé par parler de réforme et avons fini par parler de révolution. Si vous parliez d'autre chose que de quelques petites miettes de jive ici et là, la réforme n'allait tout simplement pas réussir. J'avais dépassé depuis longtemps le jour où je pensais que la réforme pouvait éventuellement fonctionner, mais la révolution était un grand point d'interrogation. J'ai cru, de tout mon cœur, que c'était possible. Mais la question était de savoir comment.

J'avais beaucoup entendu parler de la République de Nouvelle Afrika et je m'étais promis de la découvrir. Le gouvernement provisoire de la République de New Afrika a préconisé l'établissement d'une nation noire distincte au sein des États-Unis, qui serait composée de ce qui est maintenant la Caroline du Sud, la Géorgie, l'Alabama, le Mississippi et la Louisiane. À l'époque, je pensais que le groupe était un peu sauvage et lointain, mais j'ai eu un bon sentiment d'être autour d'eux et l'idée d'une nation noire m'a séduit.

La première fois que j'ai assisté à un événement de la République de Nouvelle Afrika, j'ai bu dans l'atmosphère et apprécié l'audace facile de tout cela. Les environs étaient gais et carnavalesques. Un groupe de frères battait des messages Watusi, Zulu et Yoruba à la batterie. Des groupes de sœurs et de frères dansaient sur les rythmes de la patrie jusqu'à ce que leurs peaux soient glacées de sueur. Les discours étaient tissés entre les chansons et les poèmes. Des sœurs et des frères vibrants avec de grands Afros et des vêtements africains fluides se promenaient fièrement dans les allées. Des frères à tête chauve, portant des bottes de combat et des uniformes militaires avec des épaulettes en peau de léopard, se tenaient les bras croisés, l'air dangereux. Des petites filles qui courent et rient, la tête enveloppée de coups de vent, des petits garçons portant de minuscules petits dashikis. Des gens s'appelant des noms comme Jamal, Malik, Kisha ou Aiesha. L'encens au bois de santal et à la noix de coco flottait dans l'air. Des drapeaux rouges, noirs et verts étaient accrochés aux chevrons aux côtés d'affiches de Malcolm et Marcus Garvey. De jeunes hommes à l'air sérieux, portant des jeans et des vestes militaires vertes, distribuaient des tracts. Des sœurs et des frères d'apparence exotique,

parés de rouge, de noir et de vert, étaient assis derrière des tables recouvertes de feutre et vendaient de l'encens, des boucles d'oreilles en perles et un assortiment d'autres articles.

«Paix, sœur», dit une voix. «Voulez-vous être citoyen?»

"Quoi?" ai-je demandé, sans la moindre idée de ce dont elle parlait.

«Un citoyen», a-t-elle répété. «Voulez-vous être citoyen de la République de Nouvelle-Afrika?»

«Comment devenir citoyen?»

"Facile. Signez simplement votre nom dans le livre des citoyens. »

"C'est tout?"

"Oui. Tu veux un nom?

"Un nom?"

«Ouais, sista, un nom. Si vous voulez un nom africain, demandez simplement à ce frère là-bas de vous en donner un.

Le frère qu'elle a souligné portait un long bubba avec un pantalon assorti et un chapeau assorti de type fez. Il portait divers colliers faits de perles, d'os, de coquillages et de morceaux de bois. Son oreille gauche était percée et son visage était tendu de concentration, les veines de son front palpitant.

Sans y réfléchir, je suis allé faire changer mon nom. Le frère m'a regardé, m'a posé quelques questions dont je ne me souviens plus, puis a commencé à secouer un récipient avec fureur. Il a jeté le contenu, qui s'est avéré être des coquillages, sur un chiffon doux. Après un long regard concentré sur les coquilles et après m'avoir regardé d'avant en arrière, le frère a décidé que je m'appelais Ybumi Oladele. Il m'a épelé le nom au fur et à mesure que je l'écrivais, puis je me suis précipité vers la table de la sœur et suis devenu citoyen de la République de Nouvelle-Afrika. Ybumi Oladele. J'ai aimé la façon dont ça sonnait. Doux et musical, un peu joyeux. J'ai rangé mon nouveau nom dans mon portefeuille et j'ai continué à sucer l'atmosphère, à me lancer sur l'idée d'une nation noire à Babylone, une nation de Noirs frappant au milieu du ventre de la bête. Imaginer la jeunesse noire s'épanouir et se nourrir dans les écoles noires, enseignées par des professeurs qui les aimaient et qui leur apprenaient à s'aimer. Contrôler leur vie, leurs institutions, travailler ensemble pour construire une société humaine, mettre fin au long héritage de souffrance que les Noirs ont enduré aux mains de l'amerika. Mon esprit s'est espacé sur l'idée et en une minute, j'imaginais des bus rouges, noirs et verts, des immeubles d'appartements avec des motifs africains, des émissions de télévision noires et des films qui reflétaient la vraie qualité de la vie noire plutôt que la vraie qualité du racisme blanc. . J'ai tout imaginé, des villes appelées Malcolmville et New Lumumba à une réception pour les dirigeants révolutionnaires du monde entier à la Maison

Noire. Effectivement, j'ai aimé l'idée d'une nation noire, mais je ne l'ai pas sérieusement envisagée comme solution possible. À l'époque, l'idée semblait trop tirée par les cheveux. Je suppose qu'à l'époque, avoir un nom africain semblait aussi un peu tiré par les cheveux. J'ai parlé du nom à mes amis, j'en ai parlé pendant quelques jours, puis je l'ai rapidement oublié.

Ce n'est que des années plus tard - après l'université et plus d'activisme révolutionnaire et de mariage - que j'ai commencé à sérieusement penser à changer de nom. Le nom JoAnne a commencé à m'énerver. J'avais beaucoup changé et je m'étais déplacé sur un rythme différent, je me sentais comme une personne différente. Ça avait l'air si étrange quand les gens m'appelaient JoAnne. Cela n'avait vraiment rien à voir avec moi. Je ne me sentais ni JoAnne, ni Nègre, ni Américaine. Je me sentais comme une femme africaine. Depuis le moment où j'ai choisi mes cheveux le matin jusqu'au moment où je me suis endormi avec Mingus en arrière-plan, je me suis sentie comme une femme africaine et je m'en suis réjouie. Ma peinture abstraite aux taches d'encre en noir et blanc a été remplacée par des peintures de Noirs et des affiches révolutionnaires. Ma vie est devenue une vie africaine, mon environnement a pris une saveur africaine, mon esprit a pris une lueur africaine. Des peintures sur mes murs aux gros et gros oreillers sur mon sol, de l'encens brûlant dans l'air à la musique dansant à travers les pièces, toute ma vie s'est déplacée aux rythmes africains. Mon esprit, mon cœur et mon âme étaient retournés en Afrique, mais mon nom était toujours bloqué quelque part en Europe. JoAnne était déjà assez mal, mais au moins ma mère avait donné. ça pour moi. Quant à Chesimard, eh bien, je ne pouvais arriver qu'à une seule conclusion. Quelqu'un nommé Chesimard avait été le maître des esclaves des ancêtres de mon ex-mari. Chesimard, comme la plupart des autres noms de famille que les Noirs utilisent aujourd'hui, est dérivé de massa. Les Noirs sont passés de Mary Johnson de M. Johnson et Paul de M. Jackson à Mary Johnson et Paul Jackson. Parfois, avant de m'endormir, je m'allongeais dans mon lit et j'y pensais, me demandant combien d'esclaves Chesimard avait possédé en Martinique et à quelle fréquence il les battait. Je regardais le plafond en me demandant combien de femmes noires Chesimard avait violées, combien de bébés noirs il avait engendrés et combien de noirs il avait été responsable du meurtre.

Donc, le nom a finalement dû disparaître. J'ai pensé à Ybumi Oladele, mais il y avait un problème. Je ne savais pas ce que signifiait ce nom. Mon nouveau nom devait signifier quelque chose de vraiment spécial pour moi. À l'époque, il y avait de petits dépliants qui énuméraient les noms et leur signification, mais j'ai eu du mal à en trouver un qui me plaisait. Beaucoup de noms avaient à voir avec des fleurs ou des chants ou des oiseaux ou d'autres choses comme ça. D'autres signifiaient né le jeudi, fidèle, loyal, ou même des choses comme des larmes, ou un petit imbécile, ou quelqu'un qui rit. Les noms des femmes n'avaient rien à voir avec les noms des hommes, ce qui signifiait des choses comme forte, guerrière, homme de fer, courageux, etc. Je voulais un nom qui ait quelque chose à voir avec la lutte, quelque chose à voir avec la libération de notre peuple. J'ai choisi Assata Olugbala Shakur. Assata signifie «Elle qui lutte», Olugbala signifie «Amour pour le peuple», et j'ai pris le nom de Shakur par respect pour la famille de Zayd et Zayd. Shakur signifie «le reconnaissant».

Au début, la société Golden Drums a concentré ses efforts sur la culture et l'histoire des Noirs. Mais après un certain temps, nous avons commencé à examiner notre rôle en tant qu'étudiants. Nous ne voulions pas être des magnétophones, enregistrer les informations, les faits, les mensonges qu'ils nous ont donnés et les rejouer ensuite pendant les examens. Nous avons commencé à parler d'une éducation qui était pertinente pour nous en tant que Noirs, que nous pourrions ramener dans nos communautés. Nous ne voulions pas apprendre le latin ou le grec classique. Nous voulions apprendre des choses que nous pourrions utiliser pour aider à libérer notre peuple.

L'une de nos premières luttes a porté sur le gouvernement étudiant. La plupart d'entre nous étaient issus de la classe ouvrière ou de familles pauvres et nous voulions un gouvernement étudiant qui réponde à ce dont nous avions besoin. Nous n'avions pas besoin d'un gouvernement étudiant qui brouillerait l'administration en échange de faveurs et de bonnes notes. Nous voulions un gouvernement étudiant qui soutienne un programme d'études sur les Noirs, plus de professeurs noirs et d'autres causes noires. En conséquence, la Golden Drum Society et les étudiants pour la société démocratique (SDS) ont organisé un ticket conjoint et ont remporté un glissement de terrain.

Il est vite devenu évident que le contrôle du gouvernement étudiant ne suffisait pas. Il n'avait aucun pouvoir réel. Nous adopterions des résolutions et présenterions des propositions, ce que l'administration refuserait aussitôt. Le seul pouvoir que nous avions était sur le budget du gouvernement étudiant. Au lieu d'inviter des «universitaires» réactionnaires ou des politiciens à prendre la parole, nous avons invité les Young Lords ou le Black Panther Party ou un autre groupe qui disait quelque chose de pertinent.

L'une de nos propositions était que les étudiants travaillent pendant l'été dans des programmes de rattrapage pour améliorer le niveau des enfants qui ont des problèmes de lecture et de mathématiques. Notre idée était de confier quelques enfants à chaque élève-enseignant. De cette façon, chacun recevrait l'attention individuelle dont il avait besoin. Le programme d'études devait être complété par des cours qui renforceraient le sentiment de confiance en soi des étudiants et leur donneraient une meilleure idée de leur histoire. Les élèves-enseignants travaillaient avec les parents, visitaient les maisons des enfants et créaient une sorte de camp de jour en proposant des sports, des voyages, de l'artisanat, etc. Plusieurs membres du corps professoral noirs nous ont aidés avec la proposition. Dès qu'il a été soumis, il a été rejeté.

L'administration a affirmé qu'il n'y avait pas d'argent Une petite enquête sur les finances, aidée par certains membres du corps professoral noirs et blancs concernés, a révélé que le président du collège vivait dans une maison sans loyer, que les contribuables lui fournissaient également des services de chauffeur et de femme de chambre. , et que les frais de scolarité, qui n'avaient pas été dépensés les années précédentes, étaient investis en bourse. Une image financière assez étrange se dessine. Après avoir fait connaître certains des résultats de notre enquête à l'administration, nous avons été informés que l'argent pour le projet avait été trouvé.

En tant qu'étudiant-enseignant, j'ai enseigné la lecture et les mathématiques le matin et les arts et l'artisanat l'après-midi. Les cours du matin étaient minuscules, tandis que les cours de l'après-midi étaient plus importants, combinant divers groupes du matin. Le programme comprenait l'histoire des Noirs, la danse et le chant du tambour, l'éducation physique, les arts et l'artisanat, en plus de la lecture et des mathématiques. Il y avait une excursion tous les vendredis après-midi.

Ma mère pensait que mon enseignement de la lecture et de l'écriture était une blague. Mon orthographe est terrible et mes compétences en mathématiques sont limitées à deux et deux_equalirig quatre. Pour me préparer à la leçon du jour, j'ai dû étudier aussi dur que les enfants. Mes étudiants m'ont vraiment choqué. Grâce à la conversation, il était évident à quel point ils étaient brillants, mais ils ont obtenu des scores bien inférieurs à leurs niveaux scolaires en lecture et en mathématiques. Il y avait une telle contradiction entre l'intelligence dont ils faisaient preuve en classe et leurs résultats aux tests que je ne savais pas par où commencer. Les livres avec lesquels nous devions travailler étaient des manuels de type Reader's Digest que je ne pouvais même pas imaginer utiliser. Je ne voulais même pas lire ces choses et je savais que mes élèves ne voudraient pas les utiliser. Donc, chaque jour, j'ai pris le vocabulaire de ces livres et j'ai écrit une petite histoire, quelque chose que je pensais que les étudiants trouveraient intéressant, je l'ai tapé sur un pochoir et je l'ai fait courir. J'apportais toutes sortes de livres à l'école pour qu'ils puissent les lire, et tant qu'ils trouvaient les livres intéressants, ces élèves liraient jusqu'à ce que les vaches rentrent à la maison. J'apprenais autant que les enfants. Je trouvais que c'était un professeur de jeu oppressant tout le temps, donc chaque jour je faisais tourner la chose. Tout le monde doit être enseignant pendant un certain temps. C'était aussi excellent pour la discipline, car si quelqu'un agissait dans votre classe, vous étiez libre d'agir dans la leur. Personne ne voulait, que les gens agissent dans leur classe, donc tout le monde était plus ou moins cool.

Pour enseigner, chacun de nous devait préparer sa leçon et savoir de quoi on parlait. L'un des garçons de la classe a travaillé si dur sur ses leçons qu'il s'est contenté de m'exposer. Je ne sais pas où il est maintenant ni ce qu'il fait, mais s'il n'est pas professeur, c'est vraiment dommage, car il aurait été un super. Il découpait des images et inventait même des jeux de mathématiques pour que nous puissions jouer.

Ma classe de l'après-midi était généralement épuisante. De l'argile, de la peinture, du papier mâché sur tout et tout le monde, surtout moi. Les premiers jours de ce cours, je ne voulais rien faire d'autre qu'aller quelque part et pleurer bien. Le premier jour du cours d'artisanat, je n'avais rien de vraiment préparé, alors j'ai demandé à tout le monde de se dessiner. Quand j'ai regardé les dessins, je me suis senti faible. Tous les élèves étaient noirs, mais les dessins représentaient beaucoup de petits enfants blancs aux cheveux blonds et aux yeux bleus. J'étais horrifié. Je suis rentré chez moi et j'ai fouillé tous les magazines que je pouvais trouver avec des photos de Noirs. Je suis arrivé tôt le lendemain et j'ai enduit les murs de photos de Noirs. Nous avons parlé de ce qui était beau. Nous avons parlé de tous les différents types de beauté dans le monde et de tous les différents types de fleurs dans le monde. Et puis nous avons parlé des différents types de beauté que les gens ont et de la beauté des Noirs. Nous avons parlé de nos lèvres et de notre nez. Nous avons fabriqué des masques africains en argile et en papier mâché, fait des sculptures africaines, peint des images de Noirs, de quartiers noirs. Au

cours de l'été, j'ai senti la salle de classe changer. Les enfants changeaient et moi aussi. Nous nous sentions bien dans notre peau et nous nous sentions bien les uns avec les autres.

J'étais tellement impliquée dans le travail à l'école que je n'avais pas le temps pour rien d'autre. Si l'un des élèves ne venait pas à l'école, j'étais chez lui ce jour-là pour savoir pourquoi. Je rentrais chez moi et passais des heures à réécrire une histoire ou à me préparer pour le lendemain. La moitié du temps, ma mère me trouvait endormie avec un livre entre les mains et toutes les lumières allumées. J'ai adoré travailler avec les enfants et j'ai adoré enseigner. Ma mère m'a beaucoup aidé et nous nous sommes rapprochés plus que jamais. J'ai pensé devenir enseignant mais j'ai décidé de ne pas le faire.

Pour la première fois, j'ai pris conscience de ce que ma mère avait traversé toutes ces années en essayant d'enseigner dans les écoles de New York. La plupart de ces directeurs sont pris dans la bureaucratie et ils obligent les enseignants à y être également pris. Ils se soucient plus de ce que les enseignants ont écrit dans leurs livres de plans que de ce qu'ils enseignent réellement en classe. Ma mère travaillait dans un environnement où les enseignants blancs montraient souvent une attitude hostile et condescendante envers les enfants noirs et où certains enseignants se considéraient comme des gardiens de zoo plutôt que comme des enseignants.

Même si j'aimais travailler avec les enfants, je savais que je ne pourrais jamais participer à l'enseignement du conseil scolaire. Je n'enseignais à aucun enfant noir à dire le serment d'allégeance ou à penser que George Washington était génial ou toute autre connerie de ce genre.

Cet automne-là, le niveau d'activité sur le campus a dépassé tout ce dont nous avions rêvé. Un grand nombre d'étudiants se sont impliqués dans le mouvement anti-guerre. Il semblait qu'il n'y avait pas de temps pour rattraper tout ce qui se passait. Je serais à la manifestation des ouvriers du bâtiment un jour, puis je marchais avec les mères du bien-être le lendemain. Nous nous sommes mis à tout - grèves de loyer, sit-in, prise de contrôle de l'immeuble de bureaux de l'État de Harlem, quoi qu'il en soit. Si nous étions d'accord, nous essayerions d'apporter un soutien actif d'une manière ou d'une autre. Plus je devenais actif, plus je l'appréciais. C'était comme la médecine, me guérir, me guérir. Je étais à la maison. Pour la première fois, ma vie avait l'impression qu'elle avait un vrai sens. Partout où je me suis tourné, les Noirs se débattaient, les Portoricains se débattaient. C'était beau. J'adore les Noirs, je me fiche de ce qu'ils font, mais quand les Noirs se débattent, c'est là qu'ils sont les plus beaux pour moi.

Comme d'habitude, j'accélérais. Mon énergie ne pouvait tout simplement pas arrêter de danser. J'étais pris dans la musique de la lutte et je voulais danser. Je ne me suis jamais ennuyé et jamais seul, et les frères et sœurs qui sont devenus mes amis étaient si beaux pour moi. Je mentionnerais leurs noms, mais dans l'état actuel des choses, je n'enverrais que le FBI ou la CIA à leurs portes.

Il y avait beaucoup de groupes communistes sur le campus. Je n'avais aucune idée à l'époque qu'il y avait tant de sortes différentes de communistes et de socialistes. J'avais subi un tel lavage de cerveau que j'avais pensé que tous les communistes étaient les mêmes, qu'il y avait des marxistes, des léninistes, des maoïstes, des trotskistes, etc. la

philosophie du communisme. La plupart suivaient des lignes politiques et des politiques très différentes, et il leur était difficile de s'asseoir et de s'entendre sur l'heure de la journée, et encore moins d'éclore un «complot communiste».

J'ai été surpris d'apprendre qu'il y avait tous différents types de pays capitalistes et différents types de pays communistes. J'avais tellement entendu «bloc communiste» et «derrière le rideau de fer» dans les médias, que j'avais naturellement eu l'impression que ces pays étaient tous les mêmes. Bien qu'ils soient tous socialistes, l'Allemagne de l'Est, la Bulgarie, Cuba et la Corée du Nord sont aussi différentes que la nuit et le jour. Tous ont des histoires différentes, des cultures différentes et des manières différentes d'appliquer la théorie socialiste, bien qu'ils aient les mêmes systèmes économiques et politiques similaires. Je n'ai jamais cessé de m'étonner de voir combien de gens peuvent être amenés à haïr des gens qui ne leur ont jamais fait de mal. Vous mentionnez simplement le mot «communiste» et beaucoup de ces imbéciles rouges, blancs et bleus sont prêts à tuer.

Je n'étais pas contre le communisme, mais je ne peux pas dire que je l'étais non plus. Au début, je l'ai considéré avec suspicion, comme une sorte de concoction d'homme blanc, jusqu'à ce que je lis des œuvres de révolutionnaires africains et étudie les mouvements de libération africains. Les révolutionnaires en Afrique ont compris que la question de la libération africaine n'était pas seulement une question de race, que même s'ils parvenaient à se débarrasser des colonialistes blancs, s'ils ne se débarrassaient pas de la structure économique capitaliste, les colonialistes blancs seraient simplement remplacé par des néocolonialistes noirs. Il n'y a pas un seul mouvement de libération en Afrique qui ne se batte pour le socialisme. En fait, il n'y avait pas un seul mouvement de libération dans le monde entier qui se battait pour le capitalisme. Le tout se résume à une simple équation: tout ce qui a une valeur quelconque est fabriqué, extrait, cultivé, produit et transformé par des travailleurs. Alors pourquoi les travailleurs ne devraient-ils pas collectivement posséder cette richesse? Pourquoi les travailleurs ne devraient-ils pas posséder et contrôler leurs propres ressources? Le capitalisme signifiait que les hommes d'affaires riches possédaient la richesse, tandis que le socialisme signifiait que les gens qui en faisaient la richesse la possédaient.

J'ai eu de vives disputes avec des sœurs ou des frères qui prétendaient que l'oppression des Noirs n'était qu'une question de race. J'ai soutenu qu'il y avait des oppresseurs noirs aussi bien que des blancs. C'est pourquoi vous avez des Noirs qui soutiennent Nixon ou Reagan ou d'autres conservateurs. Les Noirs avec de l'argent ont toujours eu tendance à soutenir les candidats qui, selon eux, protégeraient leurs intérêts financiers. En ce qui me concerne, il n'a pas fallu trop de cerveaux pour comprendre que les Noirs sont opprimés à cause de la classe aussi bien que de la race, parce que nous sommes pauvres et parce que nous sommes noirs. Cela me brûlait chaque fois que quelqu'un parlait des Noirs qui gravissaient les échelons du succès. Chaque fois que vous parlez d'une échelle, vous parlez d'un haut et d'un bas, d'une classe supérieure et d'une classe inférieure, d'une classe riche et d'une classe pauvre. Tant que vous avez un système avec un haut et un bas, les Noirs finiront toujours par se retrouver en bas, car nous sommes les plus faciles à discriminer. C'est pourquoi je ne voyais pas de combat au sein du système. Le parti démocratique et le parti républicain sont contrôlés par des millionnaires. Ils sont intéressés à conserver leur pouvoir, alors que j'étais intéressé à le retirer. Ils étaient intéressés à soutenir les dictatures fascistes en Amérique du Sud et en Amérique

centrale, alors que je voulais les voir renversées. Ils étaient intéressés à soutenir les régimes racistes et fascistes en Afrique tandis que j'étais intéressé à les voir renversés. Ils voulaient vaincre les Viet Cong et je voulais les voir gagner leur libération. Une affiche du massacre de My Lai, représentant des femmes et des enfants gisant ensemble, leurs corps criblés de balles, accrochée à mon mur comme un rappel quotidien de la brutalité dans le monde.

Le Manhattan Community College n'avait pas un seul cours sur l'histoire portoricaine. Les sœurs et frères portoricains qui savaient ce qui se passait sont devenus nos professeurs. J'avais traîné toute ma vie avec des Portoricains et je ne savais même pas que Porto Rico était une colonie. Ils nous ont raconté la longue et vaillante lutte contre les premiers colonisateurs espagnols puis, plus tard, contre le gouvernement américain et leurs héros révolutionnaires, les Cinq portoricains - Lolita Lebrón, Rafael Miranda, Andres Cordero, Irving Flores et Oscar Collazo, chacun d'eux avait passé plus d'un quart de siècle derrière les barreaux à lutter pour l'indépendance de Porto Rico. Une fois que vous avez compris quelque chose sur l'histoire d'un peuple, de ses héros, de ses épreuves et de ses sacrifices, il est plus facile de lutter avec lui, de soutenir sa lutte. Pour beaucoup de gens dans ce pays, les gens qui vivent ailleurs n'ont pas de visage. Et c'est ainsi que le gouvernement américain veut que ce soit. Ils pensent que tant que les gens n'ont pas de visage et que le pays n'a pas de forme, les Américains ne protesteront pas lorsqu'ils enverront des marines pour les anéantir.

J'avais commencé à me considérer comme un socialiste, mais je ne pouvais en aucun cas me voir rejoindre l'un des groupes socialistes avec lesquels j'étais entré en contact. J'adorais les écouter, apprendre d'eux et discuter avec eux, mais il n'y avait aucun moyen au monde de me voir devenir membre. D'une part, je ne pouvais pas supporter les attitudes condescendantes et paternalistes de certains blancs de ces groupes. Certains des membres les plus âgés pensaient que parce qu'ils étaient dans la lutte pour le socialisme depuis longtemps, ils connaissaient toutes les réponses aux problèmes des Noirs et tous les aspects de la lutte de libération des Noirs. Je ne pouvais pas plus m'identifier à l'idée du grand père blanc sur terre que je ne pourrais me rapporter au grand père blanc dans le ciel. J'étais disposé et prêt à apprendre tout ce que je pouvais d'eux, mais je n'étais pas prêt à les accepter comme leaders de la lutte de libération des Noirs. Quelques-uns pensaient avoir le monopole de Marx et agissaient comme les seuls experts mondiaux du socialisme venus d'Europe. Dans de nombreux cas, ils ont déclassé les contributions théoriques et pratiques de révolutionnaires du tiers monde comme Fidel Castro, Ho Chi Minh, Augustino Neto et d'autres dirigeants de mouvements de libération du tiers monde.

Une autre chose qui allait à l'encontre de mon sens était l'arrogance et le dogmatisme que j'ai rencontrés dans certains de ces groupes.

Un membre d'un groupe m'a dit que si j'étais vraiment préoccupé par la libération des Noirs, je devrais quitter l'école et trouver un emploi dans une usine, que si je voulais me débarrasser du système, je devrais travailler dans une usine et organiser les travailleurs. Quand je lui ai demandé pourquoi il ne travaillait pas dans une usine et n'organisait pas les ouvriers, il m'a dit qu'il restait à l'école pour organiser les étudiants. Je lui ai dit que je travaillais aussi à organiser les étudiants et que j'étais parfaitement certain que les travailleurs pouvaient s'organiser sans qu'aucun étudiant

ne le fasse à leur place. Certains de ces groupes proposeraient des théories intellectuelles abstraites, totalement dépourvues d'application pratique, et juraient qu'ils avaient les réponses aux problèmes du monde. Ils ont attaqué les Vietnamiens pour avoir participé aux pourparlers de paix de Paris, affirmant qu'en négociant, les Viet Cong se vendaient aux États-Unis, je pense qu'ils ont été insultés quand je leur ai demandé comment un groupe de garçons blancs flasques qui ne pouvaient pas se frayer un chemin un sac en papier avait le culot de penser qu'ils pouvaient dire aux Vietnamiens comment diriger leur émission.

L'arrogance était l'un des facteurs clés qui maintenaient la gauche blanche si fractionnée. J'ai senti qu'au lieu de se battre ensemble contre un ennemi commun, ils perdaient du temps à se disputer pour savoir qui avait la bonne ligne.

Bien que je respecte le travail et les positions politiques de nombreux groupes de gauche, j'ai senti qu'il était nécessaire que les Noirs se rassemblent pour organiser nos propres structures et notre propre parti politique révolutionnaire. L'amitié est basée sur le respect. Tant qu'une grande partie de la gauche blanche considérait que son rôle était d'organiser, d'éduquer, de recruter et de diriger des révolutionnaires noirs, je ne pouvais pas voir comment une véritable amitié pourrait se produire. J'ai senti, et je ressens encore, qu'il est nécessaire que les révolutionnaires noirs se rassemblent, analysent notre histoire, notre condition actuelle, et se définissent nous-mêmes et notre lutte. L'autodétermination des Noirs est un droit fondamental, et si nous n'avons pas le droit de déterminer notre destin, alors qui le fait? Je crois que pour gagner notre libération, nous devons sortir de la position de pouvoir et d'unité et qu'un parti révolutionnaire noir, dirigé par des dirigeants révolutionnaires noirs, est essentiel. Je crois qu'il faut s'unir aux révolutionnaires blancs pour lutter contre un ennemi commun, mais j'étais convaincu que cela devait être basé sur le pouvoir et l'unité plutôt que sur la faiblesse et l'unité à tout prix.

À ma maman

À ma maman,
qui a avalé le rêve américain
et s'est étouffé dessus.

À ma maman,
dont les rêves se sont combattus -
et sont morts.

Qui voit,
mais ne supporte pas de voir.
Un volcan mangeant sa propre lave.

À ma maman, qui ne pouvait pas transformer l'
enfer en paradis
et se blâmait.
Qui a toujours vu se
refléter dans son miroir
un vilain petit canard.

À ma maman,
qui ne demande à personne
parce qu'elle ne pense pas pouvoir se le permettre.
Qui pense que son argent parle
plus fort que sa féminité.

À ma maman butchfem,
qui s'est toujours
occupée des affaires.
Qui n'a jamais
sombré dans le sommeil en
pensant: "Il s'en chargera."
Qui a tant comploté, elle se propose
parfois contre elle-même.

À ma douce maman timide.
Qui est mal à l'aise avec les gens
parce qu'elle ne sait
pas être fausse
et a peur d'être réelle.

Qui aspire aux jardins sculptés.
Dont la plante en pot
meurt lentement sur le rebord de la fenêtre.
Nous avons tous été infectés
par une maladie
qui remonte
au blocage des enchères.

Vous ne devez pas vous sentir coupable
de ce qui nous a été fait.
Seuls les forts deviennent fous.
Les faibles vont de pair.

Et ce que je pensais être de la cruauté,
je comprends, c'était la peur
que des mains, plus fortes que les vôtres
et plus blanches que les vôtres,
étranglent ma jeune vie
dans l'oubli.

Maman, je suis fier de toi.
Je vous regarde
et je vois la force de notre peuple.
Je vous ai vu lutter
dans le noir;
le monde vous bat dans le dos, ramenant
votre prise
dans notre tanière.
Sortez vos casseroles et poêles
pour les cuire.
Une vadrouille dans une main.
Un crayon dans l'autre,
marquant mes devoirs
avec ton amour.

Les blessés n'ont aucun blâme.
Laisse tomber sur ceux qui blessent.

Laissez le passé à
sa place -
et venez avec moi
vers demain.

Je t'aime maman
parce que tu es belle,
et je suis la vie qui jaillit de toi:
mi-arbre, mi-herbe, mi-fleur.

Mes racines sont profondes.
J'ai été bien nourri.

Chapitre 13

Je suis à l'école quand j'en entends parler. Les décharges électriques me font dévaler le dos comme elles le font lorsque je suis sur le point de devenir temporairement fou. Dans le train, en direction du centre-ville, je suis prêt à faire des émeutes. Je suis en train de faire la fête dans le métro, en m'imaginant avec un long couteau coupant des fentes dans des draps blancs. Le sang du Ku Klux Klan coule. Tu veux ressembler à un fantôme, tu veux ressembler à un fantôme, mon esprit continue de chanter, tu veux ressembler à un fantôme, eh bien, je vais en faire un. Assis dans le métro, fantasmes sanglants. Je regarde hors de ma daymare. Personne ne bouge. Tout le monde crie. Tout le monde a un visage figé. Le train ralentit. Tout le monde regarde la porte avec tension. 125e rue. Je vais à une émeute. Je veux tuer quelqu'un.

Martin Luther King a été assassiné.

La rue me réveille. Il n'y a pas encore de sang. Tout le monde se met en place. Le vent souffle des rumeurs. Les gens attendent. Les rues grondent. Les chars arrivent. Les indigènes sont inquiets. Les chars calmeront les indigènes. Les chars arrivent. Je me sens absurde et impuissant.

Qui vais-je attaquer? Où est un George Lincoln Rockwell? Je suis prêt à le tuer. Il aura la chance de prononcer exactement deux syllabes avant que je ne l'interrompe. Il n'est pas là. Seulement les rumeurs et le grondement des chars et l'attente. Les vitrines des magasins sont remplies de merde. Vous ne pouvez pas échanger Martin Luther King contre de la merde dans la vitrine du magasin. Briser les fenêtres ne me fera aucun bien. Je suis au-delà de ça. Je veux du sang. Les chars attendent d'écraser la résistance, d'étouffer la perturbation. Cela me traverse l'esprit: je veux gagner. Je ne veux pas me rebeller, je veux gagner. La révolution ne sera pas télévisée au journal de six heures. Je dois me préparer. Révolution. Le mot me fait passer.

Je suis de retour dans le métro. Personne ne regarde personne. Je pense que j'ai mes règles. La sueur roule sur mes jambes. Je rentre à la maison. Ma mère est contente de me voir. Elle sait que je suis à moitié fou. La télévision est mouillée de larmes de crocodile. RÉBELLION, ENFANTS REBELLIEUX, TEMPER TANTRUMS, RÉBELLION, RÉVOLUTION. J'aime le mot.

Les sombres moissonneurs sont en effervescence. Rapports sur les indigènes. Ils sont excités. C'est de cela que sont faites les nouvelles. Nous nous regardons. Des discours passionnés grésillent sur leur langue, faisant tomber des cendres aigres de nos bouches. Nous sommes juste assis là. Je pense à la révolution. Le tonique. Abstrait. Révolution. Je suis fatigué de nous voir perdre. Ils tuent nos dirigeants, puis ils nous tuent pour avoir protesté. Manifestation. Manifestation. Révolution. S'il existe, je veux le trouver. Bulletins. Plus de bulletins. Je suis fatigué des bulletins. Je veux des balles.

Pendant que j'allais au CCNY, après avoir obtenu mon diplôme du Manhattan Community College, j'ai décidé de me marier. Mon mari était politiquement conscient, intelligent et décent, et notre liaison était frénétique, aiguë et chargée d'émotion. D'une manière ou d'une autre, je croyais que notre engagement commun dans la lutte pour la libération des Noirs aboutirait à un «mariage fait au paradis». Je passais la plupart de mon temps à l'école, à des réunions ou à des manifestations et chaque fois que j'étais à la maison, ma tête était généralement coincée dans un livre. Il était impensable de consacrer plus de cinq minutes à des choses banales comme garder la maison ou faire la vaisselle. Pour compliquer les choses, les idées de mon mari sur le mariage découlaient principalement de la vie de ses parents, où sa mère était la femme au foyer et son père était le soutien de famille. Les spaghettis étaient à peu près la seule chose que je pouvais cuisiner, et il a été profondément choqué d'apprendre que je n'avais aucune des compétences domestiques de sa mère. Au bout d'un moment, il m'est apparu clairement que j'étais à peu près aussi prêt à me marier qu'à faire pousser des ailes et à voler. Donc, après une année confuse et malheureuse, nous avons décidé que nous nous étions fait de bien meilleurs amis que les partenaires du mariage et avons mis fin.

J'ai décidé d'aller en Californie. Il devenait de plus en plus clair pour moi que, bien qu'il soit important pour les étudiants de participer à la lutte, aucune révolution n'avait jamais été gagnée par les étudiants seuls. La lutte autour des problèmes scolaires avait rétréci ma perspective et je m'embourbais. Je voulais étendre cette lutte à la communauté noire. À cette époque, la Californie, en particulier la région de la baie, était l'endroit où tout se passait. Certains de mes professeurs préférés sortaient dans l'Ouest pour l'été et ils m'ont proposé de me trouver un endroit où loger. Comme d'habitude, j'étais complètement fauché, mais un bon ami m'a donné l'argent pour faire le voyage, avec un peu de monnaie.

Mes amis m'ont trouvé une place à Berkeley, l'endroit le plus radical et le plus progressiste dans lequel je sois jamais allé. Des affiches révolutionnaires étaient placardées sur les murs, ainsi que des «peintures murales des gens». Les façades des banques et autres bâtiments officiels ont été maçonnées à la suite des manifestations et des combats de rue qui ont suivi les luttes du People's Park. Des étoiles rouges et le livre rouge de Mao étaient vendus au coin des rues, et les coopératives alimentaires vendaient des aliments diététiques à bas prix. Les collectifs de personnes étaient voués à survivre, à lutter et à enseigner. J'ai été impressionné par les types de solutions informelles qu'ils avaient élaborées pour faire face aux problèmes auxquels ils étaient confrontés et je me suis inscrit aux cours de compétences pratiques qu'ils ont donnés (impression et mise en page, premiers soins, etc.).

Il y avait des livres et des brochures dans les librairies de San Francisco et Berkeley que je n'avais jamais vus à New York, et pour la première fois j'ai lu la théorie de la guérilla urbaine telle que décrite par Che Guevara, Carlos Mariguella et les Tupamaros. J'avais été plus conscient de l'impérialisme au Vietnam ou au Cambodge, et l'étendue de notre impérialisme en Amérique du Sud et en Amérique centrale m'a surpris. Le gouvernement américain y avait envahi plus de quinze pays, pas une ou deux fois mais dans certains cas plus de dix fois, et les mouvements de guérilla menaient une lutte armée dans la plupart d'entre eux. Lire sur la guérilla en Amérique du Sud et au Vietnam était une chose, mais penser en termes de guérilla à l'intérieur des États-Unis en était une autre.

À l'époque, les gens utilisaient le mot «révolution» simplement parce qu'il sonnait hep. La moitié du temps, ils parlaient vraiment de changement ou d'une sorte de vague progrès. Certains signifiaient une nation noire distincte, et d'autres traitaient de la révolution noire dans le cadre d'une révolution globale menée par les Blancs, les Hispaniques, les Orientaux, les Amérindiens et les Noirs. Malcolm a dit que cela signifiait l'effusion de sang et la terre. Pour moi, la lutte révolutionnaire des Noirs devait être contre le racisme, le capitalisme, l'impérialisme et le sexisme et pour une vraie liberté sous un gouvernement socialiste. Mais la réalité de l'atteindre semblait loin.

À Berkeley et à San Francisco, la révolution ne semblait pas trop loin. De nombreux radicaux blancs, hippies, chicanos, noirs et asiatiques étaient prêts à descendre. Mais je n'avais pas oublié les casques et les rednecks et la ceinture biblique et les soi-disant Américains moyens qui avaient élu Nixon. Je ne pouvais pas imaginer la «nouvelle gauche» parler à ces gens, encore moins les organiser et changer d'avis. J'ai décidé que la seule façon de trouver des réponses était de continuer à étudier et à lutter. Je ne savais pas comment la moitié de ce que j'étudiais s'intégrerait, mais je me suis dit que tout serait utile un jour. J'ai lu des articles sur la guérilla et la lutte clandestine sans avoir la moindre idée qu'un jour j'irais dans la clandestinité. C'est assez drôle quand j'y pense, parce que lire tout ça m'a probablement sauvé la vie un million de fois.

Dans le cadre de mon cours de compétences en secourisme, j'ai travaillé en tant qu'assistant d'un médecin qui faisait du bénévolat une fois par semaine à Alcatraz. À l'époque, Alcatraz avait été repris par des Amérindiens qui protestaient contre une longue série de traités rompus, de politiques génocidaires et d'exploitation raciste. Alcatraz symbolisait la force et la dignité des Indiens ainsi que leur détermination à lutter pour préserver leurs traditions culturelles. J'ai tout aimé y aller sauf le voyage. Le médecin était un fanatique de moto qui a insisté pour traverser le Golden Gate Bridge sur cette chose, avec moi accroché pour la vie. Une fois de l'autre côté, nous sautions dans un petit bateau branlant avec de l'eau au fond et traversions la baie jusqu'à l'île. Au moment où nous sommes arrivés, j'avais l'impression d'avoir fait une journée de travail.

La première chose qui m'a frappé, c'est l'esprit des gens. J'ai ressenti l'immense fierté, l'immense détermination et l'immense calme depuis le moment où j'ai atterri sur l'île jusqu'au moment où je suis parti. C'étaient des Amérindiens de partout en Amérique du Nord, y compris du Canada, de tribus et de milieux différents. Ils étaient jeunes et vieux. De petits bébés se tortillaient dans les bras de leur mère, et un vieil homme qui avait passé de nombreuses années à la prison d'Alcatraz a déclaré qu'à son arrivée sur l'île, il avait pris un marteau et réduit la cellule dans laquelle il avait été enfermé en décombres. La prison, l'une des plus tristement célèbres et des plus sadiques qui aient jamais existé, se dressait à l'arrière-plan.

Il y avait de nombreuses nations indiennes différentes, chacune avec sa propre riche culture, traditions religieuses, histoire et folklore. Tout le monde voulait apprendre et s'enseigner mutuellement sa propre histoire et sa propre culture. Ce fut une surprise de découvrir combien d'Amérindiens avaient été élevés dans les villes et ne savaient rien de qui ils étaient. À cet égard, ils ressemblaient beaucoup aux Noirs. La plupart d'entre eux venaient de la côte ouest, alors je leur ai parlé du musée indien et du musée d'histoire naturelle de New York. Soudain, je me suis arrêté net. Je me demandais

comment je me sentirais en entrant dans un musée et en voyant les maisons et les artefacts volés de mon peuple coincés dans une salle d'exposition. Pendant que je parlais, je me suis rendu compte que la plupart de l '«histoire» qu'on m'avait enseignée sur les Indiens était probablement des mensonges inventés par l'homme blanc.

Ce n'est que plus tard, par exemple, que j'ai appris que le scalping était une vieille coutume européenne. Dans les années 1700, l'État du Massachusetts payait l'équivalent de 60 dollars pour un cuir chevelu et la Pennsylvanie, 134 dollars. Ce n'est que plus de cent ans plus tard, en réponse au génocide massif aux mains des Blancs, que les Indiens eux-mêmes ont commencé à scalper. Aucune des petites expositions de musée présentant des tipis et des coiffes en plumes n'avait jamais mentionné comment des hommes, des femmes et des enfants étaient fauchés à Wounded Knee ou comment l'armée américaine avait délibérément donné aux Indiens des couvertures infectées par la variole. En écoutant ces sœurs et frères d'Alcatraz, j'ai réalisé que la véritable histoire de tout peuple opprimé est impossible à trouver dans les livres d'histoire.

Je serai toujours reconnaissant d'avoir eu l'occasion de visiter Alcatraz. Je n'oublierai jamais la confiance tranquille des Indiens alors qu'ils menaient leur vie calmement, même s'ils étaient sous la menace constante d'une invasion par le FBI et l'armée américaine. Ils ne correspondaient à aucune de mes idées préconçues ou aux images stéréotypées diffusées à la télévision et dans les films. Ils ont été très ouverts avec moi et, après un certain temps, nous avons parlé de la lutte en général. Ils avaient beaucoup des mêmes problèmes que nous: l'éducation, l'organisation du combat et la prise de conscience. Ils avaient vraiment le même ennemi, et ils allaient aussi mal que nous, sinon pire. Ils m'ont dit de vérifier Akwasasne à mon retour à New York. C'était un territoire qu'ils avaient libéré à la frontière entre New York et le Canada. Je leur ai dit que s'ils venaient à New York, ils devraient me rendre visite et visiter Harlem. "Sûr. Quand allez-vous le libérer? » ils ont demandé.

Il y avait un million de groupes dans la région de la baie que je voulais visiter. Il y avait tellement d'activité que j'aurais dû passer vingt-huit heures par jour juste pour suivre tout ça. Quelqu'un avec qui j'étudiais s'est arrangé pour que je me connecte avec les Brown Berets, un groupe Chicano qui avait été créé récemment en Californie et au Texas. Ce fut une brève rencontre puisque le frère avec qui j'avais rendez-vous devait être en déplacement. Il m'a raconté certaines des conditions auxquelles ils étaient confrontés et une partie du travail qu'ils faisaient. J'ai toujours pensé au mouvement Chicano comme un mouvement rural plutôt qu'urbain. La plupart des informations que nous avons reçues concernaient la lutte des ouvriers agricoles chicanos et des gens comme Cesar Chavez luttant pour les organiser et abolir les conditions de vie insupportables et les salaires des esclaves pour lesquels ils étaient obligés de travailler. Je ne savais pas que les Chicanos de la ville luttaient contre le chômage, la brutalité policière et les écoles inférieures, tout comme les Noirs. De la même manière que le Black Panther Party essayait d'organiser et de politiser les gangs de rue à Chicago, les Bérets bruns voulaient politiser les gangs de rue Chicano à Los Angeles. Le frère m'a également dit qu'ils avaient beaucoup travaillé autour de Los Siete de las Razas, sept frères Chicano qui avaient été accusés d'avoir tué un policier de San Francisco. (Ils ont été acquittés plus tard.) Je voulais rapper un peu plus de cette affaire parce que je voyais

le même schéma partout - des sœurs et des frères étant enfermés dans tout le pays, accusés d'avoir tué des porcs ou d'avoir conspiré. Le frère a dû courir, cependant. Nous avons promis de nous rebrancher, mais cela ne s'est jamais produit.

Ensuite, je voulais découvrir la Garde Rouge, un groupe de jeunes frères et sœurs révolutionnaires qui luttaient dans le quartier chinois, à San Francisco. J'avais particulièrement hâte de les rencontrer car il était si difficile d'obtenir des informations à leur sujet dans l'Est. La côte ouest a la plus grande population asiatique du pays et je voulais vraiment avoir une bonne idée de ce qui se passait dans les communautés asiatiques. Beaucoup de gens pensent que les Asiatiques ne sont pas victimes de racisme, qu'ils sont des professionnels et des chefs d'entreprise, ignorant que beaucoup sont pauvres et opprimés.

Trouver la garde rouge n'était pas du tout facile. La moitié des gens que j'ai rencontrés n'en avaient jamais entendu parler, et l'autre moitié n'avait qu'une connaissance minimale de qui ils étaient et de quoi ils parlaient. Quelqu'un m'a donné une adresse et comme je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait, j'ai demandé à un frère de me conduire à Chinatown pour chercher leur quartier général. Nous avons fini par nous perdre et n'avons jamais trouvé l'adresse. Au lieu de cela, nous avons fini par manger dans un restaurant chinois et nous nous sommes lancés dans un grand débat. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi une femme noire voulait d'abord se connecter avec des révolutionnaires chinois: «personne ne libérera les Noirs, mais les Noirs»; «Ces Chinois ne se soucient pas de toi et de moi. Tout ce dont ils se soucient, c'est leur propre peuple et ce qui se passe en Chine. Je lui ai dit que je pensais que nous étions nombreux à être dans la même situation difficile et que la seule façon dont nous allions nous en sortir était de nous rassembler et de briser les chaînes. Le frère m'a regardé comme si je parlais d'une rhétorique vide. Certaines des lois de la révolution sont si simples qu'elles semblent impossibles. Les gens pensent que pour que quelque chose fonctionne, il faut que ce soit compliqué, mais bien souvent le contraire est vrai. Nous atteignons généralement le succès en mettant en pratique les simples vérités que nous connaissons. La base de toute lutte est que les gens se rassemblent pour lutter contre un ennemi commun.

Quand j'ai finalement pu rencontrer des frères de la Garde Rouge, c'était plutôt par accident et quelque peu embarrassant. Je traînais dans le parc avec une sœur et des frères de l'Union des étudiants noirs. Nous échangions des expériences, parlions de politique et fumions des récifs. La journée était bleue et belle et nous nous sommes juste assis là à paresser au soleil sans nous soucier du monde, à écouter de la musique rock qui jouait en arrière-plan. J'avais apporté toute une pile de tracts et de journaux de New York pour leur donner. Tout le monde se sentait détendu et doux quand tout à coup un groupe de porcs est descendu sur un groupe de hippies et s'est mis à les battre sans pitié, en leur donnant des coups de pied et en les frappant avec des gourdins. Nous étions tous si hauts, nous nous sommes simplement assis là à regarder, comme si c'était un film ou quelque chose comme ça. Au moment où nous avons réuni nos voix pour crier en signe de protestation, les cochons emportaient les hippies.

Deux frères asiatiques sont venus vers nous et nous ont montré les journaux.

«Vous feriez mieux de vous débarrasser de ceux-ci avant que les porcs ne les voient», a déclaré l'un d'eux. «D'autres sont en route. Si vous avez de l'herbe sur vous, vous feriez mieux de sortir rapidement d'ici.

Nous étions une image de confusion, fourrant des feuilles de papier sous des chemises et dans des portefeuilles. Le frère asiatique a conduit notre cortège à moitié hébété hors du parc.

«Vous avez besoin d'un ascenseur?»

«Ouais, c'est cool.»

"Jusqu'où?"

«Oh, n'importe où. N'importe où d'ici », a répondu l'un de nous. Nous étions trop hauts pour prendre des décisions. Nous nous sommes entassés dans une jeep à l'air branlant. Ils nous ont dit qu'ils nous conduiraient jusqu'à Shattuck Street et nous déposeraient. Pendant que nous conduisions, tout le monde a commencé à parler des cochons qui battaient les hippies. L'image brûlait dans l'esprit de tout le monde.

«C'était un voyage», a déclaré l'un des frères BSU. «Avez-vous vu ces cochons? Je pensais qu'ils allaient tuer ces mecs.

J'étais encore défoncé, me sentant trop abasourdi et étrange pour parler.

«C'est pourquoi nous avons besoin d'une révolution», disait la sœur. «Ils pensent simplement qu'ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent.»

«Qu'est-ce qui a commencé la merde?» quelqu'un a demandé aux frères asiatiques.

«C'était un problème avec une pièce d'identité ou quelque chose comme ça. Ils voulaient juste harceler quelqu'un. Vous avez de la chance qu'ils ne vous aient pas vu en premier.

Nous sommes tous restés silencieux pendant une minute, nous imaginant être battus et emmenés en prison.

«C'est une bonne chose qu'ils n'aient pas vu ces dépliants», a déclaré l'autre frère asiatique. «Ils vous auraient certainement harcelé.»

La sœur, visiblement en colère, s'est lancée dans un rap politique. Tout le monde a en quelque sorte sauté dans la conversation, parlant de la situation dans la communauté noire, de la lutte des étudiants noirs et de la piggishness globale de l'amerika. Tout le monde était dans le rap, nous nous présentant tous comme des militants politiques et des révolutionnaires.

«Êtes-vous les gars dans le mouvement?» nous a demandé l'un des frères asiatiques. Tout le monde a sauté sur l'occasion pour dire oui, en donnant des informations d'identification et en nommant des organisations.

«Tout de suite», ont-ils dit.

Ils nous ont dit qu'ils étaient des cadres de la Garde rouge et qu'ils organisaient une sorte de forum sur la révolution en Chine. Dans mon état d'intoxication à la marijuana, la langue et la confusion, j'ai essayé de leur dire que j'avais essayé d'entrer en contact avec leur organisation pour le vérifier. Le frère qui avait fait la plupart des conversations s'est penché sous le siège et m'a tendu un dépliant indiquant la date et l'heure du forum.

«Assurez-vous de venir nous voir», dit-il. «Mettez ceci quelque part où vous ne le perdrez pas», faisant directement référence à mon état de conscience confus et disjoint. «Vous devriez vraiment faire attention à cette herbe, surtout lorsque vous avez des brochures ou des journaux sur vous. Beaucoup de bons camarades ont été arrêtés comme ça.

«Ouais,» dit l'autre. «Vous devez être vigilant pour faire face à cette situation. Vous devez être discipliné et prêt à affronter l'ennemi à tout moment.

Les frères de la Garde rouge nous ont déposés et nous les avons remerciés et nous avons dit au revoir au milieu d'une grêle de «Right ons» et «Power to the people». En évitant soigneusement les yeux de l'autre, nous avons erré sans but, à la recherche d'un endroit où nous pourrions nous laisser tomber et nous rassembler. Je me sentais coupable et stupide, stupide et politiquement arriéré. J'étais gêné de trébucher dans la rue au milieu de la journée, sans avoir le contrôle total de mes facultés, trop élevé pour faire face à la réalité, encore moins pour la changer. Je me demandais ce que les frères de la Garde Rouge avaient pensé de nous, assis là dans la stupeur, devant être pratiquement conduits hors du parc. Il était évident que mes affaires étaient en lambeaux et que je devais me ressaisir. Si je voulais me qualifier de révolutionnaire, j'allais devoir gagner le titre. J'avais entendu quelqu'un dire que les révolutionnaires se moquaient de la révolution et que c'était le meilleur sommet du monde. «Je vais vérifier si haut,» dis-je à haute voix. "Hein? Qu'est-ce que vous avez dit?" «Rien», ai-je répondu. «Je parlais juste à voix haute.» "Oh," a dit quelqu'un, "je peux le creuser."

Nous nous sommes arrêtés dans un café et avons pris du thé. Tout le monde avait l'air penaud et perdu dans ses propres pensées. Finalement, nous avons fait nos adieux et nous nous sommes séparés. Je suis retourné là où je logeais, me demandant ce que j'allais devoir faire pour devenir qui je devais devenir. La révolution est une question de changement, et le premier endroit où le changement commence est en vous-même.

L'organisation la plus importante sur ma liste à vérifier était le siège du Black Panther Party à Oakland. J'avais beaucoup de respect pour le Parti et j'en avais été fortement influencé, comme presque tout le monde de mon âge que je connaissais. Chaque fois que nous entendions parler de Huey Newton et de Bobby Seale debout devant la structure du pouvoir, nous en giflions cinq et disions: «Ouais!» En ce qui me concerne, les Panthers étaient «baaaaaad». La fête était plus que mauvaise, elle était impeccable. La pure audace de marcher sur le parquet du Sénat de Californie avec des fusils, exigeant que les Noirs aient le droit de porter les armes et le droit à la légitime défense, m'a incité à m'asseoir et à les regarder longuement. Et plus je devenais politique, plus je les appréciais. Panthers n'a pas essayé de paraître tous intellectuels, parlant de la bourgeoisie nationale, du complexe militaro-industriel, de la classe dirigeante

réactionnaire. Ils ont simplement appelé un cochon un cochon. Ils ne parlaient ni de l'armée nationale répressive ni de l'appareil répressif de l'État. Ils ont appelé les cochons policiers racistes et les chiens racistes.

L'une des choses les plus importantes que le Parti a faites a été de faire comprendre vraiment qui était l'ennemi: pas les Blancs, mais les oppresseurs capitalistes et impérialistes. Ils ont sorti la lutte de libération des Noirs d'un contexte national et l'ont replacée dans un contexte international. Le Parti a soutenu les luttes révolutionnaires et les gouvernements du monde entier et a insisté pour que les États-Unis quittent l'Afrique, l'Asie, l'Amérique latine et le ghetto aussi. J'avais appris à connaître certains des Panthers de New York lorsqu'ils ont pris la parole lors des conférences auxquelles nous les avons invitées au Manhattan Community College. Je me suis fait un devoir de passer par certains des bureaux du New York Black Panther Party et j'ai proposé de les aider avec ceci ou cela, tout ce qui devait être fait. J'étais heureux de le faire. J'ai à peine ouvert la bouche. J'ai juste regardé, écouté et travaillé. Certains camarades me demandaient pourquoi je ne m'étais pas joint. «Je le ferai probablement, un jour», répondrais-je toujours.

Quand j'ai entendu à la radio que les Panthers de New York avaient été éclatés, j'étais furieux. Les prétendues accusations de complot étaient si stupides que même un imbécile pouvait les voir. La police a en fait eu l'audace de les accuser d'avoir comploté pour faire sauter les fleurs du jardin botanique. Et les 21 étaient parmi les sœurs et les frères les plus méchants et les plus instruits politiquement du Parti. C'était une insulte. J'ai pensé à rejoindre le Parti à ce moment-là, mais j'avais d'autres choses que je voulais faire et j'avais besoin d'un profil bas pour les db.

Autant j'ai creusé le Parti, autant j'avais aussi de vraies différences avec son style de travail. En ouvrant la porte d'entrée du siège d'Oakland, je me suis senti aussi nerveux à l'idée d'entrer que je l'ai fait à propos des pinschers Doberman qui couraient dans la cour. Un frère a ouvert la porte et j'ai laissé échapper nerveusement que j'étais de New York et que j'étais venu voir la fête. Il a agi comme s'il était heureux de me voir et m'a amené dans une pièce pour rencontrer quelques-uns des autres Panthers. Un groupe de sœurs et de frères était assis autour de la pièce, riant et parlant. Ils m'ont salué avec désinvolture, passant sur une chaise pour m'asseoir. Artie Seale était là et je devais me contrôler pour ne pas la regarder. Je me demandais comment elle se sentait avec son mari en prison, étant traînée, ligotée et bâillonnée à kourt. J'ai reconnu les noms des autres. C'était étrange d'être là dans une pièce avec ces gens. C'était comme s'asseoir sur les pages d'un livre d'histoire.

Ils m'ont posé des questions sur New York, et je leur ai dit ce qui se passait avec les étudiants noirs du Manhattan Community College, CCNY, et le mouvement étudiant noir en général, le mouvement anti-guerre, les ouvriers noirs de la construction et tout autre travail auquel j'étais impliqué à le temps. Je leur ai dit que j'avais fait du travail pour les Panthers de New York et j'ai couru une liste de ceux que je connaissais. Quelqu'un m'a demandé pourquoi je n'avais jamais rejoint le Parti.

À moitié bégayant, je leur ai dit que j'y avais pensé mais que j'avais décidé de ne pas le faire. "Pourquoi?" tout le monde voulait savoir. C'était difficile pour moi de le dire parce que je ressentais tellement d'amour et de respect pour les sœurs et les frères assis là, mais je savais que je me détesterais si je ne disais pas ce que j'avais en tête: que j'avais été éteint en passant, les porte-parole du Parti ont dit aux gens que leur attitude avait souvent été arrogante, désinvolte et irrespectueuse. Je leur ai dit que je préférais la manière polie et respectueuse dont les militants des droits civiques et les musulmans noirs parlaient aux gens plutôt que le style arrogant et foutu qui était populaire à New York. J'ai dit qu'ils insultaient trop et rebutaient beaucoup de Noirs qui, autrement, répondraient à ce que le Parti disait.

Quand j'eus fini, j'attendis nerveusement, m'attendant pleinement à ce qu'ils sautent partout sur ce que j'avais dit. À ma grande surprise, personne ne l'a fait. Tout le monde a convenu que si c'était en fait la façon dont les membres du Parti entretenaient des relations avec le peuple, ils devraient changer immédiatement. L'une des sœurs a souligné qu'il y avait une crise de leadership dans la section de New York causée par l'arrestation et l'emprisonnement du Panther 21. Tous les membres du mouvement savaient bien que la police de New York avait enlevé les plus expérimentés, capables, et les dirigeants intelligents de la succursale de New York et ont exigé une rançon de 100 000 dollars pour chacun d'eux. Un des frères a expliqué que les Panthers étaient confrontés au même problème dans tout le pays à cause de la persécution des porcs. Nous avons passé le reste de l'après-midi à rapper sur la lutte des Noirs à New York et aux États-Unis en général. J'étais profondément dans une discussion sur la stratégie et la tactique quand Emory Douglas est entré. J'étais aussi heureux qu'une abeille dans une usine de pollen de le rencontrer. J'ai beaucoup creusé ses œuvres et j'avais même collé un morceau qu'il avait écrit sur l'art révolutionnaire sur la porte de mon placard. Nous nous sommes entendus tout de suite et, quand tout le monde a fini de rapper, il m'a emmené voir comment le journal Black Panther était monté.

J'ai été vraiment impressionné par les Panthers d'Oakland. Après ma première visite, je me suis rendu régulièrement dans leurs bureaux. J'ai visité certaines des autres succursales de la région, j'ai parlé aux gens et j'ai posé ma tonne habituelle de questions. J'ai passé quelques nuits à travailler au centre de distribution du journal du Parti, situé dans le quartier de Fulton à San Francisco. C'était un voyage! Les papiers ne seraient récupérés à l'imprimeur que tard dans la soirée, et les gens travaillaient jusqu'aux petites heures pour les trier et les préparer en vue de leur distribution dans les bureaux de Panther dans tout le pays. Les Panthers y travaillaient, mais la majorité semblait être des sœurs et des frères du quartier qui venaient de passer pour donner un coup de main aux Panthers. Il y avait beaucoup de jeunes et quelques sœurs et frères âgés. Tandis que nous emballions les papiers dans des liasses, imprimions les adresses et comptions les papiers, nous chantions des chants de panthère et des chants de marche. De temps en temps, quelques-uns sortaient pour siroter un petit chien amer. C'était censé être une invention Panther faite de porto rouge et de jus de citron. Ce n'était pas trop mal, une fois que je m'y suis habitué, et à 1 heure du matin, j'ai adoré. Travailler sur la distribution du papier ne semblait même pas être du travail - c'était plus comme une fête. Quelqu'un m'avait toujours ramené à la maison et je tombais dans un sommeil heureux en me sentant rafraîchi et renouvelé.

Il a été éclaboussé à travers les journaux, hurlant à la radio, et pourtant je n'arrivais toujours pas à y croire. Le visage du jeune homme sérieux avec l'arme a refusé de quitter mes pensées. J'ai dû ramasser le même journal et le poser cent fois. Cette merde était sérieuse! Dix-sept ans avec un fusil sous son imperméable. Dix-sept ans et prenant la liberté en ses propres mains. Dix-sept ans et défiant toute la structure du pouvoir des porcs en Amérique. Dix-sept ans et mort. Des larmes que je ne savais même pas que j'avais coulées. J'ai téléphoné pour trouver quelqu'un qui pourrait tout expliquer. Qui était Jonathan Jackson? Qui était le jeune homme qui est venu libérer un prisonnier noir révolutionnaire, tenant en otage un procureur et un juge de porc en criant: «Nous sommes les révolutionnaires! Libérez les frères Soledad avant 12h30 »? Qui était-il?"

Je n'avais que vaguement entendu parler des frères Soledad. Un frère qui savait tout sur l'affaire me l'a raconté. Trois prisonniers noirs non armés ont été abattus dans la cour par un garde blanc. Un grand jury a jugé qu'il s'agissait d'un «homicide justifiable». Après le verdict, un garde blanc a été retrouvé mort. Trois prisonniers noirs politiquement conscients ont été accusés du meurtre et jetés à l'isolement. Ils risquent tous la peine de mort. John Clutchette, Fleeta Drumgo et George Jackson étaient les frères accusés du meurtre. George Jackson, un brillant théoricien et écrivain révolutionnaire, était le frère de Jonathan Jackson.

Je ne pouvais pas tout sortir de ma tête. Pourquoi des hommes et des femmes adultes vivaient-ils alors que Jonathan Jackson était mort? Quel genre de rage, quel genre d'oppression et quel genre de pays ont façonné ce jeune homme? Je me sentais coupable d'être en vie et en bonne santé. Où était mon arme? Et où était mon courage?

J'avais les yeux secs quand j'ai assisté aux funérailles. Il y avait des centaines de personnes. Nous pouvions à peine entrer dans l'église. Ils ont installé un haut-parleur à l'extérieur pour que les gens puissent entendre le sermon. Les Black Panthers, solennelles et déterminées, marchaient en formation militaire. J'étais tellement, tellement content qu'ils soient là. Les Noirs ont besoin de quelqu'un pour nous défendre ou nous serons toujours des victimes. Je tenais mes bras très près de moi, me sentant un peu démêlé. La vie pour nous devient si moche. Si je reste victime, cela me tuera, ai-je pensé. Il était temps pour moi de rassembler ma merde. Je voulais faire partie de ceux qui se sont levés. C'étaient des moments graves.

Angela Davis courait pour sa vie. Ils l'avaient mise en contact avec Jonathan Jackson, l'ont accusée d'enlèvement et de meurtre au kourthouse, même si elle n'était nulle part sur le plateau. Ils l'ont accusée de meurtre parce qu'ils ont affirmé que certaines des armes utilisées lui appartenaient. C'était l'une des plus belles femmes que j'aie jamais vues. Pas physiquement, mais spirituellement. Je savais qui elle était, car j'avais gardé des coupures d'elle dans mon dossier. Elle était la sœur qui avait été licenciée de son travail d'enseignante dans une université de Californie parce qu'elle disait à tout le monde qu'elle était communiste et que s'ils n'aimaient pas ça, ils pouvaient aller en enfer.

Mais je n'ai pas été surpris. Ils accuseront les Noirs de n'importe quoi, en utilisant n'importe quelle excuse fragile. Nous étions très heureux qu'ils ne l'aient pas

attrapée. J'espérais qu'ils ne le feraient jamais. L'air était chargé, tout se passait si vite et je n'étais plus aveugle. Je voyais les choses correctement, je les voyais plus clairement que jamais. J'avais tellement de choses à faire. Si vous êtes sourd, muet et aveugle à ce qui se passe dans le monde, vous n'êtes pas obligé de faire quoi que ce soit. Mais si vous savez ce qui se passe et que vous ne faites rien d'autre que de vous asseoir sur le cul, alors vous n'êtes rien d'autre qu'un punk.

J'ai essayé d'expliquer ce que je ressentais à certaines des personnes que je connaissais. Je voulais lutter à plein temps. Ils m'ont exhorté à rejoindre le Panther Party. J'ai repris dans ma tête toutes les critiques que j'avais de la fête. Ils avaient dit: «Vous serez bon pour le Parti, et le Parti sera bon pour vous. Le Parti est aussi fort que son peuple. » Cela avait beaucoup de sens pour moi. Pour la première fois depuis des mois, je me suis sentie calme et sûre de ce que j'allais faire. Je leur ai dit que la première chose que j'allais faire à mon retour à New York était de rejoindre le Parti.

J'y ai pensé tout le long du chemin du retour. De toutes les choses que j'avais voulu être quand j'étais petite, un révolutionnaire n'en faisait certainement pas partie. Et maintenant, c'était la seule chose que je voulais faire. Tout le reste était secondaire. Il m'est venu à l'esprit que même si je voulais devenir un révolutionnaire plus que toute autre chose au monde, je n'avais toujours pas la moindre idée de ce que je devrais faire pour le devenir.

Chapitre 14

Vous êtes la propriété du gouvernement fédéral maintenant », m'a dit l'un des maréchaux comme s'il le croyait vraiment. «Nous vous emmenons au MCC [la prison fédérale, le centre correctionnel de Manhattan] où vous resterez pendant que vous serez jugé pour vol de banque.» C'était le 5 janvier 1976, quinze jours après avoir été acquitté de l'accusation d'enlèvement à Brooklyn Supreme Kourt; j'étais toujours sur Rikers Island. Il s'occupa de m'attacher avec ce qui semblait une quantité infinie de chaînes et de chaînes. Un autre maréchal à l'air stupide m'a dit à quel point il était désolé de me revoir. Il a dit que je lui avais donné l'enfer la dernière fois. Je ne l'ai même pas reconnu. Il a dit qu'il avait travaillé sur le dernier, autre procès pour cambriolage de banque et qu'il s'était fait «mâcher» parce que je suis tombée enceinte. «Vous avez été piégé», lui ai-je dit. Il m'a regardé tout stupide, se grattant la tête. "Yeah Yeah. C'est exact." J'ai commencé à rire. Même les autres marhsals ont commencé à craquer. «Ce n'est pas si drôle», dit-il. «J'ai perdu mon éloge qui est resté dans mon dossier.» J'ai ri encore plus fort.

La seule façon de décrire le MCC est le gris moderne, avec des touches de peinture colorée ici et là. C'est l'un de ces horribles bâtiments de forteresse du centre-ville, antinature, antihumain et froid pour tous les sens. Il n'y avait pas d'air frais parce que tout le bâtiment était climatisé, et la seule lumière naturelle provenait d'étroites fentes de verre coupées dans le côté du bâtiment et câblées avec des alarmes. Les gardes ressemblaient à des robots de l'ère spatiale, avec des blazers bleus, des pantalons gris, des talkies-walkies et des bips. Après avoir reçu l'uniforme standard pour femmes (une

combinaison jaune et des chaussures de tennis), j'ai été conduit dans la section féminine. À ma grande surprise, j'ai été placé dans la «population générale», on m'a donné une clé de ma cage et on m'a dit qu'il n'y avait pas de temps de «verrouillage». Nous étions censés rester près des portes des cellules à différents moments de la journée pour être comptés. La section des femmes était une zone relativement petite, comprenant une zone centrale pour les repas et les loisirs, une salle de télévision et trois niveaux sur deux niveaux. Il y avait quelques bureaux, une ou deux pièces qui servaient de salles de classe, et c'était tout. Le seul autre endroit où les femmes pouvaient aller, de temps en temps, était de se divertir sur le toit, qui était recouvert d'énormes barres anti-hélicoptères métalliques.

Après avoir passé plus d'un mois dans ce petit endroit confiné, les femmes escaladaient les murs, et je suis sûr que les hommes ressentaient la même chose. Quelques-uns des prisonniers fédéraux étaient très occupés, avec de l'argent et des relations; ils avaient été arrêtés pour des crimes plus «sophistiqués» que le prisonnier d'État moyen. Mais la majorité était pauvre, noire ou du tiers monde, tout comme dans les prisons d'État. Mais comme dans la rue, l'argent parle. Beaucoup d'hommes à l'étage d'honneur, qui était au même étage que les femmes, avaient de l'argent, et la rumeur disait qu'ils enverraient leurs gardes préférés pour leur acheter de la nourriture chinoise ou italienne ou les envoyer à l'épicerie fine juive, selon leur humeur. Un trafiquant de drogue se rendait fréquemment à la section des femmes aux petites heures du matin pour des visites conjugales avec sa femme. Étant donné que les hommes de la salle d'honneur étaient en contact avec les femmes, beaucoup ont essayé de les acheter en leur envoyant d'énormes quantités d'articles de mémoire. D'autres ont essayé d'impressionner les femmes avec de grandes histoires sur ce qu'elles avaient arnaqué ou sur leur taille dans la rue. J'étais assis sur le banc avec ce type blanc, à attendre qu'ils m'emmènent à Kourt un matin, et il parlait constamment d'un et deux millions de dollars qu'il avait conclus. Il était une sorte d'escroc, arrêté pour fraude boursière. «Tu ne devrais pas être ici», lui ai-je dit. «Vous devriez être à la Maison Blanche avec tous les autres grands escrocs.» «J'essayais», a-t-il dit, «j'essayais comme un diable.»

Il y avait deux sœurs que je connaissais de Rikers. J'étais vraiment content de les voir tous les deux. Skeets était une soeur forte et debout qui gardait la bouche fermée, s'occupait de ses affaires et ne prenait aucune merde à personne.Elle était une personne vraiment chaleureuse, généreuse et ouverte, et maintenait beaucoup d'humanité, même si elle faisait face à un morceau de temps sur une affaire de vol de banque. J'ai été choqué quand je suis tombé sur Charlie, que j'avais connu sur Rikers sous le nom de Charlene. Elle avait complètement changé. Elle n'était plus la jeune sœur mince et ronde que j'avais connue sur le rocher. C'était comme si elle avait vieilli du jour au lendemain. Elle avait écrit de la poésie à la dynamite et avait fait partie de notre groupe de théâtre. Mais cette fois, elle avait été arrêtée pour violation de la libération conditionnelle pour un détail technique et ne se souciait plus de rien. Elle était amère et fatiguée et toute son attitude peut être résumée dans les deux mots qu'elle a fréquemment utilisés: «Shove it». Elle m'a dit que sa liberté dépendait du fait qu'elle réussisse ou non un test d'équivalence au lycée. Tout le monde l'a encouragée à étudier, mais elle ne semblait plus s'en soucier. Elle a dit qu'elle était fatiguée de sauter à travers des cerceaux et qu'elle ne se souciait pas de ce qui s'était passé. J'ai compris ce qu'elle ressentait, mais je détestais la voir si amère et si blessée et nulle part où aller avec, rien

de positif auquel l'appliquer. Je voulais l'aider, mais je ne savais pas comment, et je n'allais être là que pendant une minute chaude. La seule chose qui l'a stimulée était la lutte dans laquelle les femmes se sont engagées pour améliorer les soins médicaux à la prison.

À l'époque, la situation sanitaire était horrible. Les femmes sont sorties de la rue et n'ont subi aucun examen physique, aucun test, rien du tout. Ils avaient du mal à voir des gynécologues et à satisfaire leurs besoins les plus élémentaires, médicaux ou autres. Puisque nous étions une infime minorité de la population carcérale, nos besoins ont été ignorés. Les femmes se sont réunies et ont écrit des plaintes au directeur. Charlie était l'une des femmes qui travaillaient le plus dur pour obtenir de meilleures conditions médicales. C'est un peu ironique quand j'y pense maintenant. Un peu plus d'un an plus tard, j'ai appris sur la vigne de la prison que Charlene était décédée d'un cancer de l'utérus non diagnostiqué.

Le procès pour vol de banque dans le Queens, pour lequel j'étais ici, a été l'un des procès les plus fous que j'ai jamais traversés. Nous venions tout juste de terminer l'affaire du kidnapping de Brooklyn et je n'avais pas du tout hâte de reprendre mon procès si tôt.

Depuis presque trois ans, maintenant, Evelyn avait travaillé sur mes cas. en continu. Elle avait quitté son emploi de professeur à la faculté de droit de l'Université de New York le jour où j'ai été arrêté sur l'autoroute à péage pour devenir mon avocat. L'une des rares affaires qu'elle avait acceptées depuis mon arrestation - principalement pour gagner de l'argent - était prête à être jugée et elle ne pouvait plus le reporter. J'ai donc dû trouver quelqu'un d'autre pour mon procès. Certains frères et sœurs m'ont recommandé Stanley Cohen. Ils ont dit qu'il était un bon avocat et qu'il ferait du bon travail dans ce genre d'affaires. J'étais hésitante parce que j'avais toujours eu des avocats noirs qui me représentaient. J'ai senti qu'ils seraient probablement plus compréhensifs et plus sensibles à la situation à laquelle je faisais face. Je ne parle d'aucun vieil avocat noir, car certains d'entre eux gagnent beaucoup d'argent et pensent comme Richard Nixon. Je parle de ceux qui sont préoccupés par le sort des Noirs.

J'étais particulièrement sensible à la question après des mois à écouter certaines des sœurs de Rikers. Ils ont été tellement soumis à un lavage de cerveau qu'ils ont pensé qu'un avocat blanc, n'importe quel avocat blanc, valait mieux qu'un avocat noir. Ils ressentaient également la même chose à propos des médecins blancs, des dentistes blancs, des enseignants blancs, etc. «Je n'irai pas au tribunal sans avocat noir», disaient-ils. «Je veux que je soit un avocat blanc qui soit amical avec le juge et qui ne le rendra pas fou.» J'ai essayé de leur dire que la couleur de leur avocat importait peu, si l'avocat allait contre le juge et se battait vraiment pour le client, le juge allait devenir fou. Peu d'accusés noirs, voire aucun, n'ont jamais été libérés parce que le juge aimait leur avocat. Si vous aviez un sou pour chaque fois qu'un juge et un avocat de la défense s'asseyaient pour déjeuner et discutaient d'un client noir pourrissant en prison, vous seriez en mesure d'arrêter de travailler et de vivre de l'intérêt.

J'ai décidé de parler avec Cohen et de voir si je pensais qu'il serait bon pour l'affaire. Stanley était un homme d'âge moyen, juif et fiesté qui me rappelait en quelque sorte WC Fields. Il avait une séquence dramatique en lui et pouvait changer le ton et l'humeur de sa voix de l'indignation à la supplication en quelques secondes. Il avait une

longue liste d'acquittements dans son dossier et racontait des histoires amusantes sur les stratégies qu'il avait utilisées dans tel ou tel procès. Il avait autrefois été membre du parti communiste et continuait d'avoir une politique progressiste. «Pourquoi aimez-vous être criminaliste?» je lui ai demandé. «Comment pouvez-vous vous battre dans le système kourt, sachant à quel point le racisme et l'injustice sont impliqués?» C'était une question chargée, posée là-bas pour voir comment il y répondrait. Je m'attendais à ce qu'il dise quelque chose comme si quelqu'un devait le faire, quelqu'un devait faire le sacrifice. «J'aime gagner», a-t-il déclaré. «Je le fais parce que j'aime gagner.» Je l'ai aimé et j'ai décidé que je voulais qu'il me défende dans l'affaire du vol de banque.

Evelyn a donné à Stanley les transcriptions du moment où j'ai été battu à Kourt par les maréchaux américains qui essayaient de me photographier, ainsi que tous les autres documents de son dossier, et a travaillé avec lui sur la stratégie du procès. Andrew Jackson avait plaidé coupable, donc j'étais seul en procès. Tout était rush, rush, rush. Le train sifflait et il avait hâte de me faire remonter la rivière. Le nouveau juge affecté à l'affaire voulait que l'affaire soit finie et il voulait que cela se termine rapidement. Nous voulions interroger les candidats jurés sur leurs opinions, ce qu'ils avaient vu et entendu dans les médias, etc. Le juge était déterminé à ne pas tenir un long voir-dire, et nous avons donc fait des compromis. Un questionnaire a été composé posant certaines des questions que nous avons soumises et d'autres que le procureur a soumises. Après avoir examiné les réponses, nous devions choisir ou éliminer les jurés, en posant des questions supplémentaires au besoin. Certaines des réponses étaient si contradictoires et une telle étude sur le niveau du racisme en Amérique qu'il faudrait un livre juste pour en rendre compte. Dans cent pour cent des cas, nous avons pu dire si le candidat juré était noir, blanc ou «autre», simplement en lisant les réponses.

Le procès avait une sensation légère. Tout le monde avait en quelque sorte décidé que nous allions profiter du combat et nous battre aussi fort que possible, sans se soucier de savoir si nous allions gagner ou perdre. Je ne pense pas qu'il y ait eu un seul d'entre nous, à l'exception peut-être d'Afeni Shakur, qui pensait vraiment que nous allions gagner. Afeni, qui travaillait comme assistante juridique, n'arrêtait pas de me dire: «Nous allons gagner celui-ci, Assata.» Mais je suis sûr que je n'y croyais pas. Ils avaient pris une photo bancaire d'une femme en train de cambrioler une banque, imprimé mon nom sous celle-ci comme étant positivement identifiée, puis placé cette photo dans les journaux, les stations de métro et, je pense, même sur les côtés des bus. Ils ont fait publier cette photo dans toutes les banques de New York. Il n'y avait personne à New York qui allait à la banque, prenait le métro ou marchait dans les rues sans avoir vu cette photographie avec mon nom imprimé en dessous mille fois. Il n'y avait même aucun moyen de compter combien de fois cette image avait été diffusée à la télévision, le présentateur criant mon nom. Le public avait été tellement saturé de cette image que je trouvais fou de prendre ce procès au sérieux. Après que Stanley ait été au courant de certains faits, je lui ai demandé quelles étaient, selon lui, mes chances. «Je mentirais si je vous disais qu'ils avaient l'air bien. En réalité, ils ont l'air assez moche. Mais, je te crois, et je vais me battre pour toi. Et croyez-moi, j'aime me battre. Nous avons convenu que j'agirais en tant que coconseil sur l'affaire. «Vous êtes un mauvais avocat», me disait-il à chaque fois que nous nous disputions sur une stratégie, «mais vous êtes meilleur que de nombreux avocats que je connais qui ont passé le barreau.

L'atmosphère était électrique. Le kourtroom était rempli chaque jour de sœurs et de frères venus assister au cirque. Je ne pouvais pas arrêter de regarder. J'ai toujours dit que la meilleure chose à propos d'un procès est de voir et de sourire aux spectateurs. Voir autant de belles personnes dans le kourtroom nous a donné l'impulsion dont nous avions besoin pour descendre et nous occuper des affaires. J'ai ressenti cela pendant tous mes essais, mais ce procès avait une atmosphère qui le rendait encore plus spécial. Des gens de partout dans la communauté noire sont passés. Les sœurs et frères musulmans ont apporté leurs tapis de prière et se sont mis à prier dans le couloir du kourthouse. Les gens ont amené leurs enfants, expliquant ce qui se passait. Une petite fille a brisé tout le kourtroom quand elle a demandé à haute voix: «Est-ce que c'est le cochon fasciste, maman?» pointant vers le juge. C'était comme si des Noirs venaient de s'emparer du kourtroom, faisant savoir à tout le monde qu'ils regardaient ce qui se passait.

La première chose que nous avons faite a été de demander une programmation. La façon dont j'avais été «identifié» était à partir d'une photo. Le FBI avait sélectionné ma photo dans le «recueil de cas militants». Ce livre contenait les photographies de tous les «militants» que le FBI voulait envoyer en prison. Après avoir sorti ma photo du «recueil de cas militants», ils l'ont mise avec quelques autres photos de femmes. Bien sûr, le mien, un coup de gueule, était le seul avec des chiffres sur le devant. Le reste était normal. Le FBI a ensuite montré ce groupe de photos aux témoins du vol et leur a demandé d'identifier quelqu'un qui «ressemblait un peu» ou «ressemblait» à la femme qui avait volé la banque. Deux des personnes qui étaient à la banque ont signé des affidavits disant que la photographie avec les chiffres dessus, ma photo de tasse, ressemblait un peu à la femme. Les autres qui se trouvaient à la banque au moment du vol n'ont pas fait une telle identification. Nous avons dit au juge que nous voulions une formation parce que nous pensions que l'identification initiale de moi en tant que voleur de banque était suggestive et entachée. Mais avant que le juge n'ait organisé la formation, le procureur a appelé l'un des soi-disant témoins à témoigner. Puisque j'étais la seule femme noire assise dans le fauteuil de l'accusé, il m'a bien sûr identifié. Nous avons protesté contre la procédure, mais le juge a quand même admis son témoignage. Nous avons finalement organisé une file d'attente et, bien sûr, les autres soi-disant témoins ont choisi une autre femme.

Puisque la partie d'identité avec photo de l'affaire était basée sur rien de plus que «tous les nègres se ressemblent», le FBI a essayé d'utiliser des preuves «scientifiques» pour obtenir une condamnation. Leur projet de superposer la photo de surveillance bancaire sur ma photo a échoué car ils n'avaient qu'une seule photo de moi prise sous le même angle que la photo du vol de banque. C'était l'une des photographies prises quand ils m'ont agressé dans la kourtroom avant le début du procès quand j'ai refusé de les laisser prendre ma photo. Le FBI avait bloqué les visages et les mains des maréchaux et des agents du FBI qui m'étouffaient et m'agressaient. Ils avaient recadré l'image pour que la seule chose que le jury puisse voir était mon visage. Mais l'expression de mon visage sur la photo était telle qu'il était difficile pour eux de convaincre le jury de quoi que ce soit d'autre.

Le FBI a donc eu une idée géniale. Ils ont fait venir un mec du FBI qui a dit qu'il était un expert dans l'identification des photographies en les examinant au microscope. C'était un vrai pro, lisse comme de la graisse. Il avait des graphiques, des diagrammes et tout le

reste, et je craignais à mort que le jury choisisse cette merde. Il avait l'air vraiment bien, jusqu'au moment du contre-interrogatoire. Il s'est avéré qu'il était un spécialiste de la paléontologie et qu'il avait passé beaucoup de temps à étudier les roches. Il a tenté de prétendre que son expertise dans l'examen des roches lui permettait d'identifier les personnes. En contre-interrogatoire, toute son «expertise» soigneusement construite s'est transformée en un tas de pierres, et cette nouvelle percée technique dans la lutte contre la criminalité s'est avérée être rien d'autre qu'une fraude. Parce que l'accusation avait été autorisée à présenter cette nouvelle preuve «scientifique», le juge a dit que nous avions le droit de trouver un expert photographique pour réfuter le témoignage Puisque je n'avais pas un sou, le kourt a accepté de payer. Le jour où notre expert en photographie a témoigné, je me suis effondré sur le siège. C'était un vrai mec blanc qui avait l'air d'être abonné au Reader's Digest. Mais le gars avait des références en photographie d'un kilomètre et demi, et à la façon dont il parlait, vous pouviez dire qu'il aimait la photographie et qu'il était furieux de ce que le FBI essayait de faire. Il a expliqué au jury le processus chimique de la photographie et que ce que l'agent du FBI a dit était absolument impossible. Il a dit que si vous regardez une photographie sous une micro-carte, tout ce que vous verrez, ce sont des petits points. Son témoignage était si exact et ses faits si réunis que le procureur a à peine pris la peine de le contre-interroger.

Le capsuleur est venu lorsque le directeur de la banque s'est présenté pour témoigner en mon nom. Il a dit que je n'étais certainement pas la femme qui avait volé la banque et que le voleur avait une taille et un poids différents des miens. On pouvait voir le procureur se glisser tranquillement sous sa table. Son dernier espoir était la somme.

Dans sa déclaration finale, il a tenté de compenser tout ce qu'il n'avait pas prouvé par la preuve. Il m'a dépeint comme un monstre diabolique et complice. Il a dit au jury que je cachais le fait que j'avais de gros bras gras comme la femme qui a été montrée en train de cambrioler la banque, que je cachais mes bras parce que je n'avais pas porté de robe sans manches en kourt (le procès s'est déroulé au milieu de janvier). Pendant qu'il parlait, j'ai retroussé poliment mes manches juste là dans le kourtroom, exposant mes bras très fins. Quand il est arrivé à la dernière partie de sa clôture, il est devenu étrangement confiant. «Mesdames et messieurs du jury, cette femme est très intelligente, très complice. Elle a essayé de tromper ce jury de toutes les manières. Mais elle a commis une erreur, mesdames et messieurs, elle a commis une erreur fatale. Il a ensuite brandi une photo de la femme en train de voler la banque et, de l'autre main, il a brandi ma photo de prise de vue. «Elle a commis une erreur», répétait-il sans cesse. «Elle a oublié de changer ses boucles d'oreilles. Elle porte les mêmes boucles d'oreilles.

Le procureur a été si dramatique. La scène était tout droit sortie du cinéma. On pouvait dire qu'il avait regardé l'émission tardive. La femme à la banque et moi portions des créoles. Lorsque Stanley a résumé, il a simplement dit: «Est-ce que toutes les femmes de la salle d'audience qui ont des créoles, s'il vous plaît, se lèvent? La moitié des femmes se sont levées.

Pendant que le jury était en train de délibérer, je faisais des allers-retours dans le enclos. «Ils vont me condamner de toute façon», ai-je dit à Afeni. «Ils n'écoutaient probablement même pas. "Ce jury ne va pas vous condamner, Assata," répondit Afeni. «N'as-tu pas vu les visages de ces jurés, en particulier les noirs?» C'était vrai, je les avais vus me regarder différemment après que la vérité ait commencé à sortir. Et je

savais que les jurés noirs dans la salle de délibération feraient toute la différence dans le monde. Si rien d'autre, ils rappellent à certains des Blancs les plus racistes que les Noirs sont des êtres humains. C'est dommage que trop de Noirs essaient d'éviter le devoir de juré, au lieu d'essayer de ralentir le chemin de fer. Souvent, c'est une question d'économie simple. Les Noirs ont souvent le sentiment qu'ils ne peuvent pas se permettre de siéger à un jury, que l'argent qu'ils perdraient signifierait un sacrifice pour leur famille. Et ils ont probablement raison. Mais le fait de siéger à un jury peut signifier que le fils ou la fille de leur voisin ne finit pas par frire dans la chaise électrique ou pourrir derrière les barreaux.

Un verdict avait été rendu. Je pouvais dire ce que c'était avant même d'entrer dans le kourtroom. Les porcs étaient bouleversés, pour le dire légèrement. La gardienne qui m'accompagnait tous les jours à Kourt semblait heureuse. Le jury a lu le verdict. Acquittement. Le kourtroom éclata d'une vive acclamation. Le juge a simplement renoncé à demander l'ordre. Il a dû attendre que les cris s'éteignent. C'était long à venir. Tous les spectateurs sautaient en se serrant les uns les autres. Les maréchaux m'ont fait sortir de la salle d'audience et m'ont menotté. Ils m'ont ramené à Rikers Island où j'ai été mis à l'isolement.

Chapitre 15

Une abondance d'énergie a pénétré dans le bureau du Black Panther Party sur la Septième Avenue. Si une lumière avait été branchée sur moi, je suis sûr que j'aurais éclairé la moitié de Harlem. J'étais excité et impatient d'y aller. Quand j'ai rejoint le BPP, j'étais déterminé à lui donner tout ce que j'avais.

L'officier du jour m'a donné un formulaire à remplir. Il n'a pas pu trouver la deuxième feuille, alors je suis retournée avec lui pour la chercher. Il fouillait dans un classeur qui était dans un état anti-ordre. C'était un désordre complet. J'ai offert de l'arranger pour lui et le frère a consenti. En une minute, j'étais à genoux dans le papier, indexant et mettant tout dans l'ordre alphabétique. Une fois que les «fichiers de sécurité» de tout le monde ont été classés, j'ai découpé les marqueurs d'index d'un dossier de Manille, en pensant au laxisme de la sécurité. Je venais de sortir de la rue et ils m'ont laissé parcourir tous les dossiers. J'ai expliqué le nouveau système au frère, heureux au moins que l'expérience acquise dans tous ces emplois de bureau ennuyeux ait été mise à profit de manière révolutionnaire.

Le même soir, j'étais dans le bus pour Philadelphie. Le Parti avait appelé à une convention constitutionnelle pour rédiger une nouvelle constitution qui garantirait les droits des pauvres et des opprimés et serait antiraciste et antifasciste. Nous assistions à la session plénière de la convention qui se tiendra plus tard à DC. Cette session était une fin définitive. Les esprits de tout le monde montaient en flèche. Cela m'a coupé le souffle de voir tous ces révolutionnaires se lever et dire les choses comme elles l'étaient. J'étais heureux comme un chien à Boneville. Ma «chambre d'hôtel» était une table de billard au sous-sol d'une église. J'ai mieux dormi qu'une princesse sur vingt matelas.

Quand je suis rentré à New York, j'ai été affecté au cadre médical. Joan Bird était mon superviseur immédiat. Elle avait été étudiante en sciences infirmières et était l'une des accusées dans l'affaire New York Panther 21. Elle était libérée sous caution de 100 000 $ et occupée à travailler sur le procès. Elle avait été battue, torturée et pendue la tête en bas à la fenêtre d'un poste de police. Elle avait de grands yeux doux, des lèvres nerveuses et le visage de quelqu'un qui avait été forcé de grandir trop tôt. Elle m'a rappelé quelqu'un qui avait mené une vie très protégée et puis, tout à coup, s'est retrouvée dans le monde froid et cruel. Elle était un peu timide et je me sentais désolée pour elle parce qu'elle semblait être sous tellement de pression. Elle prenait tout à cœur; rien ne semblait glisser de son dos. Elle s'inquiétait pour tout et pour tout le monde. Elle risquait une peine de trente ans de prison, alors je devais faire la majeure partie du travail du cadre médical, et elle s'en inquiétait à ce sujet.

Le cadre médical était responsable des soins de santé des Panthers. Nous avons pris des rendez-vous médicaux et dentaires pour eux et leur avons enseigné les premiers soins de base afin qu'ils puissent aider les gens en cas d'urgence. Périodiquement, nous installions une table au coin de la rue et donnions des tests TB gratuits ou donnions des informations sur la drépanocytose. C'était aussi mon travail de travailler avec les étudiants en médecine et les médecins noirs sur lesquels nous comptions pour nous aider à mettre en place une clinique gratuite à Harlem. Le Panther Party avait acheté un brownstone sur la 127th Street, et dès qu'il aurait été rénové, nous avions prévu d'ouvrir une clinique gratuite là-bas.

Chaque semaine, tous les membres du cadre médical des branches du Bronx, de Brooklyn, de Harlem, de la Jamaïque et de Corona se réunissaient au ministère de l'Information du Bronx. Lors de mon premier voyage au ministère, j'ai emporté une grosse pile de journaux Panther. J'étais un mauvais vendeur de papier, et la plupart du temps, je demandais à certains de mes bons amis de participer et de les acheter. Ensuite, nous les donnions aux gens.

Le chef du cadre médical était Alaywa, et dès le premier instant, elle a gagné mon respect et mon admiration. Elle était sérieuse à propos de tout ce qui concernait les Noirs, mais en ce qui concerne leur santé, elle était une fanatique. Elle a exigé que nous prenions notre travail au sérieux, et malheur aux cadres médicaux qui se sont présentés à la réunion hebdomadaire sans rien sur leurs rapports d'étape. Alaywa avait une petite fille, mais elle a néanmoins fait le travail de deux personnes.

J'ai été expulsé du Parti, cependant, la première nuit après la réunion des cadres médicaux. Quand je suis sorti de la réunion, ma pile de papiers Panther avait disparu. J'ai demandé aux alentours, mais personne ne les avait vus. Enfin, Robert Bey, le chef de toute la branche de la côte Est du Parti, a déclaré qu'il les avait vus.

"Où sont-elles?" J'ai demandé.

«Je les ai jetés.

"Que voulez-vous dire, vous les avez jetés?" ai-je demandé, pensant que c'était une sorte de blague.

«Je les ai jetés», a-t-il insisté. «Tu sauras que tu n'es pas censé laisser les papiers ici sur le bureau. Cela vous apprendra à mettre les papiers sur l'étagère à leur place. »

J'ai expliqué que c'était la première fois que je venais au ministère et que je n'avais aucun moyen de connaître la procédure.

«Vous auriez dû demander,» répondit-il avec arrogance. «Je les ai jetés et c'est tout.

Je perdais patience. «Ecoute, mec, pourquoi ne me donnez-vous pas simplement mes papiers pour que je puisse sortir d'ici. Je n'ai pas le temps de rester ici toute la nuit.

«Je vous ai dit que j'avais jeté les papiers, et c'est tout.

«Alors tu es soit un menteur soit un imbécile», ai-je rétorqué. Il m'avait rendu fou, parti et avait marché sur mon dernier nerf. Puis il a essayé de devenir tout mauvais, se levant tout en face de moi, essayant de défendre sa stupide arrogance. Je n'étais pas d'humeur à m'amuser. Je l'ai maudit royalement et suis sorti du bureau.

Le lendemain, quand je suis entré dans le bureau de Harlem, Bashir, l'officier du jour, m'a dit que je devais partir. "Que voulez-vous dire, partez?" J'ai demandé. Il a dit qu'il était désolé, mais Robert Bey avait appelé et lui avait dit que je n'étais plus dans le Parti. J'ai été brûlé. J'ai obtenu le ministère du Bronx et je leur ai dit de mettre Bey au téléphone et de l'appeler l'idiot sans principes et arrogant qu'il était. En plus d'être lâche, il ne m'avait même pas dit en face que j'étais expulsé. J'étais si chaleureux que je n'ai même pas été surpris quand il s'est excusé et m'a dit que j'étais réintégré. Je déteste l'arrogance, qu'elle soit blanche, violette ou noire. Certaines personnes laissent le pouvoir leur monter à la tête. Ils pensent que juste parce qu'ils ont une sorte de titre devant leur nom, vous êtes censé vous pencher et les embrasser sur le cul. Les seules personnes formidables que j'ai rencontrées ont été modestes et humbles. Vous ne pouvez pas prétendre que vous aimez les gens quand vous ne les respectez pas, et vous ne pouvez pas appeler à l'unité politique si vous ne la pratiquez pas dans vos relations. Et cela ne vient pas de nulle part. C'est quelque chose qui doit être mis en pratique chaque jour.

Le premier jour où j'ai été affecté au programme de petit-déjeuner, j'ai dormi trop longtemps. Pour arriver à l'heure, je devais me lever à 4h30 du matin. J'étais l'image de la honte et des remords en entrant dans le bureau. «Envie de vous rencontrer ici», dit la sœur que j'étais censée aider. «Tellement gentil de ta part de venir.» Plus tard dans la soirée, je me suis reproché d'être en retard. «C'est très bien, sœur», dit le frère qui dirigeait la réunion. «Vous pouvez faire pénitence en travaillant sur le programme du petit-déjeuner à vie.»

"Pour la vie?" je répète.

"Oui, vous pouvez montrer votre sincérité aux enfants affamés de Harlem en travaillant sur le petit-déjeuner aussi longtemps que vous êtes dans le parti."

J'ai toujours détesté me lever le matin et l'idée pure et simple de me lever tous les jours à 4h30 m'a fait gémir. Mais j'ai pensé aux enfants que je laisserais tomber. Se lever tôt devrait être une chose facile pour un révolutionnaire. J'ai pensé à ceux qui avaient donné leur vie pour notre combat et j'ai décidé que ce n'était pas si difficile après tout. Plus tard, une des sœurs m'a dit: «Ne t'inquiète pas. Ils vous assigneront simplement au programme du petit-déjeuner tous les jours jusqu'à ce que vous soyez. habitués et ils peuvent compter sur vous pour être disciplinés. La même chose m'est arrivée."

J'étais content que cela soit arrivé à d'autres parce que je me sentais comme un haltère. Je dois essayer plus fort, me suis-je dit.

Travailler sur le programme du petit-déjeuner s'est avéré être un délice absolu. Le travail était tellement enrichissant. La branche de Harlem avait des programmes de petit-déjeuner dans trois églises différentes, et j'ai tourné entre les trois. Dès le premier jour où j'ai vu ces enfants, mon cœur est allé vers eux. C'étaient de petites personnes si brillantes et ouvertes, chacune avec sa propre personnalité. J'ai passé les deux premières semaines à préparer mon numéro de cuisine. Une petite fille est venue vers moi et m'a tapé dans le dos.

«Il y a quelque chose qui ne va pas avec vos crêpes.»

"Qu'est-ce qui ne va pas avec eux?"

«Ils n'ont pas bon goût.»

Préparer le petit-déjeuner pour tout un groupe d'enfants affamés le matin n'est pas une tâche facile, surtout lorsque vous ne savez pas combien ils vont venir ou combien ils vont manger. Il y avait un petit garçon dont j'étais convaincu qu'il avait un ténia. Il rangeait tellement de nourriture que c'était incroyable. Un jour, je l'ai vu fourrer de la nourriture dans ses poches.

«Voudriez-vous du papier pour envelopper cela?» lui ai-je demandé en déchirant un morceau de papier d'aluminium.

«Je ne volais pas.» Les larmes lui montèrent aux yeux.

«Bien sûr que non. Tout est gratuit ici et vous pouvez en prendre autant que vous le souhaitez. Mais tu ne veux pas l'envelopper pour que tes poches ne soient pas toutes grasses?

«C'est pour ma mère. Nous n'avons pas de nourriture et le poêle est cassé.

«Tu peux dire à ta mère qu'elle peut descendre si elle le veut, et tu peux emporter autant de nourriture que tu veux à la maison.» Quelques-uns des autres enfants nous regardaient. «Cela vaut pour tout le monde. Si vous voulez emporter un sandwich ou quelque chose avec vous, faites-le moi savoir et je vous donnerai du papier cadeau. Après cela, j'essayerais de me souvenir de demander si quelqu'un voulait que quelque chose aille. La plupart des enfants étaient intéressés. «Donnez-moi un sandwich aux œufs à emporter.» «Je veux emporter deux saucisses.» Nous avons rarement rencontré les parents. Lorsqu'un nouvel enfant rejoignait le programme, les parents

pouvaient passer le voir, mais en général, ils ne venaient que pour laisser les enfants ou les chercher.

Le programme du petit-déjeuner à East Harlem était le plus pauvre. Au milieu de l'hiver, certains enfants n'avaient ni chapeau, ni gants, ni écharpe, ni bottes et ne portaient que des manteaux ou des vestes étroits. Quand c'était possible, nous avons essayé de les connecter avec quelque chose de la collecte gratuite de vêtements. Ce n'est que de temps en temps, lorsque tout s'est bien passé et que nous avons fini tôt, que nous avons eu la chance de passer du temps avec les enfants. Habituellement, nous étions pressés de nous assurer qu'ils arrivent à l'école à l'heure. Certains des Panthers voulaient qu'ils apprennent le programme et la plate-forme en dix points et d'autres voulaient leur apprendre des chansons de Panther. J'ai préféré leur parler, m'asseoir avec eux et échanger des idées. Nous avons donc en quelque sorte combiné ces approches. Nous étions tous décidés à ne pas entasser des choses dans leur tête ou à leur apprendre des phrases par cœur dénuées de sens. Les enfants étaient si naturellement curieux que nous avons dû faire attention à ne pas laisser la nourriture brûler pendant que nous répondions à leurs questions.

Mes amis les plus proches du Parti étaient Dhoruba, Cetewayo et Jamal. Ils étaient tous libérés sous caution de l'affaire Panther 21. Ils sont venus chez moi et nous sommes restés assis pendant des heures à parler de politique, du Parti, de la Corée du Nord et de ce qui se passait dans la 116e rue. J'ai appris plus en une nuit que ce que j'ai appris au City College en un mois. Cependant, ils ont eu du mal à traiter avec moi. Je peux être têtu comme six mules et argumenterai n'importe qui jusqu'à ce que je sois convaincu d'une manière ou d'une autre. Même si je ne détestais plus les Blancs et ne les voyais plus tous comme des ennemis, je ne les aimais toujours pas trop. En ce qui me concerne, c'était le devoir des Noirs de travailler dans la communauté noire et c'était le travail des Blancs d'entrer dans la communauté blanche et d'organiser les Blancs. Les frères étaient à cent pour cent d'accord avec cela. Nous avons également convenu qu'il était nécessaire que les Noirs, les Blancs, les Hispaniques, les Amérindiens et les Orientaux se rassemblent pour se battre. Nous n'étions pas d'accord sur qui et ce que je devrais étudier.

Habituellement, après un désaccord, ils me suggéraient de lire ceci ou cela, souvent Marx, Lénine ou Engels. J'ai préféré Ho Chi Minh, Kim Il Sung, Che ou Fidel, mais j'ai fini par devoir entrer dans Marx et Lénine juste pour comprendre beaucoup de discours et de trucs que Huey Newton faisait. Ce n'était pas facile à lire, mais j'étais content de l'avoir fait. Cela m'a ouvert énormément d'horizons. Je ne les considérais pas comme les grands pères blancs ou comme une sorte de dieux, comme le faisaient certains révolutionnaires blancs. En ce qui me concerne, c'étaient deux mecs qui avaient trop contribué à la lutte révolutionnaire pour être ignorés.

Plus j'étudiais, plus je devenais critique du programme d'éducation politique (EP) dans le Parti. Il y avait trois classes d'éducation politique différentes: les classes communautaires, les classes pour les cadres BPP et les classes d'éducation physique pour le leadership Panther. Dans les cours communautaires, Panthers a expliqué le programme en dix points et les objectifs généraux et la philosophie du BPP ainsi que divers articles parus dans le journal Black Panther. En ce qui me concerne, c'étaient les meilleurs cours d'éducation physique que le parti ait jamais donnés. Si les professeurs étaient bons, les cours étaient intéressants et amusants.

À quelques exceptions près, les cours d'éducation physique pour les membres du Parti se sont avérés être exactement le contraire. Nous avons examiné des articles dans le journal du BPP, lu des passages du livre rouge de Mao et discuté de certains discours et articles de divers membres du Parti. La plupart du temps, celui qui donnait à la classe discutait de tout ce que nous étudiions et l'expliquait, mais sans donner les problèmes sous-jacents ni le mettre dans un contexte historique. Le problème fondamental n'était pas de savoir si l'enseignant était bon ou mauvais. Le problème fondamental provenait du fait que le BPP n'avait pas d'approche systématique de l'éducation politique. Ils lisaient le livre rouge mais ne savaient pas qui étaient Harriet Tubman, Marcus Garvey et Nat Turner. Ils parlaient d'intercommunalisme mais croyaient toujours vraiment que la guerre civile avait été menée pour libérer les esclaves. Beaucoup d'entre eux comprenaient à peine toute sorte d'histoire, noire, africaine ou autre. Huey Newton avait écrit que la politique était une guerre sans effusion de sang et que la guerre était une politique avec effusion de sang. Pour beaucoup de Panthers, cependant, la lutte ne comportait que deux aspects: prendre l'arme et servir le peuple.

C'était la raison principale pour laquelle de nombreux membres du Parti, à mon avis, sous-estimaient la nécessité de s'unir avec d'autres organisations noires et de lutter autour de divers problèmes communautaires. Beaucoup de sœurs et de frères s'étaient joints parce qu'ils étaient malades et fatigués de l'oppression qu'ils avaient subie. La plupart d'entre eux n'avaient jamais été dans la lutte auparavant. Un bon nombre d'entre eux se sont joints à l'idée que le Parti allait leur délivrer une arme à feu et les ordonner de sortir et de tirer sur les cochons. La plupart de ces frères et sœurs avaient fréquenté des écoles inférieures qui leur enseignaient des mensonges ou rien du tout. L'éducation de toutes sortes était cruellement nécessaire. Sans un programme d'éducation adéquat, de nombreux Panthers sont tombés dans un sac de robot. Ils ont répété des slogans et des phrases sans en comprendre le sens complet, ce qui a souvent abouti à des pratiques dogmatiques et à courte vue. Par exemple, un jour, un frère africain qui travaillait avec l'un des mouvements de libération africains est entré dans le bureau et nous a donné un beau calendrier publié par l'un des groupes de libération africains. C'était baaad. Il contenait de belles photos de combattants de la liberté africains et disait quelque chose comme «Le soutien international à la libération de l'Afrique». La première chose que j'ai faite a été de raccrocher. Quand je suis arrivé au bureau le lendemain, le calendrier avait disparu. Quand j'ai demandé ce qui lui était arrivé, ils ont répondu: «Le calendrier disait" international "et nous ne sommes pas des internationalistes, nous sommes des intercommunautaires."

Je suis convaincu qu'un programme systématique d'éducation politique, allant du plus simple au plus haut niveau, est impératif pour toute organisation ou mouvement de libération des Noirs qui réussit dans ce pays. Le Parti comptait parmi ses membres certains des frères et sœurs les plus politiquement conscients, mais à certains égards, il n'a pas réussi à répandre cette conscience auprès des cadres en général. J'ai aussi pensé que c'était vraiment dommage que le BPP n'ait pas enseigné aux Panthers les techniques d'organisation et de mobilisation. Certains membres étaient des génies naturels dans l'organisation des gens, mais ils étaient généralement les camarades les plus occupés avec le plus de responsabilités. Une partie du problème était que le Parti avait grandi si vite qu'il n'avait pas beaucoup de temps pour trouver des approches pas à pas des

choses. L'autre partie du problème était que presque depuis sa création, le BPP était attaqué par le gouvernement américain.

Au début, je n'ai pas trop ressenti la répression. Je savais que le Parti était attaqué, mais j'avais l'impression qu'il n'était pas si proche, comme s'il s'attardait en arrière-plan. Ce qui m'a rendu le plus fou, c'est le traitement médiatique du BPP, qui a donné l'impression que le Parti était raciste et violent. Et ça a marché. Les porcs faisaient irruption dans un bureau Panther, tiraient en premier et posaient des questions plus tard. La presse a toujours rapporté que la police avait «découvert» un vaste arsenal d'armes. Plus tard, quand l '«arsenal» s'est avéré être quelques fusils et fusils de chasse légalement enregistrés, la presse n'a jamais imprimé un mot. La même chose se passe aujourd'hui. Personne ne se fâche à l'idée que des Blancs aient des armes à feu, mais laissez un Noir avoir une arme à feu et il se passe quelque chose de criminel. La seule fois où l'amérika blanche est en faveur des Noirs qui ont des armes, c'est lorsque nous les utilisons pour faire le sale boulot d'amérique. Beaucoup de Noirs ont tellement peur qu'ils ont même peur de penser à posséder une arme à feu. Mais comme la vague de racisme monte dans ce pays, il vaut mieux que les Noirs aient plus peur de ne pas avoir d'arme que d'en avoir une. Avec le Ku Klux Klan et tous ces autres racistes qui courent partout, les Noirs doivent être suicidaires s'ils ne possèdent pas et ne savent pas utiliser une arme à feu. Si vous ne possédez pas d'arme maintenant, vous feriez mieux de vous précipiter et d'en acheter une car dans quelques années, de la façon dont ce pays évolue, il pourrait être illégal pour les Noirs d'acheter des armes.

L'une des meilleures choses à propos de la lutte, ce sont les gens que vous rencontrez. Avant de m'impliquer, je n'avais jamais rêvé que de si belles personnes existaient. Bien sûr, il y a eu quelques creeps, mais je peux dire sans la moindre hésitation que j'ai eu la chance de rencontrer certaines des personnes les plus gentilles, les plus courageuses, les plus fondées sur des principes, les plus informées et les plus intelligentes sur la face de la terre. Je dois beaucoup à ceux qui m'ont aidé, m'ont aimé, m'ont appris et tiré mon manteau lorsque je me dirigeais dans la mauvaise direction. S'il y a une telle chose comme la chance, j'en ai eu une abondance, et ceux qui me l'ont apporté sont mes amis et camarades. Mes amis sauvages et au grand cœur, avec leurs jolies manières et leurs jolies pensées, m'ont donné plus de bonheur que je ne mériterai jamais. Il n'y a jamais eu de moment, quelle que soit la chose horrible que je subissais, où je me sentais complètement seul. C'est peut-être ironique, je ne sais pas, mais la seule chose que je sais, c'est que le mouvement de libération des Noirs a fait plus pour moi que je ne pourrai jamais le faire.

Devenir l'ami de Zayd était quelque chose de vraiment important. Après avoir rejoint la fête, il passait chez moi de temps en temps. Nous écoutions de la musique et parlions de politique. Je ne cessais de le taquiner de faire partie de la direction (il était ministre de l'Information) car il était le seul dirigeant du ministère du Bronx, à l'exception d'Afeni Shakur, pour lequel j'avais du respect. Il se moquait de mes blagues sur Robert Bey, mais il n'a jamais dit une seule fois un mot désobligeant sur aucun des autres camarades. Je le respectais aussi parce qu'il refusait de faire partie du culte machiste qui était un organe officiel du BPP. Il n'a jamais voté sur des questions ou pris position juste pour être l'un des garçons. Lorsque les frères ont attaqué sans principes les sœurs, Zayd a refusé de

participer. Chaque fois que nous nous sommes réunis pour une réunion chez quelqu'un, il était le premier à se porter volontaire pour préparer le dîner ou, si le dîner était déjà préparé, le premier à retrousser ses manches et à laver la vaisselle. Je savais que cela devait être particulièrement difficile pour lui parce qu'il était petit et que sa masculinité était toujours remise en question d'une manière ou d'une autre par les hommes les plus arriérés et musclés du parti.

Zayd m'a toujours traité, moi et toutes les autres sœurs, avec respect. J'appréciais son amitié parce qu'il était l'un de ces rares hommes tout à fait capables d'être amis avec une femme sans avoir des idées sur elle. Nous avons communiqué à un niveau si intense et honnête que je me suis ensuite demandé si cela avait été réel. Et il était cultivé. Quand vous dites «cultivé», la plupart des gens pensent que vous parlez de l'opéra et du livre d'étiquette d'Amy Vanderbilt, mais ce n'est pas ce dont je parle. Il était bien versé et bien éduqué sur tous les aspects de la vie des Noirs. Il pouvait non seulement réciter Langston Hughes par cœur et donner un aperçu biographique de Coltrane, Bessie Smith ou James Cleveland, mais il pouvait également s'asseoir et avoir une conversation intelligente sur les livres de tête ou les mangeurs d'amidon Argo.

Au bout d'un moment, Zayd m'a demandé de travailler avec lui sur des projets du Parti. Il s'agissait principalement de groupes de soutien blancs qui étaient impliqués dans la levée de la caution pour les membres de Panther 21 toujours en prison. J'ai détesté. À l'époque, je sentais que tout ce qui se trouvait en dessous de la 110th Street était un autre pays. Toutes mes activités étaient centrées sur Harlem et je ne l'ai presque jamais quittée. Faire le travail du comité de la défense n'était certainement pas de mon ressort. Je pense que l'une des raisons pour lesquelles Zayd a insisté pour m'amener à certains de ces événements est qu'il savait à quel point je les détestais. J'étais la Panthère en colère parfaite. Je détestais rester debout pendant que tous ces blancs me demandaient de m'expliquer, mon existence. Je suis devenu un maître de la réponse en une ligne.

«Qu'est-ce qui vous a fait devenir une panthère?»

"Oppression."

«Que pensez-vous de Huey Newton?»

"C'est un leader révolutionnaire noir de droite."

«Que pensez-vous que les Blancs devraient faire?»

«Organiser d'autres Blancs dans leurs communautés, soutenir les luttes de libération des Noirs et du tiers monde, et aider à libérer la Panthère 21.»

Une fois, un gars m'a demandé si j'allais vraiment me débarrasser des porcs.

"Pas ce soir."

Je ne pouvais pas oublier à quel point certaines de ces personnes essayaient de devenir personnelles même si je ne les avais jamais vues auparavant. L'un est venu me voir et m'a demandé si Zayd était mon mari Panther. Quand je la regardais comme si elle était

folle de me poser une question comme celle-là, elle a dit en riant partout sur elle-même: «Je veux dire, je veux dire, est-ce que c'est ton chat? Une autre femme est venue et a mis ses mains dans mes cheveux. «Oh, je devais juste toucher tes cheveux. C'est tellement . . . pervers. "

Zayd essaierait constamment de convaincre les groupes de défense de lever plus d'argent. Il a expliqué à quel point il était important d'avoir le Panther 21 dans la rue, d'organiser et d'éduquer les gens sur ce qui se passait en Amérique. Zayd était poli, compréhensif et patient. Après avoir prononcé son petit discours, il se tournait vers moi et me demandait: «Qu'est-ce que vous en pensez, sœur?» En tapant dans ma meilleure cadence Panther, je dirais quelque chose comme «Les Noirs sont opprimés depuis quatre cents ans. Nous sommes toujours opprimés. Le Panther 21 n'a besoin d'aucun soutien moral. Ils ont besoin d'un soutien concret. Ils ne veulent pas entendre que vous sympathisez avec eux, ils veulent entendre que vous êtes disposé et prêt à aider à les libérer. Lorsque nous aurions terminé, un deuxième don était fait.

Zayd était généralement cool et prêt à assumer ces fonctions, sauf une fois. Nous étions à une réunion avec les Computer People for Peace, un groupe qui aidait à collecter des fonds pour renflouer Sundiata Acoli. Zayd a déclaré que Soundjata devrait être la prochaine Panthère à être renflouée parce que ses qualités de leadership étaient cruellement nécessaires dans le Parti. Un gars n'arrêtait pas de l'interrompre, laissant entendre que Zayd faisait pression pour la libération de Soundjata parce qu'ils étaient amis, qu'il était subjectif et qu'il traitait d'une analyse émotionnelle plutôt que scientifique et objective. Le visage de Zayd a subi un changement complet. Je pouvais voir qu'il essayait de se contrôler pour ne pas s'en prendre à ce mec. «Que voulez-vous dire, je suis subjectif? Ne m'ouvre jamais la bouche pour me dire que je suis subjectif tant que tu vis. Mon frère Lumumba, ma propre chair et mon sang, est également enfermé depuis plus d'un an, et je ne vous ai pas demandé un sou pour le renflouer. Lumumba Shakur était l'un des Panthères 21. Un silence complet envahit la pièce. Les informaticiens ont dit qu'ils feraient tout ce qu'ils pouvaient pour collecter des fonds pour la caution de Soundiata, et c'est ce qu'ils ont fait. La seule chose est que, une fois que la caution en espèces de 100 000 $ a été levée, le juge des porcs Murtagh a refusé de le libérer, lui ou l'un des autres. Nous étions furieux et impuissants.

Au bout d'un moment, tout me parut étrange. J'attrapais toutes ces vibrations et sensations étranges. Je ne pouvais pas vraiment mettre le doigt dessus, mais je pouvais sentir beaucoup de choses qui se passaient. J'avais l'impression de me tenir au sommet d'une rivière avec des courants tourbillonnant sous la surface. Toutes ces choses étranges commençaient à se produire. J'allais à la laverie et j'y trouvais un policier noir qui disait qu'il voulait rejoindre le Parti. De temps en temps, je me retournais et voyais des hommes étranges me suivre. Même si je n'avais pas d'argent pour payer ma facture de téléphone et que j'avais cessé de la payer depuis longtemps, le téléphone a continué de fonctionner et, après un certain temps, j'ai cessé de recevoir des factures.

Politiquement, je n'étais pas du tout satisfait de la direction du Parti. Huey a fait une tournée nationale pour défendre sa nouvelle théorie de l'intercommunalité. L'essence de la théorie était que l'impérialisme avait atteint un tel degré que les frontières souveraines n'étaient plus reconnues et que les nations opprimées n'existaient plus, seulement les communautés opprimées, à l'intérieur et à l'extérieur des États-Unis.Le

problème était que quelqu'un avait oublié de dire à ces communautés opprimées que ce n'étaient plus des nations. Pire encore, presque personne n'a compris les longs discours de Huey expliquant l'intercommunalisme. Huey Newton n'était pas ce que vous appelleriez un bon orateur. En fait, il avait une sorte de voix aiguë et monotone et ses divagations pendant trois heures sur la négation de la négation étaient un pur désastre. Les gens sont sortis en masse. Au lieu de critiquer ce qui se passait, la plupart des membres du Parti l'ont défendu. Quand j'ai dit que Huey avait besoin de cours de parole, ils m'ont sauté à la gorge. Quand Huey a changé son titre de ministre de la Défense en «Commandant suprême» au son ridicule, puis en «Serviteur suprême» encore plus ridicule, presque personne n'a dit un mot. C'était l'un des gros problèmes du Parti. La critique et l'autocritique n'étaient pas encouragées et le peu qui était souvent donné n'était pas pris au sérieux. La critique constructive et l'autocritique sont extrêmement importantes pour toute organisation révolutionnaire. Sans eux, les gens ont tendance à se noyer dans leurs erreurs, à ne pas en tirer les leçons.

Parce que j'étais encore étudiant, j'étais souvent sollicité par le BPP pour faire des travaux d'étudiant. Cela ne me dérangeait pas de travailler avec des étudiants pour coordonner ceci ou cela, mais j'avais une peur mortelle de parler en public. Mais ils ont insisté sur le fait que je devais apprendre pour être efficace sur le campus. J'avais un vieux magnétophone branlant qui était sur ses dernières jambes. J'ai décidé de l'utiliser pour pratiquer la prise de parole en public. Je suis allé encore et encore, bla, bla, bla, dans le micro. Le téléphone a sonné. J'ai baissé le micro, éteint l'enregistreur et me suis précipité vers le téléphone. «Bonjour, JoAnne? Arrêtez de faire des cassettes », dit la voix. Le téléphone a cliqué. Je me tenais là avec le récepteur à la main. Je devais sortir de là. J'ai couru chercher mon manteau. J'avais besoin d'un peu d'intimité pour réfléchir.

Chaque jour au bureau, les choses devenaient de plus en plus étranges. Les rumeurs selon lesquelles les porcs allaient attaquer le bureau étaient monnaie courante. Convaincus de l'invasion, les dirigeants ont décidé de «sécuriser» le bureau. La grande vitrine a été supprimée et remplacée par une cloison en bois. Des fenêtres sans verre étaient taillées dans le bois, couvertes de petites portes en bois. «À quoi servent tous ces petits trous?» J'ai demandé. «Pour tirer hors de», m'ont-ils dit. Des tas de sacs de sable ont été amenés dans le bureau. Je ne croyais pas à cette merde! Tout le monde parlait de défendre le bureau. «Pourquoi devons-nous défendre le bureau?» J'ai demandé. Ils m'ont parlé du troisième mandat exécutif. Il a déclaré que les Panthers étaient censés défendre le bureau contre les attaques de porcs. J'étais tout à fait en faveur de la légitime défense, mais je ne voyais pas de renoncer à ma vie juste pour défendre le bureau. «C'est le principe de la chose», m'ont-ils dit.

Je n'ai pas compris de quel principe ils parlaient. L'une des lois fondamentales de la lutte populaire était de battre en retraite lorsque l'ennemi est fort et d'attaquer lorsque l'ennemi est faible. En ce qui me concerne, défendre le bureau était suicidaire. Les porcs avaient de la main-d'œuvre, de l'initiative, de la surprise et de la poudre à canon. Nous serions juste des canards assis. J'ai senti que le Parti agissait sur une base émotionnelle plutôt que rationnelle. Ce n'est pas parce que vous croyez en la légitime défense que vous vous laissez entraîner à vous défendre aux conditions de l'ennemi. L'une des faiblesses majeures du Parti, j'ai pensé, était le fait de ne pas faire la distinction claire entre la lutte politique aérienne et la lutte militaire clandestine et clandestine.

Une organisation politique aérienne ne peut plus mener une guerre de guérilla qu'une armée clandestine ne peut faire un travail politique aérien. Bien que les deux doivent travailler ensemble, ils doivent avoir des structures complètement séparées et tout lien entre les deux doit rester secret. Éduquer le peuple sur la nécessité de la légitime défense et de la lutte armée était une chose. Mais maintenir une politique de défense des bureaux du Parti contre des obstacles insurmontables en était une autre. Bien sûr, si la police venait juste d'entrer et de commencer à tirer, il était logique de se défendre. Mais le but est d'essayer d'empêcher que cela se produise. Un jour, dans un avenir pas trop lointain, toute organisation noire qui n'est pas basée sur le bootlicking et le tomming sera forcée à la clandestinité. Et aussi vite que ce pays évolue vers l'extrême droite fasciste, les organisations révolutionnaires noires devraient commencer à se préparer à l'inévitabilité. Les gouvernements fascistes ne permettent pas aux groupes d'opposition révolutionnaires ou progressistes d'exister, aussi pacifiques ou non violents soient-ils. Peu importe que le gouvernement fasciste proscrit simplement les groupes comme dans l'Allemagne nazie ou organise une campagne de contre-espionnage pour détruire les groupes d'opposition, comme aux États-Unis.

Il devenait de plus en plus impossible de faire du travail. Tout semblait être dans un état de chaos continu. Le Parti a décidé à un moment donné d'ouvrir une école de libération du samedi pour les enfants, et j'ai été affecté au projet. J'étais vraiment ravi parce que j'aime travailler avec les enfants et j'étais vraiment fatigué des adultes à l'époque. Étant mon moi réservé habituel, j'ai mis toute l'énergie que j'avais dans le projet. J'ai rassemblé des livres, du matériel, des peintures, des photographies, des histoires d'enfants sur l'histoire des Noirs, des disques d'enfants, etc. Deux autres camarades ont été affectés au projet. Tout le monde a participé et après quelques semaines, nous avons eu toute une pile d'enfants présents. Au moment où nous avons mis le programme sur pied, j'ai été rappelé et mis en confiance. Le Parti avait des informations selon lesquelles les porcs allaient faire une descente dans le bureau dans environ deux semaines. «Si les porcs attaquaient le bureau, pourquoi prendraient-ils la peine de nous le dire?» J'ai demandé. «Nous avons nos sources, sœur», m'a-t-on dit. «Tout comme les porcs ont leurs sources, nous avons les nôtres.» J'étais sceptique, mais je pensais qu'ils en savaient plus que moi. En préparation de l'attaque à venir, on m'a demandé de préparer une garderie, une maison sûre pour les enfants Panther. Cela semblait un peu sauvage, mais j'ai accepté de le faire. Au fond de moi, je pensais à moitié qu'ils me testaient pour voir comment je réagirais en cas de crise.

J'ai mis en place le truc de la garde d'enfants. Deux semaines allaient et venaient, mais il n'y avait pas d'invasion.

De plus, il se passait beaucoup de choses dont je n'étais pas très content. Les plans, les priorités et les procédures changeaient quotidiennement et, la plupart du temps, les changements étaient mal conçus. Tout avait un air arbitraire et je n'avais certainement pas le sentiment que nous menions une lutte analytique pas à pas. Il y avait peu de conflits internes dans la branche de Harlem ou dans le chapitre de New York. Pour la plupart, les Panthers étaient un groupe de personnes amicales et ouvertes qui ont vraiment fait tout leur possible pour être gentils et serviables et, malgré toutes les pressions et les difficultés auxquelles ils ont dû faire face, ont réussi à avoir des principes et à se battre aussi durement. comme ils savaient comment pour notre peuple. Nous avons eu un petit problème de leadership avec Robert Bey et Jolly, qui

venaient tous deux de la côte ouest. Le problème de Bey était qu'il n'était pas trop brillant et qu'il avait une façon agressive, voire belliqueuse, de parler et de traiter avec les gens. Le problème de Jolly était qu'il était l'ombre de Robert Bey. Bey est devenu plus tard le garde du corps de Huey Newton, un travail pour lequel il était beaucoup plus adapté.

Cotton était venu à Harlem de Californie. Tout le monde l'aimait. Il était l'homme principal de tout le monde. Il avait connu Bunchy Carter, Lil Bobby Hutton, le chef (David Hilliard) et, bien sûr, la rage (Eldridge Cleaver). Cotton avait été envoyé à New York et chargé de réparer la pierre brune que le Parti avait achetée sur la 127e rue. Selon la vigne, Huey voulait déplacer le siège de BPP à New York et Cotton devait préparer la sécurité de la maison. Il avait l'habitude de se rendre au bureau de Harlem avec une bouteille de cueillette bon marché dans sa poche arrière et de raconter des histoires de guerre. Il sirotait son vin et parlait de ce qui s'était passé sur la côte.

La première fois que je suis allé inspecter la maison de la 127e rue, Cotton m'a fait une visite guidée. Il a expliqué tout le plan de sécurité futuriste. Il allait brancher le système de sécurité de sorte que si un pied était placé sur les marches avant du bâtiment, une alarme alerterait l'agent de sécurité à l'intérieur. Si c'étaient les cochons, d'énormes projecteurs seraient allumés, les aveuglant. Des portes en métal épaisses glissaient en place et beaucoup d'autres choses fantastiques se produiraient dont je ne me souviens pas. J'ai gardé la bouche fermée parce que je ne savais absolument rien sur la sécurité, mais je me demandais silencieusement pourquoi il n'avait pas mis des choses plus conventionnelles, comme une télévision en circuit fermé. J'avais un intérêt particulier pour le bâtiment puisque le rez-de-chaussée et le sous-sol ont été désignés pour être la clinique de santé gratuite. À l'époque, le sous-sol était un désastre, sans plomberie, sans chauffage, sans électricité et une montagne de briques, de poudre et de débris. Cotton m'a assuré que le sous-sol serait réparé dans les six mois.

Ensuite, il m'a montré la chambre de Huey. C'était la seule pièce de la maison quelque peu aménagée. Il avait installé des boiseries. Il y avait une petite table et un lit simple qui, m'expliqua-t-il soigneusement, étaient faits dans le style militaire, prêts à tout moment pour le ministre. Je l'ai regardé comme s'il était fou. De toutes les choses que je pouvais imaginer faire Huey, dormir dans cette maison glacée sur ce lit spartiate n'en faisait pas partie. Cotton a parlé de Huey avec cette étrange révérence qui m'a rendu malade. Et cela semblait assez étrange, la façon dont Cotton parlait du lit du ministre.

J'ai visité la maison de la 127e rue à plusieurs reprises au cours des prochains mois. Comme j'ai essayé, je n'ai pas pu trouver une once de progrès. J'en suis venu à la conclusion que Cotton était une grande gueule et un ivrogne. Mais tout le monde n'arrêtait pas de me dire à quel point il travaillait dur, alors j'ai pensé qu'il travaillait sur quelque chose de secret dont ils avaient évidemment décidé de ne pas me parler.

Lors d'un de mes voyages à la maison, l'assistant de Cotton m'a dit qu'il ne se sentait pas bien. J'ai pris rendez-vous avec le médecin et j'ai appelé pour lui dire l'heure. Quelques jours plus tard, quand je suis entré dans le bureau, tout le monde m'a regardé comme si j'avais commis un crime contre les gens.

"Qu'est-ce qui ne va pas?" J'ai demandé.

"Cotton dit que le frère qui travaille pour lui est malade et que tu as refusé de faire quoi que ce soit pour lui."

"Quoi?" J'ai été complètement surpris. "Ce n'est pas vrai."

"Cotton dit que c'est ce qui s'est passé."

Folle de joie, j'ai essayé de mettre Cotton au téléphone, mais c'était hors service. Il m'a fallu plusieurs jours pour régler les choses, mais finalement l'assistant a confirmé que j'avais pris le rendez-vous chez le médecin pour lui mais qu'il avait négligé de le tenir et qu'il était rentré chez lui à la place. J'ai essayé de comprendre pourquoi Cotton avait fait une telle histoire. La seule conclusion à laquelle je pouvais arriver est qu'il était ennuyé contre moi parce que je n'arrêtais pas de le pousser à mettre de l'ordre dans la clinique. Plusieurs années plus tard, après l'adoption de la loi sur la liberté de l'information, il a été révélé que Cotton travaillait sous couverture pour la police.

Les choses semblaient aller de mal en pis. Bien qu'il n'y ait pas eu beaucoup de dissensions dans la succursale de New York, il y avait beaucoup de dissensions et de désunions au niveau national. Tous les deux week-ends, quelqu'un se rendait sur la côte ouest pour faire face à des «contradictions». Tout le monde était tendu et misérable. Et puis tout a commencé à se produire en même temps. Il y avait d'abord un article indiquant que Huey vivait dans un appartement de 650 $ par mois à Oakland. La succursale de Harlem a été choquée car, à l'époque, c'était beaucoup de loyer et cela contrastait fortement avec les conditions de vie des Panthers à New York. Les panthères qui possédaient à peine plus que les vêtements sur leur dos étaient dans la rue par temps glacial pour vendre des papiers, avec de gros morceaux de carton dans leurs chaussures et avec des vestes fragiles qui ne faisaient rien pour retenir le faucon. Le parti a publié une déclaration selon laquelle Huey vivait dans l'appartement pour des «raisons de sécurité», mais beaucoup de Panthers n'étaient pas du tout convaincus. Je voulais croire l'histoire de la sécurité, mais cela ne correspondait pas à mon sens de la logique. Puis vint la longue série d'expulsions, qui s'avérèrent être la dernière goutte.

De nombreux Panthers fidèles de longue date ont été expulsés par Huey. L'un des premiers à participer à la purge privée de Huey fut Geronimo Elmer Pratt. Geronimo était largement respecté, un peu un héros folklorique Panther. Quand j'en ai entendu parler, la première chose que j'ai faite a été d'aller voir quelqu'un qui saurait et essayer de découvrir la vraie affaire. Bien que paranoïaque et bouleversée, la personne m'a raconté l'histoire, juste assez pour me faire savoir que l'expulsion était probablement injuste. Je ne pouvais pas imaginer Geronimo être un ennemi du peuple, pas plus que je ne pourrais m'imaginer en être un. Puis vinrent les expulsions du Panther 21, soi-disant pour avoir écrit une lettre ouverte aux Weathermen qui critiquait quelque peu la politique du BPP. J'avais lu la lettre et je n'y trouvais rien qui méritait une action aussi extrême, d'autant plus qu'elle pourrait s'avérer préjudiciable à leur procès en cours. Je devenais de plus en plus critique sur ce qui se passait dans le Parti, mais je l'aimais quand même et je voulais le voir fonctionner sur la bonne voie.

Pour la première fois, je me suis demandé si je pouvais continuer au sein du Parti. Presque tous les projets sur lesquels je travaillais étaient frustrés et à peine capables de démarrer. L'école de libération du samedi, la clinique de santé gratuite et

une grande partie du travail des élèves ont tous été suspendus. Je me sentais frustré et un peu démoralisé. Cette fête était très différente de la Blank Panther Party dont j'étais tombée amoureuse. Finis les bérets noirs et les vestes en cuir (en raison du harcèlement de la police, les Panthers avaient reçu l'ordre de ne pas porter l'uniforme, sauf pour des occasions spéciales). Finies les marches des Panthères, les chansons des Panthères. Finies les chansons «Free Huey», «Free Bobby» chantées sur l'air de «Wade in the Water». Finis les gros boutons Panther et les grands drapeaux Panther flottant au vent. Tout était différent. L'ouverture facile et amicale avait été remplacée par la peur et la paranoïa. La belle créativité révolutionnaire que j'avais tant aimée avait disparu. Et remplacé par une stagnation dogmatique.

C'est à cette époque que Zayd et moi avons eu notre grosse dispute. J'avais dressé une liste des critiques du Parti, ainsi qu'une liste de choses que je pensais positives et de nombreuses suggestions qui, selon moi, pourraient corriger certains des problèmes auxquels le Parti était confronté. J'ai appelé Zayd et lui ai dit que je devais lui parler. Quand il est arrivé, je lui ai dévoilé mon cœur et mon âme. J'ai dû parler pendant deux ou trois bonnes heures, soulevant toutes les préoccupations politiques et tactiques que j'avais. Zayd a écouté tout ce que j'ai dit sans prendre aucune position dans un sens ou dans l'autre. Puis il m'a dit qu'il devait partir et qu'il me parlerait une autre fois. J'étais furieux. J'ai senti qu'il agissait dans son rôle de «leadership» et qu'il utilisait notre amitié pour obtenir des informations sur ce que je pensais, pour mesurer le niveau de dissension dans les rangs. Tout au long de mes jours dans le Parti, j'ai toujours été franc et direct. Zayd et moi avions toujours été francs l'un envers l'autre, et j'ai interprété son silence comme une déclaration qu'il soutenait et défendait des politiques que je considérais sans principes et politiquement incorrectes. Après cela, nous ne nous sommes plus vus ni nous nous sommes parlé pendant longtemps. Je n'avais aucun moyen de connaître la fine corde raide qu'il marchait ou la pression qu'il subissait.

Zayd agissait comme un artisan de la paix entre Huey et le Panther 21, essayant avec fureur d'amener Huey à annuler son ordre d'expulsion. Zayd a estimé que prendre position sur des problèmes au sein du Parti risquait de compromettre son rôle et d'entraîner des conséquences désastreuses pour le Panther 21. Cetewayo et Dhoruba, qui n'avaient pas été expulsés parce qu'ils étaient libérés sous caution et n'avaient pas signé la lettre, tentaient également de faire réintégrer le Panther 21. Ils subissaient beaucoup de pression des deux côtés. Huey voulait qu'ils soutiennent l'expulsion et les Panthers expulsés voulaient qu'ils critiquent les actions de Huey. Comme Zayd, Cet et Dhoruba croyaient honnêtement qu'ils pouvaient redresser la folie. Et sans le FBI, ils auraient probablement pu. Personne à l'époque n'avait jamais entendu parler du programme de contre-espionnage (COINTELPRO) mis en place par le FBI. Personne n'aurait pu savoir que le FBI avait envoyé une fausse lettre à Eldridge Cleaver à Alger, «signée» par le Panther 21, critiquant le leadership de Huey Newton. Personne ne pouvait savoir que le FBI avait envoyé une lettre au frère de Huey disant que les Panthers de New York complotaient pour le tuer. Personne ne pouvait savoir que le COINTELPRO du FBI tentait de détruire le Black Panther Party en particulier et le Black Liberation Movement en général, en utilisant des tactiques de division pour conquérir. Le programme COINTEL du FBI consistait à tourner les membres d'organisations les uns contre les autres, en opposant une organisation noire à une autre. Huey a fini par suspendre Cet et Dhoruba du Parti, les a qualifiés d '«ennemis du

peuple» et les a amenés à se cacher, craignant pour leur vie même. Personne n'avait la moindre idée que tout ce scénario avait été soigneusement manipulé et orchestré par le FBI.

Quand ils ont apporté le journal Black Panther au bureau, celui qui a qualifié l'épouse de Dhoruba, Cet et Cet, Connie Matt-thews Tabor, d'ennemis du peuple, j'ai refusé de le vendre et l'ai attaqué comme un mensonge pur et simple. J'avais été si franc au sujet de mes critiques que je savais que ce n'était qu'une question de temps avant que moi aussi je ne sois expulsé. Malade et dégoûté, j'ai décidé qu'il était temps pour moi de quitter le Parti.

La plupart des Panthers ont compris pourquoi je suis parti et je suis resté en bons termes avec eux. Ils m'appelaient et me demandaient s'ils pouvaient passer ou dormir dans mon berceau. Presque tous les jours, j'ai reçu une description détaillée de ce qui se passait dans le Parti. La tension avait augmenté encore plus, les différences entre les cadres de New York et les dirigeants de la côte ouest de plus en plus. J'ai essayé de souligner aux camarades ce que je voyais être l'importance que tout le monde s'assoie et résolve ses différends. Rien de tel ne s'est produit. En fait, un groupe est venu chez moi en sautant de joie. Ils s'étaient séparés de la direction de la côte ouest. Cela m'a vraiment attristé qu'ils n'aient pas pu s'asseoir ensemble et réparer leurs différences.

Après avoir quitté le Parti, ma vie est devenue de plus en plus impossible. Partout où j'allais, il me semblait que je ferais demi-tour pour trouver deux détectives derrière moi. Je regardais par ma fenêtre et là, au milieu de Harlem, devant ma maison, il y avait deux hommes blancs assis et lisant le journal. J'étais mort de peur de parler dans ma propre maison. Quand je voulais dire quelque chose qui n'était pas une information publique, j'ai mis le tourne-disque très fort pour que les buggers aient du mal à entendre. C'était tellement bizarre. Je n'avais toujours pas reçu de facture de téléphone et des mois s'étaient écoulés depuis que j'avais payé la dernière, pourtant le téléphone fonctionnait toujours. Des gens étranges ont rendu visite à mes voisins, posant des questions. Je détestais déménager de mon appartement parce que le loyer était si bon marché. Je payais quelque chose comme 65 $ par mois et, si vous pouviez vous habituer au cinquième étage, ce n'était pas du tout mal. C'était l'un de ces immeubles à loyer contrôlé juste en face du City College, où j'étais inscrit. Je n'avais pas d'autre choix que de partir. Il était impossible de vivre au milieu de tous ces appareils d'écoute. J'ai décidé de faire don de l'appartement aux Panthers et de chercher un autre endroit où vivre, et de passer du temps avec des amis, passant quelques jours ici et quelques jours là-bas, jusqu'à ce que je trouve un autre endroit.

Un jour, alors que je parcourais l'avenue, en rentrant chez moi, un ami m'a appelé.

"Quoi de neuf?" J'ai demandé.

«Ne rentre pas à la maison.»

«Que voulez-vous dire, ne rentrez pas chez vous?»

«Votre place grouille de porcs. Ils vous attendent.

Je me suis promené pendant un moment, essayant de me ressaisir. Que pourraient-ils me faire si je rentrais chez moi? Je n'avais rien fait. J'ai pensé au Panther 21. Ils n'avaient rien fait non plus. Quoi qu'il en soit, ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent. J'ai pensé à mon berceau. Peut-être avaient-ils enregistré ma voix et accroché des morceaux de conversation pour donner l'impression qu'il y avait une conspiration pour faire quelque chose. Peut-être qu'ils m'accuseraient d'avoir hébergé un fugitif ou de complot pour héberger un fugitif. Tout le monde a dit qu'ils me suivaient si durement parce qu'ils pensaient que je les conduirais à Cet, à Dhoruba ou à un autre camarade qui avait été forcé de se cacher. Peut-être qu'ils essaieraient de m'interroger, de me battre et de me torturer jusqu'à ce que je signe une fausse confession ou quelque chose comme ça. J'ai décidé une chose sur-le-champ. Je ne rentrais certainement pas chez moi et je ne répondais certainement aux questions de personne sur quoi que ce soit. J'ai pensé aller chez Evelyn mais j'ai pensé que dès que je me présenterais, les cochons m'attendraient. J'ai décidé que la meilleure chose que je pouvais faire était de rester discret jusqu'à ce que je découvre ce qui se passait et que je puisse prendre une décision.

Chapitre 16

Ma première image de l'underground était de la pure fantaisie. Quand Zayd a parlé du métro, j'ai en fait imaginé des gens dans un sous-sol, passant par une porte de bibliothèque cachée et disparaissant dans les airs. J'avais imaginé toutes sortes de branchements élaborés «I Spy», des déguisements scandaleux, de faux panneaux, des trucs tout droit sortis de «Mission: Impossible». J'ai été choqué quand je suis tombé sur un frère que je connaissais dans un supermarché. Je savais que les porcs le cherchaient. Il avait rasé tous les poils de son visage, mais il avait presque la même apparence. J'ai dû me rattraper pour ne pas l'appeler. J'ai juste continué à marcher, sentant que, d'une manière ou d'une autre, me voir le rendrait nerveux. Même si j'avais toujours pensé qu'un jour je serais probablement impliqué dans une lutte clandestine, je n'avais jamais pensé sérieusement à aller dans la clandestinité. J'avais plus ou moins pensé à une lutte clandestine pour mener une double vie. Je pensais que le moyen idéal de lutter était d'avoir un travail régulier ou autre, comme front, puis de sortir la nuit ou à tout moment et de faire ce qu'il fallait faire, en prenant soin de ne laisser aucune trace. Je pense toujours que c'est la meilleure façon, mais il faut s'attendre à être découvert et être prêt à tout ce qui pourrait arriver.

À la fin des années soixante ou au début des années soixante-dix, il semblait que les gens allaient dans la clandestinité de gauche à droite. Toutes les deux semaines, j'entendais parler de la disparition de quelqu'un. La répression policière était si violente sur le mouvement noir qu'il semblait que toute la communauté noire était sur la liste des plus recherchés du FBI. La répression était descendue si vite que beaucoup de gens n'avaient aucune chance de s'organiser. J'étais un peu dans les limbes, glissant d'avant en arrière entre le haut et le bas. Pour autant que je sache, je n'étais recherché que pour un interrogatoire. Je n'avais rien fait et je ne pensais pas que la situation était trop grave. Je devais être discret et changer certaines de mes habitudes, mais je me sentais relativement libre de me déplacer en surface et sous terre sans trop de problèmes. Je

n'avais aucune intention de répondre aux questions de qui que ce soit, et j'ai donc pensé que je resterais tranquille jusqu'à ce que la chaleur soit finie.

Il y avait tellement de choses à faire. Fondamentalement, je travaillais avec les gares ferroviaires (réseau de soutien), essayant de trouver les produits de première nécessité pour les gens et essayant de les aider à se rendre là où ils voulaient aller. C'était un travail qui exigeait une réelle prudence et beaucoup de concentration sur les détails. Sur une courte période de temps, j'ai constaté que mes pouvoirs d'observation s'étaient multipliés à plusieurs reprises. Je devais garder les yeux sur tout ce qui se passait, regarder devant moi et, en même temps, jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. Le travail était intéressant et bien adapté à mon tempérament agité et actif. Mais j'ai eu un peu de mal à changer ma façon de communiquer avec les gens. J'avais toujours été ouvert et confiant et j'avais du mal à changer. Il m'a fallu presque me faire tuer pour que je développe une nature plus suspecte.

Je rencontrais pas mal de gens, certains que je connaissais et d'autres que je ne connaissais pas: des collectifs différents, des membres de différentes organisations, de différentes régions du pays. J'ai été surpris de voir à quel point de nombreuses personnes étaient désorganisées et j'étais tout à fait d'accord pour les voir s'organiser de manière beaucoup plus disciplinée. J'avais du mal à comprendre certaines des choses que je voyais, mais les gens bougeaient si vite qu'il était difficile de garder une trace de ce qu'ils étaient. La situation dans son ensemble était nouvelle pour moi et je suppose que nous essayions tous de faire la queue ou la queue, en essayant de bien saisir ce qui se passait et où nous nous situions.

Je l'avais entendu à la radio, j'avais vu certains des reportages à la télévision. Ma réaction a été WOW! Les tables tournaient. Autant de Noirs que le département de police de New York assassinés chaque année, quelqu'un finit par les rembourser. Les médias étaient remplis d'innombrables adjectifs: insensé, brutal, vicieux, mortel, sanglant, etc. Le 19 mai, anniversaire de Malcolm X, deux policiers avaient été mitraillés sur Riverside Drive. Je me suis senti désolé pour leurs familles, désolé pour leurs enfants, mais j'ai été soulagé de voir que quelqu'un d'autre que des Noirs, des Portoricains et des Chicanos se faisait tirer dessus. J'en avais marre que nous soyons les seules victimes, et je m'en fichais de savoir qui le savait. En ce qui me concerne, la police dans les communautés noires n'était rien d'autre qu'une armée étrangère, occupante, battant, torturant et assassinant les gens à volonté et sans retenue. Je méprise la violence, mais je la méprise encore plus lorsqu'elle est unilatérale et utilisée pour opprimer et réprimer les pauvres. Mais j'étais toujours en état de choc, la merde était si réelle. Je veux dire, cela arrivait. Quelqu'un faisait ce sur quoi le reste d'entre nous avait simplement des fantasmes.

J'ai eu une réunion tôt le matin. Mon ami est allé dans le coin chercher les papiers et quelque chose à grignoter. Il est revenu, tout excité.

«Regardez ça, sœur. Je pense que tu devrais regarder ça."

«Je ne veux rien regarder pour le moment, je veux quelque chose à manger. Qu'as-tu acheté pour manger?

«» C'est sérieux, sœur. Veux-tu venir regarder ça?

«Mec, je ne veux pas lire de papier, je meurs de faim,» dis-je. Néanmoins, je suis allé chercher les papiers. "Oh merde. Oh merde!" était la seule chose qui sortait de ma bouche. Avidement, j'ai lu chaque mot de l'article. J'ai regardé ma photo en première page du Daily News. Le journal disait que j'étais recherché pour un interrogatoire concernant la mitrailleuse. "Merde!" Je marchais sans but en rond. Je ne pouvais pas y croire, mais je le regardais.

«Vous devez sortir d'ici, sœur», a dit mon ami.

«Où suis-je censé aller?»

«Je ne sais pas, mais nous devons vous sortir d'ici. Peut-être que vous pouvez aller rencontrer les gens.

Je savais que je devais rencontrer des gens dans le métro, mais ce n'était pas le moment de chasser les gens. Curieusement, je me sentais calme et je voulais rester ainsi. J'ai demandé à mon ami d'aller me chercher une perruque et d'autres choses pour me permettre de bouger un peu. Pendant qu'il allait chercher les choses dont j'avais besoin, j'ai parcouru mon carnet d'adresses et j'ai noté mentalement les personnes vers lesquelles les porcs pouvaient facilement me retrouver. J'ai dû étouffer le désir d'appeler ma mère et lui dire que, du moins pour le moment, j'étais relativement en sécurité et que je l'aimais.

Une fois sorti dans la rue, je pouvais sentir la tension dans mon corps. J'ai marché dans la rue à la recherche de signes sur les visages des gens. J'ai marché quelques pâtés de maisons avant de réaliser que pas une âme au monde ne me prêtait attention. J'entendis quelques pas courir derrière moi et me balançai, pour découvrir que c'était une bande d'enfants. J'avais prévu d'aller chez ma copine et j'ai décidé de continuer dans cette direction. Elle vivait seule, dans un quartier calme, et je savais qu'il serait quasiment impossible pour quiconque de me retrouver. Sa vie consistait presque entièrement à travailler et à aller à l'école le soir.

J'étais un peu nerveux quand je suis arrivé à sa porte. Peut-être que je faisais la mauvaise chose, la faisant accrocher à tout ça. Peut-être qu'elle serait en colère contre moi d'être venue. J'ai décidé que je ne resterais pas. Je m'arrêterais juste pour lui expliquer pourquoi j'étais en retard et lui dire au revoir. Elle a répondu à la porte avec une serviette enroulée autour de sa tête.

«Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps?»

Comment ai-je commencé? Une chose drôle m'est arrivée sur le chemin de votre maison? «Il y a quelque chose que je dois te dire», ai-je commencé. «Je suis juste passé

pour dire au revoir. La police me cherche. Ma photo est collée partout dans le Daily News. Je ne pense pas que cela se produise, mais c'est le cas.

"Je connais. Je sais », m'a-t-elle dit. «Ce que je veux savoir, c'est ce qui vous a pris si longtemps pour arriver ici?»

Je la regardai, complètement surprise. Je n'ai pas compris. Si elle savait ce qui s'était passé, pourquoi m'attendait-elle? "Je viens de passer une minute pour vous dire ce qui s'est passé et pour vous dire que je vais bien"

"Est-ce que ça va?"

Je lui ai dit que je l'étais.

"Où vas-tu?"

Je lui ai dit que j'allais essayer de rencontrer des gens que je connaissais

"Où devez-vous aller? As tu de l'argent? Savez-vous comment contacter ces personnes? As tu besoin d'aide?"

Je lui ai dit que je venais de découvrir ce qui se passait et que j'allais juste devoir le jouer à l'oreille, glissant et glissant pendant un moment jusqu'à ce que je puisse entrer en contact.

«Fille, tu es folle? Vous, les militants, vous n'avez aucun sens! Voudriez-vous enlever cette merde de votre tête et vous asseoir pour que je puisse vous parler! Elle a toujours appelé moi et mes camarades «vous militants». Elle était aussi une militante, mais pour le moment elle n'était pas active, pas sur Front Street, comme elle l'appelait.

"Avez-vous cette adresse écrite quelque part ou ce numéro de téléphone?" .

"Non, personne ne sait même qui vous êtes ou que nous nous connaissons même." Heureusement, je n'avais jamais pris l'habitude d'écrire trop, et comme les choses étaient devenues si chaudes, j'avais mis la plupart des numéros que j'avais pour les contacts dans le code. Je connaissais tous les numéros de mon ami par cœur, donc ce n'était pas un problème. Je ne l'avais même jamais appelée depuis le téléphone de la 138e rue à ma dernière place. Je lui ai dit que pour autant que je sache, il n'y avait aucun moyen que je puisse être retracée jusqu'à elle.

«Alors détends-toi, imbécile. Cela n'a aucun sens pour vous d'être là-bas dans la rue en train de bouger en ce moment. Vous devez vous détendre et vous ressaisir. "

«Regarde», lui ai-je dit. «Je ne veux pas vous imposer. C'est mon truc, pas le vôtre, et je ne veux pas vous impliquer dans mes affaires. »

«Femme, voulez-vous vous taire? Ce n'est pas ton truc, c'est notre truc. Vous m'avez déjà impliqué, et si je ne voulais pas être dérangé, je n'aurais pas ouvert ma porte. Je suis ton ami et je te fais confiance et je t'aime. Je te cacherai n'importe quand. Où pensiez-vous que vous alliez vous cacher, de toute façon? Sur la Lune?"

Je la regardai avec étonnement. Je ne l'avais jamais vraiment connue. Une vraie soeur. Dur, critique, un peu trop cynique, mais une vraie femme debout.

«Ici,» dit-elle en me tendant un couteau et des oignons et des pommes de terre, «rendez-vous utile. Même vous tous les militants doivent manger.

Je me suis juste assis là en souriant. Grincer et éplucher les pommes de terre. Parler et se sentir vraiment chez soi.

Il est tôt le matin. Je dois bouger. Le déménagement doit être fait avec soin puisque ma photo vient d'être collée partout dans les journaux. Les affiches recherchées de moi sont partout, et quelqu'un m'avait dit que les policiers avaient une photo de moi dans l'espace au-dessus des boîtes à gants de leurs voitures. Soigneusement, j'arrange mon déguisement. Il a été conçu pour ne pas se démarquer, ce qui m'aidera à me fondre dans les autres personnes qui seront dans le métro tôt le matin. Je me regarde dans le miroir, me demandant si je dois ressembler à une secrétaire ou à une femme de chambre. Il est trop tôt le matin pour les secrétaires. Je décide de ressembler à une pauvre femme noire. Des bas épais et laids, des oxford noirs écrasés, un portefeuille en plastique battu, une veste à carreaux à l'allure duveteuse et, bien sûr, une perruque à l'apparence de seigneur-ayez pitié. Mon visage gonflé du matin, maculé d'une noisette de crayon à sourcils et de rouge à lèvres maladroit, est parfait pour le look.

Je descends dans le métro, m'arrêtant pour acheter le journal. Je me tiens sur le quai en attendant le train. Je feuillette les journaux en m'assurant qu'aucune photographie familière n'apparaît. Je parcourt les gros titres pour trouver l'assortiment habituel de demi-mensonges de droite, de distorsions et d'histoires de scandale. Les gros titres, comme d'habitude, sont offensants: «Commies Land in Outer Space». «Cops Nab Lightbulb Bandit.» "Mon mari fait le nœud avec Country Gal." Enfin, le train arrive. Je scanne les voitures au passage, à la recherche du policier des transports en commun. N'en voyant aucun, je me dirige vers l'avant du train. Je me laisse tomber sur un siège vacant et mets immédiatement la tête dans le journal. Je regarde attentivement autour de moi pour voir qui monte dans la voiture avec moi. En un instant, je me reproche de partir trop tôt le matin. J'ai le sentiment étrange que quelque chose ne va pas, mais je ne peux pas mettre le doigt dessus. La voiture de métro a une zone crépusculaire. À l'exception de quelques hommes blancs qui semblent aller travailler dans une usine, les autres sont des femmes noires. L'une porte l'uniforme d'infirmière, une autre a l'air d'aller à l'église, chapeau et tout, et les autres me ressemblent plus ou moins. Je continue à regarder. eux. Et ça s'enregistre. Sans une exception, chacune de ces sœurs porte une perruque. C'est tellement effrayant. Je cache mes beaux cheveux en couches sous cette perruque et je les déteste, cachant mes affaires pour me sauver la vie. Moi qui ai dû abandonner mes bandeaux et mes grandes boucles d'oreilles perlées, mes vestes salopette, mon poncho rouge, noir et vert, et mes longues robes africaines pour lutter à un autre niveau, regarde sous ma perruque mes soeurs. Peut-être que nous courons tous et nous nous cachons. Peut-être que nous fuyons tous quelque chose, vivons tous une existence clandestine. Nous sommes certainement tous opprimés et persécutés. J'imagine les gros titres: "Nigger Woman Nabbed for Nappy Hair." "Afro Gal a les cheveux emmêlés." «Une maman militante montre tout.» C'est vraiment trop à

comprendre. Des choses aussi horribles nous ont été faites. Toute une génération de femmes noires se cachant sous les cheveux des blancs morts. J'ai envie de pleurer, mais ce n'est pas le cas. Cela attirerait l'attention. Je m'empêche de me lever jusqu'à ce que mon arrêt arrive. Je prie et lutte pour le jour où nous pourrons tous sortir de sous ces perruques.

ÉVÉNEMENTS EN COURS

Je comprends que je suis un
peu démodé.
La foule ne veut aucune partie de moi.

Quelqu'un a dit que je suis trop
noir des années soixante .
Quelqu'un d'autre m'a dit que je n'avais pas réussi à m'adoucir.

Il est vrai que je n'ai pas
redressé mes cheveux.
Ni la maybelline redécouverte.
Et c'est aussi vrai
que j'aime toujours les choses africaines,
comme les statues et les robes
et les GENS.

Et il est également vrai
que la lutte est au premier plan dans mon esprit.
Et je rappe toujours sur la discipline -
ma colère ne s'est pas envolée.

Et je ne supporte toujours pas l'ole
el dorado.
Et je ne peux toujours pas creuser personne
et un.
Et je ne creuse toujours pas les
gars de roka.
Et j'appelle un cochon un cochon.
Et une fête, à mon avis,
n'arrive qu'une fois de temps en temps.

Quoi qu'il en soit, je suis vraiment content d'
être un peu démodé.

Chapitre 17

Au cours des années suivantes, la maison est devenue beaucoup d'endroits. J'ai beaucoup voyagé et j'ai rencontré de très belles personnes, des personnes si belles qu'elles ont restauré ma foi en l'humanité à chaque fois que je passais par leur station. Comme la plupart d'entre nous à l'époque, j'étais nouveau dans ce domaine, en apprenant la lutte clandestine telle que je la vivais. Au début, je n'avais pas beaucoup d'idées fixes sur ce que je pensais que la lutte armée dans les limites de l'Amérique devrait être. J'avais beaucoup lu à ce sujet ailleurs, mais je n'avais aucune idée concrète de la manière d'appliquer les leçons de ces luttes à la lutte des Noirs aux États-Unis.

Il était clair que l'Armée de libération noire n'était pas un groupe centralisé et organisé avec une direction et une chaîne de commandement communes. Au lieu de cela, il y avait diverses organisations et collectifs travaillant dans différentes villes, et dans certaines des plus grandes villes, il y avait souvent plusieurs groupes travaillant indépendamment les uns des autres. De nombreux membres des différents groupes ont été contraints de se cacher à la suite de l'extrême répression policière qui a eu lieu pendant. la fin des années soixante et le début des années soixante-dix. Certains avaient des cas graves, d'autres mineurs, et d'autres, comme moi, étaient simplement recherchés pour «interrogatoire».

Sœurs et frères ont rejoint ces groupes parce qu'ils étaient engagés dans la lutte révolutionnaire en général et la lutte armée en particulier et voulaient aider à construire le mouvement armé en Amérique. C'était le sentiment le plus étrange. Les gens que je rencontrais lors de rassemblements se cachaient maintenant, envoyant des messages qu'ils voulaient rencontrer. Sœurs et frères de presque tous les groupes révolutionnaires ou militants du pays pourrissaient en prison ou avaient été contraints à la clandestinité. Tout le monde à qui j'ai parlé était intéressé à porter la lutte à un niveau supérieur. Mais la question était de savoir comment. Comment rassembler toutes ces personnes dispersées à travers le pays dans un corps organisé qui serait efficace dans la lutte pour la libération des Noirs.

Il est devenu évident, presque dès le début, que la consolidation n'était pas une bonne idée. Il y avait trop de problèmes de sécurité et différents groupes avaient des idéologies différentes, différents niveaux de conscience politique et des idées différentes sur la manière dont la lutte armée en Amérique devrait être menée. Dans l'ensemble, nous étions faibles, inexpérimentés, désorganisés et manquant gravement de formation. Mais le plus gros problème était celui du développement politique. Il y avait des sœurs et des frères qui avaient été tellement victimes de l'amérika qu'ils étaient prêts à se battre jusqu'à la mort contre leurs oppresseurs. Ils étaient intelligents, courageux et dévoués, prêts à faire n'importe quel sacrifice. Mais nous avons vite compris que le courage et le dévouement ne suffisaient pas. Pour gagner toute lutte pour la libération, il faut avoir le

chemin et la volonté, une idéologie et une stratégie d'ensemble qui découlent d'une analyse scientifique de l'histoire et des conditions présentes.

Certains groupes pensaient qu'ils pouvaient simplement prendre les armes et lutter et que, d'une manière ou d'une autre, les gens verraient ce qu'ils faisaient et commenceraient à se débattre eux-mêmes. Ils voulaient s'engager dans une bataille do-or-die avec la structure du pouvoir en Amérique, même s'ils étaient faibles et mal préparés pour un tel combat. Mais le facteur le plus important est que la lutte armée, à elle seule, ne peut jamais provoquer une révolution. La guerre révolutionnaire est une guerre populaire. Et aucune guerre populaire ne peut être gagnée sans le soutien des masses populaires. La lutte armée ne peut jamais réussir par elle-même; elle doit faire partie d'une stratégie globale de victoire, et la stratégie doit être aussi bien politique que militaire.

Comme nous ne possédions ni les chaînes de télévision ni les journaux, il était facile pour les médias d'information de nous dépeindre comme des monstres et des terroristes. La police pouvait terroriser quotidiennement la communauté noire, mais si une personne noire réussissait à se défendre contre une attaque policière, elle était qualifiée de terroriste. J'ai vite compris que notre bataille la plus importante était d'aider à mobiliser, éduquer et organiser politiquement les masses de Noirs et de gagner leur esprit et leur cœur. Il était inconcevable que nous puissions survivre, encore moins gagner quoi que ce soit, sans leur soutien.

Chaque groupe qui lutte pour la liberté est tenu de faire des erreurs, mais à moins d'étudier les lois fondamentales communes de la lutte révolutionnaire armée, vous êtes obligé de faire des erreurs inutiles. La guerre révolutionnaire est une guerre prolongée. Il nous est impossible de gagner rapidement. Pour gagner, nous devons épuiser nos oppresseurs, petit à petit, et, en même temps, renforcer nos forces, lentement mais sûrement. J'ai compris certains de mes frères et sœurs les plus impatients. Je savais qu'il était tentant de substituer la lutte militaire à la lutte politique, d'autant plus que toutes nos organisations aériennes étaient sous les attaques vicieuses du FBI, de la CIA et des services de police locaux. Nous tous qui avons vu nos dirigeants assassinés, notre peuple abattu de sang-froid, avons ressenti un besoin, un désir de riposter. L'une des leçons les plus difficiles que nous ayons eu à apprendre est que la lutte révolutionnaire est scientifique plutôt qu'émotionnelle. Je ne dis pas que nous ne devrions rien ressentir, mais les décisions ne peuvent pas être basées sur l'amour ou la colère. Ils doivent être basés sur les conditions objectives et sur ce qu'il faut faire de manière rationnelle et sans émotion.

En 1857, le Kourt suprême américain a statué que les Noirs n'étaient que les trois cinquièmes d'un homme et n'avaient aucun droit que les Blancs étaient tenus de respecter. Aujourd'hui, plus de cent vingt-cinq ans plus tard, nous gagnons toujours moins des trois cinquièmes de ce que gagnent les Blancs. Il était clair pour moi que nous ne pouvions plus compter sur les kourts pour la liberté et la justice que nous ne pouvions espérer obtenir notre libération en participant au système politique américain, et c'était un pur fantasme de remercier que nous puissions les gagner en mendiant. La seule alternative qui restait était de se battre pour eux, et nous allons devoir nous battre comme n'importe quel autre peuple qui s'est battu pour la libération.

Je n'ai pas cru que nous devions attendre que notre lutte politique ait atteint un point culminant avant de commencer à organiser la clandestinité. J'ai senti qu'il était important de commencer à construire des structures souterraines dès que possible. Et même si je pensais que la tâche principale de l'underground devait être l'organisation et la construction, je ne pensais pas que les actes de résistance armée devaient être exclus. Tant qu'elles n'entraveront pas nos plans à long terme, les unités de guérilla devraient être en mesure de mener à bien quelques actions armées bien planifiées, bien planifiées et bien coordonnées avec des objectifs politiques aériens. Pas n'importe quel type d'actions anciennes, mais des actions que les Noirs comprendraient et soutiendraient clairement et des actions qui étaient bien médiatisées dans la communauté noire.

Chapitre 18

Après mon acquittement dans l'affaire de vol de banque du Queens à la Cour fédérale de Brooklyn le 16 janvier 1976, j'ai été ramené au New Jersey, placé dans le sous-sol de la prison du comté de Middlesex pour hommes, à l'isolement, et détenu là-bas pendant plus d'un année jusqu'à la fin du procès du maillot. Lennox Hinds, alors chef de la Conférence nationale des avocats noirs, ainsi que les autres membres de l'équipe de la défense, ont intenté une action civile contre l'État, accusant mes conditions d'être cruelles et inhumaines. Après une longue et interminable bataille judiciaire, les deux parties ont convenu qu'un agent d'audience devrait revoir mes conditions de détention et rendre une décision. L'agent d'audience était un homme du nom de Ploshnik, qui avait été nommé par l'État. Nous n'avions aucun mot à dire sur les personnes nommées et, par conséquent, nous nous attendions à ce que la décision soit favorable à l'État. Mais il a surpris tout le monde et a jugé que mes conditions d'emprisonnement étaient effectivement inhumaines et a recommandé qu'elles soient modifiées immédiatement. Mais grâce à une série d'appels et de manœuvres judiciaires, l'État a réussi à me maintenir confiné dans ce sous-sol. Lorsque le gouvernement juge opportun de suivre ses propres lois et procédures administratives, il le fait. Et quand il constate que ces mêmes lois ne conviennent pas à leurs propres fins, il les ignore tout simplement.

J'ai décidé que je voulais que Stanley Cohen et Evelyn travaillent ensemble sur l'affaire. Cela s'est avéré être une erreur, car ils n'étaient pas vraiment amoureux l'un de l'autre. Ni Stanley ni Evelyn n'étaient un avocat du New Jersey et nous avons dû trouver un avocat du New Jersey pour s'occuper de l'affaire. Ray Brown était occupé avec d'autres engagements et ne pouvait pas le faire. Stanley a demandé à un jeune avocat du New Jersey blanc nommé Stuart Ball, et, après quelques réserves, il a accepté d'être l'avocat de l'admission. Stanley voulait également qu'un jeune avocat, Lawrence Stern, agisse comme son assistant. Même si Evelyn était impliquée dans la défense et que Lennox s'occupait de la poursuite civile autour de mes conditions de détention, la Conférence des avocats noirs a chargé un jeune avocat noir du Mississippi nommé Lewis Myers de travailler sur l'affaire. Je fus ravi. Tout le monde savait que le procès du nouveau maillot était le plus important et que mes chances de bénéficier d'un procès

équitable étaient à peu près nulles. La stratégie consistait donc à essayer d'entourer l'équipe de la défense autant de ressources et d'expertise que possible.

Cela semblait être une bonne idée, mais s'il y avait un cas de trop de cuisiniers dans la cuisine, c'était le cas. Presque depuis le début, l'équipe de la défense était en proie à des conflits de personnalité. Les problèmes étaient grandement amplifiés par le fait que personne n'était payé. Les avocats avaient du mal à couvrir même leurs frais. Il semblait que tous les deux mois, l'un ou l'autre des avocats demandait au juge d'être relevé de l'affaire.

Nous avions cruellement besoin d'experts. Nous devions trouver un expert en balistique et un chimiste médico-légal, entre autres, pour réfuter les accusations de l'État. Nous avions aussi désespérément besoin d'un enquêteur pour localiser certains des médecins qui m'avaient traité pendant que j'étais hospitalisé et d'autres témoins potentiels. Nous nous sommes battus et avons insisté sur ce point jusqu'à ce que finalement le juge, Théodore Appleby, ordonne à l'État de payer les experts. Mais une fois que nous avons reçu la commande, nous avons constaté que nous étions dans la même position que nous avions commencé. Sans exception, tous ceux à qui nous avons demandé de l'aide nous ont refusé. Les types d'experts dont nous avions besoin sont presque toujours la police ou travaillent pour des services de police. Parce que mon cas impliquait le meurtre d'un policier, aucun d'entre eux ne toucherait à l'affaire. La partie la plus cruciale de l'affaire du procureur était le «témoignage scientifique» alléguant que j'avais sur moi d'énormes quantités de sang du soldat de l'état mort. Nous voulions que quelqu'un qui sache ce qu'il faisait passe en revue chaque centimètre carré de ces vêtements, vérifie ce qu'il y avait sur eux et aussi ce qui leur avait été fait. Mais nous n'avons pas pu trouver un seul chimiste médico-légal pour travailler pour nous, et encore moins pour témoigner pour nous. S'ils l'avaient fait, ils n'auraient plus jamais pu travailler en paix pour aucun service de police. Les gens n'entendent jamais parler de ce côté d'un procès. Mais il n'y a pas d'endroit où un accusé dans un procès pénal peut aller pour trouver des «experts» en sciences communément appelées «sciences policières». La police peut pratiquement rédiger un rapport en disant tout ce qu'elle veut, et il n'y a aucun moyen de le réfuter. Et il y a eu des cas où des «experts» ont été des agents doubles: travaillant pour un accusé tout en travaillant secrètement avec le procureur.

L'une des choses étonnantes a été le nombre d'étudiants soutiens qui ont donné de leur temps et de leur énergie pour nous aider. Ils se sont portés volontaires pour indexer et organiser les transcriptions passées et, avec des militants politiques, ont mené une enquête auprès de jurés potentiels dans le comté de Middlesex. Les membres du comité de la défense ont publié un bulletin pour tenir les gens informés de ce qui se passait dans l'affaire et ont également fait des allocutions et des collectes de fonds. Les gens ont fait circuler des pétitions et manifesté devant le kourtroom. Ils se sont portés volontaires pour taper, gérer les téléphones, etc. Des artistes comme Harry Belafonte, Ossie Davis et Ruby Dee ont participé à des activités de financement. Des poètes comme June Jordan, Audre Lorde et Sonia Sanchez, entre autres, ont donné des lectures de poésie. Des militants politiques comme Angela Davis et Amiri Baraka ont travaillé dur pour éduquer les gens sur ce qui se passait au New Jersey. Quand Angela Davis est venue au New Jersey pour faire un discours en mon nom, le bureau du procureur du New

Jersey l'a tendue à elle et à son parti, les harcelant jusqu'au moment où ils ont quitté l'État. Elle a essayé de me rendre visite à la prison, et non seulement le juge lui a interdit de me rendre visite, mais il a également arrêté toutes mes autres visites.

L'une des déclarations les plus émouvantes que j'ai jamais entendues a été un discours prononcé par le juge Bruce Wright lors d'un rassemblement de financement pour moi. Le juge Bruce Wright est un juge noir qui a été destitué du tribunal pénal de New York parce qu'il était trop juste et honnête, et il a fait quelque chose qui était impardonnable: il a fixé la caution des pauvres à des montants qu'ils pouvaient se permettre de payer. Les kourts ne seront jamais qu'un outil de répression tant que des juges comme Bruce Wright ne présideront pas les procès des Noirs.

Il y avait beaucoup, beaucoup de gens que je n'ai jamais pu rencontrer, même s'ils travaillaient si dur pour moi. Et même si je n'ai jamais eu la chance de remercier tous les Noirs, les Blancs, les gens du Tiers Monde, tous les étudiants, féministes, révolutionnaires, militants, etc., qui ont travaillé sur l'affaire, je vous remercie maintenant.

Un grand nombre des conférences préparatoires au procès ne concernaient rien de plus que la défense qui présentait des requêtes et que le juge les refusait. Chaque fois que nous allions à Kourt, le juge tenait à lire dans le dossier que j'avais refusé de le défendre. Il faisait partie de ces chiens blancs racistes qui croyaient vraiment qu'il était massa. Il a vraiment pris ce truc de «votre honneur» au sérieux. S'il avait pu amener les gens à s'incliner devant lui et à lui baiser la main, il l'aurait fait. Il a affirmé qu'il «tenait au décorum de sa salle d'audience». Beaucoup de décorum mais pas un peu de justice. Le défendre? C'était hors de question. C'était un vrai craka mort dans la laine. Le genre qu'ils pourraient envoyer pour éliminer les «indigènes» en Afrique, sécuriser l'Amérique centrale pour United Fruit Company ou gérer un centre de stérilisation à Porto Rico.

Stanley Cohen est venu me voir. Il était excité et optimiste. Sa bonne nouvelle était qu'il avait trouvé un enquêteur, un vieil ami à lui qui lui devait une faveur. Son ami a eu des contacts avec la police de l'État du New Jersey et a pensé qu'ils pourraient être en mesure de fournir des informations sur Harper, l'officier de police qui était le témoin principal. Il faisait également des progrès dans la recherche d'un chimiste médico-légal. Nous avons tous les deux estimé qu'au moins certains des rapports scientifiques avaient été truqués par les soldats de l'État du New Jersey. Nous en avons parlé et d'un million de choses avant la fin de la visite. Il était tellement positif. Il a dit qu'il avait un plan, quelque chose qu'il voulait vérifier, mais il ne voulait pas en discuter et éveiller mes espoirs prématurément. C'était la dernière fois que je voyais Stanley Cohen.

Quelques jours plus tard, j'ai reçu un appel téléphonique. Stanley était mort. Son corps avait été retrouvé chez lui avec des preuves de traumatisme. Personne, à l'exception de la police et de la famille de Stanley, ne connaît à ce jour la cause du décès. Les journaux ont déclaré que Stanley était mort de causes naturelles. Mais un ami de Stanley, un médecin, m'a dit qu'il avait parlé au bureau du coroner et qu'il avait reçu des histoires contradictoires. Personne ne sait avec certitude comment Stanley est mort et nous ne le ferons probablement jamais. La seule chose que nous savons, c'est qu'après sa mort,

tous les documents juridiques sur mon cas ont disparu. Evelyn a parlé à Phyllis, la veuve de Stanley, et elle lui a donné tous les documents juridiques qu'elle pouvait trouver et qui avaient quelque chose à voir avec mon cas, mais la majeure partie du matériel manquait toujours. Finalement, Evelyn a découvert que la police de New York avait mes papiers légaux. «Comment les ont-ils obtenus?» je lui ai demandé. «Je ne veux même pas y penser», répondit-elle.

Je pouvais à peine croire que tout cela se passait. C'était si étrange. La police de New York a affirmé avoir pris mes papiers légaux de la maison de Stanley comme preuve. «Preuve de quoi?» ai-je demandé à Evelyn. Apparemment, mes papiers légaux étaient la seule propriété que le département de police de New York avait enlevé de sa maison. Il a fallu plus d'un mois pour en récupérer certains. Certains n'ont jamais été récupérés. Aucune des notes concernant l'enquêteur ou le chimiste médico-légal n'a été retrouvée. Toutes les notes sur la stratégie d'essai que nous avions tracées manquaient. C'était étrange. J'ai pensé à la famille de Stanley et à ce qu'elle a dû traverser. Les circonstances de sa mort étaient si étranges. Je me suis promené avec une sensation de vide dans mon estomac pendant un long moment.

Après la mort de Stanley, William Kunstler a rejoint l'équipe de la défense. La première chose que le juge a faite après avoir admis Kunstler dans l'affaire a été d'annuler la commande d'experts payés par l'État, affirmant que les avocats n'avaient pas agi assez vite pour les obtenir. Je suis devenu plus méfiant qu'avant. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi Appleby, tout d'un coup, était si anxieuse que nous n'ayons pas de témoins experts. Il était évident que sans une aide financière, je ne pourrais jamais me permettre des témoins experts. Je n'avais pas un sou à mon nom.

La stratégie d'Appleby était d'intimider complètement les avocats, de les harceler, de les menacer jusqu'à ce qu'ils craignent de monter une opposition significative au lynchage légal qui était censé être mon procès. Comme il n'y avait pas de fonds pour payer quoi que ce soit, les comités de défense et les avocats ont été contraints de lancer une campagne de financement. La première fois que Bill Kunstler s'est exprimé dans le New Jersey, Appleby a tenté de le faire rejeter de l'affaire, l'accusant de «conduite inappropriée» et de «conduite préjudiciable à l'administration de la justice». La conduite inappropriée a été de donner une conférence à l'Université Rutgers au cours de laquelle il a dit que nous avions besoin d'argent pour des témoins experts, que les conditions de ma détention étaient préjudiciables à mon aide à ma défense et qu'en vertu de la loi, j'étais présumé innocent jusqu'à ce que ma culpabilité soit établie.

L'ordre d'Appleby de montrer pourquoi Bill ne devrait pas être renvoyé de l'affaire a accompli ce qu'il voulait. Au lieu de se préparer au procès, les avocats ont été forcés de consacrer du temps et de l'énergie à se préparer à l'audience de deux jours qui déterminerait si Bill restait ou non sur l'affaire. Appleby a finalement décidé que Bill resterait, mais seulement après que nous ayons passé un mois à faire face à cette folie. L'implication de l'audience était claire. Toute tentative des avocats pour me défendre se heurterait à l'hostilité du juge. Appleby a menacé chacun des avocats de mépris, non pas une ou deux fois mais régulièrement. Lew Myers a assisté à un cocktail de financement au cours duquel Angela Davis a pris la parole. Quelqu'un a envoyé une lettre au Trésor américain à Washington et, environ dix jours plus tard, il faisait l'objet d'une enquête de l'Internal Revenue Service. Evelyn a été harcelée à plusieurs reprises

par Appleby. Il ne s'est pas passé un jour où le soi-disant juge impartial n'a pas montré son hostilité à l'équipe de défense.

Les avocats ont découvert des preuves que les bureaux en face du palais de justice qu'eux-mêmes et l'équipe de la défense utilisaient étaient mis sur écoute. Les demandes d'enquête ont été rejetées. Lors d'une conférence de presse, Lennox Hinds a eu le courage d'appeler le procès exactement ce qu'il était, «un lynchage légal et un kangourou». Appleby l'a cité pour mépris et un effort a été fait pour le radier. Ce n'est qu'après avoir fait appel au plus haut kourt du New Jersey qu'il a été autorisé à continuer à exercer en tant qu'avocat dans l'état du New Jersey.

Le procès a commencé le 17 janvier 1977, le jour même où Gary Gilmore a été abattu dans l'Utah. Gary Gilmore a été la première personne légalement exécutée depuis que la peine de mort a été annulée par la Cour suprême américaine au début des années 1970. Son exécution a établi le climat du procès. Le juge avait nié presque chacune de nos requêtes, y compris mon droit de me défendre et d'agir en tant que coconseil, un changement de lieu, une requête en révision du casier judiciaire de Harper, une requête pour présenter des preuves que j'avais été victime du gouvernement programme de contre-espionnage (COINTELPRO), etc. Même si le National Jury Project avait fait une étude sur le comté de Middlesex et avait constaté que quatre-vingt-trois pour cent des gens avaient entendu parler de mon cas dans les médias et soixante-dix pour cent avaient déjà formulé une opinion sur mon culpabilité, le kourt a soutenu que je pouvais bénéficier d'un procès équitable. Le juge a déclaré qu'il interrogerait les jurés et s'assurerait qu'ils étaient «justes et impartiaux».

Appleby s'est efforcé d'éviter de demander aux jurés potentiels s'ils pensaient que j'étais coupable, choisissant de leur demander à la place s'ils pouvaient «mettre leurs opinions de côté». Il a soigneusement évité de demander leurs opinions sur moi, sur l'Armée de libération noire, le Parti des panthères noires, les militants noirs ou toute autre chose qui avait été rapportée de manière négative et biaisée dans les journaux. Les avocats du procès n'avaient pas le droit d'interroger les jurés. Le voir dire d'Appleby a été conçu pour s'assurer que les jurés les plus hypocrites et les plus opiniâtres restent dans le jury. Voici deux exemples tirés directement de la transcription:

Q. Et avez-vous entendu parler de cette affaire?

R. Oui, je l'ai.

Q. De quelle source avez-vous entendu parler de l'affaire?

A. Journaux.

Q. Et en avez-vous discuté avec d'autres personnes?

A. De temps en temps.

Q. Et sur la base de ce que vous avez pu entendre de quelque source que ce soit, estimez-vous que vous vous êtes déjà fait une opinion sur la culpabilité ou l'innocence de cet accusé?

R. Eh bien, pour être parfaitement honnête, je pense que je serais un peu partial.

Q. Je vais vous poser une autre question. Dans le cas où vous deviez être choisi pour servir, estimez-vous que vous pourriez vous asseoir et écouter toutes les preuves de l'affaire, puis les juger de manière équitable et impartiale et appliquer la loi que le juge vous donne et mettre de côté des opinions ou des conceptions antérieures ou des idées sur quoi que ce soit dans l'affaire et croyez-vous ensuite que vous pourriez rendre un verdict équitable quant à la culpabilité ou à l'innocence de cet accusé?

R. Je pense que je pourrais.

Q. Pensez-vous que vous le pourriez?

R. Je pense que oui.

Exemple numéro deux:

Q. Pensez-vous que sur la base des informations que vous pourriez avoir accumulées sur l'affaire et de quelque source que ce soit, vous vous êtes déjà fait une opinion sur la culpabilité ou l'innocence de cet accusé?

R. Je penserais - oui, je penserais qu'elle était coupable, oui.

Q. Vous vous sentez coupable?

R. Oui.

Q. Et laissez-moi vous poser une autre question. Dans le cas où vous pourriez être sélectionné pour siéger en tant que juré dans cette affaire, pensez-vous que vous pourriez vous asseoir et écouter la preuve et la juger de manière impartiale, appliquer la loi que le juge vous donne, mettre de côté cette opinion que vous avez déjà formé?

R. Oui, je pourrais probablement.

Q. Et puis encore juger impartialement si elle est coupable ou innocente?

A. Ouais. Selon les preuves et tout ça.

Celles-ci étaient typiques des réponses données. Le juge a refusé de renvoyer les deux jurés ci-dessus pour cause (sur la base d'un parti pris qui les empêcherait d'être des jurés justes et impartiaux) et nos contestations péremptoires ont été rapidement épuisées. Le jury final était composé de deux amis, d'une petite amie et de deux neveux de soldats de l'État du New Jersey. Le soi-disant processus de sélection du jury a été la plus grande farce de l'histoire du droit.

À peu près à mi-chemin du soi-disant processus de sélection du jury, j'étais prêt à l'appeler un jour Aussi mauvais que ce jury puisse paraître, cela avait l'air encore pire. Je ne voulais pas participer. Mais presque tout le monde dans l'équipe de défense pensait que ne pas participer était une erreur. «Si vous ne le faites pas, nous n'obtiendrons jamais rien sur le disque. Vous ne pourrez même jamais convaincre une cour d'appel de quoi que ce soit. Vous devez monter là-haut et raconter votre version de l'histoire. Nous

pouvons prouver par le témoignage médical que vous avez reçu une balle dans le dos, la main levée en l'air. Nous pouvons prouver que Harper a tiré le premier. Nous pouvons prouver qu'après avoir été abattu, votre main était paralysée et, à partir de l'emplacement de sa blessure par balle, il vous aurait été impossible de lui avoir tiré dessus avec votre main gauche. Nous pouvons prouver que Harper a tiré le premier. Nous pouvons le prouver si vous prenez position. Nous pouvons le prouver. . . . »

J'étais fatigué de cette affaire. Je suis sûr que je ne croyais pas que des appels de Kourt allaient me libérer ou que des jurés racistes blancs et préjugés l'étaient non plus. Il était évident que je n'avais aucune chance sur un million de recevoir justice. Les problèmes financiers, les problèmes de témoins experts, les problèmes de personnalité parmi les avocats, en plus de pourrir à l'isolement, m'avaient fait des ravages. Chaque jour, quand je suis entré dans le kourtroom, j'avais l'impression d'entrer dans le théâtre de l'absurde. Je n'en voulais pas. Les avocats ont dit que je pourrais créer un climat politique qui, pensaient-ils, forcerait la cour d'appel à céder si je participais au procès et déclarais officiellement que j'étais innocent. Ils étaient convaincus qu'à la dernière minute, le chimiste médico-légal qu'ils tentaient de localiser au Canada allait venir sauver la situation. Je n'ai pas mis de stock là-dedans, mais je savais qu'il était important de maintenir l'élan autour de ce qui se passait. J'ai décidé de rester et de participer, même si cela me tuait.

Le procès s'est déroulé de manière absurde. Un jury entièrement blanc a été sélectionné, sur la base des conseils de Kunstler et du Jury Project, qui ont décidé que même si les jurés assis dans le panel étaient horribles, les autres étaient pires. Non seulement le juge a rejeté ma requête pour agir en tant que coconseil, mais il a refusé de permettre aux avocats de lire ma déclaration liminaire devant le jury. Le quartier général de l'équipe de la défense, situé au Nouveau-Brunswick, a été cambriolé, des papiers fouillés et volés, et le juge a refusé d'enquêter, qualifiant la requête de «frivole». Les témoins de l'État, presque tous des porcs, se sont levés et ont dit tout ce qu'on leur avait dit de dire. Nous n'avons eu aucun témoin expert pour réfuter ou même évaluer leur témoignage. Le témoin principal, Harper, le soldat d'État que j'étais censé avoir abattu, a déclaré qu'il avait dit un «mensonge» lors d'un interrogatoire direct, mais a nié qu'il s'agissait d'un mensonge.

J'ai passé la majeure partie de l'essai à regarder le plafond et à me détester d'être assis là en premier lieu. Lorsque le moment est venu pour moi de témoigner, j'ai été choqué. J'avais pensé que je pourrais entrer dans tout - être un fugitif, comment je suis devenu un fugitif, tout le scénario politique qui a conduit à être dans le kourtroom. Mais ensuite, ils m'ont dit quelque chose sur «l'ouverture de la porte». Ouvrir la porte, expliqua-t-on, était comme ouvrir la boîte de Pandore. Si je donnais les raisons politiques pour lesquelles je suis un fugitif, le procureur pourrait alors présenter toutes sortes de «preuves» préjudiciables qui n'avaient rien à voir avec ce qui s'est passé sur l'autoroute à péage afin de montrer mon «intention criminelle». Si j'ouvrais la porte, le procureur serait en mesure de présenter des manuels de guérilla et toute une pile d'autres documents trouvés dans la voiture et qui n'avaient rien à voir avec ce procès. En l'absence de témoins politiques (dont la comparution avait été refusée par le juge) qui auraient témoigné de l'attaque systématique de COINTELPRO contre le mouvement de libération des Noirs, et contre les Noirs en général, mon témoignage

aurait été déformé. Je voulais reculer complètement, dénoncer le procès, mais il était trop tard. Le seul moyen de sortir était de témoigner, d'obtenir mon point de vue sur ce qui s'était passé et d'éviter «d'ouvrir la porte». L'année de l'isolement cellulaire m'avait presque rendu muet. Comme j'ai témoigné, je me suis accroché à une petite photo de mon enfant.

Quand je m'assois aujourd'hui et examine pourquoi j'ai participé à cet essai, je pense que j'ai dû être fou. J'imagine que j'avais traversé trop de procès et obtenu trop d'acquittements et laissé ça me monter à la tête. (Trois autres actes d'accusation avaient été rejetés. L'un devant la Cour suprême de l'État du Queens, m'accusant d'avoir tué des policiers, a été rejeté parce que le juge, après avoir examiné le procès-verbal du grand jury, a déterminé qu'il n'y avait même pas assez de preuves pour que je sois inculpé. L'autre deux, l'un à Brooklyn Supreme Kourt et l'autre à Supreme Kourt dans le comté de New York, ont été licenciés pour défaut de l'État de me traduire en justice pendant six ans après le retour des actes d'accusation.)

Participer à l'essai du nouveau maillot était sans principes et incorrect. En participant, j'ai participé à ma propre oppression. J'aurais dû savoir mieux et ne pas accorder de dignité ou de crédibilité à cette imposture. À long terme, les gens sont notre seul attrait. Les seuls qui peuvent nous libérer sont nous-mêmes.

Chapitre 19

J'ai été transférée le 8 avril 1978 à la prison à sécurité maximale pour femmes d'Alderson, en Virginie occidentale, l'établissement fédéral conçu pour détenir «les femmes les plus dangereuses du pays». Je n'avais été reconnu coupable d'aucun crime fédéral, mais en vertu du pacte interétatique, tout prisonnier peut être expédié, comme une cargaison, dans n'importe quelle prison du territoire américain, y compris les îles vierges, à des kilomètres de sa famille, ses amis et ses avocats. Grâce au dispositif de cet accord, Soundjata avait été transféré à la prison de marion dans l'Illinois, la prison fédérale qui était le camp de concentration le plus brutal du pays.

Alderson était au milieu des montagnes de Virginie occidentale, et il semblait que les montagnes formaient une barrière impénétrable entre la prison et le reste du monde. Il n'y avait pas d'aéroport, et pour y accéder, des jours de voyage étaient nécessaires. Le voyage à Alderson était si coûteux et si difficile que la plupart des femmes ne recevaient des visites familiales qu'une ou deux fois par an.

J'étais logé dans l'unité de sécurité maximale (msu) appelée Davis Hall. Il était entouré d'une clôture électronique surmontée de fil de fer barbelé, qui à son tour était recouvert de fil accordéon (un type de fil tranchant comme un rasoir qui avait été interdit par la Convention de Genève). C'était une prison dans une prison. Cet endroit était immobile comme une sorte de couloir de la mort bizarre. Tout était stérile et mort.

Il y avait trois grands groupes dans le msu: les nazis, les «amoureux des niggah» et moi. J'étais la seule femme noire de l'unité, à l'exception d'une autre qui est partie presque immédiatement après mon arrivée. Les nazis avaient été envoyés à alderson depuis une prison de Californie, où ils avaient été accusés d'avoir incendié des détenus. Ils étaient membres de la fraternité aryenne, l'aile féminine de la fraternité aryenne - un groupe raciste blanc qui opère dans les prisons californiennes et est bien connu pour ses attaques contre les prisonniers noirs.

Les femmes de la famille manson, Sandra Good et Linda «grinçantes», ont été reliées aux nazis. Sandra avait été condamnée à quinze ans pour avoir menacé la vie de dirigeants d'entreprises et de fonctionnaires, et Froame purgeait une peine d'emprisonnement à perpétuité pour avoir tenté de tuer le président Gerald Ford. Ils étaient comme les jumeaux Bobbsey et évacués de leur esprit.

Ils se sont appelés «rouge» et «bleu». Tous les jours, «rouge» portait du rouge de la tête aux pieds et «bleu» portait du bleu. Ils étaient si fanatiques dans leur dévotion à Charles Manson qu'ils lui écrivaient tous les jours, l'informant de tout ce qui se passait à msu. Ils ont attendu ses «ordres», et vous pouvez être sûr que s'il leur disait de tuer quelqu'un, ils mourraient en essayant de le faire. Les nazis étaient également liés: une truie obèse qui ne se baignait jamais et ne marchait jamais pieds nus et un boucher qui mâchait du tabac qui agissait comme si elle était dans l'armée confédérée. Il y avait un nazi «indépendant» qui s'était brouillé avec les autres. Elle arborait une énorme croix gammée brodée sur son jean.

Heureusement, Rita Brown, une révolutionnaire blanche de la Brigade George Jackson, un groupe basé sur la côte ouest, faisait partie des quatre ou cinq «amoureux des négros». Elle était féministe et lesbienne, et m'a aidé à mieux comprendre de nombreux problèmes dans le mouvement de libération des femmes blanches. Contrairement à Jane Alpert, que j'avais rencontrée dans la prison fédérale de New York, et que je ne pouvais supporter ni personnellement ni politiquement, Rita ne séparait pas l'oppression des femmes du racisme et du classisme de la société américaine. Nous avons convenu que le sexisme, comme le racisme, était généré par des gouvernements capitalistes et impérialistes et que les femmes ne seraient jamais libérées tant que les institutions qui contrôlaient nos vies existaient. J'ai respecté Rita parce qu'elle pratiquait vraiment la fraternité, et n'était pas seulement une de ces grandes gueules qui parlent encore et encore des hommes.

Je suis sûr que beaucoup de responsables de la prison pensaient que je ne quitterais jamais les lieux en vie. C'était la configuration parfaite pour une configuration, et j'ai géré la situation sérieusement. Je n'ai pas cherché d'ennuis, mais j'ai fait savoir aux nazis que j'étais prêt à me défendre à tout moment, et que s'ils voulaient du cul (comme on dit en prison), ils devraient apporter le cul. Je leur ai dit clairement que je les détestais autant qu'ils me détestaient, et que si la mère de quelqu'un devait pleurer, ce serait la leur, pas Mme Johnson. Après quelques démêlés, les nazis sont restés hors de mon chemin.

Après avoir été chez alderson pendant un certain temps, nous avons appris que le msu serait fermé parce qu'il avait été déclaré inconstitutionnel. Un programme de stratification d'élimination a été mis en œuvre qui a permis à ceux qui étaient dans le msu de le quitter pendant la journée et de participer aux mêmes activités que ceux de la population générale. J'ai trouvé un emploi dans l'équipe du mécanicien général, j'ai eu le droit de me divertir, j'ai assisté à des cours et j'ai pu manger et rendre visite aux autres femmes de la population générale.

Beaucoup de sœurs étaient noires et pauvres et originaires de Washington, où chaque crime est une violation d'une loi fédérale. C'étaient de belles sœurs, purgeant des peines scandaleuses pour des délits mineurs. Semblable à la situation qui existait à la prison fédérale de New York, certaines femmes ne pouvaient pas se permettre d'acheter des cigarettes sans renoncer aux nécessités, tandis que d'autres avaient de l'argent, des contacts, portaient des manteaux de fourrure et vivaient comme si elles étaient dans une autre prison. Ce petit groupe de femmes a été reconnu coupable de trafic de drogue. La rumeur disait qu'ils accomplissaient les mêmes services en prison que dans la rue, mais maintenant seulement ils travaillaient pour les gardiens.

Un jour, alors que je rentrais à Davis Hall, une femme d'âge moyen aux cheveux «sel et poivre» a attiré mon attention. Elle avait un air digne d'instituteur. Quelque chose m'a attiré vers elle. Tandis que je cherchais son visage, je pouvais voir qu'elle cherchait également le mien. Nos yeux se sont enfermés dans un regard interrogateur. «Lolita? je me suis aventuré. «Assata? elle a répondu. Et là, au milieu de ces jardins de la prison alderson, nous nous sommes étreints et nous nous sommes embrassés.

Pour moi, c'était l'un des plus grands honneurs de ma vie. Lolita Lebrón était l'une des prisonnières politiques les plus respectées au monde. Depuis que j'avais entendu parler pour la première fois de sa lutte courageuse pour l'indépendance de Porto Rico, j'avais lu tout ce que je pouvais trouver qui avait été écrit sur elle. Elle avait passé un quart de siècle derrière les barreaux et avait refusé la libération conditionnelle à moins que ses camarades ne soient également libérés. Après toutes ces années, elle était restée forte, inflexible et intacte, toujours vouée à l'indépendance de Porto Rico et à la libération de son peuple. Elle méritait plus de respect que quiconque ne pouvait lui en donner, et je ne pouvais pas en faire assez pour démontrer mon respect.

Lors de nos réunions ultérieures, je devais lui avoir mal au cou, me tombant sur moi-même pour porter son plateau, lui avoir une chaise ou faire tout ce que je pouvais pour elle. Lolita avait traversé l'enfer en prison, mais elle était incroyablement calme et extrêmement gentille. Elle avait souffert des années d'isolement à Davis Hall en plus d'années d'isolement politique et personnel. Jusqu'à la recrudescence du mouvement pour l'indépendance portoricaine à la fin des années 60, elle n'avait reçu que très peu de soutien. Des années s'étaient écoulées sans visite. Pendant des années, elle avait été coupée de son pays, de sa culture, de sa famille et n'avait pas su parler sa propre langue. Sa fille unique était décédée pendant qu'elle était en prison.

J'ai soutenu Lolita à cent pour cent, mais il y avait une chose sur laquelle nous n'étions pas d'accord. Au moment de notre rencontre, Lolita était quelque peu anticommuniste et antisocialiste. Elle était extrêmement religieuse et, je pense, croyait que la religion et le

socialisme étaient deux forces opposées, que les socialistes et les communistes étaient complètement opposés à la religion et à la liberté religieuse.

Après la résurgence du mouvement indépendantiste portoricain, Lolita a été visitée par toutes sortes de personnes. Certains étaient des robots pseudo-révolutionnaires qui l'ont attaquée pour ses croyances religieuses, lui disant que pour être révolutionnaire, elle devait renoncer à sa croyance en Dieu. Ces imbéciles n'avaient apparemment jamais pensé que Lolita était plus révolutionnaire qu'ils ne pourraient jamais l'être, et que sa religion l'avait aidée à rester forte et engagée pendant toutes ces années. J'étais furieux de leur arrogance grossière et malavisée.

J'étais devenu ami avec une religieuse catholique, Mary Alice, alors que j'étais à alderson, qui m'initia à la théologie de la libération. J'avais lu des articles de Camillo Torres, le prêtre révolutionnaire, et je savais qu'il y avait beaucoup de prêtres et de religieuses révolutionnaires en Amérique latine. Mais je n'en savais pas trop sur la théologie de la libération. Je savais que Jésus avait chassé les changeurs de monnaie des temples et avait dit que les doux hériteraient de la terre et de beaucoup d'autres choses qui étaient directement opposées au capitalisme. Il avait dit aux riches de donner leur richesse et avait dit: «Il est plus facile pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille que pour un homme riche d'entrer dans le Royaume de Dieu» (Matthieu 19:24). J'en savais un peu, mais j'avais trop de respect pour Lolita pour ouvrir la bouche négligemment. J'ai décidé d'étudier la théologie de la libération afin de pouvoir avoir une conversation intelligente avec elle.

Mais je n'y suis jamais arrivé. L'unité de sécurité maximale a fermé et j'ai été renvoyé au New Jersey. Lolita est libre maintenant, et elle n'est plus isolée de ce qui se passe dans sa partie du monde ou dans son église. Je sais que partout où elle est, elle prie et lutte pour son peuple.

Chapitre 20

Ma mère amène ma fille me voir à l'établissement correctionnel de Clinton pour femmes du New Jersey, où j'avais été envoyé par alderson. Je délire. Elle a l'air si grande. Je cours pour l'embrasser. Elle répond à peine. Elle est distante et distante. Des douleurs de culpabilité et de chagrin remplissent ma poitrine. Je peux voir que mon enfant souffre. Il est stupide de demander ce qui ne va pas. Elle a quatre ans, et à part ces pitoyables petites visites - bien que ma mère l'ait amenée me voir chaque semaine, où que je sois, à l'exception du temps que j'ai passé à alderson - elle n'a jamais été avec sa mère. Je peux sentir quelque chose jaillir dans mon bébé. Je regarde ma mère, mon visage est un point d'interrogation. Ma mère souffre aussi. J'essaye de jouer. Je transforme mes bras dans la trompe d'un éléphant qui traîne dans la jungle du parloir. Ça ne marche pas. Ma fille refuse de jouer au bébé éléphant, au tigre ou à quoi que ce soit. Elle me regarde comme si j'étais le bouffon auquel je dois ressembler. J'essaye la routine du train choo-choo et la chanson la, la, la, mais elle n'est pas amusée. J'essaye de lui parler, mais elle est gonflée et maussade.

Je m'approche et essaie de la serrer dans mes bras. Dans une seconde chaude, elle est partout sur moi. Tout ce que je peux sentir, ce sont ces petits poings de quatre ans qui me frappent. Chaque partie de sa force est dans ces coups de poing, ils font vraiment mal. Je la laisse me frapper jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée. «Tout va bien», lui dis-je. "Laisse tout sortir." Elle est debout devant moi, le visage tordu de colère, l'air épuisé. Elle recule et s'appuie contre le mur. «C'est bon», lui dis-je. «Maman comprend.» «Tu n'es pas ma mère», crie-t-elle, les larmes coulant sur son visage. «Tu n'es pas ma mère et je te déteste.» J'ai aussi envie de pleurer. Je sais qu'elle ne sait pas qui je suis. Elle m'appelle maman Assata et elle appelle ma mère maman.

J'essaye de la chercher. Elle repousse ma main. «Tu peux sortir d'ici, si tu veux», crie-t-elle. «Vous ne voulez tout simplement pas.» «Non, je ne peux pas», dis-je faiblement. "Oui, vous pouvez." accuse-t-elle. «Vous ne voulez tout simplement pas.»

Je regarde ma mère impuissante. Son visage est étouffé par la douleur. «Dites-lui d'essayer d'ouvrir les bars», dit-elle dans un murmure.

«Je ne peux pas ouvrir la porte», dis-je à ma fille. «Je ne peux pas passer les barreaux. Vous essayez d'ouvrir les bars.

Ma fille se dirige vers la porte à barreaux qui mène à la salle de visite. Elle tire et elle pousse. Elle tire et elle frappe et elle donne un coup de pied aux barreaux jusqu'à ce qu'elle tombe par terre, un tas d'épuisement. Je vais la chercher. Je la tiens, la balance et l'embrasse. Il y a un air résigné sur son visage que je ne supporte pas. Nous passons le reste de la visite à parler et à jouer tranquillement sur le sol. Quand le garde dit que la visite est terminée, je m'accroche à elle pour la vie. Elle tient la tête haute et le dos droit en sortant de la prison. Elle me dit au revoir, son visage embué et inquiet, ressemblant à un petit adulte. Je retourne dans ma cage et pleure jusqu'à ce que je vomisse. Je décide qu'il est temps de partir.

À MA FILLE KAKUYA

J'ai pour vous
des rêves minables d'une vague liberté que
je n'ai jamais connue.

Bébé,
je ne veux pas que tu aies faim, soif
ou froid.
Et je ne veux pas que le gel
tue vos fruits
avant qu'ils ne mûrissent.

Je peux voir un endroit ensoleillé - La
vie éclate en vert.
Je peux voir ta peau lumineuse et bronze
à l'aise avec toutes les fleurs
et les mille-pattes.

Je peux entendre des rires,
pas issus du ridicule.
Et les mots, non motivés
par l'ego, la cupidité ou la jalousie.

Je vois un monde où la haine
a été remplacée par l'amour.
et ME remplacé par WE.

Et je peux voir un monde
où vous,
construisant et explorant,
fort et épanoui,
comprendrez.
Et aller au-delà de
mes petits rêves minables.

Chapitre 21

Ma grand-mère est venue de Caroline du Nord. Elle est venue me parler de son rêve. Ma grand-mère avait rêvé toute sa vie et les rêves sont devenus réalité. Ma grand-mère rêve que des gens décèdent, que des bébés naissent et que des gens soient libres, mais ce n'est jamais spécifique. Oiseaux rouges assis sur des clôtures, des arcs-en-ciel au coucher du soleil, des conversations avec des gens disparus depuis longtemps. Les rêves de ma grand-mère sont toujours venus quand ils étaient nécessaires et ont toujours signifié ce que nous voulions qu'ils signifient. Elle a rêvé que ma mère serait institutrice, ma tante irait à la faculté de droit et, pendant les moments difficiles, elle a rêvé que les bons moments arrivaient. Elle nous a dit ce que nous avions besoin d'être dit et nous a fait croire que personne d'autre n'aurait pu le faire. Elle a fait sa part. Le reste dépendait de nous. Nous devions le rendre réel. Les rêves et la réalité sont opposés. L'action les synthétise.

J'étais extrêmement heureux qu'elle soit venue. Son air était confiant et victorieux. Le reste de la famille l'a incitée à me raconter son rêve.

«Vous rentrez bientôt à la maison», m'a dit ma grand-mère, en attrapant mes yeux et en les fixant. «Je ne sais pas quand ce sera, mais vous rentrez chez vous. Vous partez d'ici. Ce ne sera pas trop long, cependant. Ce sera beaucoup moins de temps que vous n'êtes déjà venu ici. »

Excité, je lui ai demandé de me parler de son rêve.

Nous parlions tous, remarquai-je sur un ton conspirateur.

«J'ai rêvé que nous étions dans notre ancienne maison en Jamaïque. Je ne sais pas si vous vous souvenez de cette maison ou non.

Je lui ai assuré que je l'ai fait.

«J'ai rêvé que je t'habillais», a-t-elle dit, «en mettant tes vêtements».

«M'habiller? je répète.

"Oui. Vous habiller.

La peur montait et descendait mon dos. «Étais-je petit ou grandi?»

«Tu as grandi dans mon rêve.»

Je me sentais légèrement malade. Peut-être que ma grand-mère a rêvé de ma mort. Peut-être qu'elle a rêvé que j'avais été tué en essayant de m'échapper. Sinon, pourquoi m'habillerait-elle, si je n'étais pas mort? Ma grand-mère a attrapé ma dérive de pensée.

«Non, tu vas bien. Tu es en vie. C'est aussi simple que le nez sur votre visage. Vous rentrez chez vous. Je sais de quoi je parle. Ne me demandez plus de l'expliquer, car je ne peux pas. Je sais juste que tu vas rentrer à la maison et que tout ira bien.

Je l'ai percée pour plus de détails. Elle en a donné certains et d'autres non. Finalement, après avoir posé mille questions, ma grand-mère a laissé transparaître toute l'autorité dans sa voix. «Je sais que cela va arriver, parce que je l'ai rêvé. Vous sortez de cet endroit, et je le sais. C'est tout ce qu'on peut en dire."

Ma grand-mère était assise en me regardant. Il y avait une sorte de sourire sur son visage que je ne peux pas décrire. Je savais qu'elle était sérieuse. Les rêves de ma grand-mère étaient notoires: ses rêves sont devenus réalité. Toute sa vie, ses sens étranges ont été comme des radars, captant et identifiant toutes sortes de choses que nous ne voyons même pas. Ma famille et moi nous sommes juste assis là à vibrer l'un sur l'autre. Parler et rire, évoquer de vieux souvenirs et raconter des histoires amusantes. Le calme roulait sur mon corps comme du miel épais.

Quand je suis rentré dans ma cellule, j'ai pensé à tout. Aucune pensée scientifique et rationnelle ne pouvait diminuer le high que je ressentais. Une excitation picotante et vertigineuse m'avait envahi. J'étais ivre de l'optimisme arrogant et insouciant de ma famille. J'ai littéralement dansé dans ma cellule en chantant: «Pieds, ne me déçois pas

maintenant.» J'ai chanté la partie «pieds» très bas, donc je suppose que les gardes ont dû penser que je sortais, piétinant ma cage en chantant «pieds», «pieds».

«On ne peut pas gagner une course simplement en courant», m'a dit ma mère quand j'étais petite. «Vous devez vous parler.»

"Hein?" j'avais demandé.

«Vous devez vous parler lorsque vous courez et vous dire que vous pouvez gagner.»

C'était devenu une sorte d'habitude. Chaque fois que je suis confronté à quelque chose de difficile ou presque impossible, je chante. Au fil des ans, j'ai développé différents types de chants, mais je retombe toujours sur l'ancien "je peux, je peux, oui, je peux."

J'ai appelé mes grands-parents un jour ou deux avant de m'échapper. Je voulais entendre leur voix une dernière fois avant de partir. Je me sentais un peu bouillant et, pour ne pas paraître suspect, je leur ai dit que je voulais en savoir plus sur l'histoire de la famille, retracer les liens avec l'esclavage. Trop tôt, il était temps de raccrocher. «Ta grand-mère veut te dire autre chose», m'a dit mon grand-père.

«Je t'aime», a dit ma grand-mère. «Nous ne voulons pas que vous vous habituiez à cet endroit, entendez-vous? Ne vous y habituez pas. "

«Non, grand-mère, je ne le ferai pas.

Tous les jours dans la rue maintenant, je me rappelle que les Noirs d'Amérique sont opprimés. Il faut que je fasse ça. Les gens s'habituent à tout. Moins vous pensez à votre oppression, plus votre tolérance à son égard augmente. Après un certain temps, les gens pensent simplement que l'oppression est l'état normal des choses. Mais pour devenir libre, vous devez être profondément conscient d'être un esclave.

LA TRADITION

Continuez maintenant.
Continuez.

Continuez maintenant.
Continuez.

Continuez la tradition.

Il y a eu des Noirs depuis l'enfance des temps
qui l'ont perpétué.

Au Ghana, au Mali et à Tombouctou,
nous l'avons poursuivi.

Continué la tradition.

Nous nous sommes cachés dans la brousse
lorsque les slavemasters sont arrivés
avec des lances.
Et quand le moment était venu, il a
sauté et a lancé la pierre angulaire des futurs
maîtres.

Nous l'avons continué.

Sur les navires négriers,
nous nous précipitons dans les océans.
Trancher la gorge de nos ravisseurs.
Nous avons pris leurs fouets.
Et leurs navires.
Le sang a coulé dans l'Atlantique -
et ce n'était pas tout le nôtre.

Nous l'avons continué.

Nourrissez les tartes aux pommes à l'arsenic Missy.
J'ai volé les haches du hangar.
Je suis allé et a coupé la tête du maître.

Nous courrions. Nous nous sommes battus.
Nous avons organisé un chemin de fer.
Un souterrain.

Nous l'avons continué.

Dans les journaux. Lors de réunions.
Dans les disputes et les combats de rue.
Nous l'avons continué.

Dans des contes racontés aux enfants.
Dans les chants et les cantates.
Dans les poèmes et les chansons de blues
et les cris de saxophone,
nous l'avons continué.

Dans les salles de classe. Dans les églises.
Dans les salles d'audience. Dans les prisons.
Nous l'avons continué.

Sur les caisses à savon et les lignes de piquetage.
Lignes de bien-être, lignes de chômage.
Nos vies en jeu,
nous l'avons continué.

Dans les sit-in et les prières
Et les marches et les meurtres,
Nous avons continué.

Par des
nuits froides du Missouri, des fusils de chasse contre des foules de lynches.
Sur les rues brûlées de Brooklyn.
Opposant des pierres contre des fusils,
nous avons continué.

Contre les tuyaux d'eau et les bulldogs.
Contre les bâtons de nuit et les balles.
Contre les chars et les gaz lacrymogènes.
Aiguilles et nœuds.
Bombes et contrôle des naissances.
Nous l'avons continué.

À Selma et San Juan.
Mozambique. Mississippi.
Au Brésil et à Boston,
nous l'avons continué.

À travers les mensonges et les ventes.
Les erreurs et la folie.
À travers la douleur, la faim et la frustration,
nous avons continué.

Continué la tradition.

Porté une forte tradition.

Portait une fière tradition.

Portait une tradition noire.

Continuez.

Transmettez-le aux enfants.
Faites-le passer.
Continuez.
Continuez maintenant.
Continuez
VERS LA LIBERTÉ!

Postscript

Liberté. Je ne pouvais pas croire que c'était vraiment arrivé, que le cauchemar était terminé, que finalement le rêve était devenu réalité. J'étais ravi. En extase. Mais j'étais complètement désorienté. Tout était pareil, mais tout était différent. Toutes mes

réactions ont été très intenses. Je me suis immergé dans des motifs et des textures, aspirant des odeurs et des sons comme si chaque jour était mon dernier. Je me sentais comme un voyeur. Je me suis forcé à ne pas regarder les gens dont je m'efforçais d'entendre les conversations.

Soudainement, j'ai été inondé des horreurs de la prison et de toutes les expériences dégoûtantes que j'avais pu minimiser d'une manière ou d'une autre à l'intérieur. J'avais développé la capacité d'être patient, calculateur et complètement autonome. Pour la plupart, j'avais été incapable de pleurer. Je me sentais rigide, comme si des morceaux d'acier et de béton s'étaient incrustés dans mon corps. J'avais froid. Je me suis efforcé de toucher ma douceur. J'avais peur que la prison ne me rende moche.

Mes camarades ont beaucoup aidé. Ils étaient si beaux, naturels et sains. Je les ai aimés pour leur gentillesse envers moi. Cela faisait des années que je n'avais pas communiqué intensément avec qui que ce soit, et je leur parlais presque compulsivement. Ils étaient comme des médicaments, qui m'aidaient à me remettre en moi-même.

Mais j'avais changé, et à bien des égards. Je n'étais plus le jeune révolutionnaire romantique aux yeux écarquillés qui croyait que la révolution était imminente. J'appréciais toujours l'idéalisme énergétique, mais j'étais depuis longtemps convaincu que la révolution était une science. Les généralités ne me suffisaient plus. Comme mes camarades, je croyais qu'un niveau plus élevé de sophistication politique était nécessaire et que l'unité dans la communauté noire devait devenir une priorité. Nous ne pourrions jamais nous permettre d'oublier les leçons que nous avions tirées de COINTELPRO. En ce qui me concerne, la construction d'un sentiment de conscience nationale était l'une des tâches les plus importantes qui nous attendaient. Je ne voyais pas comment nous pourrions lutter sérieusement sans avoir un sens aigu de la collectivité, sans être responsables les uns des autres et les uns envers les autres.

Il était également clair pour moi que sans une composante véritablement internationaliste, le nationalisme était réactionnaire. Il n'y avait rien de révolutionnaire dans le nationalisme en soi - Hitler et Mussolini étaient des nationalistes. Toute communauté sérieusement préoccupée par sa propre liberté doit également se préoccuper de la liberté des autres peuples. La victoire des opprimés partout dans le monde est une victoire pour les Noirs. Chaque fois qu'une des tentacules de l'impérialisme est coupée, nous sommes plus près de la libération. La lutte en Afrique du Sud est la bataille la plus importante du siècle pour les Noirs. La défaite de l'apartheid en Afrique du Sud rapprochera les Africains de toute la planète de la libération. L'impérialisme est un système d'exploitation international et, en tant que révolutionnaires, nous devons être internationalistes pour le vaincre.

La Havane. Soleil paresseux contre l'océan bleu-vert. Une belle ville aux rues étroites et en toile d'araignée d'un côté de la ville et aux larges avenues bordées d'arbres de l'autre. Maisons avec peinture écaillée et voitures américaines anciennes des années 40 et 50.

C'est un endroit animé, plein de bus, de gens pressés, d'enfants en uniformes de couleur vin ou dorés marchant tranquillement dans les rues en balançant des sacs de livres. La première chose qui m'a frappé, ce sont les portes ouvertes. Partout où vous allez, les portes sont grandes ouvertes. Vous voyez des gens chez eux parler, travailler ou regarder la télévision. J'ai été étonné de constater que vous pouviez marcher seul dans les rues la nuit.

Les personnes âgées se promenant lentement, portant des sacs à provisions, s'arrêtent pour demander: «Qué hay? Qué hay en la mercada? «Que vendent-ils sur le marché?» Sans un instant d'hésitation, ils crient aux enfants de sortir de la rue. Ils se tiennent les mains sur les hanches, agissant comme s'ils étaient propriétaires de l'endroit. Je suppose qu'ils le font. Ils n'ont pas peur.

«Es mentira.» s'exclament mes voisins. "C'est un mensonge." Qué mentirosa tu eres. «Quel menteur tu es.» Mes voisins me demandent comment nous sommes, et ils m'accusent de mentir quand je leur parle de la faim et du froid et des gens qui dorment dans la rue. Ils refusent de me croire. Comment cela peut-il être dans un pays aussi riche? Je leur parle des toxicomanes et des enfants prostitués, de la criminalité dans la rue. Ils m'accusent d'exagérer: «Nous savons que le capitalisme n'est pas un bon système, mais il n'est pas nécessaire d'exagérer. Y a-t-il vraiment des toxicomanes âgés de douze ans? »

Même s'ils connaissent le racisme et le ku klux klan, le chômage, de telles choses leur sont irréelles. Cuba est un pays d'espoir. Leur réalité est si différente. Je suis étonné de tout ce que les Cubains ont accompli en si peu de temps depuis la Révolution. Il y a de nouveaux bâtiments partout - des écoles, des immeubles d'habitation, des cliniques, des hôpitaux et des garderies. Ils ne sont pas comme les gratte-ciel qui montent dans le centre de Manhattan. Il n'y a pas de condominiums exclusifs ou d'immeubles de bureaux de luxe. Les nouveaux bâtiments sont pour le peuple.

Les soins médicaux, les soins dentaires et les visites à l'hôpital sont gratuits. Les écoles à tous les niveaux d'enseignement sont gratuites. Le loyer ne dépasse pas environ dix pour cent des salaires. Il n'y a pas d'impôts - pas d'impôts sur le revenu, de ville, fédéraux ou d'État. Il est si étrange de payer le prix réellement indiqué sur les produits sans aucune taxe ajoutée. Les films, pièces de théâtre, concerts et événements sportifs coûtent tous au plus un ou deux pesos. Les musées sont gratuits.

Les samedis et dimanches, les rues sont remplies de gens habillés et prêts à sortir. J'ai été étonné de découvrir qu'une si petite île a une vie culturelle si riche et est si vivante, en particulier lorsque la presse américaine donne juste l'image opposée.

Je suis présenté lors d'une fête. L'hôtesse me dit que l'homme est originaire du Salvador. Je tends la main pour serrer la sienne. Quelques secondes trop tard, je me rends compte qu'il lui manque un bras. Il me demande de quel pays je viens. Je suis tellement bouleversé et honteux que je tremble presque. «Yo soy de los estados unidos, pero no soy yankee», lui dis-je. Un de mes amis m'avait appris cette phrase. Chaque fois que quelqu'un me demandait d'où je venais, je grinçais des dents. Je détestais dire aux gens que je venais des États-Unis que j'aurais préféré dire que j'étais New Afrikan, sauf que presque personne n'aurait compris ce que cela signifiait. Quand j'ai lu des articles

sur les escadrons de la mort au Salvador ou sur les bombardements d'hôpitaux au Nicaragua, j'avais envie de crier.

Trop de gens aux États-Unis soutiennent la mort et la destruction sans en être conscients. Ils soutiennent indirectement le meurtre de personnes sans jamais avoir à regarder les cadavres. Mais à Cuba, j'ai pu voir les résultats de la politique étrangère américaine: des victimes de torture avec des béquilles qui sont venues d'autres pays à Cuba pour y être soignées, y compris des enfants namibiens qui avaient survécu à des massacres, et des preuves de l'agression vicieuse que le gouvernement américain avait commise contre Cuba, y compris sabotage et nombreuses tentatives d'assassinat contre Fidel. Je me demandais comment tous ces gens dans les États qui ont essayé de paraître durs, disant que les États-Unis devraient aller ici, bombarder là-bas, prendre le contrôle de cela, attaquer cela, se sentiraient s'ils savaient qu'ils étaient indirectement responsables des bébés brûlés vifs. . Je me demandais ce qu'ils ressentiraient s'ils étaient forcés d'en assumer la responsabilité morale. Il semble parfois que les gens dans les États soient tellement habitués à regarder la mort sur «Eyewitness News», à regarder des gens mourir de faim en Afrique, être torturés à mort en Amérique latine ou abattus dans les rues asiatiques, que, d'une manière ou d'une autre, pour eux, les gens de l'autre côté de l'océan - les gens «là-haut», «là-bas» ou «là-bas» - ne sont pas réels.

L'une des premières questions dans l'esprit des Noirs des États lorsqu'ils viennent à Cuba est de savoir si le racisme existe ou non. Je n'étais certainement pas une exception. J'avais lu un peu sur l'histoire des Noirs à Cuba et je savais qu'elle était très différente de l'histoire des Noirs dans les États. Le racisme cubain n'avait pas été aussi violent ou institutionnalisé que nous le racisme, et la tradition des deux races, les Noirs et les Blancs, luttant ensemble pour la libération - d'abord de la colonisation et plus tard de la dictature - était beaucoup plus forte à Cuba. La première guerre d'indépendance de Cuba a commencé en 1868 lorsque Carlos Manuel De-Céspedes a libéré ses esclaves et les a encouragés à rejoindre l'armée dans la lutte contre l'Espagne. L'une des figures les plus importantes de cette guerre était Antonio Maceo, un Noir, qui était le stratège militaire en chef. Les Noirs ont joué un rôle crucial dans le mouvement ouvrier cubain dans les années 1950. Jesus Ménéndez et Lázaro Peña ont dirigé deux syndicats clés. Et je savais que des Noirs comme Juan Almeda, maintenant Commandante de la Révolution, avaient joué un rôle important dans la lutte révolutionnaire pour renverser Batista. Mais je voulais surtout savoir ce qui était arrivé aux Noirs après le triomphe de la Révolution.

J'ai passé mes premières semaines à La Havane à marcher et à regarder. Nulle part je n'ai trouvé de quartier isolé, mais plusieurs personnes m'ont dit que là où je vivais était tout blanc avant la Révolution. Rien que de l'observation occasionnelle, il était évident que les relations raciales à Cuba étaient différentes de ce qu'elles étaient aux États-Unis. Noirs et Blancs pouvaient être vus ensemble partout - dans les voitures, dans les rues. Les enfants de toutes les races ont joué ensemble. C'était vraiment différent. Chaque fois que je rencontrais quelqu'un qui parlait anglais, je lui demandais son avis sur la situation de la course.

«Le racisme est illégal à Cuba», m'a-t-on dit. Beaucoup ont secoué la tête et ont dit: «Aquí no hay racismo». «Il n'y a pas de racisme ici.» Bien que j'aie entendu la même réponse de tout le monde, je suis resté sceptique et méfiant. Je ne pouvais pas croire qu'il était possible d'éliminer des centaines d'années de racisme comme ça, en vingt-cinq ans

environ. Pour moi, les révolutions n'étaient pas magiques, et aucune baguette magique ne pouvait être agitée pour créer des changements du jour au lendemain. J'en venais à voir la révolution comme un processus. J'ai fini par être convaincu que le gouvernement cubain était totalement résolu à éliminer toutes les formes de racisme. Il n'existait pas d'institutions, de structures ou d'organisations racistes, et j'ai compris comment le système économique cubain sape au lieu d'alimenter le racisme.

J'avais supposé que les Noirs travailleraient au sein de la Révolution pour mettre en œuvre les changements et assurer la continuation des politiques non racistes que Fidel et les dirigeants révolutionnaires avaient instituées dans tous les aspects de la vie cubaine. Un ami noir cubain m'a aidé à mieux comprendre. Il m'a dit que les Cubains tenaient leur héritage africain pour acquis. Que pendant des centaines d'années, les Cubains avaient dansé sur des rythmes africains, exécuté des rituels traditionnels et adoré des dieux comme Shango et Ogun. Il m'a dit que Fidel, dans un discours, avait dit au peuple: «Nous sommes tous des Afro-Cubains, des plus clairs aux plus sombres».

Je lui ai dit que je pensais qu'il était du devoir des Africains partout sur cette planète de lutter pour inverser les modèles historiques créés par l'esclavage et l'impérialisme. Bien qu'il soit d'accord avec moi, il m'a rapidement informé qu'il ne se considérait pas comme un Africain. «Yo soy Cubano.» «Je suis cubain.» Et il était évident qu'il était très fier d'être cubain. Il m'a raconté l'histoire d'un Cubain blanc qui s'était porté volontaire deux fois pour combattre en Angola. Il avait reçu des prix pour l'héroïsme. «Son cas n'est pas du tout courant à Cuba, mais certains ont du mal à s'adapter au changement.»

«Quel était son problème? J'ai demandé. «Quand le gars est rentré à la maison, il a causé un grand scandale avec sa famille. Sa fille voulait épouser un homme noir et il s'est opposé au mariage. Il a dit qu'il voulait que ses petits-enfants lui ressemblent. C'était une grosse dispute, et toute sa famille s'y est mêlée. Ce type était tellement confus qu'il est devenu fou quand sa fille l'a traité de raciste. Il voulait combattre tout le monde. Il était dans la rue, pleurant et donnant des coups de pied aux lampadaires. Il ne savait pas quoi faire. Tout le temps qu'il était en Angola pour lutter contre le racisme, il n'a jamais pensé à son propre racisme.

Je suis d'accord avec lui que les Blancs qui luttent contre le racisme doivent lutter à deux niveaux, contre le racisme institutionnalisé et contre leurs propres idées racistes. «Qu'est-il arrivé à l'homme?» J'ai demandé.

«Eh bien, sa fille s'est mariée de toute façon, et sa famille l'a convaincu d'aller au mariage. Maintenant, il fait du baby-sitting pour ses petits-enfants, et il dit qu'il est fou d'eux, mais le gars n'a toujours pas raison dans la tête. Chaque fois que je le vois, il s'excuse. Je lui ai dit que je ne voulais pas de ses excuses. Qu'il s'excuse auprès de sa fille et de son mari. Tant qu'il soutient la Révolution, je me fiche de ce qu'il pense. Je me soucie plus de ce qu'il fait. S'il soutient vraiment la Révolution, alors il changera. Et, même s'il ne change jamais, ses enfants vont changer. Et ses petits-enfants changeront encore plus. C'est ce qui me tient à cœur.

Toute la question de la race à Cuba était encore plus déroutante pour moi parce que toutes les catégories de race étaient différentes. En premier lieu, la plupart des Cubains blancs ne seraient même pas considérés comme blancs aux États-Unis. Ils seraient

considérés comme des Latinos. J'ai été choqué d'apprendre que beaucoup de Cubains qui me semblaient noirs ne se considéraient pas comme noirs. Ils s'appelaient mulâtres, colorados, jabaos et tout un tas d'autres noms. Il me semblait que quiconque n'était pas noir de jais était considéré comme un mulâtre. La première fois que quelqu'un m'a traité de «mulatta», j'ai été tellement insulté que si j'avais pu m'exprimer en espagnol, nous aurions eu une vive dispute sur place.

«Yo no soy una mulatta. Yo soy una mujer negra, y orgullosa soy una mujer negra », dis-je aux gens dès que j'apprends un peu d'espagnol. "Je ne suis pas une mulâtre, mais une femme noire, et je suis fière d'être noire." Certaines personnes comprenaient d'où je venais, mais d'autres pensaient que j'étais trop accro à la question de la course. Pour eux, le «mulâtre» n'était qu'une couleur, comme le rouge, le vert ou le bleu. Mais, pour moi, cela représentait une relation historique. Toutes mes associations avec le mot «mulâtre» étaient négatives. cela représentait l'esclavage, les propriétaires d'esclaves violant des femmes noires. Il représentait une caste privilégiée, éduquée aux valeurs et à la culture européennes. Dans certains pays des Caraïbes, il représentait le niveau intermédiaire d'un système hiérarchique à trois castes - la caste qui agissait comme une classe tampon entre les dirigeants blancs et les masses noires.

J'ai trouvé impossible de séparer le mot de son histoire. Cela m'a rappelé un dicton que j'avais entendu à plusieurs reprises depuis l'enfance: «Si vous êtes blanc, vous avez raison. Si vous êtes brun, restez dans les parages. Et, si vous êtes noir, revenez. J'ai réalisé que pour vraiment comprendre la situation, je devais étudier à fond l'histoire cubaine. Mais, d'une manière ou d'une autre, j'ai senti que le truc du mulâtre empêchait les Cubains de faire face à certaines des idées négatives laissées par l'esclavage.

Le mouvement de la fierté noire a joué un rôle très important en aidant les Noirs aux États-Unis et dans d'autres pays anglophones à voir leur héritage africain sous un jour positif. Je n'avais jamais entendu parler d'un mouvement équivalent autour de la fierté mulâtre et je ne pouvais pas imaginer quelle en serait la base. Pour moi, il était extrêmement important pour tous les descendants d'Africains partout sur cette planète de lutter pour inverser les modèles politiques, économiques, psychologiques et sociaux créés par l'esclavage et l'impérialisme.

Le problème du racisme prend tant de formes et affiche tant de subtilités. Il s’agit d’un problème complexe qui nécessitera beaucoup d’analyse et beaucoup de difficultés à résoudre. Bien que, à certains égards, les Cubains et moi avons abordé le problème sous des angles différents, je sentais que nous partagions le même objectif: l’abolition du racisme dans le monde entier. J'ai respecté le gouvernement cubain, non seulement pour avoir adopté des principes non racistes, mais pour avoir lutté pour mettre ces principes en pratique.

J'ai retenu mon souffle en attendant que ma tante décroche le téléphone. Cela faisait cinq ans que je ne lui avais pas parlé pour la dernière fois. Cinq ans depuis que j'avais pu contacter ma famille. Espérons qu'elle n'avait pas changé son numéro. Un clic. Et puis, enfin, j'ai entendu sa voix. J'étais si heureux.

«Anty», criai-je presque. "C'est moi. Assata. »

"Qui?"

«Assata.»

"Qui?"

"C'est moi. Assata. Je suis à Cuba. Je suis à Cuba. Oh je t'aime. C'est si bon d'entendre ta voix. Comment ça va?"

La voix à l'autre bout était celle de ma tante, mais elle était si froide que je pouvais à peine y croire. "Oh. Vraiment. Assata. Hm. Droite. Eh bien, je vais bien.

«Quel est le problème, Anty? C'est moi. Assata. Est-ce que vous allez bien?"

"Je vais bien."

«Anty. Oh, tu m'as tellement manqué. C'est bon. Tout va bien, je vais bien. Je vais bien. Comment va tout le monde? Comment va tout le monde là-bas?

Encore une fois la voix glaciale. "Tout va bien. Que veux-tu?"

"Ce que je veux? Que veux-tu dire, qu'est-ce que je veux? Je veux te parler. Je vous aime. Tu as l'air si froid.

"Bien . . . il . . . il . . . JE . . . » Il y eut une pause. Et puis, «Dis quelque chose pour que je sache que c'est vraiment toi. Quelque chose que vous et moi savons seulement.

Comprenant enfin, j'ai dit la première chose qui m'est venue à l'esprit. «Anty, culotte, jack o'stanty.» C'était une comptine d'enfance stupide et personne d'autre ne pouvait le savoir. J'avais l'habitude de la narguer avec ça quand j'étais enfant.

"C'est toi. Oh, mon Dieu, c'est vraiment toi », cria-t-elle. "Attendez. Donnez-moi une seconde pour reprendre mon souffle. Comment ça va?"

«Très bien», ai-je dit. «Comment vont maman et Kakuya?»

«Ta mère va bien. Oh, elle sera si heureuse quand je lui dirai que je t'ai parlé. Kakuya va bien aussi. Votre fille est si grande que vous ne la reconnaîtrez pas. Elle est presque aussi grande que toi.

Je lui ai dit que je voulais appeler ma mère et Kakuya dès que j'aurais fini de lui parler.

"Non. Tu l'appelles demain. Laisse-moi l'appeler en premier, donc elle sait vraiment que c'est toi. Où avez-vous dit que vous étiez?

"Cuba. J'appelle de Cuba. Je suis un réfugié politique ici.

"Cuba?" répéta ma tante. "Cuba? Êtes-vous d'accord là-bas? Je veux dire, êtes-vous en sécurité?

«Je pense que oui», lui ai-je dit. "Je me sens bien. Cela semble être le cas.

Parler à Kakuya et à ma mère le lendemain était comme un rêve. «Salut», dit cette petite voix dans le téléphone. C'était la plus belle voix que j'aie jamais entendue. J'étais nerveux et heureux. Seaux de transpiration.

"Comment ça va?" ai-je demandé à ma fille.

"Amende."

Je me sentais comme une marmite bouillante. Tous les sentiments que j'avais gardés à l'intérieur pendant si longtemps jaillissaient. J'avais un million de choses que je voulais lui demander. Un million de choses que je voulais dire.

Ma mère et moi avons fait des plans. Elle, ma tante et Kakuya descendraient le plus tôt possible. Cela semblait trop beau pour être vrai. Et c'était.

Mois après mois passaient. Pour que Kakuya puisse obtenir son passeport, elle avait besoin d'un certificat de naissance. Ma mère m'a dit que pendant dix ans, l'hôpital d'Elmhurst avait refusé de délivrer à Kakuya un certificat de naissance. Finalement, après des mois de tracas, Evelyn a dû se rendre à Kourt pour obtenir un document prouvant que ma fille était née.

Au cours des mois qui ont suivi, j'ai commencé à comprendre le genre d'enfer que la police et le FBI avaient fait subir à ma famille. Après que je me sois échappé, la police avait harcelé ma mère avec tant de persistance et de brutalité qu'elle avait eu une crise cardiaque. Ce qu'ils avaient fait à Evelyn était au-delà de toute croyance. J'ai compris pourquoi Evelyn avait réagi à mon appel comme elle l'avait fait. À un moment donné, le téléphone de bureau d'Evelyn comportait dix interceptions. Elle et ma mère avaient reçu de fausses notes dans mon écriture. Ils avaient reçu des appels téléphoniques avec ma voix leur disant de «venir sur place et d'apporter de l'argent». Ils avaient trouvé des yeux électriques et toutes sortes d'autres appareils dans et autour de leurs maisons. Ils avaient vécu d'étranges cambriolages où rien de valeur n'avait été pris. Mais ils avaient survécu. Et est devenu plus fort dans le processus.

Alors que l'avion descendait au-dessus de La Havane, il me semblait que mon cœur battait sur mes côtes pour sortir. J'ai mal au ventre. Ma bouche était sèche comme du coton. On aurait dit qu'un million de personnes descendaient de l'avion avant que la grande petite fille aux grands yeux ne se mette à descendre la rampe. Je pouvais voir ma mère, frêle, mais si déterminée. Avec ma tante derrière elle, l'air triomphante.

Combien nous avons tous traversé. Notre combat avait commencé sur un bateau négrier des années avant notre naissance. Venceremos, mon mot préféré en espagnol, m'a traversé l'esprit. Dix millions de personnes avaient résisté au monstre. Dix millions de personnes à seulement quatre-vingt-dix miles. Nous étions ici ensemble dans leur pays, ma petite petite famille, se tenant l'un l'autre après si longtemps. Il n'y avait aucun doute là-dessus, notre peuple serait un jour libre. Les cowboys et les bandits ne possédaient pas le monde.

1

Lennox S.Hinds, *Illusions of Justice: Human Rights Violations in the United States,* Université de l'Iowa, 1978.

2

Les informations présentées ici sont basées sur les dossiers et dossiers des tribunaux fédéraux et des États, des notes du FBI, des fichiers des services secrets, des dossiers de police et des informations dans les médias.

3

Le 11 décembre 1978, l'avocat Lennox Hinds, au nom de la Conférence nationale des avocats noirs, de l'Alliance nationale contre le racisme et de la Commission pour la justice raciale de l'Église unie du Christ, a adressé une pétition à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies. alléguant un «modèle cohérent de brut. . . violations des droits de l'homme et des libertés fondamentales de certaines catégories de prisonniers aux États-Unis en raison de leur race, de leur statut économique et de leurs convictions politiques. » En réponse à la pétition, sept juristes internationaux ont rendu visite à un certain nombre de prisonniers du 3 au 20 août 1979 et ont rendu compte de leurs conclusions. Ils ont énuméré quatre catégories de prisonniers, dont la première était des prisonniers politiques, définis comme «une classe de victimes d'inconduite du FBI par le biais de la stratégie COINTELPRO et d'autres formes de conduite gouvernementale illégale qui, en tant qu'activistes politiques, ont été sélectivement ciblées pour provocation, fausses arrestations, piégeage, fabrication de preuves et fausses poursuites pénales. Cette classe est illustrée par au moins: The Wilmington Ten, the Charlotte Three, Assata Shakur, Sundiata Acoli, Imari Obadele and other Republic of New Africa défendeurs, David Rice, Ed Poindexter, Elmer 'Geronimo' Pratt, Richard Marshall, Russell Means, Ted Means et d'autres accusés du Mouvement des Indiens d'Amérique. »

Ils ont examiné mon cas dans la section de leur rapport consacrée à l'isolement cellulaire: «L'un des pires cas est celui d'ASSATA SHAKUR, qui a passé plus de vingt mois à l'isolement dans deux prisons séparées pour hommes, dans des conditions totalement inacceptables pour tout prisonnier. De nombreux mois supplémentaires ont été passés à l'isolement dans des prisons mixtes ou réservées aux femmes. À l'heure actuelle, après un long litige, elle est détenue au centre correctionnel pour femmes de Clinton en sécurité maximale. Elle n'a jamais été punie en aucune circonstance pour une infraction aux règles de la prison qui pourrait justifier de quelque manière que ce soit un traitement aussi cruel ou inhabituel.